NDO PIZZOFALCON

NAZIONALE

B. Prov.

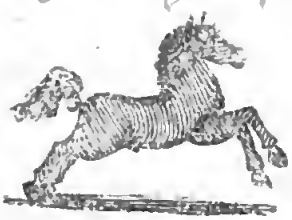
XIII

215

NAPOLI

BIBLIOTECA VITT. EM. III

PROVINCIALE



madio

Palchetto

Num.° d' ordine #3

S Prov.
XIII
215.

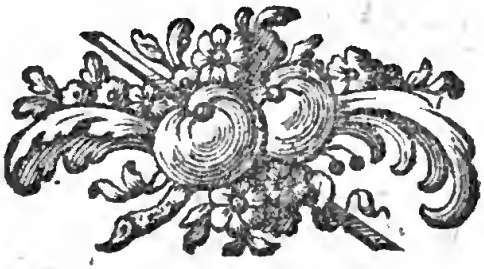
64497

HISTOIRE
MODERNE

DES CHINOIS,
DES JAPONNOIS,
DES INDIENS,
DES PERSANS,
DES TURCS,
DES RUSSIENS, &c.

Pour ſervir de ſuite à l'Hiſtoire Ancienne de M. ROLLIN.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,

Chez { SAILLANT & NYON, Libraires, rue S. Jean de Beauvais.
Et la Vᵉ. DESAINT, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE
DES CHAPITRES, ET DES ARTICLES
CONTENUS DANS CE VOLUME, & qui indiquent les principales Matieres.

HISTOIRE DES INDIENS.
SECONDE PARTIE.
INDIENS établis entre le Gange & l'Indus.

SECTION PREMIERE.
PEUPLES SOUMIS AU GRAND-MOGOL.

CHAP. I. *ORigine des Mogols. Jugement sur les anciennes Annales de ce peuple.* page 3
CHAP. II. *Mogols du moyen âge.*

Regne de Zingis-Khan. 13

CHAP. III. *Succeſſeurs de Zingis-Khan. Ce que devint le vaſte Empire qu'il avoit fondé.* 44

CHAP. IV. *Conquêtes de* TIMUR-BEC (*Tamerlan*), *fondateur de l'Empire Mogol dans l'Indoſtan.* 56

CHAP. V. *Suite Chronologique des Empereurs Mogols de l'Inde depuis Abou-Seïd.* 83

CHAP. VI. *Deſcription de l'Indoſtan Mogol. Diviſion de ſes Provinces.* 123

1. *Bengale.* 124

2. *Orixa.* 129

3, 4 & 5. *Udeſſa, Meovat & Jeſuat.* Ibid. & ſuiv.

6. *Patna.* 130

7, 8 & 9. *Kandouana, Gor, Pitan.* 131

10. *Bakar*, ou *Bakish.* 132

11 & 12. *Sambar & Narvar.* Ibid.

13. *Gualor.* 133

14. *Agra.* Ibid.

15. *Bando.* 139.

16 & 17. *Jeſſelmire & Chitor.* Ibid.

18. *Maloué.* 140

19. *Kandish.* Ibid.

20. *Berar.* 141

21. *Guzarate.* Ibid.

22. *Soret.* 155
23. *Tatta.* 156
24. *Bukor.* Ibid.
25. *Multan.* Ibid. & ſuiv.
26. *Dehli.* 158
27, 28 & 29. *Siba, Jengapour, Jemba.* 164
30. *Pengab.* Ibid. & ſuiv.
31 & 32. *Attok & Nagrakut.* 168
33. *Kashmire.* Ibid.
34. *Kakars.* 173

CHAP. VII. *Du Gouvernement Civil & Militaire de l'Empire Mogol.*

ART. I. *De l'Empereur, & de ſes principaux Miniſtres. Ordre établi pour le Gouvernement Civil.* 174
ART. II. *Ordre pour le Gouvernement Militaire.* 180
ART. III. *Des Finances.* 192

CHAP. VIII. *De la Religion, des Mœurs, & de quelques Uſages particuliers des Mogols de l'Inde.*

§. I. *Culte religieux des Mogols.* 204
§. II. *Spectacles, Amuſemens.* 208
§. III. *Mariages.* 221
§. IV. *Cérémonies funebres.* 226
§. V. *Maiſons, meubles, voitures, maniere de voyager.* 227
§. VI. *Habillement des hommes & des femmes. Portrait des Mogols.* 243

SECTION II.

PEUPLES ÉTABLIS HORS DES LIMITES DE L'EMPIRE MOGOL, DANS LA PRESQU'ISLE DE L'INDOSTAN.

CHAP. I. *Description de la Presqu'Isle de l'Indostan.* 249

ART. I. *Visapour.* 254

ART. II. *Carnate.* 264

ART. III. *Golkonde.*

§. 1. *Origine de Golkonde. Ses révolutions.* 267

§. 2. *Situation de Golkonde. Qualités du pays. Ses principales Villes.* 272

§. 3. *Gouvernement, Conditions, Mœurs du pays.* 278

§. 4. *Mines de Golkonde. Autres productions de ce Royaume.* 286

ART. IV. *Côte de Malabar.* 299

1. *Baçaïm.* 300

2. *Bombay.* 303

3. *Chaul.* 305

4. *Goa.* 306

5. *Carvar.* 318

6. *Mangalor.* 321
7. *Cananor.* 323
8. *Calecut.* 325
9. *Cranganor.* 330
10. *Cochin.* 334
ART. V. *Observations particulieres sur le pays de Malabar.* 338
ART. VI. *Côte de Coromandel.*
1. *Negapatan.* 365
2. *Trinquebar.* 366
3. *Fort Saint-David.* 369
4. *Pondicheri.* Ibid. & suiv.
5. *Sadraspatan.* 399
6. *San-Thomé.* Ibid.
7. *Madras.* 400
8. *Paliacate.* 413
9. *Masulipatan.* 414
CHAP. II. *De la Religion, des Mœurs, & des Usages des habitans naturels de l'Inde.*
ART. I. *Des Banians.* 416
ART. II. *Des autres Sectes idolâtres. Juifs & Chrétiens de l'Indostan.* 430
ART. III. *Des Etudes, des Sciences, & des Livres sacrés des Banians. Détails plus particuliers sur leur Religion.* 440
ART. IV. *Des Bramines & des Fakirs.* 456

ART. V. *Pagodes, Idoles, Pélerinages. Charités ſingulieres.* 462

ART. VI. *Mariages, Funérailles, Uſages dans les repas. Portrait du peuple Indien.* 468

Fin de la Table.

HISTOIRE
DES
INDIENS.

SECONDE PARTIE.

INDIENS *établis entre le Gange & l'Indus.*

UNE carriere plus agréable vient s'offrir à nos recherches. Nous allons faire connoître les peuples qui habitent cette contrée, que Perſans & les Arabes ont nommée *Hoſtan*, qui comprend l'Inde proprement dite. Deux grands fleuves lui ſont de bornes, le Gange à l'Eſt,

& le *Sind*, ou l'Indus, à l'Oueſt. Le premier ſe jette par quatre embouchures dans le golphe de Bengale, qui ſépare l'Indoſtan de l'Arrakan, du Pégu, de Siam, & des autres Etats de la preſqu'iſle que j'ai décrite. Le ſecond ſe décharge dans la mer de Perſe, & ſépare l'Empire du Sofi des Etats du Mogol. De l'un à l'autre fleuve, dans leur plus grand éloignement, on compe environ cinq cens ſoixante lieues *. Au Midi l'Indoſtan eſt borné par la mer, & du côté du Nord il a pour limites la Tartarie & le Tibet. Depuis l'extrêmité de ſa frontiere ſeptentrionale juſqu'aux pays les plus avancés vers le Sud, on compte quatre cens cinquante lieues.

* Grandes lieues à 20 le degré.

La plus riche & la plus conſidérable portion de ce pays appartient au Grand-Mogol. Les côtes maritimes de Bengale & de Malabar, & quelques frontieres du Nord, dépendent en partie de pluſieurs Princes Aſiatiques, la plupart tributaires de ce Monarque. Les Portugais, les François, les Anglois, & les Hollandois ont auſſi des poſſeſſions ſur les mêmes côtes.

Commençons par les peuples ſoumis au Grand-Mogol.

SECTION PREMIERE.

PEUPLES SOUMIS AU GRAND MOGOL.

CHAPITRE PREMIER.

Origine des Mogols. Jugement ſur les anciennes Annales de ce Peuple.

UN Ecrivain Tartare fait remonter l'origine des Mogols juſqu'à Japhet. Il ſuppoſe que ce troiſieme fils de Noé, ayant quitté les montagnes où l'Arche s'étoit arrêtée, alla s'établir ſur les bords du Volga, & qu'il eut huit fils : *Turk*, fondateur des peuples qui portent ce nom ; *Kars*, ou *Khoſars* ; *Saklab*, *Rus*, qu'on veut faire paſſer pour le pere des Ruſſiens ; *Maninakh* ; *Zwin*, ou *Shin*, premier aïeul des Chinois ; *Kamari*, & *Tarik*.

Hiſtoire G
néalogique
des Tartar
par *Abulgh*
ſi, Traduct
Françoiſe.

Turk eut quatre fils, dont l'aîné, nommé *Taunak*, lui ſuccéda. Turk & Taunak ſe rendirent recommandables par l'invention utile de pluſieurs arts, tels que la conſtruction des tentes & l'uſage du ſel. Le quatrieme deſcen-

dant de Taunak, nommé *Alanza*, laiſſa deux fils, *Tatar* & *Mungl*, entre leſquels il diviſa ſes poſſeſſions. Le premier de ces Princes eut en partage la Tartarie Orientale, & donna ſon nom aux *Tatars*, appellés depuis, par corruption, *Tartares*. L'autre eut la Tartarie Occidentale, & fut le fondateur des *Mungls*, dont le nom a ſouffert une altération encore plus étrange, puiſqu'on les a ſucceſſivement appellé *Moguls*, *Mongols*, & *Mogols*. L'Auteur obſerve que ſous le regne d'Alanza les peuples abandonnerent le culte du vrai Dieu, pour adorer les Idoles.

Oguz, petit fils de Mungl, rétablit la véritable Religion. Il donna dès le berceau des preuves éclatantes de piété. Sa mere voyant qu'il l'avertiſſoit continuellement en ſonge de renoncer à l'idolâtrie, & qu'il refuſoit de prendre aucune nourriture, fit vœu d'embraſſer le culte du vrai Dieu. Oguz commença alors à ſe laiſſer nourrir. A l'âge d'un an, comme ſon pere vouloit lui donner un nom, Oguz le prévint, & dit d'une voix intelligible : *Je m'appelle Oguz*. Dès qu'il commença à parler, il eut continuellement dans la

bouche le nom d'*Allah*, qui ſignifie Dieu.

Il fit aux idolâtres une guerre cruelle, qui dura, dit-on, ſoixante-douze ans. Il les pourſuivit juſques dans les Etats de Tatar Khan, qu'il vainquit, & ſur lequel il fit des priſes conſidérables, qu'il emporta ſur des chariots, dont l'invention ſe rapporte à ſon regne. Oguz, après cette guerre, qui ſoumit à ſa domination pluſieurs tribus Tartares, étendit ſes conquêtes dans le Katai, dans le Royaume de Tangut, & dans d'autres provinces ſeptentrionales de l'Aſie Il ſubjugua enſuite une partie de l'Inde, & finit par s'emparer de la Perſe. Il mourut après un regne de cent ſeize ans.

Depuis Oguz juſqu'au Prince *Il-Khan*, ſeptieme ſucceſſeur de Mungl, les Annales Mogoles n'offrent aucun événement remarquable. Il-Khan ſoutint mal la réputation de ſes ancêtres. Il fut vaincu par *Sivntz*, huitieme Monarque de la branche Tartare, & l'Empire Mogol fut entiérement renverſé. Il-Khan périt lui-même dans cette guerre; & de tous les Princes qui compoſoient ſa famille, il n'y en eut que deux qui échapperent à la fu-

reur des Tartares, *Kayan*, le plus jeune de ſes fils, & *Nagos*, ſon neveu. Ils chercherent un aſyle dans les montagnes; & après une longue marche, ils rencontrerent une vallée délicieuſe qu'ils nommerent *Irganakon*. Ils s'y établirent avec leurs femmes & ce qu'ils avoient ſauvé de leurs beſtiaux.

La poſtérité de ces Princes devint ſi nombreuſe au bout de quatre cens cinquante ans, que le pays ne pouvant ſuffire à cette multitude d'habitans, ils prirent le parti de retourner dans la patrie de leurs ancêtres. Ils partirent d'Irganakon ſous la conduite de *Bertezena*, qui deſcendoit de Kayan. Mais n'ayant pu retrouver le ſentier qui avoit conduit leurs peres dans cette vallée, ils ſe frayerent un chemin ſous une montagne, dans un endroit rempli de mines de fer, auxquelles ils mirent le feu, entretenant l'activité des flammes avec ſoixante-dix grands ſoufflets. L'Auteur ajoute que les Mogols ont toujours célébré depuis une fête en mémoire de ce grand événement. On éleve une forge au milieu d'une campagne : on y fait rougir un morceau de fer : le Khan frappe deſſus avec un marteau : les chefs des Tribus & le peuple imitent ſon exem-

Abulghaſi, *ibid.*

ple, & chacun donne ſucceſſivement ſon coup : cette action eſt précédée & ſuivie de prieres (*a*).

Bertezena & ſes compagnons ayant franchi ce paſſage merveilleux, rentrerent dans l'ancien Mogoliſtan, chaſſerent les Tartares des poſſeſſions uſurpées ſur Il-Khan, & rétablirent heureuſement l'Empire Mogol.

L'Annaliſte que j'ai cité ſe borne à nous faire connoître les noms des Princes qui régnerent après Bertezena, juſqu'au tems d'*Yuldul*, onzieme Khan de la même race. Yuldul eut deux fils, qui moururent avant lui, & qui laiſſerent un fils & une fille, l'un nommé *Deyan-Bayan*, & l'autre *Alanku*. Ils furent mariés enſemble. Deyan-Bayan, qui avoit ſuccédé à Yuldul ſon aïeul, mourut dans ſa premiere jeuneſſe, & laiſſa deux Princes en bas âge. Alanku gouverna le Royaume pendant leur minorité, & refuſa les propoſitions de

(*a*) M. Petis de la Croix donne à cet uſage une origine plus vraiſemblable. Il dit que certains chefs Mogols établirent dans une montagne nommée *Arkenekon* une fonderie célébre, qui mit en réputation les Mogols de ce canton. Ce fut pour conſacrer la mémoire de cette invention utile, que la fête dont on a parlé fut inſtituée. Zingis-Khan deſcendoit de ces illuſtres Mogols, qu'on appella les *Forgerons d'Arkenekon*. Delà la fable qu'il étoit fils d'un Forgeron *Petis de la Croix, Vie de Genghiſcan*, page 81.

pluſieurs Seigneurs qui vouloient l'épouſer. Elle ne laiſſa pas de devenir groſſe, & ſa conduite fit murmurer les parens de ſon mari, qui l'obligerent de comparoître devant le juge de la tribu. Le juge lui demanda quel homme étoit le pere de l'enfant qu'elle portoit. Elle répondit qu'elle n'avoit eu commerce avec aucun homme; mais qu'un jour qu'elle étoit couchée, une lumiere extraordinaire étoit entrée dans ſa chambre, & l'avoit pénétrée trois fois de ſes rayons. Elle ajouta qu'à chaque fois elle avoit conçu un fils. L'Annaliſte aſſure, que pour faire connoître ſon innocence, elle offrit de prouver que l'Eſprit lumineux lui rendoit quelquefois de pareilles viſites. On la fit obſerver par des gardes, qui prirent l'Eſprit ſur le fait, mais qui eurent de la peine à ſe perſuader que ce fût un fantôme. D'autres prétendent que la Princeſſe appaiſa ſes juges en leur déclarant qu'elle accoucheroit de trois fils, & qu'elle ſe ſoumettroit aux plus rigoureux ſupplices, ſi cette prédiction ne s'accompliſſoit pas.

Petis de la Croix, vie de Genghiſcan, chap. 1.

Quoi qu'il en ſoit, elle mit au monde trois Princes, dont le dernier nommé *Budenſir*, ou *Buzengir*, régna ſur les

Mogols, & fut, dit-on, le huitieme aïeul de Zingis-Khan (*a*).

Voilà ce que débite *Abulghaſi*, Auteur de l'Hiſtoire généalogique des Tartares. J'obſerverai avec pluſieurs Savans que cette prétendue ſucceſſion des Monarques Mogols n'a aucun caractere de certitude; qu'on n'a point de preuve que Turk ait été fils de Japhet, ni même qu'il ait exiſté; que l'hiſtoire d'Oguz a l'air d'une pure légende; que cette mine de fer fondue par les flammes, avec le ſecours de ſoixante-dix ſoufflets, eſt une fable puérile, & que la naiſſance miraculeuſe de Budenſir, eſt une autre fiction, inventée par les Ecrivains Mogols, pour illuſtrer l'origine de Zingis-Khan. Hiſtoire des Voyages, T. VII. p. 44.

La Chronologie de l'Auteur Tartare n'eſt pas moins ſuſpecte. Je ne m'arrêterai qu'à une objection, qui renverſe tout l'édifice d'Abulghaſi. Cet Anna-

(*a*) Un Ecrivain très-judicieux obſerve que la naiſſance miraculeuſe de Budenſir n'a été imaginée que pour flatter Zingis-Khan, & pour illuſtrer ſon origine. Marrakeski, l'un des Hiſtoriens Arabes qui ont rapporté cette fable, proteſte qu'il ne la croit point, & qu'il eſt perſuadé que la Princeſſe Mogole n'a ſuppoſé ce prétendu commerce avec un Eſprit lumineux, que pour ſauver ſon honneur & ſa vie. D'autres diſent que ce fut la mere de Zingis qui inventa cette fable. *Petis de la Croix, Vie de Ginghiſcan, chap.* 1.

liſte compte quatre mille ans entre Oguz & Zingis-Khan. Dans ce long eſpace la table de ſes Empereurs Mogols (*a*) n'offre que vingt-ſix Rois, qui, à l'exception d'*Ay-Khan*, fils d'Oguz, & de Bertezena, reſtaurateur de l'Empire Mogol, ſe ſont ſuccédés, dit-il, réguliérement de pere en fils. Il eſt vrai qu'on doit ajouter à ce nombre les Khans inconnus qui ont régné ſur les Mogols durant leur ſéjour dans la vallée d'*Irganakon*. Mais comme cet exil, ſuivant Abulghaſi, ne dura que quatre cens cinquante ans, il faut partager entre les vingt-ſix Princes connus les trois mille cinq cens cinquante ans qui reſtent, & par conſéquent donner à chaque regne, l'un dans l'autre, un peu plus de cent quarante ans : ce qui choque toute eſpece de vraiſemblance.

Abulghaſi, *ibid.* p. 154.

Ajoutez que tous les Ecrivains cités par Abulghaſi, Auteur très-moderne (*b*), ſont poſtérieurs au regne de Zingis-Khan, & que *Khoſa-Rasbid*, le plus ancien de ces Annaliſtes, n'a compoſé ſon Hiſtoire que vers l'année 1300.

Hiſt. des voyages, *ibid.*

(*a*) On la trouvera à la fin de ce chapitre.

(*b*) Il écrivoit dans le dernier ſiecle.

Ces raiſons fourniſſent de puiſſantes objections contre l'authenticité des Annales Tartares, principalement pour ce qui concerne les tems qui ont précédé Zingis. Cependant il eſt permis de croire que la plupart des Khans, dont Abulghaſi fait mention, ont effectivement régné ſur les Mogols. La tradition peut avoir conſervé leurs noms chez un peuple dont toute la ſcience ſe réduiſoit à connoître la généalogie & les principales actions de ſes Monarques. Quant au déſordre de la Chronologie, & aux fables qui ſe ſont gliſſées dans ſes Annales, c'eſt un défaut d'autant plus excuſable, qu'il n'eſt point d'Hiſtoire nationale qui en ſoit tout-à-fait exempte. *Ibid.*

TABLE

Des Empereurs Mogols, depuis Mungl, fils d'Alanza, juſqu'à Zingis-Khan, tirée de l'Hiſtoire d'Abulghaſi.

1. MUNGL.
2. KHARA.
3. OGUZ.
4. AY-KHAN.
5. YULDA.

6. MENGHI.
7. TINYES.
8. IL-KHAN, sous lequel l'ancien Empire Mongol fut détruit.

Les Khans des Mogols d'Irganakon sont inconnus pendant quatre cens cinquante ans, jusqu'à la transmigration sous Bertezena.

Ligne de Mungl *rétablie.*

1. BERTEZENA.
2. KAW-IDIL.
3. BIZIN-KAGAN.
4. KIPSI-MERGAN.
5. MENKOAZIN-BOREL.
6. BUKBENDUM.
7. SIMSANZI.
8. KAYMAZU.
9. TEMURTASH.
10. MENGLI-KAOJA.
11. YULDUL.

Régence.

D'ALANKU.

12. BUDENSIR.
13. TOKKA.
14. DUTUMIN.
15. KAYDU.
16. BOSSIKAR.
17. TUMANA.
18. KABUL.

19. BORTAN.
20. YESSUGHI-BAHADAR.
21. TAMUZIN, ou TEMUGIN, *nommé depuis* IENGHIZ-KHAN.

CHAPITRE II.

Mogols du moyen âge. Regne de Zingis-Khan.

ATTACHONS-NOUS au regne de Zingis-Khan, comme à l'époque la plus certaine de l'Hiſtoire des Mogols du moyen âge. Ce Prince naquit vers le milieu du douzieme ſiecle de l'Ere Chrétienne (*a*) dans le *Mogoliſtan*, ancienne patrie des deſcendans de Mungl, vers les confins de la Chine ſeptentrionale, ou de l'ancien Catay. Ce pays, qu'il ne faut pas confondre avec l'Empire moderne que les Mogols ont fondé dans l'Indoſtan, étoit alors partagé entre pluſieurs hordes de cette nation, qui avoient chacune un *Khan*, ou chef particulier. Celle qui obéiſſoit à *Yeſſughi*, pere de Zingis, étoit une des plus conſidérables. Il comp-

Petis de la Croix, vie de Genghizcan, Liv. 1. chap. 1.

(*a*) L'an 1154, ſuivant Petis de la Croix, Auteur de ſa vie : en 1163 ſelon d'autres. J'ai ſuivi la premiere époque.

toit pluſieurs Khans parmi ſes vaſſaux ; mais il étoit lui-même tributaire du grand Khan des Keraïtes, autre branche de Mogols, établie ſur la frontiere Nord-Eſt du Mogoliſtan. Les terres d'*Yeca Mogol* & de *Niron-Cayat*, qui touchoient aux poſſeſſions des Keraïtes, formoient l'ancien domaine des Khans de la maiſon de Zingis. Le lieu de leur réſidence s'appelloit *Dilon-Yldac*, & c'eſt-là que naquit notre héros.

Premieres années de Temugin, appellé depuis Zingis-Khan.

On aſſure qu'en venant au monde, il apporta dans ſa main un morceau de ſang coagulé ; ce qui fut regardé comme le terrible préſage des victoires ſanglantes qu'il devoit remporter. On lui donna d'abord le nom de *Temugin* ; mais ſes exploits lui mériterent dans la ſuite celui de *Zingis*, ou plutôt *Jinghis*, qui en langage Mogol ſignifie *très-grand*.

Dès l'âge de neuf ans il montra une forte paſſion pour la guerre, & il négligea tous les autres exercices, pour s'occuper uniquement du métier des armes. Lorſqu'il entroit dans ſa douzieme année, il perdit ſon pere. Ses vaſſaux ſe révolterent contre lui, & vinrent l'attaquer avec une puiſſante

armée. Temugin, malgré sa jeunesse, se mit à la tête de ses troupes, marcha contre les rebelles, & combattit d'abord avec succès; mais la fortune lui fut ensuite contraire, & il tomba même plusieurs fois dans les mains de ses ennemis. L'an 1169 son pays de Niron-Cayat fut entiérement saccagé par la Tribu des Merkites; & bientôt après il fut dépouillé de la plupart de ses autres possessions. Dans cette extrêmité il se réfugia chez *Ounghcan*, roi des Keraïtes, & grand Khan de toutes les hordes Mogoles. Ce prince résidoit à Caracorum, dans le Gelaïr, province du Mogolistan. C'étoit un des plus puissans Monarques de la Tartarie Asiatique, & son nom commençoit même à faire quelque bruit en Europe, à l'occasion de la fable qui se répandit qu'il avoit embrassé le Christianisme, & qu'il avoit même reçu les Ordres sacrés. C'est ce prétendu *Prêtre-Jean* d'Asie, dont les lettres supposées ont circulé dans plusieurs Cours de l'Europe (*a*), & à qui le pape Alexandre III. eut la simplicité d'en écrire une, dans laquelle il l'appelloit très-saint Prêtre, *Sacerdotum*

1169.

Il se retire à la Cour de Caracorum.

Ibid. chap. 2.

Origine de la fable du Prêtre-Jean d'Asie.

(*a*) Petis de la Croix avoit l'original de celle qui fut adressée à Louis VII. Roi de France.

ſanctiſſimum. On attribue originairement cette fable à certains Miſſionnaires Neſtoriens, qui ayant fait quelques proſélytes dans le Gelaïr, eurent l'audace de publier qu'ils avoient converti tous les Tartares, & fabriquerent, dit-on, les lettres qui coururent ſous le nom de ce grand Khan.

1174. Temugin, alors âgé de vingt ans, arriva heureuſement à la Cour de Caracorum, avec une eſcorte de ſix mille ſoldats, & quelques Seigneurs Mogols, qui s'attacherent à ſa fortune. Ounghcan reçut ce jeune Prince avec bonté, promit de l'aſſiſter contre ſes ennemis, & lui donna ſa fille en mariage. Un Khan Mogol, nommé *Gemouca*, vaſſal d'Ounghcan, & chef d'une puiſſante Tribu, recherchoit depuis long-tems cette Princeſſe, dont les charmes l'avoient touché. Jaloux de la préférence qu'on avoit donnée à Temugin, il réſolut de le perdre, & il trouva des gens diſpoſés à ſeconder ſon reſſentiment. Il forma une conſpiration dangereuſe, non-ſeulement contre ſon rival, mais contre le Roi même. Les conjurés, parmi leſquels on comptoit pluſieurs Khans des pays voiſins, particuliérement ceux de *Merkit* & de

Complots contre Temugin.

Tanjout, s'assemblerent secrétement, & scellerent leur union par un serment solemnel. Après avoir frappé de leurs sabres un cheval, un bœuf, & un chien; ils prononçerent cette formule, en usage chez les Mogols : *O Dieu, ô Ciel, ô Terre, écoutez nos imprécations contre Ounghcan & Temugin. Si quelqu'un de nous les épargne, ou manque d'assister leurs ennemis, qu'il éprouve le sort des animaux que nous frappons.*

Cette ligue fut quelque tems à se former, & n'éclata qu'en 1178. Temugin, résolu de prévenir ses ennemis, se mit en campagne à la tête de ses Mogols, & d'un corps d'armée considérable que le grand Khan lui donna. Mais tandis qu'il étoit occupé dans le pays de Tanjoutes, dont la résistance s'opposa à ses progrès, les *Naïmans*, autre peuple belliqueux du Mogolistan, ayant à leur tête *Erkecara*, frere d'Ounghcan, firent une brusque irruption sur les terres de ce Monarque, taillerent en pieces les troupes qu'il leur opposa, prirent & saccagerent sa capitale, & mirent sur le trône Erkecara. 1178.

Ounghcan, chassé de ses Etats, se 1179.

rendit au camp du Prince Mogol, qui le vengea bientôt de toutes ces insultes. Les Tanjoutes, qui avoient toujours évité de combattre, furent enfin forcés d'en venir à une action décisive, dans laquelle Temugin signala sa valeur & sa cruauté. Il fit une telle boucherie de ces Tartares, que leur nation fut presque totalement détruite. Quelques mois après, il remporta sur les Khans confédérés une autre victoire, qui rétablit Ounghcan sur le trône.

Il devient suspect à la Cour de Caracorum.

Ces importans services furent mal récompensés. Temugin devint suspect à la Cour de Caracorum. Ses ennemis persuaderent à Sancoum, fils du grand Khan, qu'il avoit conçu le projet de lui ravir un jour la couronne, & que dans cette vue il avoit fait une alliance secrette avec les Naïmans, ennemis mortels de la Tribu des Keraïtes. On vint à bout d'inspirer au grand Khan les mêmes soupçons, & ce Prince forma la résolution de faire arrêter son gendre. Sancoum partit de Caracorum avec dix mille soldats, & s'approcha du quartier où campoit Temugin avec ses troupes Mogoles, qui étoient de la moitié plus foibles. Mais le prince Mogol ayant été averti de

Ibid. chap. 3.

cette trahiſon par deux eſclaves, qui s'étoient rendus la veille auprès de lui, décampa ſecrétement, & alla ſe poſter à deux lieues de là, au pied d'une montagne, dans un défilé couvert d'un bois, & bordé d'un ruiſſeau. Il avoit à peine quitté ſon ancien camp, que les Keraïtes y entrerent. Surpris de le trouver abandonné, ils ſe perſuaderent que la crainte avoit fait fuir Temugin, & ſans ſe ſoucier de marcher en ordre contre un ennemi, qu'ils croyoient déja vaincu par la frayeur, ils ſe précipiterent pêle-mêle pour le ſuivre. Temugin voyant le déſordre où étoient les Keraïtes, paſſa le ruiſſeau, & les chargea avec tant de furie, qu'ils furent preſque auſſi-tôt vaincus qu'attaqués. Sancoum perdit beaucoup de monde dans ce combat, & fut lui-même bleſſé au viſage d'un coup de fleche. 1193.

Le Mogol après cette victoire ne ſongea plus qu'à quitter ce peuple ingrat, & à chercher les moyens de ſe venger un jour de ſa perfidie. Il avoit alors près de quarante ans, & il en avoit paſſé dix-neuf à la Cour de Caracorum. Ayant groſſi ſon armée d'un aſſez grand nombre de déſerteurs Keraïtes, qui avoient autrefois ſervi ſous ſes

ordres, il alla camper vers les frontieres ſeptentrionales de la Chine, ſur les bords du fleuve jaune. Il partit de là pour retourner dans ſes Etats. Ses anciens ſujets d'Yeca-Mogol & de Niron-Cayat, ſe ſoumirent ſans réſiſtance, & rentrerent dans le devoir. Il fit ſonder les diſpoſitions de pluſieurs peuples voiſins, aſſembla des dietes, où ils envoyerent des députés, & conclut avec
1201. eux un traité d'alliance, dans lequel il fut arrêté qu'aucune des nations confédérées ne payeroit à l'avenir le tribut au grand Khan des Keraïtes; qu'elles s'uniroient toutes pour lui faire la guerre; que chacune fourniroit ſon contingent de troupes; & que Temugin commanderoit en chef l'armée des Alliés, avec une autorité abſolue ſur ces différentes milices, & le pouvoir de châtier tous ceux qui s'écarteroient de leur devoir.

Ibid. chap. 4. Les troupes de la Ligue s'étant aſſemblées, Temugin ſe mit à leur tête en 1202, & porta la guerre dans le Royaume des Keraïtes. La campagne s'ouvrit par une bataille meurtriere, qui décida du ſort de ce floriſſant Empire. Ounghcan fut vaincu, & ſa mauvaiſe fortune l'ayant conduit au pays

des Naïmans, il y trouva la mort au lieu de l'asyle qu'il cherchoit. Sancoum son fils ne fut pas plus heureux. Après avoir erré quelque tems dans le Turkestan & dans le Tibet, il fut massacré dans ce dernier Royaume.

Cette victoire mit Temugin en possession des vastes Etats des Empereurs Keraïtes, & l'éleva lui-même à la dignité de grand Khan, qui lui fut conférée par les tribus de sa confédération. Il fut installé à Dilon Ildac, lieu de sa naissance. On étendit à terre un feutre noir : on le fit asseoir sur ce vil tapis : un Khan lui déclara qu'il tenoit son pouvoir du Ciel ; que Dieu le béniroit s'il gouvernoit avec justice ; & que s'il abusoit de sa puissance, il tomberoit dans la plus affreuse misere, ce que lui marquoit le feutre sur lequel il étoit assis. Après cette déclaration, sept Khans le releverent, & le porterent sur un trône qu'on avoit préparé. Ils s'inclinerent neuf fois devant lui, & le peuple fit à leur exemple neuf inclinations. Les Princes qui assistoient à cette cérémonie ne l'avoient proclamé que grand Khan des Mogols ; mais il prit aussi le titre de grand Khan des Tartares, en faveur de

Il est déclaré grand Khan.

1202.

quelques tribus de cette nation, qui s'étoient aſſociées aux ligues Mogoles.

Il établit le ſiege de ſon Empire à Caracorum, & ce fut là qu'après avoir réduit ſous ſon obéiſſance preſque toutes les hordes du Mogoliſtan & du Karacatay (*a*), il tint en 1205 une Diete fameuſe, dans laquelle le titre d'Empereur des Mogols lui fut confirmé, & fut même déclaré héréditaire dans ſa Maiſon. Il réſolut alors d'ajouter de nouvelles Loix aux anciennes conſtitutions des Mogols, & ces ſtatuts furent publiés dans la même Diete. Voici ce qu'ils offrent de plus remarquable. Il eſt important d'en tracer au moins une légere ébauche, parce que ces Loix, adoptées depuis par la plupart des hordes Tartares, & portées par Tamerlan même dans l'Indoſtan Mogol, ſont encore aujourd'hui la baſe de la Juriſprudence de ce dernier pays.

Il établit de nouvelles Loix.

Ibid. chap. 6. I. *On eſt obligé de croire qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu, créateur du ciel & de la terre, qui donne la vie & la mort, les richeſſes & la pauvreté, & qui gouverne l'univers avec un pouvoir abſolu.* Cette Loi ne fut faite que pour détour-

(*a*) C'eſt un pays voiſin du Catay, ou de la Chine ſeptentrionale.

ner les Mogols des ſuperſtitions de l'idolâtrie. Du reſte Zingis-Khan (nous lui donnerons déſormais ce nom, parce qu'il le prit dans le tems de cette Diete) ne preſcrivit à ſes ſujets aucun ſyſtême particulier. Il toléroit toutes les Religions, excepté le *Polythéiſme*. Une partie de ſes enfans, & des autres Princes de ſa famille, embraſſerent, dit-on, le Chriſtianiſme. D'autres ſe firent Juifs, ou Mahométans. Quelques-uns profeſſerent le Déiſme. Cette derniere Religion, qui étoit celle de Zingis-Khan, fit plus de progrès dans la Tartarie, que toutes les autres. *Ibid.*

II. *Les Prêtres de chaque ſecte, les Religieux, les Pénitens, les Miniſtres qui appellent à la priere, ceux qui lavent les corps morts, & les Médecins, ſeront exempts des charges publiques.*

III. *On ne fera jamais la paix avec aucun Roi, avec aucun Etat, qu'après les avoir entiérement ſoumis.* Zingis-Khan, qui aſpiroit alors à la conquête de toute l'Aſie, ne publia cette Loi que pour préparer ſes Mogols au grand projet qu'il méditoit.

IV. *On fera tous les hivers une grande chaſſe, à laquelle toutes les milices de l'Empire aſſiſteront : mais de-*

puis le mois de Mars juſqu'au mois d'Octobre perſonne ne chaſſera. Nous aurons dans la ſuite occaſion de parler de ces grandes chaſſes, ſi communes encore aujourd'hui dans l'Indoſtan Mogol, & ſi propres à entretenir l'humeur guerriere d'une nation.

V. *On ne coupera point la gorge aux animaux qu'on veut tuer : mais on leur fendra le ventre. Du reſte il eſt permis, & même ordonné, de manger leur ſang & leurs inteſtins.* Une ancienne ſuperſtition avoit interdit ce genre d'alimens. Les Mogols, commandés par
Ibid. Zingis-Khan, trouverent un jour une grande quantité d'entrailles d'animaux égorgés dans une chaſſe qu'un autre peuple avoit faite. Comme l'armée manquoit de vivres, elle crut pouvoir profiter de ceux que la fortune lui offroit. Les ſoldats ſe jetterent avidement ſur ces inteſtins, & Zingis même en mangea. Cet événement donna lieu à la loi dont je parle.

VI. *Ceux qui n'iront point à la guerre ſeront tenus de travailler gratuitement aux ouvrages publics dans certains tems de l'année, & d'employer un jour de la ſemaine au ſervice particulier du Prince.*

VII.

VII. *Le larcin d'une choſe conſidérable, comme d'un cheval, d'un bœuf, ou de quelqu'autre bien de même valeur, ſera puni de mort. Le coupable aura le corps coupé en deux parties égales. La baſtonnade ſera la punition des vols qui ne méritent pas la mort; mais on pourra ſe racheter de cette peine, en payant neuf fois la valeur de la choſe dérobée.*

VIII. *Afin que tout le monde puiſſe s'adonner à l'exercice des armes, ou aux Arts utiles, il eſt défendu à tous les ſujets de l'Empire de prendre à leur ſervice aucun Mogol.* C'eſt peut-être la plus ſage des loix politiques de Zingis-Khan. L'uſage contraire affoiblit, dégrade, & corrompt avec le tems une nation libre.

IX. *L'adultere ſera puni de mort, & chaque particulier pourra ſe faire lui-même juſtice, s'il ſurprend les coupables.*

X. *Les eſpions, les faux témoins, les ſodomites, & les ſorciers ſeront condamnés à mort.....*

L'an 1212 l'Empereur des Mogols porta la guerre dans le Catay, qui eſt aujourd'hui une portion conſidérable de la Chine ſeptentrionale, & qui for-

Conquête du Catay par Zingis-Khan.

moit alors un Empire particulier (*a*), gouverné par un Prince Tartare, nommé *Altoun-Khan*. Ses troupes inveſtirent Pékin, & s'en emparerent après un ſiege opiniâtre. Altoun-Khan ſe tua de déſeſpoir, & le Catay reçut les loix de Zingis-Khan.

1213.

En 1214 il dépouilla de leurs domaines quelques Khans du Karacatai, du Mogoliſtan & du Turkeſtan. Ces conquêtes lui procurerent l'Empire de preſque toute la Tartarie Aſiatique. Quatre ans après il marcha avec une armée de ſept cens mille hommes contre Mehemed, Sultan de Karaſm, dont l'Empire s'étendoit depuis les bords de la mer Caſpienne juſqu'aux Indes, & comprenoit une partie du Turkeſtan, la Bukkarie, l'Azerbijane, ou l'ancienne Médie, le Kirman, qui eſt la Carmanie de Ptolomée, une partie de l'Arménie, & toute la Perſe. Il entra d'abord par le Turkeſtan dans la province de *Farab*, dont la capitale nommée *Otrar*, eſt ſituée près des bords du *Sihon*, qui eſt l'ancien Jaxartes. Mehe-

Guerre de Karaſm.

Petis de la Croix, vie de Gengis-Khan, Liv. III.

(*a*) On ne peut dire que très-improprement que Zingis-Khan ait conquis la Chine. Il ne fit jamais la guerre aux Empereurs Chinois. Cependant une infinité d'Ecrivains Occidentaux ont débité qu'il détrôna un de ces Empereurs.

med ne put lui oppoſer que quatre cens mille hommes, & ne laiſſa pas de marcher au devant des troupes Tartares. Les deux armées ſe rencontrerent dans un lieu nommé *Caracou*, au voiſinage d'Otrar, vers les confins de l'ancien pays des Getes. Les Karaſmiens, malgré l'inégalité des forces, ſoutinrent avec une bravoure extraordinaire le choc terrible des Mogols, & combattirent juſqu'à la nuit. On aſſure qu'ils laiſſerent ſur le champ de bataille plus de cent ſoixante mille hommes tués ou bleſſés, ce qui détermina le Sultan à la retraite. Bataille de Caracou.

Zingis-Kan fit aſſiéger par ſes enfans la ville d'Otrar, qu'ils ne purent emporter qu'au bout de cinq mois. Saganac, Uzkend, Aiſchaſche, Toncat, Cogende, & d'autres villes ſituées ſur les bords du Jaxartes, ſubirent auſſi la loi du Vainqueur. 1219.

Pendant que les Princes exécutoient ces entrepriſes, Zingis s'achemina vers Bocara & Samarcande, capitales de deux grandes provinces, ſituées entre le Jaxartes & l'Oxus. Le pays qui en dépend, a porté différens noms. Les Anciens l'ont appellé *Tranſoxiane*, ou pays ſitué au delà de l'Oxus. *Zagatai*, *Ibid.* Liv. III.

un des fils de Zingis-Khan lui donna ſon nom dans le treizieme ſiecle : Les Arabes l'appellent *Mawara inahr*, ou *pays au delà du fleuve :* les Perſans & les Turcs le nomment aujourd'hui le pays des *Uſbeks*, parce qu'il appartient aux Tartares de ce nom.

1220. L'Empereur Mogol, après avoir paſſé l'hiver dans les plaines de Bocara, s'approcha de cette capitale au commencement du printems, accompagné du Prince Tuli ſon fils. Cette place ne fit preſqu'aucune réſiſtance. Dès les premiers jours du ſiege les chefs de la garniſon déſerterent avec toutes leurs troupes, & livrerent les habitans à la diſcrétion des Mogols. La ville fut priſe, ſaccagée, & réduite en cendres. Samarcande, quoique pourvue d'une garniſon de cent dix mille hommes, ne ſe défendit pas mieux. Le Cadi & le Mufti capitulerent ſecrétement avec Zingis, lui livrerent une des portes, & ſortirent de la ville avec cinquante mille hommes qui furent compris dans la capitulation. Le reſte de la garniſon fut paſſée au fil de l'épée. Ce qu'il y avoit de plus jeune & de plus robuſte parmi les habitans fut condamné à l'eſclavage : on pardonna aux autres, moyen-

Priſe de Bocara & de Samarcande.

nant une rançon de deux cens mille écus d'or.

La joie de ces grands ſuccès fut augmentée par la nouvelle qu'on reçut de la mort du Sultan Mehemed. Ce Prince, depuis la bataille de Caracou, avoit partagé ſon armée en pluſieurs corps, pour les envoyer dans les places les plus expoſées, ce qui l'avoit mis hors d'état de tenir la campagne. Preſſé vivement par les Mogols, qui ne lui donnerent pas le tems de reſpirer, pourſuivi de ville en ville & de province en province, il fut obligé de s'embarquer ſur la mer Caſpienne, & de ſe cacher dans une petite iſle, nommée *Abiſcon*, où il finit ſes jours, après avoir nommé pour ſucceſſeur Gelaleddin ſon fils. Sa mort précipita la ruine dont ſon Royaume étoit menacé. Karaſm, capitale de tout le pays, fut inveſtie par les fils de Zingis-Khan, & priſe après ſept mois d'un ſiege opiniâtre & meurtrier. La ville fut brûlée en partie par les Mogols, & en partie par ſes propres habitans, qui aimerent mieux enſevelir leurs biens ſous ſes ruines, que d'abandonner aux vainqueurs un ſi riche butin. Les ſoldats de Zingis-Khan, voyant leur avarice fruſ-

Mort du Sultan de Karaſm.

1220.

1221.

trée, en immolerent plus de cent mille dans leur premiere fureur. Le reſte fut deſtiné à l'eſclavage. Toutes les villes du territoire particulier de cette capitale furent obligées de ſe ſoumettre.

Conquête du Khoraſan, & de l'Irac Perſienne.

Zingis-Khan envoya enſuite ſes Généraux dans le *Khoraſan* & dans l'*Irac-Agemi* (*a*), aujourd'hui provinces de la Perſe, ſur la frontiere occidentale de cet Empire. Niſa, Damegane, Amol, & la forteresſe d'Ylale furent emportées. La Sultane *Turcan-catum*, mere de l'Empereur Mehemed, fut priſe dans cette derniere place, où elle s'étoit enfermée avec les fils & les filles de Mehemed, & tous ſes tréſors. On l'envoya à Zingis-Khan, qui la traita avec une fierté ſi brutale, qu'il la faiſoit quelquefois venir à l'heure de ſes repas, & lui jettoit les os & les autres reſtes de ſa table. Avant ſon arrivée au camp de Zingis, on maſſacra tous ſes petits-fils, à l'exception d'un ſeul, qu'on lui laiſſa d'abord par pitié, & qui eut enſuite le ſort de ſes freres. Un jour qu'elle l'habilloit elle-même, on l'arracha de ſes bras pour le livrer à la mort. Les Princeſſes furent épargnées,

(*a*) C'eſt l'ancienne Hircanie.

& *Touſchi*, l'aîné des fils de Zingis-Khan, en épouſa une.

Les Généraux Mogols conquirent avec la même rapidité Reï, Com, Hamadan, Caſbin, Iſpahan, & d'autres villes de l'Irac Perſienne. Zingis voulut aſſiéger en perſonne la ville de Balk (*a*), ſituée dans la partie orientale du Khoraſan. Ses habitans avoient aſſiſté quelques mois auparavant le Sultan Gelaleddin, ſucceſſeur de l'Empereur Mehemed, qui s'étoit cantonné dans le Khoraſan avec quelques troupes. Le Prince Mogol leur fit un crime d'une action très-juſte, & jura d'exterminer ce malheureux peuple. Ils s'efforcerent inutilement de l'appaiſer en ouvrant leurs portes. L'implacable Zingis-Khan entra dans Balk, comme dans une ville priſe d'aſſaut, ordonna à tous les habitans d'en ſortir, & de s'aſſembler dans un lieu qu'il leur marqua, mit à part les jeunes gens qu'il jugea propres pour l'eſclavage, & fit maſſacrer de ſang-froid preſque tout le reſte. Il marcha enſuite à Talcan, ville qui n'eſt qu'à ſept lieues de Balk. Il ne put la prendre qu'au bout de ſept mois, & il ſe vengea de cette réſiſtance,

Petis de la Croix, Liv. IV.

1221.

(*a*) C'eſt l'ancienne *Bactra*, Capitale de la Bactriane.

en faiſant paſſer au fil de l'épée tous ſes habitans.

Tandis qu'il faiſoit ce ſiege, ſes Géraux s'emparoient de Merou, de Niſchapour, de Tous, & d'Herat, villes du Khoraſan occidental. Les trois premieres furent ſaccagées & ruinées. Si l'on en croit un Ecrivain Perſan *, cité par Petis de la Croix, il ne reſta pas un ſeul édifice dans Niſchapour : tout fut raſé juſqu'aux fondemens, & le terrein fut entiérement applani. L'Hiſtorien ajoute, peut-être par une hyperbole orientale, qu'on fut douze jours à compter les morts de la ville, & que dans tout le pays on maſſacra plus de dix-ſept cens mille perſonnes. Herat obtint de Tuli, fils de Zingis-Khan, une compoſition avantageuſe pour ſon peuple; mais ſa garniſon fut paſſée au fil de l'épée. Quelque tems après, cette ville s'étant déclarée pour Gelaleddin, Zingis-Khan reprocha à Tuli de l'avoir épargnée, & lui défendit ſévérement de retomber dans une pareille faute : *Sachez*, lui dit-il, *que la compaſſion ne ſe trouve que dans les ames baſſes, & que la rigueur eſt le ſeul frein qui contienne les hommes. Un ennemi vaincu n'eſt pas dompté ; il*

* Niſavi.

Maxime barbare de Zingis-Khan.

hait toujours un nouveau maître.

Le Khoraſan étant ſoumis, le Prince Mogol prit la route du Zabuleſtan ; & vint inveſtir Bamian, qui eſt à dix journées de Balk. Pendant ce ſiege, qui fut long, & qui penſa cauſer la ruine entiere de ſon armée, il apprit que le Sultan Gelaleddin s'étoit mis en campagne avec un corps de troupes conſidérable ; qu'il avoit battu un gros détachement de Mogols, qui aſſiégeoit Candahar, dans le voiſinage de l'Inde, & que tous les ſoldats envoyés à cette expédition avoient été maſſacrés dans le combat, ou dans la pourſuite. Quelque tems après un autre corps de troupes Mogoles & Tartares, commandé par le Général *Coutoucou*, & compoſé de quatre-vingt mille hommes, fut encore taillé en pieces aux environs de Gazna, par ce brave Sultan, qui n'avoit que ſoixante mille hommes ſous ſes ordres. Ces fâcheuſes nouvelles, que Zingis reçut preſqu'en même-tems, le jetterent dans un affreux emportement. Il jura dans ſes premiers tranſports qu'il extermineroit la ville de Bamian, & qu'il laveroit dans le ſang de Gelaleddin l'affront que ſes troupes avoient reçu dans les plaines

Ses Généraux ſont battus par Gelaleddin.

de Gazna & de Candahar. Il preſſa le ſiege ; il redoubla les attaques ; il fit élever devant la ville une eſpece de terraſſe, à la hauteur des murs, d'où ſes ſoldats lançoient des feux grégeois, & une grêle de fleches. Ses machines furent pluſieurs fois brûlées ou renverſées par l'ennemi. Les bois lui manquerent pour en conſtruire de nouvelles : il épuiſa toutes ſes autres munitions : il fallut aller chercher des pierres à pluſieurs lieues du camp, pour le ſervice des Baliſtes, & l'on fut obligé de ſuſpendre les attaques. Elles recommencerent avec une nouvelle vigueur, & les aſſiégés continuerent de ſe défendre avec la même opiniâtreté. En un mot, la réſiſtance fut telle, que ſi l'Empereur Mogol n'eût trouvé des reſſources extraordinaires dans ſon courage, dans la bonne volonté de ſes ſoldats, & ſur-tout dans leur nombre, il eût infailliblement échoué dans cette entrepriſe. Un accident très-douloureux pour les Mogols, cauſa la ruine des aſſiégés. Un des petits-fils de Zingis-Khan fut tué à ſes côtés d'un coup de fleche. L'Empereur ayant fait quelques libéralités aux ſoldats, pour les exciter à venger cette mort, ils livrerent

un dernier assaut qui leur réussit, & qui les rendit maîtres de Bamian. On assure que Zingis-Khan ayant abandonné le sort de ses habitans à la mere du jeune Prince, dont on pleuroit la perte, cette mere furieuse les fit massacrer tous jusqu'au dernier (*a*). La ville fut renversée de fond en comble, & le lieu dans lequel elle étoit bâtie, a porté depuis le nom de *Maubalig*, qui, en langue Mogole, signifie habitation malheureuse.

Petis, *ibid.* Chap. IV.

Il ne restoit plus à Zingis-Khan que de marcher contre le Sultan Galaleddin, qui étoit toujours aux environs de Gazna. L'armée Mogole, malgré les pertes qu'elle avoit faites au siege de Bamian, & dans les deux batailles dont j'ai parlé, étoit encore composée de trois cens mille hommes, & le Sultan n'en avoit que trente mille sous ses ordres. Lorsque Gelaleddin apprit que l'Empereur Mogol marchoit à grandes journées vers Gazna, il s'éloigna un peu de cette ville, & choisit un camp

(*a*) Un Ecrivain Turc, Auteur d'une Histoire Ottomane, dit dans un Poëme, qui sert de Préface à son Livre, que cette Princesse fit même égorger toutes les bêtes qui étoient dans Bamian. Mais c'est un conte poétique, que M. Petis de la Croix a eu tort d'adopter.

avantageux, sur les bords de l'Indus ; dans un endroit où ce fleuve étoit très-rapide. Sa droite étoit défendue par un terrein inégal, semé de rochers, & sa gauche avoit pour appui une montagne qu'il croyoit impraticable. Cette situation ôtoit aux ennemis le pouvoir de l'envelopper, & mettoit ses soldats dans la nécessité de vaincre ou de mourir. Ses coureurs l'ayant averti que les Mogols paroissoient, & que leur avantgarde avoit fait alte dans un lieu appellé *Hardir*, il partit à la tête de quelques troupes légeres, surprit les ennemis pendant la nuit, en fit un massacre presque général, pilla leur camp, & se retira avec un butin considérable.

Bataille de l'Indus.

Zingis-Khan qui croyoit marcher à une victoire certaine, apprit avec étonnement cette honteuse déroute. Il conçut pour la premiere fois quelque défiance de lui-même, & n'agit désormais qu'avec la plus grande circonspection. Il s'approcha en bon ordre du camp de Gelaleddin, rangea ses troupes en trois corps, donna le commandement des deux ailes à ses fils, & se mit au centre avec les meilleures troupes. La petite armée du Sultan resta dans la position dont j'ai parlé.

Le choc fut terrible. Le brave Gelaleddin, malgré l'inégalité des forces, eut d'abord l'avantage. Il enfonça l'aile gauche des Mogols, pénétra dans le centre de bataille, y cauſa le même déſordre, & fit reculer Zingis-Khan, qui eut un cheval tué ſous lui. Dès le commencement du combat, l'Empereur Mogol, dans la vue de prendre en flanc les ennemis, avoit envoyé un détachement conſidérable vers la montagne qui ſervoit d'appui à leur aile gauche. Cette montagne, que Gelaleddin avoit cru inacceſſible, fut franchie par les Mogols, à l'aide d'un guide, qui les conduiſit par un ſentier qu'il connoiſſoit. Les Karaſmiens, qui combattoient depuis dix heures avec avantage contre une armée de trois cens mille hommes, ne purent ſoutenir le choc imprévu de ces nouvelles troupes. Ils prirent l'épouvante : Gelaleddin s'efforça en vain de les raſſurer ; le déſordre devint général. La plupart chercherent un aſyle parmi les rochers qui bordoient l'Indus ; d'autres, preſſés par les Mogols, ſe précipiterent dans le fleuve ; quelques braves gens ſe raſſemblerent autour de leur Prince, & réſolurent de périr avec lui.

Le fils aîné de Gelaleddin fut fait priſonnier dans cette déroute. Zingis-Khan qui vouloit auſſi qu'on prît le Sultan en vie, le fit envelopper par quelques eſcadrons. Dans cette extrêmité, Gelaleddin monta ſur un cheval vigoureux, piqua vers le fleuve, & le paſſa heureuſement à la vue de l'armée Mogole. Zingis-Khan, malgré l'orgueil de ſon caractere, ne put s'empêcher de donner de juſtes éloges à l'intrépidité de cette action. Mettant un doigt ſur ſa bouche, dit l'Auteur de ſa vie, & ſe tournant vers ſes enfans : *Heureux*, dit-il, *le fils qui peut ſe glorifier d'avoir un pareil pere. Celui qui a pu s'expoſer à un tel péril, eſt capable d'en affronter beaucoup d'autres ; & quiconque l'aura pour ennemi, ſe tiendra ſur ſes gardes, s'il eſt ſage.* Gelaleddin paſſa dans l'Indoſtan, y fit quelques conquêtes, trouva des amis, & enſuite des rivaux, qui le forcerent de repaſſer l'Indus. Il rentra dans l'Empire de Karaſm, reprit Iſpahan, Tauris & d'autres villes, qu'il ne put conſerver. Les Mogols le battirent dans l'Azerbijane, & le forcerent de ſe retirer dans l'Arménie, où il continua la guerre. Il paſſa enſuite dans la Natolie, & fut mal-

heureuſement vaincu par les Turcs Seljukides, qui le forcerent d'abandonner le pays. Enfin ſa mauvaiſe fortune le conduiſit dans le Curdiſtan, ſur la frontiere occidentale de la Perſe, où ſes ennemis le firent lâchement aſſaſſiner vers l'année 1229.

La retraite de Gelaleddin leva le principal obſtacle qui retardoit la conquête entiere du Karaſm. L'Azerbijane, le pays de Gazna, le Kirman, & d'autres provinces de la Perſe furent ſoumiſes par les Lieutenans du Prince Mogol. Il aſſiégea & prit Candahar ſur le bord occidental de l'Indus. Un de ſes Généraux, nommé Bela, porta la guerre dans le Multan, ſur la rive orientale du même fleuve, & s'empara de cette province de l'Inde. Quelques Ecrivains Occidentaux ont prétendu que Zingis fit en perſonne cette expédition, & qu'il ſubjugua même toutes les Indes, depuis l'Indus juſqu'au Gange, & depuis le Gange juſqu'à la mer de la Chine. Mais les Auteurs Perſans & Arabes, cités par Petis de la Croix, & dont quelques-uns étoient contemporains de Zingis-Khan, aſſurent unanimement que l'Empereur Mogol ne paſſa

1222.

Ibid. chap. VI. VII.

jamais l'Indus, & que Bela, ſon Lieutenant, qui avoit ordre de pénétrer juſqu'à Lahor, ancienne capitale de l'Indoſtan, n'oſa s'engager dans le pays, parce que les Indiens de Patane lui oppoſerent une armée formidable (*a*).

Zingis-Khan, après avoir conquis en moins de quatre ans le plus vaſte Empire de l'Aſie méridionale, réſolut de retourner en Tartarie, pour châtier quelques vaſſaux rebelles, & rétablir l'ordre & la ſoumiſſion dans le Mogoliſtan. Il partit de Candahar ſur la fin du printems, & reprenant la route de la Tranſoxiane, il paſſa tout l'été ſur les bords de l'Oxus. Au commencement de l'automne, il traverſa ce fleuve avec une partie de ſon armée, & il ſe rendit à Bocara, dont on commençoit à réparer les ruines.

Ibid. chap. VII.

Converſation curieuſe de Zingis Khan avec deux Docteurs Muſulmans.

Il eut avec deux Docteurs de cette ville un entretien, dont les particularités m'ont paru intéreſſantes. L'un étoit *Cadi*, ou juge du lieu : l'autre exerçoit l'office de *Mufti*, ou de

(*a*) Ceci peut ſervir à rectifier ce que j'ai dit, peut-être trop légérement, dans l'Introduction à l'Hiſtoire des Indiens (Tome III, page 27.) touchant la prétendue conquête de toutes les Indes par Zingis-Khan.

Grand-Prêtre. Zingis leur demanda ce qu'ils penſoient de la Divinité en général. Ils répondirent qu'ils croyoient, comme tous les Muſulmans, qu'il n'y a qu'un Dieu, qui a tout créé, & qui mérite ſeul nos adorations. L'Empereur les aſſura qu'il penſoit là-deſſus comme eux. Il voulut ſavoir enſuite quels étoient leurs ſentimens au ſujet de Mahomet. Ils lui dirent que c'étoit un ſaint Prophete, que Dieu avoit envoyé ſur la terre, comme ſon Ambaſſadeur, pour annoncer ſa volonté aux hommes, & leur enſeigner la loi qu'ils devoient ſuivre. *Ce que vous me dites*, repliqua Zingis, *me paroît aſſez croyable ; car moi, qui ne ſuis que le ſerviteur de Dieu, j'envoye tous les jours des ambaſſadeurs en divers pays.* L'entretien tomba enſuite ſur la priere, ſur le jeûne, ſur l'aumône, & ſur d'autres points de la Religion Muſulmane. L'Empereur approuva toutes ces pratiques. Il dit à l'occaſion de l'abſtinence, preſcrite dans le tems du *Ramadan*, qu'il étoit bien juſte que les Muſulmans jeûnaſſent pendant un mois de l'année, eux qui faiſoient la débauche tout le reſte du tems, même, pendant les nuits de leur

mois ſacré. Il diſputa long-tems ſur l'article des Moſquées, dont ces Docteurs prêchoient la néceſſité, & qu'ils appelloient les maiſons de Dieu. Tout ce qu'ils alléguerent en faveur de cet uſage, lui parut peu convainquant. Il ſoutint qu'on pouvoit prier par-tout, que Dieu entendoit ceux qui l'invoquoient dans quelque lieu qu'ils fuſſent, & que le monde entier étoit ſa maiſon.

Zingis-Khan ne fut de retour à Caracorum qu'en 1224. Il étoit alors âgé de ſoixante-dix ans. L'année ſuivante il porta la guerre dans le Tangu, & remporta une grande victoire ſur *Schidaſcou*, Souverain de cette contrée. Il ſe préparoit en 1226 à conquérir la Chine méridionale; mais dans le tems qu'il s'occupoit de cette grande entrepriſe, il tomba dans une maladie de langueur à laquelle les remedes ne purent apporter aucun adouciſſement, & qui le conduiſit enfin au tombeau ſur la fin de cette année. Ce Prince eut toutes les qualités qui font les grands conquérans: un génie élevé, un grand courage, une force de corps extraordinaire, une ambition exceſſive. Il entendoit parfaitement la

Mort de Zingis-Khan.

Ibid. chap. XIV.

1226.

guerre ; il étoit ſobre ; il avoit une éloquence naturelle, qui le faiſoit parler en public avec dignité, & qui dans le particulier rendoit ſa converſation très-agréable. Une cruauté exceſſive, qui étoit autant le vice de ſon pays que celui de ſes mœurs, ternit l'éclat de ſes grandes actions. Aucun conquérant n'a fondé avant lui une Monarchie ſi vaſte. Son Empire s'étendoit depuis la Chine méridionale juſqu'à la Natolie, & depuis l'extrêmité de la Tartarie ſeptentrionale juſqu'aux Indes ; c'eſt-à-dire, que de l'Orient à l'Occident, il comprenoit près de deux mille lieues, & plus de mille du Nord au Midi. L'Empire Romain, dans le tems de ſa plus grande puiſſance, étoit moins étendu. Un grand Miniſtre * ayant fait traduire un manuſcrit oriental, qui contenoit le récit des principales actions de Zingis-Khan, fut frappé de la lecture Françoiſe de cet écrit : *Voilà*, dit-il, *un homme bien extraordinaire, & qui mérite mieux qu'Alexandre le glorieux titre de Conquérant de l'Aſie.* Mais le héros Mogol vivoit parmi des peuples barbares, dans un ſiecle où l'ignorance étoit preſque générale, & dans un pays dont nos

* M. Colbert.

Ibid. Dans l'Avertiſſement.

plus habiles Géographes ont peine à marquer la véritable position : voilà pourquoi son nom étoit à peine connu de M. Colbert.

CHAPITRE III.

Successeurs de Zingis-Khan. Ce que devint le vaste Empire qu'il avoit fondé.

Partage de la Monarchie de Zingis-Khan, entre ses quatre fils.

POUR achever d'éclaircir l'Histoire des Mogols du moyen âge, il est important de faire connoître les successeurs de Zingis-Khan, & ce que devint le vaste Empire dont il fut le fondateur. Le Héros Tartare partagea ses conquêtes entre ses quatre fils. Il donna à *Touschi*, ou *Zuzi*, l'aîné de tous, le *Capschac*, pays situé au Nord de la mer Caspienne, où est aujourd'hui Astrakan, & qui s'étendoit alors jusqu'à la Sibérie & à la mer glaciale. *Zagatai* obtint la Transoxiane & le Turkestan. *Tuli* eut la Perse, & les pays conquis dans l'Inde. Le Mogolistan, le Catai, & le reste de la Tartarie orientale, furent le partage d'*Octai*.

Petis de la Croix, vie de Zingis-Khan, p. 395 & suiv.

Empire de CAPSCHAC.

Zingis-Khan, qui dut à la valeur de Touſchi la conquête du pays de Capſchac, lui en accorda la ſouveraineté vers l'année 1224. Tuſchi étant mort en 1225, laiſſa un fils nommé *Batou*, qui lui ſuccéda, & qui conquit le pays des Alains, à l'occident de la mer Caſpienne, la Ruſſie, la Bulgarie, & d'autres contrées. Il porta la guerre juſques dans la Pologne, ſaccagea la Moravie & la Dalmatie, & ſe préparoit même à paſſer dans la Hongrie, pour marcher delà à Conſtantinople, lorſque la mort l'enleva en 1256.

Ligne de Touſchi.

Il eut pour ſucceſſeur ſon frere *Bereké*, qui eut de grands démêlés avec le Prince Hulacou, fils de Tuli, au ſujet de la ſucceſſion de la Tartarie. Bereké embraſſa le Mahométiſme, que tous les Khans de Capſchac ont toujours profeſſé depuis. Il mourut en 1266. L'Hiſtoire de ſes ſucceſſeurs, dans l'eſpace de plus d'un ſiecle, n'offre aucune révolution remarquable, & ces Princes gouvernerent avec aſſez de tranquillité. Mais après le regne de *Tocta Caya*, XXIIIeme. Khan, mort en 1376, l'Empire de Capſchac reçut de terribles ſe-

Les Khans de Capſchac ſe font Mahométans.

couſſes. Le fameux *Timur-Bec* (Tamerlan) porta la guerre & la déſolation dans ce pays, vainquit & dépoſa pluſieurs Khans, en inſtalla d'autres, auxquels il ne laiſſa qu'une ombre d'autorité, & régna lui-même deſpotiquement ſous leur nom. Après ſa mort la tranquillité fut rétablie dans le Capſchac, & les Khans recouvrerent leur puiſſance.

Dans le quinzieme ſiecle, après le regne de *Hadgy Keray*, quarante-troiſieme Khan, qui mourut en 1475, cet Empire éprouva de nouvelles diſgraces. Trois Princes ſe diſputerent la Couronne, & déſolerent le pays par leurs diviſions. Le Capſchac fut en même tems ravagé par les Ruſſiens, qui rentrerent en poſſeſſion des provinces que Batou leur avoit enlevées. Ce malheureux Royaume étoit menacé d'une ruine totale, ſi Mahomet II. Empereur des Turcs, n'eût pris ſa défenſe. Il chaſſa les Moſcovites de Caffa & de Mancoup, prit dans cette derniere ville Menghely Keray, fils de Hadgy, l'un des prétendans à la Couronne, le mit dans les fers, & l'inſtalla enſuite ſur le trône de Capſchac.

Depuis ce coup d'autorité, les Rois

de Capſchac ont toujours dépendu de la Cour Ottomane, qui les tient dans une ſujétion étroite. Dans le cours du ſeizieme & du dix-ſeptieme ſiecles il y eut pluſieurs Khans dépoſés, envoyés dans les priſons de Rhodes, & même condamnés à mort (*a*), pour avoir encouru la diſgrace de la Porte. Petis de la Croix compte ſoixante-cinq Khans de cette race, depuis Touſchi juſqu'à *Kaplan Keray*, que les Turcs dépoſerent en 1708. Elle ſubſiſte encore aujourd'hui dans deux principales branches, dont l'une regne dans la Crimée, à l'extrêmité du Pont-Euxin, & l'autre dans le pays des Uſbeks, ſur les bords de la mer Caſpienne.

Ils deviennent dépendans de la puiſſance Ottomane.

Empire de ZAGATAI.

Zagatai, ſecond fils de Zingis-Khan, eut, comme on l'a dit, dans ſon partage la Tranſoxiane & le Turkeſtan. Les pays de ſa dépendance porterent ſon nom. Il les gouverna pendant ſeize ans avec beaucoup de ſageſſe, & mourut en 1242. Dix-huit Princes de ſon ſang lui ſuccéderent en ligne directe, & régnerent avec la plénitude

Ligne de Zagatai.

Idem, ibid. p. 508. & ſuiv. Petis de la Croix (le fils) vie de Timur-Bec, Liv. I.

(*a*) *Anayet-Keray*, cinquante-huitieme Khan, fut exécuté à Conſtantinople en 1637.

du ſouverain pouvoir. *Ali*, vingtieme Empereur, iſſu de la branche d'Octai, uſurpa la Couronne vers le commencement du quatorzieme ſiecle; mais après ſa mort les deſcendans de Zagatai furent rétablis.

Kazan, vingt-deuxieme Khan monta ſur le trône en 1322. Ce Monarque ſe rendit ſi odieux par ſa cruauté & par ſes injuſtices, que tous les Grands de l'Etat ſe liguerent contre lui. Il fut tué dans un combat l'an 1346. Les Princes ligués mirent à ſa place *Daneſmendgé*, Prince de la race d'Octai, qu'ils maſſacrerent enſuite pour couronner *Beyan-Couli*. L'Emir *Cazagan*, chef de la ligue, régna ſous le nom de ce Monarque, & ne lui laiſſa que le vain titre de grand Khan. Ce fut alors que commença la décadence de l'Empire de Zagatai.

Premiere décadence de l'Empire de Zagatai.

Cazagan, que quelques Hiſtoriens ont mis au rang des Rois de Tranſoxiane, parce qu'il gouverna le Royaume avec une autorité abſolue, fut aſſaſſiné par ſon gendre en 1357. Abdalla ſon fils, ſuccéda à ſa puiſſance. Il établit ſa réſidence à Samarcande, où il conduiſit Beyan-Couli, qu'il confirma d'abord dans la dignité de grand Khan,

Khan, & qu'il fit mourir enſuite pour lui enlever ſa femme. Il mit à ſa place *Timur-Chah*, Prince de la race de Zagatai, dont le pere avoit été Roi, avant l'uſurpation d'Ali. Abdalla ne jouit pas long-tems de ſon crime. *Beyan-Selduz*, *Hadgy-Berlas*, & d'autres Emirs ſe liguerent contre lui, le forcerent d'abandonner pour jamais le pays, maſſacrerent ſes freres, & mirent à mort le Sultan qu'il avoit inſtallé. Hadgy-Berlas étoit oncle du fameux *Timur-Bec*, autrement nommé Tamerlan.

L'Empire fut quelque tems ſans Chef, & tomba dans une terrible confuſion. Beyan-Selduz & Hadgy-Berlas érigerent leurs terres en principautés indépendantes. Les autres Emirs imiterent ce dangereux exemple; & le Royaume, qui n'avoit pu ſupporter le joug d'un légitime Monarque, devint la proie d'une infinité de Tyrans, qui le déchirerent. Pendant ces déſordres, Huſſein, neveu d'Abdalla, & petit-fils de Cazagan, ſe rendit maître de Kabul, & de quelques autres domaines dont il forma un Etat aſſez conſidérable. Ce Prince eut dans la ſuite de grandes liaiſons avec *Timur-Bec*.

Il tombe dans l'anarchie.

Tandis que le Royaume s'affoiblis-
1359. soit par ces démembremens, & tendoit à une ruine totale, un Prince de la race de Zagatai, nommé *Togluc-Timur*, Khan de Kashgar, dans le bas Turkestan, entreprit de remonter sur le trône de ses peres. Il entra dans la Transoxiane avec une armée, gagna par des caresses quelques Emirs du pays, réduisit les autres par la force, & fut proclamé grand Khan de Zagatai. Hadgy Berlas, ayant refusé de le reconnoître, se réfugia dans le Khorasan, où il fut tué quelques années après par une troupe de brigands. Beyan-Selduz, malgré ses soumissions, fut massacré par les ordres du grand Khan.
1360. Hussein, prince de Kabul, ayant été vaincu dans une bataille, perdit ses Etats, & fut obligé de se cacher dans les déserts du Turkestan. Timur-Bec, neveu d'Hadgy-Berlas, fut plus heureux. Il obtint la restitution de ses terres, & se fit même adjuger l'héritage de son oncle. Mais s'étant ensuite brouillé avec la Cour de Cashgar, il alla joindre Hussein dans sa retraite. Ces deux Princes se liguerent avec d'autres Emirs mécontens, & formerent un parti qui devint bientôt redoutable.

Togluc-Timur mourut en 1362. *Elias Coja*, ſon fils, prit le titre de grand Khan, & ſe fit reconnoître par les Emirs de ſon parti. Mais la faction d'Huſſein & de Timur-Bec, s'oppoſa à ſes prétentions, le chaſſa de la Tranſoxiane, & fit élire un autre grand Khan, nommé *Cabulchah*, dont le biſaïeul avoit joui de cette dignité. Les deux Emirs régnerent ſous ſon nom. Il eut quatre ſucceſſeurs, qui furent nommés par Timur-Bec, & qui n'eurent pas plus d'autorité. On les choiſiſſoit dans la famille de Zingis-Khan, & leur nom étoit mis à la tête des Ordonnances, par égard pour le peuple, qui conſervoit toujours un grand reſpect pour la mémoire de ce grand homme. Le dernier, nommé *Toumen-Cotluc*, fut inſtallé en 1390. Les ſucceſſeurs de Timur-Bec s'affranchirent de cet uſage, & la puiſſance de Zingis-Khan fut entiérement éteinte dans le Zagatai, vers le commencement du quatorzieme ſiecle. L'Auteur que j'ai cité compte trente-deux Khans depuis Zagatai juſqu'à Toumen-Cotluc. 1393.

Empire d'OCTAI, Roi de Tartarie. Son Royaume paſſe dans la branche de TULI.

Ligne d'Octai.

Octai qui eut en partage preſque toute la Tartarie Aſiatique, établit le ſiege de ſon Empire à *Ouloughiourt*, ville du Mogoliſtan, peu éloignée de Caracorum. Il régna pendant treize ans, avec beaucoup de gloire, & mourut vers l'année 1240. *Keyouc* ſon fils lui ſuccéda, & ceſſa de vivre en 1246. C'eſt le ſeul Prince de la ligne d'Octai qui ait régné dans la Tartarie, dont l'Empire paſſa dans la branche de Tuli; ſoit que Keyouc n'eût point laiſſé d'enfans, ſoit qu'ils fuſſent trop jeunes pour être placés ſur le trône.

Petis, *ibid.* p. 5111, & ſuiv.

Empire de TULI.

Ligne de Tuli.

Tuli, à qui Zingis-Khan avoit réſigné la Perſe, & les Etats conquis dans l'Inde, fit régir ſon Royaume par des Lieutenans, & fixa ſon ſéjour à la Cour d'Ouloughiourt, auprès d'Octai ſon frere, qu'il aima toujours tendrement. Il mourut en 1229, trois ans après Zingis-Khan.

Il eut pour ſucceſſeur *Mangou*, l'aîné de ſes fils, qui parvint auſſi au trône de la Tartarie, en 1250, quatre

ans après la mort de Keyouc, dans qui s'éteignit la ligne d'Octai. Mangou établit sa résidence à Ouloughiourt, & laissa l'administration de la Perse à Hulacou son frere. Il mourut en 1257, sans laisser d'enfans.

Kublai, autre fils de Tuli, succéda à Mangou. Ce Prince se rendit fameux par ses exploits, principalement par la conquête de la Chine. Il fut le fondateur de la premiere Dynastie Tartare (*a*) qui a régné dans cet Empire. Ses descendans ayant été chassés du trône de la Chine, retournerent dans le Mogolistan, où ils continuerent de régner jusqu'au tems de Timur-Bec, qui renversa leur puissance. Kublai mourut en 1294. Sa famille a donné neuf Empereurs à la Chine, & seize Khans à la Tartarie. Elle tomba dans une telle obscurité au commencement du quinzieme siecle, qu'il n'en est plus fait mention dans l'Histoire.

Branche de Kublai, qui regne dans la Chine & dans la Tartarie.

La race d'Hulacou, second fils de Tuli, ne subsista pas plus long-tems. Ce Prince, comme on l'a dit, avoit obtenu la régence de la Perse, dont la souveraineté appartenoit à Mangou,

Branche d'Hulacou, qui regne dans la Perse.

(*a*) Celle des YVEN; c'est la vingtieme des dynasties Chinoises.

fils aîné de Tuli. Il gouverna ce Royaume pendant quinze ans, & l'augmenta de pluſieurs provinces. Il conquit la Chaldée ſur le Sultan *Muſtaſim-Billah*, & détruiſit la race des Califes Abaſſides. Il s'empara enſuite de la Syrie, & de la Natolie. On rapporte ſa mort à l'année 1265.

ABACA, ſon fils, fut couronné Roi de Perſe, par les ordres de Kublai, qui lui céda la propriété de cet Empire. Il régna avec réputation pendant ſeize ans, & mourut en 1281. Il eut pour ſucceſſeurs :

I. *Nicouder*, autre fils d'Hulacou, mort en 1284. Ce Prince embraſſa la Religion Mahométane, qui dominoit depuis long-tems dans la Perſe.

II. *Argoun*, fils d'Abaca, qui mourut en 1291.

III. *Ghendgiatou*, frere d'Argoun qui fut tué en 1295.

IV. *Baydou*, petit-fils d'Hulacou, mort dans la même année.

V. *Mahmoud-Gazan*, fils d'Argoun, qui ceſſa de vivre en 1304.

VI. *Codabendé*, frere de Gazan. Ce Prince bâtit la ville de *Soltanya*, qu'il choiſit pour le lieu de ſa réſidence. Il y finit ſes jours l'an 1317.

VII. *Abouſaïd-Behadeur*, fils de Codabendé, mort en 1335.

La plupart de ces Princes régnerent avec autant de gloire que d'autorité. Mais après la mort d'Abouſaïd, l'Empire Perſan tomba dans une affreuſe confuſion. Les Fils de ce Monarque ſe diſputerent la Couronne, & ſe firent une guerre cruelle. Les Grands Seigneurs profiterent de ces diviſions pour ſe rendre indépendans. *Aſcraf*, qui avoit été Viſir d'Abouſaïd, uſurpa l'Azerbijane, & fut enſuite dépoſſédé par *Janibek*, huitieme Khan du Capſchac. Bientôt après *Buzurk-Haſſan*, petit-fils d'Argoun, troiſieme ſucceſſeur d'Hulacou, s'empara de cette même province, & de la Chaldée, & fonda la Dynaſtie des *Ilcaniens*, qui donna quatre Rois à l'Azerbijane dans le cours de ſoixante ans. *Ahmet*, le dernier des Princes Ilkaniens, fut détrôné par Cara-Mehemed, prince Turcoman, qui régnoit ſur la tribu des *Moutons noirs*. Ce Mehemed établit dans l'Azerbijane une nouvelle Monarchie, qui porta le nom de ſa tribu. D'autres Princes partagerent les débris de l'Empire Perſan. Les *Muſaffer* régnerent dans la

Décadence de l'Empire Perſan.

Révolution dans l'Azerbijane.

Perſe proprement dite : les provinces de l'Inde furent envahies par une Dynaſtie des Princes Turcs.

Les choſes ſubſiſterent en cet état juſqu'au tems de Timur-Bec, qui, vers la fin du quatorzieme ſiecle, renverſa toutes ces Monarchies naiſſantes, & changea la face de l'Empire Perſan. Il eſt tems de faire connoître plus particuliérement l'Auteur de ces grandes révolutions. Son Hiſtoire nous ramenera naturellement à celle des Mogols de l'Inde, qui le reconnoiſſent pour le fondateur de leur Monarchie.

CHAPITRE IV.

Conquêtes de TIMUR-BEC, *Fondateur de l'Empire Mogol dans l'Indoſtan.*

Origine de Timur-Bec.

TIMUR-BEC (*a*) ſortoit de la Tribu Mogole des *Berlas*, qui deſcendoient d'*Yedenſi-Berlas*, petit-fils de *Tumana* (*b*), dix-ſeptieme Empereur Mogol depuis Bertezena. Il

(*a*) Le Prince Timur. *Bec*, ou *Beg* en langue Mogole ſignifie *Prince*.

(*b*) Tumana étoit le triſaïeul de Zingis-Khan. Voyez ci-deſſus la table généalogique des Empereurs Mogols.

naquit à *Kech* (*a*), ville du Mogoliſtan, vers l'an 1335 de l'Ere Chrétienne, ſous le regne de Kazan, vingt-deuxieme Khan du Zagatai. Son pere appellé *Tragaï*, étoit Emir ou Prince d'un petit Etat, dont Kech étoit la capitale. *Caraſchar-Nevian*, ſon cinquieme aïeul, avoit été premier Miniſtre de Zagatai, fils de Zingis Khan, & commandoit un *Toman*, ou corps de dix mille hommes. Ce commandement devint héréditaire dans ſa famille. Ainſi c'eſt par une calomnie auſſi abſurde qu'odieuſe que quelques Ecrivains orientaux ont repréſenté Timur-Bec comme un ſoldat de fortune, & un aventurier ſans naiſſance, qui ne s'eſt élevé que par ſes brigandages. Il ne faut pas ajouter plus de foi à ce que diſent les mêmes Auteurs, qu'il fut bleſſé d'une fleche, qu'un berger, dont il déroboit les moutons, lui décocha, ce qui le rendit boiteux, & lui fit donner le nom de *Timur-Lenc* (*b*), d'où

Petis, le fils, Hiſt. de Timur-Bec dans l'Avertiſſement.

Impoſtures débitées contre ſa naiſſance.

(*a*) Petis de la Croix, le fils, place cette ville à 99 degrés, 30 min. de longit. & à 39 degrés, 30 minutes de latitude.

(*b*) Au lieu de Timur-Bec. *Lenc*, en Arabe ſignifie boiteux. Pour faire ce mauvais rebus, dit Petis de la Croix, il ne faut que changer quelques points. Ainſi au lieu de *Bec*, qui ſignifie Prince, on lit *Lenc*, qui ſignifie boiteux.

l'on a forgé *Tamerlan* & *Tambourlan*, noms ridicules, que le torrent des Annaliſtes occidentaux n'a pas laiſſé d'adopter contre la dignité de l'Hiſtoire. On accuſe principalement les Ecrivains Turcs & Arabes d'avoir originairement débité tous ces menſonges, dans la vue de flétrir la gloire d'un conquérant illuſtre, qui avoit porté le ravage & la déſolation dans leur pays.

Exercices de ſon enfance.

Le Prince Mogol montra dans ſes tendres années une grande paſſion pour la gloire, un courage intrépide, & une ambition naiſſante, qui lui faiſoit prendre un ton d'autorité avec ſes compagnons, dans un âge qui ſemble fait pour l'égalité. Il exigeoit d'eux des hommages & des ſoumiſſions : il élevoit les uns aux dignités ; il diſgracioit les autres : quelquefois il les rangeoit en bataille, & leur ordonnoit d'attaquer un retranchement, une ville, ou des bataillons imités en figures d'oſier, que ſa main formoit. Il maintenoit une diſcipline ſévere dans ſa petite armée.

Ibid. Préf. de l'Auteur Perſan.

Dans ſa jeuneſſe, il s'adonna à tous les exercices qui peuvent fortifier le corps & augmenter le courage. Ses

plus chers amuſemens étoient de monter à cheval, de s'exercer à la lutte, à la courſe, de rompre une lance, de s'eſcrimer avec le ſabre, de paſſer les jours à la chaſſe.

A l'âge de vingt-cinq ans il entra dans une carriere plus ſérieuſe. Le pays de Kech, ancien patrimoine des Princes Berlas, fut ſur le point d'être envahi par Togluc-Timur, Roi de Cashgar, qui aſpiroit à l'Empire du Zagatai. Hadgy-Berlas, oncle de Timur-Bec, prit la fuite aux approches de l'armée ennemie, & pour comble de diſgrace, Tragaï ſon pere mourut dans l'année de cette invaſion. Une conduite adroite & prudente délivra Timur de tous ces périls, & ſauva ſon pays. Il alla trouver les Généraux de Togluc, qui étoient déja dans Kech, les gagna par ſes ſoumiſſions, s'inſinua avec le même bonheur dans les bonnes graces du Monarque, & reçut de lui, à titre d'hommage, l'inveſtiture du pays de Kech, avec le *Toman* de dix mille hommes annexé à cette principauté. *Idem, ibid.* Liv. I. 1360.

Il s'unit enſuite étroitement avec l'Emir *Huſſein*, qui s'étoit érigé une petite principauté à Kabul, & fit la guerre, avec divers ſuccès à pluſieurs Premieres armes de Timur-Bec.

Tribus Mogoles. Huſſein ayant été dépouillé de ſes Etats par le Roi de Cashgar, & Timur s'étant lui-même brouillé avec ce Monarque, les deux Emirs ſe retirerent dans les déſerts du Turkeſtan, y leverent des troupes, remporterent pluſieurs avantages ſur
1363. Togluc, & ſur Elias Coja ſon fils, chaſſerent ce dernier du Zagatai, & firent couronner dans Samarcande un autre Khan.

L'envie de dominer dans le pays, &
1365. de faire la loi à toutes les Tribus Mogoles, avoit formé l'union des deux Emirs. La jalouſie d'autorité les diviſa dans la ſuite, & lorſqu'ils n'eurent plus d'ennemis étrangers à combattre, ils ſe firent une guerre cruelle, qui dura quatre années, & qui fut ſuivie d'une eſpece de réconciliation. Les hoſtilités ayant recommencé, Huſſein fut vaincu dans une bataille déciſive, & les ſoldats de Timur le maſſacrerent. Toute l'autorité paſſa dans les mains de ſon rival, que le ſuffrage des Emirs plaça ſur le trône impérial de Zagatai. Timur Bec étoit alors âgé de trente-quatre ans.

Il eſt proclamé Empereur de Zagatai.

Il ouvrit ſon regne par la conquête
1369. de Balk, de Kabul, & des autres villes

que l'Emir Huſſein avoit poſſédées. En 1370 il porta la guerre au pays de Cashgar, dont les Rois, depuis l'irruption de Togluc-Timur, conſervoient toujours des prétentions ſur la Tranſoxiane, & continuoient de porter le titre de grands Khans du Zagatai. Il eut de longs démêlés avec ces Princes, & il n'acheva de les ſoumettre qu'en 1390. *Idem, ibid.* Liv. II.

Cette expédition étoit à peine commencée, qu'il eut une autre querelle avec *Huſſein-Soſi*, Khan de Karaſm (*a*), au ſujet de quelques territoires que ce Prince avoit uſurpés ſur l'Empire de Zagatai. Timur-Bec fit pluſieurs excurſions dans ce pays, qui fut entiérement ſubjugué en 1379. Il s'empare du Royaume de Karaſm.

Dans le cours de cette guerre, *Tocatmich-Aglen*, Prince de la race de Zingis-Khan, vint implorer la protection de Timur, contre *Ourous-Khan*, Prince de la même famille, qui s'étoit emparé de l'Empire de Capſchac (*b*), ſur lequel Tocatmich avoit des pré- Il diſpoſe de celui de Capſchac.

(*a*) Petit Etat ſitué à l'Orient de la mer Caſpienne, & qui s'étoit formé du démembrement de l'Empire de Zagatai & de la Perſe, dans le tems des troubles qui arriverent après la mort de Zingis-Khan.

(*b*) Etat ſitué au Nord de la mer Caſpienne, & qui s'étendoit juſqu'à la Moſcovie.

tentions. Timur détrôna Ourous Khan, & ſes deux ſucceſſeurs *Tocta - Caya* & Temour - Melic, & mit la couronne de Capſchac ſur la tête de Tocatmich, qui ſe reconnut vaſſal de l'Empereur Mogol.

Conquête de Khoraſan.

En 1380, ayant exigé l'hommage de *Malek-Cayaſeddin*, Roi de Khoraſan, il lui déclara la guerre ſur le refus qu'il fit de ſe ſoumettre. Il emporta d'aſſaut *Foudgende*, une des plus fortes places de ce royaume, & fit paſſer tous les habitans au fil de l'épée. Il marcha enſuite à Herat, qui ſe rendit, & qui fut abandonné au pillage. Le Sultan Cayaſeddin fut fait priſonnier dans cette capitale du Khoraſan, & les Mogols y firent un butin ineſtimable. *Eſſeraïn*, *Kelat*, *Terchiz*, & *Sebzvar*, furent forcées après quelque réſiſtance. Timur fit un terrible exemple dans la derniere de ces places. Deux mille brigands, qui s'y étoient retirés, furent entaſſés tous vifs les uns ſur les autres, avec un maſtic de briques pilées & de chaux, & ces horribles matériaux ſervirent à la conſtruction de pluſieurs tours. Les provinces de *Siſtan* & de *Mazendran*, dépendantes du même Royaume, mais gouvernées par des

Princes particuliers, furent auſſi forcées de ſe ſoumettre. Tout le pays fut ſubjugué en moins de trois années.

La conquête de l'Irac Agemi, qui eſt l'ancienne Hircanie, ſuivit de près celle de Khoraſan. Timur entra dans cette province en 1385, & s'empara de *Soltania*. L'année ſuivante il tourna ſes armes contre l'Azerbijane, & conquit en paſſant le petit pays de Lor. Tauris, capitale de l'Azerbijane, ouvrit ſes portes. Le vainqueur paſſa enſuite l'*Ourous*, qui eſt l'Araxe des Anciens, emporta *Corni*, *Surmalu*, & *Cars*, places ſituées dans le voiſinage de ce fleuve, & s'ouvrit par-là le chemin de la Géorgie. *Teflis*, capitale de ce Royaume fut aſſiegée, & priſe d'aſſaut. On y fit priſonnier le Prince *Malek-Ipocrate*, Roi de Géorgie, qui fut d'abord chargé de chaînes, & qu'on renvoya enſuite, après lui avoir fait abjurer le Chriſtianiſme. L'Ecrivain Mahométan *, traduit par Petis de la Croix, s'exprime ainſi au ſujet de l'apoſtaſie de *Malek : Timur inſtruiſit lui-même le Prince Géorgien, & lui allégua mille raiſons convaincantes pour le détromper du Chriſtianiſme. Il lui communiqua tant de lumieres ſur la*

De l'Azerbijane.

* *Chereſeddin Ali.*

Petis, t. 1. p. 400.

Loi de Mahomet, que la Grace de la vocation entra dans ſon eſprit, qui étoit rempli de ténebres. Malek abandonna l'erreur, & fut mis dans la liſte des vrais croyans.

Et de toute la Géorgie.

L'Empereur ayant terminé cette glorieuſe campagne par la conquête de toute la Géorgie, & de quelques Provinces voiſines, paſſa l'hiver ſur les bords de l'Ourous. Au commencement du printems de l'année 1587, il ſe rapprocha de l'Azerbijane, ſur la nouvelle qu'il reçut que Tocatmich, qu'il avoit fait Empereur de Capſchac, s'étoit ligué contre lui, & menaçoit cette Province d'une invaſion. Il envoya de ce côté-là quelques détachemens, qui rencontrerent l'armée ennemie, la mirent en déroute, & la pourſuivirent juſqu'au détroit de Derbende (*a*), dans le voiſinage de la mer Caſpienne. Il marcha enſuite contre les Turcomans (*b*), ſous prétexte de châtier les brigandages qu'ils exerçoient ſur les Voyageurs, principalement ſur les caravanes qui alloient à la Mecque. Il ravagea leurs campagnes,

(*a*) Fameux paſſage des Montagnes. C'eſt ce que les anciens appelloient les *Portes Caſpiennes.*

(*b*) Peuple établi entre la mer Caſpienne & la mer Noire, dans le voiſinage de la Géorgie.

pilla leurs beſtiaux, emmena une grande multitude d'eſclaves, & porta la déſolation juſqu'au pays de *Van* & de *Vaſtan* dans la baſſe Arménie.

Dans l'automne de la même année il entra dans le pays de Fars (*a*), traverſa une partie du Couheſtan, & campa à la vue d'Iſpahan, qui lui ouvrit ſes portes. Cette ville, malgré ſes ſoumiſſions, fut abandonnée à la fureur du ſoldat, à l'occaſion d'une légere émeute qui fut excitée par quelques gens de la lie du peuple. Le maſſacre fut preſque général, & comme l'Empereur avoit mis à prix la tête de chaque Perſan, on en compta juſqu'à ſoixante-dix mille, qui furent amoncelées en pluſieurs tas, & dont on conſtruiſit d'horribles trophées, ſemblables à ceux qu'on avoit élevés à Sebzvar. Le vainqueur marcha de-là à Chiraz, où les Rois de Perſe, de la race de *Muſſaffer*, faiſoient alors leur réſidence. Le Sofi *Elabeddin* abandonna cette ville aux approches de l'armée Mogole, & ſe retira à Toſtar, où *Chah-Manſour*, ſon parent, le fit charger de chaînes. Chiraz reçut Timur-Bec dans ſes murs,

Progrès dans la Perſe.

Maſſacre général dans Iſpahan.

Priſe de Chiraz.

(*a*) Dans la Perſe.

& preſque tout le Royaume ſe rangea ſous ſon obéiſſance.

Tandis qu'il étendoit les limites de ſon Empire du côté du midi, il apprit que pluſieurs Emirs des provinces ſeptentrionales s'étoient révoltés; que le Khan de Capſchac, ſon vaſſal, avoit fait une irruption dans la Tranſoxiane; qu'*Ilicmich-Aglen* & *Soliman-Sofi*, Princes de Karaſm, s'étoient ſecrétement ligués avec ce Khan, & que le même eſprit de révolte s'étoit répandu dans le Royaume de Cashgar & dans le Mogoliſtan. Ces fâcheuſes nouvelles le rappellerent à Samarcande vers la fin de l'année 1388.

Son retour dans la Tranſoxiane cauſa tant de frayeur aux troupes de Capſchac, qui la déſoloient depuis pluſieurs mois, qu'elles ſe retirerent avec précipitation dans le Royaume de Karaſm. Timur-Bec les pourſuivit, & marcha en même-tems contre Ilicmich & Soliman, qui avoient accordé un aſyle à ces troupes fugitives. Ils ne l'attendirent pas, & ils prirent eux-mêmes le parti de ſe réfugier ſur les terres de Capſchac. Il envoya contre eux ſon fils Miran-Chah, qui les atteignit, battit leur arriere-garde, fit un grand car-

[f] Petis, *ibid.* Liv. III.

nage de leurs gens, & pilla tous leurs bagages. L'Empereur juſtement irrité de la conduite des Karaſmiens, raſa juſqu'aux fondemens la capitale de leur pays, en fit labourer le ſol, & tranſporta à Samarcande tous ſes habitans. Quelque tems après il fit mourir *Mehemet Mireké*, ſon gendre, & Aboul *Feteh*, frere de Mehemet, qui avoient trempé dans cette révolte. Ruine de Karaſm.

La rigueur du froid qui fut exceſſif en 1389, ne l'empêcha pas d'entreprendre au commencement de l'hiver une expédition contre le Khan de Capſchac, qui avoit envoyé au delà du Sihon * une nouvelle armée, ſous les ordres d'Ilicmich. Timur remporta deux victoires ſur ces troupes Tartares, & les diſſipa. Au printems de l'année ſuivante il fit partir le Prince Miran-Chah pour le Khoraſan, où la famille des *Serbedals*, anciens Rois du pays (*a*), avoit excité quelques mouvemens, principalement à *Kelat*, & à *Tous*. Miran-Chah extermina tous ces Princes rebelles; & pour achever de couper court aux déſordres que les fac- * L'ancien Jaxartes.

Deſtruction des Princes du Khoraſan.

(*a*) Cette famille a régné quarante-cinq ans dans le Khoraſan, pendant le huitieme ſiecle, & lui a donné douze Rois.

tieux pourroient exciter, il fit mourir à Samarcande le Sultan *Malek*, fils de Cayaſe[illegible]din, dernier Roi du Khoraſan, & les Princes *Elabeddin* & *Mahmoud*, fils de Malek; de maniere qu'il ne reſta pas un ſeul rejetton de cette malheureuſe famille.

Tandis que Timur faiſoit faire par ſon fils ces terribles exécutions, il alla châtier en perſonne les Emirs qui s'étoient révoltés dans le Mogoliſtan. Il partagea ſon armée en pluſieurs corps, qui ſe rendirent par différentes routes à *Yldus* (*a*), d'où ils porterent la déſolation dans tout le pays. On aſſure que Timur-Bec s'avança plus de mille lieues dans le Mogoliſtan. Il commença cette expédition au printems, & ne laiſſa pas d'être de retour à Samarcande avant l'hiver. Il paſſa cette ſaiſon à Bocara, & pour tenir ſes troupes en haleine, il forma un camp ſur le bord des Lacs qui ſont aux environs de cette grande ville. Comme on trouve dans ces lieux aquatiques une multitude infinie de cygnes & d'autres oiſeaux, il fit une grande chaſſe. Ses

Ravages dans le Mogoliſtan.

Petis, *ibid.* Chap. VII.

Chaſſe Militaire.

(*a*) Ville ſituée au centre de la grande Tartarie, environ à cinq cens lieues de Samarcande. Quelques Géographes l'appellent *Cyalis*.

ſoldats, avec le ſecours d'un grand nombre de radeaux, entrerent dans ces étangs, pourſuivirent au bruit des inſtrumens militaires ces animaux timides, & en tuerent une prodigieuſe quantité. On en prit quelques-uns avec une eſpece de faucons, que les Mogols de ces quartiers appellent *Togrul*, & qui eſt, dit-on, le plus adroit & le plus fort des oiſeaux de proye. *Ibid.*

L'an 1390 il tint une Diete dans les campagnes d'Akiar, qui eſt un Bourg du pays de Kech. Tous les Officiers de l'armée eurent ordre de s'y rendre. L'Empereur publia dans cette aſſemblée une ordonnance, par laquelle il fut enjoint à chaque Capitaine d'augmenter ſa troupe d'un certain nombre de ſoldats. Le premier uſage qu'il fit de ces nouvelles levées, fut d'envoyer un corps d'armée conſidérable contre Camareddin, qui prenoit le titre de Roi de Cashgar. Les Emirs, chargés de la conduite de ce détachement, firent le dégât dans le pays, chercherent long-tems Camareddin, ſans pouvoir le joindre, pénétrerent juſqu'aux bords de l'*Irtich* (*a*), tracerent avec des

Expédition contre le Roi de Cashgar.

(*a*) Ce fleuve traverſe le Mogoliſtan & le pays de Cashgar.

fers rouges leurs chiffres & leurs armoiries ſur les arbres qui ſont au delà de ce fleuve, pour témoigner qu'ils avoient pouſſé juſques-là leurs conquêtes, & reprirent le chemin de Samarcande, après avoir erré pendant ſix mois dans les déſerts de cette contrée.

Guerre de Capſchac.

Une nouvelle expédition dans le Royaume de Capſchac occupa l'infatigable Timur-Bec pendant l'année 1391. Il partit de *Tachkunt* (*a*) au mois de Janvier, & marcha à grandes journées vers *Cara-Suman*, ville du Capſchac (*b*), où l'abondance des pluies & des neiges le retint pendant quelques jours. Il répara ce retardement par une marche forcée de trois ſemaines, pendant laquelle on eut tant à ſouffrir, ſoit des fatigues d'une ſi longue courſe, ſoit de la diſette d'eau, que tous les chevaux de l'armée penſerent périr. On arriva le 19 Mars à *Sarec-Ouſan*, bourg ſitué ſur la riviere d'*Artch*, qui ſe perd à quelques lieues de-là dans le Sihon. Timur la traverſa à la nage, à la tête de ſes ſoldats. L'armée continuant ſa route, s'enfonça plus

(*a*) Ville de Zagatai, ſituée ſur le Jaxarte, vers la frontiere du pays de Cashgar, ou de Turkeſtan.

(*b*) A 45 d. de lat. ſuivant Petis, & à 99 de long.

avant dans le grand déſert de Capſchac, & alla camper dans les premiers jours d'Avril au pied de la haute montagne d'*Oulouc-Tac*. Le vainqueur Mogol fit ériger ſur ſon ſommet un monument de pierre, en forme d'obéliſque, ſur lequel on grava la date de ſon arrivée dans ce lieu.

Après quatre mois de marche, les Mogols ſe trouvant au milieu d'un pays ſauvage & inculte, à huit ou neuf cens lieues de leur patrie, commencerent à manquer de vivres. La diſette devint ſi grande dans le camp, qu'un mouton, & une meſure de farine, du poids d'environ vingt-quatre livres, s'y vendoient cent piſtoles. Timur fit défendre généralement, ſous peine de la vie, d'uſer d'aucun autre aliment que du *Boulamaja*, eſpece de hachis de viande, mêlé d'un peu de farine, & réduiſit chaque ſoldat à une portion par jour. Mais cette reſſource vint à manquer auſſi, & l'on fut obligé de vivre d'herbes, de racines, d'œufs d'oiſeaux, d'inſectes, & des autres ſubſiſtances fortuites qu'on rencontroit. Dans cette extrêmité, l'Empereur ordonna une chaſſe générale, & fit environner une grande étendue de pays dans un cercle que

Petis, IV. Chap. III.

formerent ſes ſoldats. On tua une prodigieuſe quantité de cerfs, de gazelles, de chevreuils, & de daims; ce qui ramena l'abondance dans le camp.

Après cette chaſſe, Timur fit une revue générale de ſon armée, & détacha en avant pluſieurs partis, pour régler ſa marche ſur leur rapport. Ils apperçurent un chemin frayé, qui les conduiſit dans un lieu où l'on avoit campé fraîchement, & dans lequel ils trouverent même quelques feux qui n'étoient pas entiérement éteints. On découvrit enſuite pluſieurs hameaux; on y fit quelques priſonniers, qui furent conduits au camp, & qui donnerent des nouvelles certaines de Tocatmich, grand Khan de Capſchac. Ils déclarerent que ce Prince, ayant appris avec un extrême étonnement que les Mogols avoient traverſé le grand déſert, s'avançoit à la tête d'une armée nombreuſe, pour les combattre. Bientôt les coureurs des deux armées ſe rencontrerent, & commencerent un furieux combat, dans lequel les Mogols perdirent beaucoup de braves Officiers. Timur-Bec s'avança pour ſoutenir ſes gens, & mit les ennemis en déroute.

On

On en vint quelques jours après à une action générale. La fortune se déclara pour Timur-Bec, & les ennemis laissèrent sur le champ de bataille une infinité de morts. On les poursuivit jusques sur les bords du Volga, à quarante lieues du champ de bataille; & ce qui avoit échappé au fer, périt dans les eaux. Les femmes, les enfans, les troupeaux, & toutes les dépouilles des vaincus, tomberent dans les mains des Mogols, qui firent un butin inestimable. Timur campa quelques jours sur les rives du Volga, & reprit ensuite la route de Samarcande, ramenant son armée par le même désert qu'elle avoit traversé avec tant de périls. Cette campagne dura onze mois, & l'on peut évaluer à deux mille lieues le chemin que fit l'armée Mogole dans ses différentes marches. Janvier 1391.

Timur rassembla ses troupes au printems de l'année 1392, & leur ordonna de se préparer à une guerre de cinq années. Il entra dans le Khorasan, & châtia quelques Emirs qui s'étoient soulevés. Le Ghilan (a), province voisine, qui avoit participé à ces révoltes, essuya de terribles ravages. Amol Guerre de cinq années.

(a) Ancienne Hircanie méridionale.

& Mahanaſar furent entiérement détruites, & l'on fit main-baſſe ſur tous les habitans. Sari & d'autres forteresſes ſe rendirent.

L'année ſuivante il tourna ſes armes contre la Perſe, où les *Muzaffer*, Princes du Sang royal, cauſoient de grands déſordres par leurs diviſions. Chahmanſour, après avoir aveuglé le Sultan Elaheddin ſon parent, avoit uſurpé le trône, ce qui avoit allumé une guerre cruelle dans le pays. Timur-Bec marcha d'abord contre l'Uſurpateur, & lui livra une ſanglante bataille, dans laquelle Chahmanſour fut tué par *Shahrok*, quatrieme fils de Timur. Tous les autres Princes de la même maiſon tomberent dans les mains du vainqueur, & furent mis à mort, à l'exception du Sultan Elaheddin, & du Prince *Chebeli*, que ſon propre pere avoit fait aveugler. L'un & l'autre furent envoyés à Samarcande, & Timur aſſigna des fonds pour leur entretien.

Nouvelle conquête de la Perſe. Tous les Princes de la Famille Royale ſont exterminés.

Le héros Mogol marcha enſuite à la conquête de Bagdad, Capitale de l'*Irac-Arabi* (*a*). Cette ville ſituée ſur le Tigre, à quinze lieues de l'ancienne

La Chaldée ſe ſoumet.

(*a*) La Chaldée.

Bibylone, avoit été long-tems le ſiege des Califes *Abaſſides*. Hulacou, petit-fils de Zingis-Khan, ayant tué dans un combat le dernier de ces Califes, l'an 1256, s'étoit emparé de cette ville, & ſes ſucceſſeurs s'y maintinrent pendant cent cinquante ans. *Ahmed Gelaïr* régnoit au tems dont nous parlons. Ce Prince ayant refuſé de faire prier dans Bagdad au nom de Timur, & de battre la monnoie à ſon coin, s'attira l'indignation du fier Mogol. La ville ſe rendit ſans réſiſtance : le palais & les tréſors du Sultan furent pillés : on le pourſuivit lui-même juſqu'aux bords de l'Euphrate : ſa femme & ſes enfans furent faits priſonniers. Timur employa le reſte de cette campagne à exterminer pluſieurs brigands cantonnés dans les montagnes de l'Arménie.

L'an 1394 il rangea ſous ſon obéiſſance le Diarbekir, pays arroſé par le Tigre, s'empara d'Édeſſe & de toute la Méſopotamie, & fit de nouveaux ravages dans la Géorgie, qui s'étoit ſoulevée. Il partit en 1395 de ces beaux pays de l'Aſie occidentale, pour repaſſer dans les déſerts du Nord. Il marcha vers le royaume de Capſchac, remporta une grande victoire ſur To-

catmich, installa un nouveau Khan (*a*), poursuivit l'ancien Empereur jusqu'aux bords du Volga, & le força de se cacher dans les forêts de Bulgarie. Parvenu aux extrêmités septentrionales de l'Asie, il franchit le grand désert qui la sépare de l'Europe, arriva sur les rives du Boristhene, ravagea la grande & la petite Russie, pilla Moscou, & pénétra jusqu'à Azac, qui est à l'embouchure du Don. Il entra ensuite dans la Circassie, qu'il désola aussi, & prenant sa route par le Mont *Alburz*, qui fait partie du Caucase, il revint en Géorgie, où il prit *Coula*, *Taous*, *Semsen*, & d'autres Places fortes. Il fit main-basse sur tous les Chrétiens de ces quartiers, renversa les Eglises, ou les changea en Mosquées, brisa les statues & les images sacrées, & n'épargna que les temples & les habitations des Musulmans.

Il entre en Europe.

Conquête du Royaume d'Ormus.

Il s'achemina vers l'Azerbijane en 1396, & envoya delà ses Lieutenans à la conquête du royaume d'Ormus. Ils subjuguerent en peu de mois cette contrée, & soumirent toutes les villes du Golphe Persique. Après avoir em-

(*a*) *Coritchac Aglen*, fils d'Ourous, que Timur avoit détrôné.

ployé d'une maniere ſi glorieuſe les cinq années de cette mémorable expédition, il ramena ſes ſoldats à Samarcande, & les laiſſa jouir d'une année de repos dans le ſein de leur patrie.

Il les rappella ſous ſes drapeaux en 1398, pour marcher à la conquête de l'Indoſtan. Ce beau Royaume étoit alors au pouvoir d'une Dynaſtie de Princes Turcs, qui l'avoient conquis cent ans auparavant ſur la famille des *Ghaures*. Les Ghaures l'avoient eux-mêmes uſurpé l'an 1155, ſur celle des *Gaznevides*, ou *Gaznis*, Princes Arabes, qui étoient entrés dans l'Inde l'an 1002, & avoient pouſſé leurs conquêtes juſqu'au Gange. J'ai obſervé ailleurs que dès le commencement du huitieme ſiecle, ſous le regne du Calife Valid, d'autres Arabes avoient ſubjugué le même pays. Le Sultan qui régnoit en 1398 s'appelloit *Mahmoud*. C'étoit un jeune Prince ſans expérience & ſans talent. *Sarenk* & *Mellou*, deux de ſes Généraux, qui l'avoient placé ſur le Trône, jouiſſoient de toute l'autorité, & régnoient plus véritablement que lui. Timur-Bec prit prétexte de l'oppreſſion de ce jeune

Petis, *ibid.* Liv. IV.

Monarque, pour porter la guerre dans l'Inde. Il partit au mois de Mars de l'année 1398, paſſa l'Oxus, entra dans le Tocareſtan, qui eſt au midi de ce fleuve, traverſa les montagnes de *Bacalan*, en chaſſa pluſieurs brigands qui déſoloient le pays, marcha enſuite vers Cabul, frontiere de la Perſe du côté de l'Orient, & campa à cinq lieues de cette ville. Après avoir détruit les *Ouganis*, les *Pervians*, & d'autres peuples vagabonds de cette contrée, il arriva ſur les bords de l'Indus au mois d'Octobre, & traverſa ce fleuve à la tête de ſon armée. La terreur conduiſit à ſes pieds la plupart des *Rajas*, ou petits Princes de l'Inde. Ceux qui refuſerent de ſe ſoumettre, éprouverent les plus cruels traitemens. *Multan*, Capitale d'une Province du même nom, ſe rendit après ſix mois de ſiege. *Toulonba*, *Dgengian*, *Adjoudan*, *Batnir*, *Toglocpour*, & d'autres places importantes furent conquiſes, & abandonnées au pillage. Le vainqueur s'achemina enſuite vers Dehli, Capitale de l'Empire; mais cette marche fut précédée d'une horrible exécution. Les ſoldats Mogols avoient fait tant d'eſclaves dans le pays, que

Expédition de l'Indoſtan.

cette multitude d'étrangers parut embarraſſante, & même redoutable. Timur ordonna leur mort, & dans moins d'une heure plus de cent mille Indiens furent égorgés dans le camp. Maſſacre horrible.

On arriva aux environs de Dehli le 3 de Janvier 1399. Mahmoud, Roi de l'Inde, en ſortit à la tête de cinquante mille hommes, & livra bataille aux Mogols. Les Indiens furent vaincus. Dehli ouvrit ſes portes. Ses principaux habitans offrirent leurs hommages à Timur, qui parut d'abord diſpoſé à les traiter avec clémence. Mais quelques jours après ſon arrivée il abandonna la ville à la fureur de ſes ſoldats, ſous prétexte de quelques violences que les bourgeois avoient commiſes. Cette riche capitale de l'Inde fut entiérement ſaccagée : on mit le feu dans pluſieurs quartiers : tous les habitans furent maſſacrés, ou condamnés à l'eſclavage. Incendie & pillage de la Capitale.

Timur pouſſa ſes conquêtes au delà de Dehli. Il emporta d'aſſaut la ville de *Myrte*, & fit brûler vifs tous les *Guebres* de ce canton, qui adoroient le feu. Il pénétra juſqu'au Gange, portant par-tout la déſolation & le ravage. Dans un mois il fit ſept ſieges, & livra plus de vingt combats. Ses Lieute-

nans inveſtirent Lahor, & s'emparerent de cette grande ville. Quand il eut ſoumis tout l'Indoſtan, il reprit le chemin de Samarcande, où il arriva le 16 Mai 1399.

Petis, *ibid.* Liv. V.

Dès le mois d'Octobre de la même année de nouveaux mouvemens le rappellerent dans l'Azerbijane & dans la Géorgie. Il avoit confié l'adminiſtration de ces provinces au Sultan Miran-Chah, ſon fils. Une chûte, que fit ce Prince à la chaſſe, lui cauſa un tel dérangement dans les organes, qu'il donna des marques d'une aliénation ſenſible. Les peuples qu'il vexa cruellement, ſe ſouleverent. Les Géorgiens ſur-tout ſe porterent à de grands déſordres, & firent des courſes juſques dans l'Azerbijane. Timur, pour aller à la ſource du mal, commença par ôter à ſon fils le gouvernement de ces Provinces. Il châtia enſuite les rebelles, & fit un horrible dégât dans le pays des Géorgiens.

Guerre contre Bajazet.

Une querelle qu'il eut avec *Bajazet*, Empereur des Turcs, au ſujet d'un tribut que ce Sultan vouloit exiger d'un Prince de Natolie, qui s'étoit mis ſous la protection des Mogols, ouvrit une nouvelle carriere à ſon ambi-

tion. Il entra dans la Natolie le premier de Septembre de l'année 1400, conquit Sébaſte, dont il fit raſer les murs, & s'empara de toutes les autres places qui ſont entre cette ville & Alep. Il interrompit cette expédition pour porter la guerre en Syrie, contre le Sultan *Farrudge* (*a*), ſur lequel il prit Beheſna, Antape, Alep, Damas, & d'autres villes conſidérables, qu'il ſaccagea. Après avoir fait de nouveaux ravages dans la Chaldée, où il reprit Bagdad, qui s'étoit ſoulevée, & qu'il détruiſit, il rentra dans la Natolie au mois d'Avril 1402. Une bataille qu'il gagna ſur Bajazet aux environs d'Angora, le rendit maître de ce beau royaume. L'Empereur des Turcs, ayant été pris, fut chargé de fers, & préſenté dans cet état à Timur. Si l'on en croit l'Auteur Perſan, traduit par Petis de la Croix, le vainqueur Mogol eut pitié du ſort du malheureux Sultan, lui fit ôter ſes chaînes, lui rendit ſa femme & ſes enfans, & l'eût même dans la ſuite rétabli ſur le trône, ſi une mort ſubite n'eût enlevé Bajazet quelques mois après. Nous adopterons avec Petis ce

1401.

Conquête de la Natolie.

Petis, *ibid.* dans l'Avertiſſement.

(*a*) Il étoit Soudan d'Egypte & de Syrie.

récit, qui eſt fondé ſur le témoignage d'un Ecrivain contemporain, & nous traiterons d'invention puérile cette cage de fer, dans laquelle on prétend que Timur fit enfermer ſon captif.

Ibid. Liv. VI. Cette guerre de Natolie fut la derniere & la plus glorieuſe des expéditions de Timur-Bec. Il mourut à Otrar, ville du Turkeſtan, le premier d'Avril 1404, à l'âge d'environ ſoixante-neuf ans, dans le tems qu'il ſe préparoit à porter la guerre dans la Chine. Il nomma pour ſon ſucceſſeur *Pir Mehemmed Gehanghir*, ſon petit-fils (*a*), & fit jurer aux Emirs qu'ils lui ſeroient fideles. Mais le Sultan *Calil*, fils de Miran-Chah, troiſieme fils de Timur, fut proclamé Empereur par ſes ſoldats, & ſe fit couronner à Samarcande. Il fut dépoſé en 1411, & *Shahrock*, quatrieme fils de Timur, s'empara du trône. Il gouverna le Royaume de Samarcande avec beaucoup de gloire, & mourut en 1446. *Ulug-beg* ſon fils lui ſuccéda, & fut dépoſſédé par Abou-Seïd, fils de Mohammed, fils de Miran-Chah. C'eſt proprement à ce Prince (Abou-Seïd) que

Mort de Timur-Bec.

(*a*) Il étoit fils du feu Prince Gehanghir, l'aîné des enfans de Timur.

commence la Dynaſtie des Empereurs Mogols de l'Inde, qui le reconnoiſſent pour leur ancêtre. Miran-Chah, que la plupart de nos Ecrivains regardent comme le premier Empereur de l'Indoſtan, ne parvint jamais à la couronne. Sa démence lui avoit fait ôter le gouvernement de l'Azerbijane, & le rendoit incapable de régner. On ne laiſſe pas de trouver le nom de ce Prince ſur le ſceau des Empereurs Mogols (*a*), parce qu'il étoit l'aïeul d'Abou-Séïd, & le fils de Timur-Bec, de qui les grands Mogols ſe font gloire de deſcendre. On n'y voit pas le nom de *Shahrock*, que M. Otter appelle *Chah-Rouh*, & par lequel il commence la ſucceſſion des Empereurs Mogols.

CHAPITRE VI.

Suite Chronologique des Empereurs Mogols de l'Inde depuis Abou-Seïd.

ABOU-SEÏD.

CE Prince naquit en 1427, & monta ſur le trône en 1452. Après avoir fait la guerre avec beaucoup de ſuccès contre Ulug-beg, fils de Shah- I. Abou-Seïd. Otter, Voy. Tom. I. Salmon, Etat du

(*a*) Il y eſt appellé *Miran-Xa*. Voyez l'Hiſt. des Voy. Tome X. après la page 56.

Mogol. Hiſt. des Voyages, Tom. X. p. 212. & ſuiv.

rock, & contre *Abdalatif* & *Abdallæ*, fils d'Ulug, qu'il chaſſa ſucceſſivement du trône de Samarcande, il eut le malheur d'être vaincu par Uſſum-Caſſan, Roi des Turcomans, qui lui fit trancher la tête en 1469, aveugla trois de ſes fils, & s'empara de la Perſe. La perte de ce beau royaume, enlevé aux ſucceſſeurs de Timur-Bec, environ quatre-vingts ans après qu'il eût été conquis, affoiblit beaucoup leur puiſſance, déja ébranlée par pluſieurs autres démembremens.

1469.

OMAR-SCHEÏK.

II. Omar-Scheïk.

Omar-Scheïk, que d'autres nomment *Umer-Mirza*, étoit le quatrieme fils d'Abou-Seïd. Il partagea la ſucceſſion de ce Prince avec ſes freres, dont l'un régna à Samarcande, l'autre à Bedakkan, & le troiſieme à Gazna & à Kabul. Il vécut en paix avec eux, & mourut en 1493, après avoir régné vingt-quatre ans.

1493.

BABER.

III. Baber.

Baber, ou Babar, fils d'Omar-Scheïk, hérita de ſa puiſſance & de celle de ſes oncles, & ne ſut pas la conſerver. Il ſe laiſſa enlever le Royau-

me de Samarcande par *Cheybec-Khan*, qui descendoit de Zingis par Touschi, & qui recouvra toute la Transoxiane, que Timur-Bec avoit usurpée sur ses ancêtres. Chassé de Samarcande, il établit sa résidence aux environs de l'Indus, & fit la conquête de Candahar, & de plusieurs autres Provinces, situées au nord de ce fleuve. Il mourut en 1530 à Cabul, capitale de la Province du même nom. 1530.

HUMAÏOUN.

IV. Humaïoun.

Humaïoun, fils de Baber, naquit à Kabul en 1508, & monta sur le trône en 1530. Il ajouta aux conquêtes de son pere la province de Maloué, une partie de celle de Guzarate, & tout le pays de Bengale. Mais dans l'onzieme année de son regne il fut détrôné par *Chira*, Prince de Patna, dont le pere avoit été dépouillé de ses domaines par Baber. Chira étant mort en 1550, Humaïoun, qui s'étoit réfugié en Perse auprès de *Schah-Thamas*, rentra dans l'Inde avec une armée que le Sophi lui donna, & se remit en possession de son Royaume. Il mourut à Dehli en 1556, d'une chûte qu'il fit en visitant les 1556.

travaux d'un ſuperbe mauſolée qu'on lui bâtiſſoit.

EKBER.

V. Ekber. Sultan Ekber, né en 1542, ſuccéda à ſon pere Humaïoun en 1556. Dès le commencement de ſon regne il ſe propoſa d'affermir l'Empire que ſes ancêtres lui avoient laiſſé, & de l'augmenter même par de nouvelles conquêtes. Il attira dans ſes Etats un grand nombre de Tartares & de Perſans, & il en éleva pluſieurs aux premieres dignités de la Cour. Il prit auſſi à ſa ſolde une multitude de *Raſbouts*, peuple établi dans la partie ſeptentrionale de l'Indoſtan, idolâtre de religion, accoutumé à vivre de rapines, mais brave & belliqueux. Il permit à leurs chefs d'épouſer pluſieurs Princeſſes du ſang Mogol, & il épouſa lui-même quelques filles de ces Rajas.

Il tourna enſuite ſes vues du côté du commerce, qu'il réſolut de faire fleurir dans ſon Royaume, en étendant ſes limites vers les côtes maritimes. Un reſte de ces Arabes qui, quelques ſiecles auparavant, avoient pénétré dans l'Inde, ſubſiſtoit encore dans le Royaume de Guzarate, & dans quelques can-

tons voiſins. Depuis l'établiſſement des Tartares dans l'Indoſtan, & ſur-tout depuis que les Empereurs Mogols avoient fixé leur réſidence à Dehli, la puiſſance de ces Arabes étoit fort diminuée. Les Portugais, autres voiſins dangereux, avoient achevé de l'affoiblir, & venoient d'enlever Diu au Sultan *Babar*, Roi de Guzarate. Du reſte, le commerce étoit très-floriſſant dans ce dernier pays, principalement à Surate, qui étoit alors la ville la plus opulente de l'Indoſtan.

Une ſi belle conquête tenta l'ambition d'Ekber. Il attaqua le Sultan de Guzarate, le vainquit, fit priſonniers ſes deux fils, & s'empara de ſes Etats. Il pénétra enſuite dans les Royaumes de Décan & de Candish, qui étoient partagés entre pluſieurs Princes Mahométans, & les ſubjugua avec le même bonheur.

Le *Rana*, Prince idolâtre, qui ſe vantoit de deſcendre de Porus, & qui poſſédoit de vaſtes domaines à l'Orient de Guzarate, fit plus de réſiſtance que les rois Mores. Il s'enferma dans Chitor, fortereſſe bâtie ſur une montagne eſcarpée, & y ſoutint un long ſiege, que quelques Ecrivains comparent pour la

durée à celui de Troye. Il eſt certain que les Mogols furent arrêtés pendant pluſieurs années devant cette place, & qu'elle ne fut priſe qu'après que ſon brave défenſeur eût été tué. Ekber ſoumit enſuite le Royaume de Kachmire, ſitué dans la partie la plus ſeptentrionale de l'Indoſtan, & cette derniere conquête éleva l'Empire Mogol au comble de ſa puiſſance.

Il quitta Dehli, l'ancienne réſidence des Monarques Tartares, & transféra le ſiege Impérial à Agra. Il orna de quantité d'édifices cette nouvelle Capitale, & y attira par ſes bienfaits un grand nombre d'étrangers, ſoit de Surate, ſoit de Goa, & des autres colonies Portugaiſes. Avant ce Prince on n'avoit point entendu parler de Chriſtianiſme dans les Etats du Mogol. Trois Jéſuites Portugais obtinrent du Sultan la permiſſion d'y prêcher l'Evangile, & il leur donna même de l'argent pour conſtruire des Egliſes. Quelques Ecrivains prétendent que le projet d'Ekber étoit d'anéantir le culte de Mahomet, de s'ériger lui-même en Légiſlateur, & d'inſtituer une nouvelle Religion, qui devoit être un mêlange de Mahométiſme, d'Idolâtrie, & de

Le Chriſtianiſme eſt admis dans les Etats du Mogol.

Salmon, Etat du Mogol.

Chriſtianiſme. On ajoute que dans ſa vieilleſſe il ſe mit à dogmatiſer ; qu'il ordonna à ſes ſujets le Baptême, la Circonciſion, & le culte des idoles, ſuivant la Liturgie Indienne ; qu'il fit rendre des honneurs divins au Soleil, à Jeſus-Chriſt, & à la Sainte Vierge ; & qu'il finit par ſe faire adorer lui même. Mais un Voyageur célebre * aſſure que ce Prince mourut dans la profeſſion extérieure du Mahométiſme, & que ſon projet impie n'éclata que ſous le regne de *Jehan-Guir* ſon ſucceſſeur. Ekber termina ſes jours en 1605, à l'âge de 63 ans, après avoir réduit preſque tout l'Indoſtan ſous ſon obéiſſance.

* Rhoç.

1605.

JEHAN-GUIR.

VI. Jehan-Guir.

Solmi, fils aîné d'Ekber, naquit en 1569, & fut couronné en 1605, ſous le nom de *Jehan-Guir*. C'étoit un Prince capricieux, cruel, livré à la plus honteuſe intempérance, juſqu'à s'enivrer avec des marchands Anglois & François qu'il admettoit familiérement à ſa table. Il demanda un jour à des Caſuiſtes de ſa Religion s'il y avoit une Secte dans le monde qui permît l'uſage de toutes ſortes d'alimens ; & comme ils lui répondirent

que les Chrétiens étoient fort tolérans ſur cet article : *Abjurons donc l'Alcoran*, repliqua-t-il, *& embraſſons le Chriſtianiſme ; car je ne vois pas qu'une Religion raiſonnable puiſſe défendre à ſes Sectateurs tels ou tels alimens.* Les Docteurs, craignant que ſon intempérance ne le conduisît à une apoſtaſie ouverte, lui déclarerent que le précepte de l'Alcoran, touchant l'abſtinence du vin & de certaines viandes, ſouffroit des exceptions, & que les Sultans étoient diſpenſés de cette Loi.

On raconte pluſieurs traits de ſa bizarrerie. Quelqu'un l'ayant averti que deux Princes de ſon ſang, c'étoient ſes propres fils, avoient eu une diſpute très-vive : *Tant mieux*, dit-il ; *qu'ils ſe battent, s'ils veulent : le plus fort des deux commandera mes armées.* Un jour qu'il s'entretenoit avec ſes neveux, on lui amena un Lion, deſtiné pour ſa ménagerie. Il leur ordonna de monter deſſus, & l'un d'eux ayant témoigné quelque frayeur, il le fit jetter dans un cachot. Une autre fois il excita quelques courtiſans à boire du vin, & les enivra. Le lendemain il les maltraita, comme infracteurs des loix de l'Alcoran. Il condamna les uns à une groſſe

Rhoe, Voy.

amende ; les autres reçurent le fouet, ou la baſtonnade, & l'un de ces malheureux expira dans les tourmens.

Il avoit une tolérance égale pour toutes les Religions. Il aſſiſtoit dans les Moſquées aux prieres des Muſulmans : il adoroit dans les Pagodes les Dieux des Indiens, & dans le même tems il s'entretenoit des myſteres du Chriſtianiſme avec les Miſſionnaires. Il réſolut d'exécuter le plan que ſon pere avoit imaginé : il inſtitua une nouvelle Religion, & s'appliqua à lui procurer des ſectateurs. Il entreprit quelque choſe de plus hardi, puiſqu'il exigea qu'on le regardât lui-même comme un Dieu. Ses ſectateurs ſe rendoient tous les matins au Palais avant que de prendre aucune nourriture. Jehan-Guir paroiſſoit à une fenêtre, & recevoit leurs adorations. Il ne pouvoit ſouffrir qu'on louât en ſa préſence Mahomet, & il écoutoit avec plaiſir ceux qui en diſoient du mal. Il parloit avec reſpect de Jeſus-Chriſt ; il favoriſoit les nouveaux établiſſemens des Miſſionnaires, & il avoit avec eux de fréquens entretiens, juſqu'à donner de fortes eſpérances de ſa converſion.

L'Egliſe que les Jéſuites avoient

bâtie dans Agra, ayant été consumée par un incendie, qui détruisit aussi leur maison, il arriva par hazard que le Crucifix de l'Autel ne fut point endommagé par les flammes. Cet événement, quoique fort naturel, suivant le témoignage des Jésuites mêmes (*a*), ne laissa pas de passer pour un miracle dans l'esprit des Mahométans. Jehan-Guir proposa au Pere Corsi, un des Missionnaires de la Société, de renouveller en sa présence le même prodige. *Jettez dans le feu*, lui dit-il, *ce Crucifix que les flammes ont respecté, & s'il ne brûle point, je me ferai Chrétien.* Le Missionnaire éluda cette proposition, en disant qu'il ne falloit pas tenter Dieu, & que le Ciel n'étoit pas obligé de faire des miracles toutes les fois que les hommes en demandoient. Mais les courtisans, peu satisfaits de cette réponse, soutinrent que ce n'étoit point tenter Dieu que de recourir à la voie

(*a*) Le Pere Corsi avoua de bonne foi à Rhoe, » qu'il croyoit cet événement fort naturel; mais que » les Mahométans mêmes l'ayant fait passer, sans sa » participation, pour un miracle, il n'étoit pas fâché » qu'ils en eussent conçu cette opinion. » *Rhoe, dans l'Hist. des Voyages*, T. X. p. 46. Le Traducteur Italien de Salmon, sur la foi de quelques Relations Portugaises, ne laisse pas de donner cet événement pour un fameux miracle, *famoso miracolo*.

des prodiges, dans la vue d'opérer le ſalut d'un grand Prince & de tout un peuple : que pluſieurs ſaints Prophetes avoient fait des miracles dans des occaſions moins importantes ; qu'au reſte, ſi les Jéſuites refuſoient d'en faire, ils ne devoient pas être ſurpris qu'on tînt pour équivoque la Religion qu'ils enſeignoient, & qu'on refusât de les croire ſur leur ſimple parole.

Voici un autre fait aſſez particulier, que je rapporte ſur la foi de Rhoe, dans les termes du Traducteur François de l'Hiſtoire des Voyages. (Un Charlatan de Bengale offrit à l'Empereur un grand ſinge, qu'il donnoit pour un animal divin. *On ſait* que pluſieurs ſectes des Indes attribuent quelque divinité à ces animaux. Comme il étoit queſtion de vérifier cette qualité par des preuves ; l'Empereur tira de ſon doigt un anneau, & le fit cacher dans les vêtemens d'un de ſes Pages. Le ſinge, qui ne l'avoit pas vu cacher, l'alla prendre dans le lieu où il étoit. L'Empereur, ne s'en rapportant point à cette expérience, fit écrire ſur douze billets différens les noms des douze Légiſlateurs ; tels que ceux de Moïſe, de Jeſus-Chriſt, de Mahomet, d'Hali, Hiſt. des Voy. Tom. X.

&c. & les ayant mêlés dans un vaſe, il demanda au ſinge quel étoit celui qui avoit publié la véritable Loi. Le ſinge mit ſa main dans le vaſe, & tira le nom du Légiſlateur des Chrétiens. L'Empereur, fort étonné, ſoupçonna le maître du ſinge de ſavoir lire les caracteres Perſans, & d'avoir dreſſé l'animal à faire cette diſtinction. Il prit la peine d'écrire les mêmes noms de ſa propre main, avec les chiffres qu'il employoit pour donner des ordres ſecrets à ſes Miniſtres. Le ſinge ne s'y trompa point. Il prit une ſeconde fois le nom de Jeſus-Chriſt, & le baiſa. Un des principaux Officiers de la Cour dit à l'Empereur qu'il y avoit néceſſairement quelque ſupercherie, & lui demanda la permiſſion de mêler les billets, avec offre de ſe livrer à toutes ſortes de ſupplices, ſi le ſinge ne manquoit pas ſon rôle. Il écrivit encore une fois les douze noms; mais il n'en mit qu'onze dans le vaſe, & retint l'autre dans ſa main. Le ſinge les toucha tous l'un après l'autre, ſans en vouloir prendre aucun. L'Empereur véritablement ſurpris, s'efforça de lui en faire prendre un; mais l'animal ſe mit en furie, & fit entendre par divers ſignes que le

nom du vrai Légiſlateur n'étoit pas dans le vaſe. L'Empereur lui demanda où il étoit donc ? Il courut vers l'Officier, & lui prit la main dans laquelle étoit le nom qu'on lui demandoit. Rhoe ajoute : *Quelque interprétation qu'on veuille donner à cette ſingerie, le fait eſt certain.*)

Jehan-Guir continuant de favoriſer les Miſſionnaires, mit dans les mains du Pere Corſi quantité de jeunes Seigneurs, pour leur enſeigner la langue Portugaiſe, & envoya même à ſon école deux de ſes neveux, qui furent inſtruits dans la Religion Chrétienne, & baptiſés publiquement dans l'Egliſe des Jéſuites. Mais bientôt après ces Princes abjurerent l'Evangile, & l'Empereur, par un effet bizarre de ſes inconſtances ordinaires, déclara lui-même qu'il approuvoit leur changement.

Miſérable état du Chriſtianiſme de l'Indoſtan Mogol.

Le Voyageur Anglois que j'ai cité, aſſure que, malgré la protection de deux Empereurs, les ſemences du Chriſtianiſme fructifierent ſi peu dans l'Indoſtan Mogol, qu'il n'y trouva pas un ſeul proſélyte qui méritât le nom de Chrétien, ſi l'on excepte quelques miſérables qui étoient à l'aumône des Jéſuites.

Salmon, *ubi ſuprà.*

L'Empereur devint amoureux de

la femme d'un de ſes Officiers, nommée *Nourmahal*, & l'épouſa après avoir fait maſſacrer ſon époux. Cette Sultane, dont le premier mari avoit été conducteur de chameaux, gouverna Jehan-Guir, & régna avec autorité, non-ſeulement dans le ſérail, où elle fit empoiſonner pluſieurs femmes, mais dans tout l'Empire. Elle n'eut qu'une fille avec le Sultan, & elle eut l'ambition de la marier à *Coſron*, l'aîné des fils de ce Prince, qui rejetta cette alliance. Ce refus lui attira la haine de Nourmahal, qui chercha à l'éloigner du trône, & à le perdre. *Coſron*, voyant ſes jours & ſes droits à l'Empire également menacés, prit les armes contre ſon pere. Il fut vaincu, fait priſonnier, & jetté dans un cachot, où Nourmahal le fit étrangler, à l'inſu de ſon mari. *Chorrom* & *Pervis*, deux autres fils de Jehan-Guir, ſe révolterent ſucceſſivement, pour ſe ſouſtraire aux perſécutions de cette marâtre. Dans la chaleur de ces démêlés, l'Empereur fut arrêté par *Mahomet-Khan*, un de ſes Miniſtres. Mais ayant été remis en liberté, il fit à ſon tour la guerre à ſes enfans, qu'il vainquit dans pluſieurs batailles, les força à lui demander la paix,

paix, & finit tranquillement ſes jours à *Bimber* en 1627. 1627.

Ce Sultan avoit établi ſa réſidence à Lahor, qu'il orna de pluſieurs édifices conſidérables, comme ſon pere avoit augmenté Agra. Ce fut dans cette ville qu'il connut Nourmahal, & qu'il conçut pour elle cette paſſion funeſte, qui diviſa ſa famille, & qui cauſa tous les malheurs de ſon regne. Les Puiſſances voiſines, jalouſes de la puiſſance des Mogols, profiterent de ces troubles pour faire la guerre à Jehan-Guir. Les Perſans reprirent ſur lui le Kandahar, ancienne province de la Perſe, & les Tartares Uſbeks s'emparerent du Kabuleſtan.

SHAH-JEHAN.

La Couronne de l'Indoſtan appartenoit au Prince *Bolaki*, fils de Coſron, fils aîné de Jehan-Guir, & il fut en effet reconnu par l'armée, par la ville d'Agra, dont il étoit Gouverneur, & par le plus grand nombre des Mogols. *Scheriar*, quatrieme fils du feu Roi, & gendre de la Sultane Nourmahal, lui fut livré avec ſon épouſe, & il leur fit créver les yeux. Chorrom & Pervis, freres de Scheriar, n'éviterent le même VI. Shah-Jehan.

ſort qu'en ſe tenant éloignés d'Agra. Chorrom, qu'on redoutoit le plus, reçut ordre de ſe rendre à la Cour, & de venir prêter l'hommage pour le Gouvernement de Décan qu'il poſſédoit. Ce Prince, pour échapper aux cruelles embûches de ſon neveu, feignit d'abord d'être malade, & fit courir enſuite le bruit de ſa mort. On obtint de Bolaki la permiſſion de tranſporter ſon corps à Agra, pour l'inhumer dans le tombeau de ſes peres. Le cortege funebre, compoſé d'environ mille perſonnes, arriva aux portes de cette Capitale, d'où l'Empereur ſortit pour aller au devant du corps. Chorrom déguiſé ſuivoit lui-même ſon cercueil. Bolaki, attaqué bruſquement par les gens de Chorrom, penſa tomber dans leurs mains, & n'eut pas peu de peine à ſe réfugier dans la Perſe. Chorrom ſe fit ouvrir les portes d'Agra, & ſes partiſans
1628. le proclamerent Empereur en 1628,
Salmon, *ibid.* ſous le nom de *Shah-Jehan.*

Le nouveau Monarque ſe ſouvenant avec chagrin que les Portugais avoient refuſé de lui donner des ſecours, dans le tems de ſa révolte contre ſon pere, ne fut pas plutôt ſur le trône, qu'il réſolut de ſe venger de cette offenſe en

les exterminant de ſes Etats. Il envoya contre eux une puiſſante armée, ſous les ordres de *Kaſſam-Khan*, qui leur enleva l'importante fortereſſe d'*Ouli*, dont la garniſon, compoſée de ſix ou ſept cens hommes, reſta au pouvoir du vainqueur. Ces priſonniers ayant été conduits à Agra, n'eurent que l'alternative de ſubir une mort cruelle, ou d'embraſſer le Mahométiſme. Il y en eut d'aſſez généreux pour choiſir le premier parti.

Dehli, ancienne capitale de l'Empire Mogol, ayant été abandonnée par les deux derniers Sultans, dont l'un avoit fixé ſa réſidence à Agra, & l'autre à Lahor, Shah-Jehan réſolut d'y rétablir le ſiege Impérial. Il bâtit une nouvelle ville à côté de l'ancienne, & l'appella de ſon nom, *Jehannabad*. On aſſure qu'il cimenta ſes fondemens de ſang humain, ayant fait exécuter exprès pluſieurs criminels qu'on gardoit dans les priſons. Il fit auſſi conſtruire un nouveau palais, qu'il orna de magnifiques jardins, dont les plantations furent dirigées par un architecte Européen.

Il aimoit paſſionnément les concerts & les danſes, ſur-tout celles des Mandeſlo, voyage, *pag.* 131.

filles débauchées, qu'il faiſoit danſer nues. Il ſe plaiſoit auſſi à voir combattre des lions & des tigres, & faiſoit quelquefois lutter des hommes contre ces animaux féroces. Un jour qu'il donnoit au peuple un de ces ſanglans ſpectacles, un Officier déclara en ſon nom aux aſſiſtans, que ſi quelqu'un avoit le courage de combattre contre un de ces animaux, ſans autres armes que le cimeterre, & s'il ſortoit victorieux du combat, il obtiendroit pour récompenſe la dignité de Khan. Trois Mogols accepterent le défi, & entrerent ſucceſſivement dans la lice. On lâcha contre le premier un lion furieux, qui courut droit à lui, & qui le ſerra de ſi près, que le Mogol, ne pouvant ſe ſervir avantageuſement de ſon cimeterre, tira un poignard qu'il avoit caché dans ſa ceinture, & l'enfonça dans la gueule de l'animal, qui fut forcé de reculer. Il le pourſuivit avec ſon ſabre, l'abattit & le coupa en pluſieurs pieces. Le peuple applaudit à cette victoire par de grandes acclamations; mais l'Empereur ayant fait approcher le Mogol, lui dit d'un ton ſévere: *Ne t'avois-je pas défendu d'employer d'autre arme que le cimeterre? Cependant tu t'es ſervi*

du poignard, & tu as tué ton ennemi, non en homme d'honneur, mais en assassin. Ta mort seule peut expier une telle lâcheté. Là-dessus il ordonna qu'on lui fendît le ventre, ce qui fut exécuté sur le champ.

La terreur de ce châtiment n'empêcha pas le second des antagonistes d'entrer en lice. On lâcha contre lui un tigre, qui le terrassa du premier assaut, & qui déchira son corps en plusieurs pieces.

Le troisieme champion parut, & se disposa à combattre contre le même tigre. L'animal se précipita sur lui avec furie; mais le Mogol lui coupa d'un coup de cimeterre les deux pattes de devant, & dans cet état il n'eut pas de peine à l'achever. Le Sultan envoya aussi-tôt à ce brave homme une veste de brocard, le combla de louanges & de caresses, & lui conféra la dignité de Khan.

Shah-Jehan avoit quatre fils, *Dara*, *Sujah*, *Aurengzeb* & *Morad-Bax*. Dara, l'aîné de tous, étoit l'héritier présomptif du trône; mais ses freres aspiroient en secret à la royauté. L'Empereur étant tombé dans une dangereuse maladie, ils prirent aussi-tôt les Salmon, *ubi supra*.

armes. Sujah, qui poſſédoit le Gouvernement de Bengale, parut le premier à la tête d'une armée, s'avança juſqu'à Dehli, & força le Sultan de ſe retirer dans Agra. Mais, Dara étant venu au ſecours de ſon pere, battit Sujah, & le contraignit de ſe retirer au Bengale.

Aurengzeb, Viceroi de Décan, lia mieux ſa partie. Il ſe ligua avec Morad Bax, qui étoit Gouverneur de Guzarate, & ces deux Princes s'approcherent de Dehli avec les troupes qu'ils avoient levées dans leurs Gouvernemens. Dara, après avoir tenté inutilement d'engager ſes freres à licencier leur armée, envoya contre eux deux Généraux, dont l'un prit la fuite à la vue de l'ennemi & l'autre fut vaincu dans un combat ſanglant.

La perte de cette bataille détermina pluſieurs Omrahs mécontens à quitter la Cour, pour ſe rendre au camp des rebelles. Shah-Jehan craignant de ſe voir abandonné de tout le monde, réſigna la Couronne à ſon fils Dara. Celui-ci ſe mit auſſi-tôt en marche avec des forces conſidérables, & choiſit un camp avantageux, qui lui donnoit une communication libre avec

Agra, & qui fermoit à ſes ennemis le chemin de cette Capitale. Mais tandis qu'il ſe fortifioit dans ce poſte, un Raja de la Province que Dara croyoit dans ſes intérêts, vint trouver Aurengzeb, & lui ouvrit un paſſage ſur ſes terres. Le Sultan apprit avec douleur qu'une partie des ennemis avoit traverſé le fleuve Chambal, & qu'ils ſe diſpoſoient à l'attaquer dans ſon camp. L'extrêmité du péril ne faiſant qu'enflammer ſon courage, il détacha ſur le champ un corps de troupes conſidérable pour s'oppoſer aux rebelles. Mais l'Officier qui le commandoit ſe laiſſa ſéduire par les offres d'Aurengzeb, & fit une attaque ſi foible, que le reſte de l'armée eut le tems de paſſer le fleuve. Dara ſortit alors de ſon camp, rangea ſes troupes en bataille, & ſe préſenta fiérement devant l'ennemi. L'aile qu'il commandoit, animée par ſon exemple, combattit avec beaucoup de valeur. Le reſte plia, & trahit ſon devoir. Bientôt la déroute devint générale. Dara, ſuivi d'un petit nombre d'amis fideles, prit le chemin d'Agra, & voulut enſuite ſe retirer à Dehli. Mais les habitans de cette derniere ville, déja inſtruits de ſa défaite, refuſerent de lui

donner un asyle, & il fut obligé de fuir jusqu'à Lahor.

Aurengzeb & Morad, fiers de cette victoire, résolurent de former le siege d'Agra. Mais cette ville leur fut livrée sans combat. Shah-Jehan, qui y faisoit sa résidence, tomba dans leurs mains, & fut enfermé dans une prison. Ils s'emparerent de son trésor, qui montoit à quatre mille cinq cens millions. Après quelques jours de repos, ils marcherent à Dehli, chacun à la tête de l'armée qu'il commandoit.

Mandelslo, *ubi supra.*

Jusques-là Aurengzeb avoit toujours protesté qu'il n'aspiroit point à l'Empire, & qu'il ne combattoit que pour les intérêts de Morad, qu'il vouloit, disoit-il, placer sur le trône. Il feignit alors de vouloir exécuter ses promesses, & les deux armées étant campées dans la fertile vallée de *Matura*, qui est sur le chemin de Dehli, il annonça que Morad seroit couronné le 15 de Juin 1656. La veille de ce jour il fit dire au Sultan qu'une légere indisposition l'empêchoit de se transporter dans sa tente, & qu'il le prioit de venir souper dans la sienne, pour régler ensemble le cérémonial du couronnement, & pour consulter les Astrologues. Morad,

Salmon, *ibid.*

1656.

contre les conſeils de ſes plus ſages Miniſtres, ſe rendit dans la tente de ſon frere, ſans autre ſuite que ſa garde ordinaire, quelques Généraux de ſon armée, & un Eunuque, nommé *Abbas*.

Aurengzeb le reçut avec des témoignages extraordinaires de reſpect & d'amitié. On ſervit un ſouper magnifique. Morad but beaucoup de vin, ſelon ſa coutume, & s'endormit, ayant à ſes pieds l'Eunuque Abbas. Ses Gardes & ſes Généraux étoient dans des tentes voiſines. Pendant le tumulte & les ténebres de cette nuit, Morad & Abbas furent enlevés par des gens armés, & conduits hors du camp, avec tant de ſecret, que perſonne, dans les deux armées, ne s'apperçut de cet enlévement. Les Muſiciens continuoient de jouer devant la tente, comme ſi les deux Princes y étoient toujours. Quand le jour parut, on annonça aux ſoldats que l'Empereur alloit ſe faire couronner, & que ſon intention étoit que perſonne n'aſſiſtât à cette cérémonie avec des armes, à la réſerve des Gardes qui ſeroient nommés. Aurengzeb avoit fait marcher pendant la nuit de nombreux détachemens, qui eurent

ordre d'inveſtir le vallon, qui ſervoit de camp aux deux armées.

Toutes les choſes étant ainſi diſpoſées, Aurengzeb parut avec les ornemens de la dignité Impériale. Il monta ſur le trône qui avoit été préparé pour ſon frere, & fut couronné en préſence des deux armées. Celle de Morad qui n'avoit plus de chef, & qui ſe voyoit inveſtie de toutes parts, n'oſa s'oppoſer à l'Uſurpateur, ni témoigner l'indignation que lui inſpiroit une telle perfidie La compaſſion arracha des larmes à quelques amis du Sultan : d'autres applaudirent par baſſeſſe : la ſurpriſe & la crainte impoſerent ſilence au plus grand nombre.

AURENGZEB.

VIII. Aurengzeb. Ce Prince marcha contre Dara, qui avoit aſſemblé de nouvelles troupes, débaucha ſes Généraux, & n'eut pas de peine à diſperſer ſon armée. Dara, abandonné de ſes ſoldats, & plutôt trahi que vaincu par Aurengzeb, ſe retira dans la Province de Guzarate, & prit enſuite le chemin de la Perſe. Mais étant tombé dans les mains d'une troupe de ſoldats envoyés à ſa pour-

ſuite, ils le conduiſirent priſonnier à Dehli, où il fut maſſacré par les ordres d'Aurengzeb, le 22 Octobre 1657. On prétend qu'il mourut dans la profeſſion du Chriſtianiſme, & que ſes dernieres paroles furent celles-ci: *Mahomet m'ôte la vie du corps, mais Jeſus-Chriſt me donnera la vie de l'ame.* Il eſt certain que ce Prince eut de grandes liaiſons avec les Chrétiens, & que ſon peu d'attachement pour la Religion Muſulmane fut le principal prétexte de la révolte d'Aurengzeb. 1657.

Sultan Sujah, après avoir réſiſté pendant quelque tems dans le Bengale, fut obligé de renoncer auſſi à l'eſpérance du trône, & de chercher un aſyle dans le Royaume d'Arrakan. Une partie des tréſors qu'il emporta dans ſa fuite, fut pillée par les Portugais établis à Chatigam, qui, s'étant chargés de le conduire par mer dans ce Royaume, firent couler à fond un navire rempli de richeſſes, qu'ils ſauverent enſuite. Le reſte fut envahi par le Roi d'Arrakan, qui fit maſſacrer indignement ce Prince fugitif, avec ſes femmes & ſes enfans.

Il ne reſtoit plus à Aurengzeb, pour ſe voir tranquille poſſeſſeur du trône,

que de s'assurer de *Chacha*, fils aîné de Dara. Ce jeune Prince s'étant retiré chez un Raja du pays, fut arraché de son asyle par une troupe de soldats, & conduit dans la citadelle de Gualor, où il fut étranglé. Sultan Morad, qui étoit prisonnier dans le même château (*a*), fut aussi sacrifié à la sûreté de l'Usurpateur. On respecta la vieillesse de Shah-Jehan, à qui on laissa traîner une vie misérable dans sa prison.

Aurengzeb, après s'être défait de tous ses concurrens, résolut de se faire proclamer Empereur dans une assemblée générale de la nation. Le Mufti voulut s'opposer à cette entreprise, soutenant que Shah-Jehan vivant encore, son fils ne pouvoit être reconnu pour légitime Monarque. Aurengzeb déposa le Pontife, & en créa un autre, qui consentit à sa proclamation. Il fut couronné solemnellement le 20 d'Octobre 1660, étant alors âgé de quarante-deux ans. Son regne, qui dura jusqu'en 1708, fut troublé par des guerres continuelles. Il réprima les brigandages des Portugais, qui s'étant fortifiés à Chatigam, sur la frontiere d'Arrakan,

1660.

(*a*) C'est la prison d'Etat du Mogol.

troubloient le commerce par leurs pirateries, insultoient les ports de Bengale, & faisoient des incursions dans l'intérieur du pays, brûlant les villages, rançonnant les sujets du Mogol, ou les emmenant captifs. Le Bengale fut purgé de ces dangereux pirates, & Chatigam, qui leur servoit de retraite, se soumit à la domination du Sultan.

Sevagi, autre brigand beaucoup plus redoutable, s'étant mis à la tête d'une troupe d'aventuriers, causa de nouvelles inquiétudes à Aurengzeb. Après s'être formé une petite principauté dans le royaume de Visapour, dont il saccagea la capitale, il osa porter le ravage sur les terres du Mogol. On envoya contre lui une armée nombreuse qu'il battit, & ce succès ayant enflé son courage, il pénétra jusqu'à Surate, n'ayant avec lui que quatre mille hommes. Il surprit cette ville, qui contenoit un peuple innombrable, la pilla pendant quatre jours, sans trouver aucune résistance, & remporta un butin immense, que quelques Ecrivains font monter à soixante millions.

Aurengzeb mit dans la suite ce brigand à la raison, & porta la guerre dans les Royaumes de Visapour, de

Golkonde & de Carnate, qu'il soumit, & qu'il rendit tributaires. Il mourut en 1708 (*a*), âgé de quatre-vingt-dix ans, après avoir déclaré *Cha-Halem* son successeur. Quelques momens avant qu'il expirât, les Grands du Royaume l'ayant supplié de confirmer ce choix en leur présence : *Je l'ai nommé Roi de l'Indostan*, leur dit-il, *c'est à Dieu seul qu'il appartient de confirmer mon choix, & de disposer de ma succession.*

1708.

CHA-HALEM.

IX. Cha-Halem.

Aurengzeb eut à peine fermé les yeux, que ses fils se disputerent la Couronne. *Azem Dara*, Gouverneur de Decan & de Guzarate, se mit à la tête d'une armée, s'empara du trésor, & se fit proclamer Empereur, sous le nom de *Muhammed-Azem-Cha*. Cha-Halem, que le feu Roi avoit appellé à sa succession, & qui de son côté s'étoit fait couronner à Dehli, marcha contre son frere avec des forces considérables. Les deux armées, après s'être observées pendant quelque tems, en vinrent aux mains le 19 de Juin 1708. La nuit les sépara ; mais le lendemain on revint à la charge, & le combat fut terrible.

(*a*) Otter le fait mourir en 1707.

Azem, après avoir fait des prodiges de valeur, fut vaincu, & se tua de désespoir. Deux de ses fils périrent dans le même combat. *Hassameddin* & *Mashoudi*, fils de Cha-Halem, eurent tout l'honneur de cette victoire; mais le premier y perdit un fils, qui fut tué par *Badarbek*, fils d'Azem.

Cambash, le plus jeune des freres de Cha-Halem, avoit fait aussi quelques mouvemens pour lui disputer le trône. Cha-Halem l'engagea à renoncer à ses prétentions, en lui abandonnant la souveraineté des Etats de Golkonde & de Visapour, dont son pere lui avoit donné le Gouvernement. Mais Cha-Halem fut à peine débarrassé d'Azem, qu'il songea à faire la guerre à Cambash. Il lui livra bataille le 16 Janvier 1709, le fit prisonnier, & le dépouilla de ses Etats. Il mourut en 1712, à l'âge de soixante-huit ans. On assure qu'un Officier de sa Cour, qu'il avoit surpris dans les bras d'une de ses Sultanes, lui fendit le ventre avec son poignard, pour se soustraire au châtiment que méritoit cette offense.

Otter, *ubi suprà.*

1712.

MOSADDIN.

X. Mosaddin.

Cha-Halem laissa quatre fils : *Mo-*

ſaddin, *Mahmud-Azem*, *Refiel* & *Diehaan* (*a*). Il déſigna pour ſon ſucceſſeur le premier de ces Princes, que l'ordre de la naiſſance appelloit au trône. Moſaddin (*b*) trouva de dangereux concurrens dans ſes freres, principalement dans Azem, qui ſéduiſit pluſieurs Seigneurs par ſes largeſſes. Salmon, *ibid.* L'Empereur s'unit contre lui avec Refiel & Diehaan, donnant à l'un le Royaume de Bengale, & à l'autre celui de Golkonde, & avec leur aſſiſtance il vainquit ſon compétiteur. Azem fut tué dans un combat par Diehaan, & ſes fils tomberent au pouvoir du vainqueur.

Cette querelle fut à peine appaiſée, qu'il s'en éleva une autre ſur le champ de bataille, entre Refiel & Diehaan, au ſujet des tréſors qu'Azem avoit laiſſés. Moſaddin vouloit qu'ils fuſſent également partagés entre ſes freres. Mais Diehaan, qui avoit tué Azem, ſoutenoit que les richeſſes du mort lui appar-

(*a*) Le Traducteur Italien de Salmon ne fait point ici mention d'*Haſſameddin* ni de *Mashoudi*, ces deux fils de Cha-Halem, qui remporterent la victoire ſignalée de 1708. Ces Princes étoient-ils morts en 1712? Ou faut-il reconnoître Haſſameddin dans Moſaddin, & Mashoudi dans Mahmoud-Azem?

(*b*) Otter l'appelle *Dgihandar*.

tenoient ; & comme Mosaddin refusa de favoriser cette prétention injuste, ce furieux mit ses troupes en bataille, & fondit sur le quartier de l'Empereur. Les soldats, qui étoient dans ce poste, plierent d'abord, & l'Empereur fut en danger d'être pris. Mais il fut secouru à propos par un brave Capitaine, nommé *Svilficaar*, qui s'étant avancé avec un corps de cavalerie, repoussa Diehaan, l'enveloppa, & l'étendit mort sur son éléphant.

Refiel, quoiqu'à la tête d'une grande armée, & intéressé par la reconnoissance à secourir Mosaddin, ne laissa pas d'être spectateur oisif de cette bataille. Comme l'ingratitude conduit ordinairement à la perfidie, il conçut le lâche projet d'attaquer les troupes Impériales, croyant qu'il en auroit bon marché, après le rude combat qu'elles avoient soutenu. Cette attaque imprévue répandit d'abord la consternation & le désordre dans l'armée de Mosaddin, qui fut tué dès le premier choc. Mais Refiel ne jouit pas long-tems de son crime : il périt lui-même dans ce combat meurtrier, & ses fils ayant été faits prisonniers, furent enfermés dans le château de Lahor. Ces deux actions san-

glantes se passerent le 27 de Mars 1712, dix jours après la bataille dans laquelle
Ibid. Mahmud-Azem fut tué. Ainsi, dans ce court espace, l'Indostan fut le théâtre de trois cruels combats, dans lesquels quatre freres ambitieux s'entre-tuerent, & firent couler le sang de trois cens mille soldats qu'ils commandoient.

FAROCH-SIER, ROFIERDAN, RESI-ED-DEOULET.

XI, XII, & XIII. Faroch-Sier, Rofierdan, Resi-Ed-Deoulet.

Mosaddin eut pour successeur Faroch-Sier (*a*) son neveu, Prince voluptueux, cruel, peu attaché à la Religion de ses peres, & gouverné par une femme idolâtre, qui lui inspira un penchant criminel pour les superstitions de l'Inde. Les Mogols, mécontens de son Gouvernement, le déposerent en 1719, l'aveuglerent, & le firent mourir. Ils mirent à sa place Rofierdan (*b*), petit-fils de Cha-Halem, qu'ils massacrerent aussi trois mois après, pour couronner son frere Resi-Ed-Deoulet, qui mourut de mort naturelle en 1723.

1719.

(*a*) Otter le nomme *Ferruh-Sier.*

(*b*) *Resi-Ed-Deredjat*, suivant Otter.

MUHAMMED-CHAH.

XIV. Muhammed-Chah.

Après toutes ces révolutions, Muhammed-Chah, petit-fils de Cha-Halem, fut élevé à la dignité Impériale par un peuple inconſtant & cruel, qui s'accoutumoit à faire la loi à ſes maîtres. Il eut beaucoup à ſouffrir de l'indocilité des Grands, & de l'ingratitude de ſes propres favoris. Il montoit ſur un trône ébranlé de pluſieurs ſecouſſes, & encore teint du ſang de ſes derniers poſſeſſeurs. La molleſſe l'y endormit, & le précipita dans un abyme de malheurs. L'époque de ſes diſgraces eſt ſi récente, & leur hiſtoire eſt ſi connue, qu'il ſuffit d'en rappeller ici les principales circonſtances.

Le fameux *Nadir-Chah* (Thamas-Kouli-Khan), après avoir uſurpé le trône de Perſe, entra dans l'Inde par le Kandahar, en 1739, dans la vingt-unieme année du regne de Muhammed. Trouvant peu de réſiſtance dans cette Province, il marcha droit à Lahor, dont il s'empara avec la même facilité. Il s'avança enſuite juſqu'à Kiernal, qui eſt entre Dehli & Lahor, & ce fut là que les Mogols, commandés par leur Empereur, lui livrerent

Otter, *ubi ſuprà.*

1739.

une ſanglante bataille qu'ils perdirent. Muhammed vaincu demanda la paix, & chargea *Nizam-Ul-Mulk*, Viceroi de Décan, d'en régler les conditions avec le Nadir.

Nizam trahiſſoit depuis long-tems Muhammed. On aſſure que ce fut ce Miniſtre qui appella les Perſans dans l'Inde, & que Nadir ne dut ſes premiers ſuccès qu'aux intelligences qu'il avoit avec ce traître. Nizam s'étant abouché avec Nadir, il fut ſtipulé que Muhammed payeroit deux *Kiurours* (*a*) pour les frais de la guerre; que Nadir ſortiroit des Etats du Mogol à cette condition, & que les deux Rois auroient une entrevue dans une tente qu'on dreſſeroit entre les deux armées.

Tandis qu'on négocioit ce Traité, un autre Miniſtre, nommé *Scadet-Khan*, fit faire à Nadir des propoſitions encore plus avantageuſes. Il offrit à ce Monarque quatre Kiurours au lieu de deux, & répondit même ſur ſa tête de le rendre maître de tous les tréſors de l'Empire, pourvu qu'il retînt l'Empereur, & qu'il conſentît à marcher

(*a*) Vingt millions de roupies, ou quarante-cinq millions de nos livres.

juſqu'à Dehli. Nadir écouta ces nouvelles offres, & réſolut d'en profiter, mais ſans rompre ouvertement la négociation conclue avec Nizam.

Muhammed ſe tranſporta au lieu de l'entrevue. Le Monarque Perſan, qui s'y étoit rendu le premier, vint le recevoir à la porte de la tente, dans laquelle on avoit préparé un grand feſtin. Pendant qu'ils étoient à table, Nadir, après quelques propos indifférens, changea tout d'un coup de ton, & tint au Mogol ce diſcours terrible : « J'admire votre indolence, & le peu de » ſoin que vous prenez de votre Etat. » Eſt-il poſſible que vous m'ayez laiſſé » venir juſqu'ici ? Quand vous apprîtes » que j'étois parti de Kandahar, » & que je me diſpoſois à pénétrer » dans l'Inde, ne deviez-vous pas en» voyer une armée à Kabul pour me » diſputer les paſſages, & marcher » vous-même contre moi juſqu'à La» hor ? Je m'étonne encore plus de » l'imprudence que vous avez aujour» d'hui de vous engager dans une en» trevue avec moi, qui ſuis en guerre » avec vous. Ne ſavez-vous pas que la » plus grande faute que puiſſe faire un » Souverain, eſt de ſe mettre à la diſ-

» crétion de ſon ennemi ? Si j'avois » quelque mauvais deſſein ſur vous, » qui m'empêcheroit de l'exécuter ? Je » connois vos ſujets, grands & petits, » ce ſont tous des lâches ou des traî- » tres. Mon deſſein n'eſt pas de vous » enlever une couronne, qu'il me ſe- » roit facile d'uſurper ; mais je veux » voir votre capitale, & m'y arrêter » quelques jours. » En diſant ces mots, il mit la main ſur l'Alcoran, & jura qu'il entreroit dans Dehli.

Ces paroles jetterent Muhammed dans la plus affreuſe conſternation. Il pâlit, il reſta immobile, il tomba dans une eſpece d'évanouiſſement. Quand il ſe fut un peu recueilli, il demanda la permiſſion de retourner dans ſon camp. On la lui refuſa, & on lui donna des gardes.

Le lendemain Nadir envoya ſaiſir le tréſor & les équipages de Muhammed, & fit publier dans le camp Mogol que chacun pouvoit ſe retirer librement avec ſon bagage, ſans craindre aucune inſulte. Quand l'armée Impériale fut ainſi diſperſée, Nadir ſe diſpoſa à marcher à Dehli. Pour perſuader aux habitans de cette ville que ſon voyage étoit concerté avec Muhammed, il envoya devant lui Scadet-Khan, avec un corps

de deux mille Cavaliers Perſans, & des lettres munies du ſceau de l'Empereur, qui enjoignoit au Gouverneur de Dehli d'évacuer le fort, d'y recevoir cette garniſon Perſanne, & de publier dans tous les quartiers une défenſe abſolue de s'oppoſer à l'entrée de Nadir. Le Gouverneur obéit, & Scadet-Khan entra dans le fort avec les deux mille Cavaliers, qui étoient commandés par un des fils du Roi de Perſe. On prépara à ce Monarque un magnifique logement dans le quartier de *Renchen-Abad*, & l'on retint auſſi des Palais pour ſes Officiers.

Cependant Nadir ſe mit en marche avec ſon armée, qui étoit diviſée en trois corps. Quarante mille Perſans occpoient la droite, & ſembloient ſervir d'eſcorte à l'Empereur Muhammed, qui étoit porté dans une litiere à la tête des troupes. L'aile gauche, qui n'étoit pas moins nombreuſe, marchoit ſur une ligne parallele : Nadir étoit à l'arriere-garde avec le reſte de ſes troupes.

L'armée arriva dans cet ordre aux portes de Dehli, le ſeptieme jour de la Lune de *Zil-Hadgé*, qui répond à notre mois de Mars. Muhammed & 1739.

Nadir paſſerent la nuit dans le jardin Impérial de *Chalemar*. Muhammed entra le lendemain dans la ville, & fit publier que Nadir feroit ſon entrée le jour ſuivant. Tous les habitans reçurent ordre de fermer leurs maiſons, de ne point paroître dans les rues, ni même aux fenêtres, ou ſur les toits de leurs logis. Nadir entra le 9 dans Dehli, à la tête de ſes troupes, & ne rencontra pas un ſeul Indien ſur ſon paſſage. Il prit poſſeſſion du quartier de Rechen-Abad avec la même tranquillité, que s'il fût entré dans ſon palais d'Iſpahan. Cependant, dès le ſoir du même jour, le bruit s'étant répandu qu'il étoit mort, les habitans de Dehli prirent les armes, & ſortant tumultuairement de leurs maiſons, firent main-baſſe ſur tous les Perſans qu'ils rencontrerent. Nadir craignant quelque embuſcade, attendit au lendemain pour arrêter le déſordre. Mais le jour étant venu, il ſe vengea d'une maniere terrible. Il livra la ville à ſes ſoldats, avec ordre de maſſacrer tous les habitans, ſans diſtinction d'âge, de condition, ni de ſexe. Le carnage fut horrible : plus de deux cens mille perſonnes furent immolées à la fureur des Perſans ;

Perſans : le pillage & les incendies ſuccéderent, & cette malheureuſe ville étoit menacée d'une ruine totale, ſi Nizam & quelques autres Miniſtres n'euſſent enfin fléchi le Monarque Perſan, qui commanda à ſes Généraux de rappeller les troupes.

Nadir impoſa des taxes conſidérables ſur tous les Omras qui étoient à Dehli. Scadet-Khan & Nizam furent eux-mêmes taxés comme les autres, & le premier n'ayant pu trouver les ſommes exorbitantes qu'il avoit eu la témérité de promettre, eut recours au poiſon, pour ſe ſouſtraire au reſſentiment de Nadir. L'*Itimad-Ud-Deoulet*, ou premier Miniſtre, fut expoſé au ſoleil, genre de torture en uſage dans ces pays chauds, & par cette violence on lui arracha un kiurour, ou dix millions de roupies. Le vainqueur mit auſſi la main ſur le tréſor Impérial, dont il tira des richeſſes ineſtimables, en or, en argent, en pierreries, & en curioſités de toute eſpece. Une derniére extorſion acheva de réduire le peuple au déſeſpoir. L'inſatiable Nadir exigea qu'on levât ſur tous les bourgeois de Dehli les quatre kiurours que Scadet-Khan avoit pro-

mis. Quatre Seigneurs Mogols, chargés de cette commiſſion, s'en acquitterent avec tant de rigueur, qu'ils firent expirer dans les tourmens pluſieurs perſonnes diſtinguées. Mais, malgré ces violences, ils ne purent trouver que trente millions de roupies, au lieu de quarante qu'on demandoit. Un Dervis, touché des malheurs de ſa patrie, oſa préſenter à Nadir la requête ſuivante : *Si tu es Dieu, agis en Dieu. Si tu es Prophete, conduis-nous dans la voie du ſalut. Si tu es Roi, rends les peuples heureux, & ne les détruis pas.* Nadir répondit : *Je ne ſuis pas Dieu, pour agir en Dieu ; ni Prophete, pour montrer le chemin du ſalut ; ni Roi, pour rendre les peuples heureux. Je ſuis celui que Dieu envoye contre les Nations ſur leſquelles il veut faire tomber ſa vengeance.*

Otter, *ibid.* page 224.

Le Monarque Perſan, qui étoit en droit de tout exiger de Muhammed, finit par lui demander en mariage une Princeſſe de ſon ſang, pour *Naſrullah-Mirza* ſon fils, avec la ceſſion de toutes les Provinces ſituées au delà de la riviere d'Atek, & de celle de l'Indus, du côté de la Perſe. Muhammed conſen-

tit à ce démembrement, par un acte signé de sa main (*a*).

Nadir se contenta de la cession de ces belles Provinces, qui étoient contiguës à son Royaume de Perse, & les préféra sagement à des conquêtes plus vastes, qu'il eût conservées difficilement. Comblé de gloire, chargé d'un butin immense (*b*), il ne songea plus qu'à retourner en Perse. Il y arriva après une marche pénible, qui fut traversée de plusieurs obstacles, que sa valeur & sa fortune surmontèrent.

CHAPITRE VI.

Description de l'Indostan Mogol.

ARTICLE PREMIER.

Division des Provinces.

LEs contrées soumises à la domination directe du grand Mogol, peuvent se diviser en trente-quatre Provinces, qui formoient autrefois plusieurs royaumes particuliers. Pour

(*a*) Cet acte est du mois d'Avril 1739.

(*b*) Otter l'évalue à dix-huit cens millions de nos livres.

donner plus d'ordre à cette deſcription ; nous les partagerons en quatre claſſes, ſuivant leur poſition.

Provinces de l'Eſt.

Otter, Bernier, Tavernier, Mandeſlo, Graaf, &c.

I. BENGALE. Cette Province a pour bornes au Levant & au Sud les royaumes de Tipra, d'Azem & d'Arrakan, & le Golphe auquel elle donne ſon nom. Son étendue, ſuivant Otter, eſt de trois cens milles d'Orient en Occident, & de deux cens ſoixante du Midi au Nord. Elle eſt arroſée par les eaux du Gange, qui ſe partage ſur ſon territoire en pluſieurs bras, & qui ſe jette par quatre embouchures dans le Golphe de Bengale.

Province de Bengale.

Ses villes.

Ses principales villes ſont 1. *Chatigam*, à laquelle les Européens ont donné le nom de Bengale. Salmon dit qu'elle eſt ſituée à l'embouchure du bras le plus oriental du Gange. Otter la place à 24 degrés de latitude, & diſtingue deux villes de ce nom, dont il place l'une dans une iſle formée par une riviere, qu'il appelle *Koaſin*, à 23 degrés de latitude, & l'autre auprès d'une des embouchures du Gange, à cent lieues de la premiere. 2. *Deca*, ou *Daca*, ſituée auſſi ſur le Gange,

à 24 degrés de latitude. Elle s'étend ſur le rivage, dans la longueur de cinq ou ſix milles : mais ſa largeur eſt beaucoup moindre. C'eſt la réſidence du Vice-Roi de la Province. Les Anglois & les Hollandois y ont des facteurs. On y voit une fort belle Egliſe de brique, qui appartient à des Religieux de l'Ordre de S. Auguſtin. La plupart des autres maiſons ne ſont que de miſérables cabanes, compoſées de terre graſſe & de bambou. Le Palais même du Gouverneur eſt de bois. On trouve hors de la ville une eſpece de fauxbourg, formé par une aſſez longue ſuite de maiſons, écartées l'une de l'autre, & le plupart habitées par des Charpentiers, qui conſtruiſent des galéaces, & autres bâtimens, dont la vîteſſe eſt extrême. 3. *Ragimohol*, grande & belle ville, bâtie ſur le Gange, ſuivant Graaf, & à une grande demi-lieue de ce fleuve, ſuivant Tavernier. Elle eſt remarquable par ſes fortifications, par ſes Temples, & par d'autres édifices conſidérables. On y voyoit en 1669 un magnifique palais, dont la forme repréſentoit un quarré parfait. La longueur de chaque côté étoit d'environ cinq cens pas. Tout l'eſ-

pace étoit environné d'une muraille très-haute, ornée de petites tours d'une architecture élégante. On y diſtinguoit cinq corps de bâtimens ſéparés par des murs. Les appartemens étoient vaſtes, les voûtes & les arcades d'un beau travail, peintes & dorées, ou chargées de ſculpture, toutes ſoutenues par des colonnes de bois, de pierre ou de cuivre. Chaque bâtiment avoit ſon jardin, orné de pluſieurs fontaines de marbre, d'albâtre, ou de pierre bleue & blanche, ſculptées avec beaucoup d'art, & d'où l'eau ſe répandoit par pluſieurs jets, qui ſe croiſoient agréablement. Graaf en parle comme d'un lieu de délices, qu'on admireroit dans tout autre pays. A l'extrémité de Ragimohol, on voit les débris d'un ancien château, & de pluſieurs autres édifices conſidérables, qui ont été ruinés pendant les guerres. C'eſt dans cette ville qu'on rafine l'argent de Bengale, & qu'on frappe les roupies. Les Hollandois y ont un comptoir. 4. *Mongher.* Cette ville ſituée ſur le Gange, a la forme d'un arc, dont ce fleuve paroît la corde. Graaf, en la meſurant, compta douze mille cinq cens pas, depuis une pointe de

l'arc juſqu'à l'autre. Il aſſure que cette place eſt d'une beauté ſinguliere. Ses foſſés ſont larges & profonds; mais ils manquent d'eau lorſque la riviere n'eſt pas fort haute. Toutes les rues de la ville aboutiſſent à une grande place, environnée de pluſieurs maiſons, qui ont une belle apparence. Le côté de la riviere offre la vue de pluſieurs autres édifices conſidérables, tels qu'un château bien fortifié, & un magnifique palais, qui ſervoit aux anciens Rois du pays. Le Mahométiſme eſt la Religion des Magiſtrats & des principaux citoyens. Le peuple profeſſe l'idolâtrie. Le commerce eſt la principale occupation des habitans. Hors l'enceinte de la ville, il y a une eſpece de fauxbourg très-vaſte, mais qui n'a aucune régularité. On y trouve une infinité de manufactures & d'ateliers, où l'on fabrique toutes ſortes d'ouvrages. 5. *Kaſſambar*, *Ougly*, *Philipatan*, *Molda*, &c. ſont d'autres villes de commerce, dans la plupart deſquelles les Européens ont des comptoirs.

La province de Bengale eſt ſans contredit une des plus riches contrées de l'Inde. Avant ſa réunion à l'Empire Mogol, ſous le regne d'Humaïoun,

elle formoit un royaume considérable. Elle est divisée aujourd'hui en vingt-deux districts, dont les plus considérables sont *Puna* & *Patan*, qui ont eu autrefois des Rois particuliers. Ce pays est baigné par l'Océan oriental, qui entrant dans les terres par un canal fort large, se trouve ensuite resserré, & s'unit au Gange dont il reçoit les eaux, à 22 degrés de latitude. C'est-là que finit cette fameuse baie, connue dans toutes nos Cartes sous le nom de golphe de Bengale. Elle s'étend d'une part le long des côtes d'Orixa & de Bengale dans l'Indostan, & de l'autre, vers les terres de Siam, du Pégu & d'Arrakan, dans la presqu'isle de l'Inde au delà du Gange. Depuis son ouverture, qui est au midi, jusqu'à son extrémité septentrionale, on compte environ huit cens milles.

Le climat de Bengale est doux & tempéré. Il y tombe des pluies abondantes & périodiques, qui fertilisent le pays, & qui l'inondent de telle maniere, que les habitans sont obligés de se faire porter dans des bateaux lorsqu'ils veulent sortir de leurs maisons. La soie, le coton, le riz, le sucre & le poivre sont ses principales productions;

Ses productions.

On y fabrique des toiles ſi fines, qu'une piece de vingt-ſept aunes peut tenir dans une main fermée, & ſe paſſer dans un anneau. Ces Indiens excellent dans l'art de broder & de peindre ces mêmes étoffes. Ils ont le ſecret d'imprimer l'or & les couleurs ſur le verre. Outre la chaux ordinaire dont ils ſe ſervent pour bâtir, ils compoſent avec des coquillages calcinés une drogue particuliere, qu'ils employent pour blanchir les murailles. Ils préparent fort bien le cinnabre & le vif-argent, & ils analyſent parfaitement toutes ſortes de métaux.

II. ORIXA. Cette province eſt ſituée le long du Golphe de Bengale, au deſſous de la province du même nom, dont elle eſt ſéparée par le fleuve *Guenga*, ou *Ganga*, qu'il ne faut pas confondre avec le Gange. Sa capitale, qui eſt au centre du pays, à 21 degrés de latitude, & à 30 ou 35 lieues du Golphe, s'appelle auſſi *Orixa*. Les Voyageurs font mention d'une autre ville appellée *Kultak*, qu'ils placent à 20 degrés de latitude, & à ſoixante milles de la mer. Le reſte du pays eſt peu connu. Province d'Orixa.

III, IV & V. UDESSA, MEOVAT & JESUAT, ſituées au delà du Gange, Provinces d'Udeſſa, de Meovat, & de Jeſuat.

au nord de Bengale. Udeſſa eſt la plus orientale. Sa principale ville s'appelle *Jokanat*. Meovat eſt au nord d'Udeſſa. C'eſt un pays montagneux, dont *Narnol* eſt la capitale. Jeſuat, qui s'éloigne encore plus vers le ſeptentrion, a pour capitale *Rajapour*, où les François ont eu un comptoir.

Province de Patna.

VI. PATNA. Cette province eſt enfermée entre quatre rivieres, le Gange, le Perſilis, le Jemma, ou Gemené, & le Candaek Sa principale ville, qui porte auſſi le nom de Patna, eſt célebre par ſon commerce. Tavernier lui donne deux coſſes, ou une lieue & demie de longueur. La plupart de ſes maiſons ſont couvertes de chaume ou planches de bambou. Cependant on y voit d'aſſez beaux Temples, quelques palais, & un château conſidérable, revêtu de boulevards & de tours. Sa ſituation eſt ſur le Gange, dans un terrein élevé, qui la met à l'abri des inondations de ce fleuve. On y arrive du rivage, en montant 20 ou 30 degrés de pierres, & quarante dans certains endroits. Une grande rue, bordée de boutiques, traverſe la ville d'une extrémité à l'autre. Elle eſt coupée de pluſieurs autres rues, dont les unes

Tavernier, Tome IX. Graaf, III Voyage.

aboutiſſent à la campagne, & les autres au rivage. Dans la plus haute partie de la ville, il y a une grande place qui ſert de marché, un beau palais où le Gouverneur fait ſa réſidence, & une eſpece de bourſe où s'aſſemblent tous les Négocians. La Compagnie Hollandoiſe a ici un comptoir. Le ſoufre eſt ſon principal commerce : elle le fait rafiner dans un gros village, nommé *Choupar*, qui eſt à ſept ou huit lieues de Patna.

VII. VIII. & IX. KANDOUANA, GOR, PITAN. Ces trois Provinces, ſituées entre l'Eſt & le Nord, dans le voiſinage du Tibet, n'offrent rien de fort remarquable. Kandouana & Gor ſont frontieres de l'Empire. Gor reçoit ſon nom de ſa ville capitale, que les Géographes placent à 31 degrés de latitude La riviere de *Perſilis* prend ſa ſource dans cette Province, & ſe jette dans le Gange. Kandouana, dont la principale ville ſe nomme *Karach*, eſt arroſée de la riviere *Iderelis*, qui la ſépare de Gor. C'eſt un pays montagneux ainſi que Gor. Pitan a pour capitale une ville du même nom, dont les murs ſont baignés par la riviere de *Kanda*, qui ſe perd dans le Gange, à

Provinces de Kandouana, de Gor, & de Pitan.

l'extrémité de cette Province.

Province de Bakar.

X. BAKAR, ou BAKISH, ſituée ſur la rive occidentale du Gange, au Midi de Pitan, & à l'Oueſt de Kandouana. Sa longueur eſt d'environ ſoixante lieues, ſur vingt-cinq de largeur. Sa capitale eſt *Bicanar*, qu'on place à 28 degrés 40 minutes de latitude du Nord.

Provinces de Sambar & de Narvar.

XI. & XII. SAMBAR & NARVAR. Ces deux contrées ſont au Midi de Bakar, & à l'Oueſt de Patna. La premiere eſt arroſée par le Gange, & par le Gemené, qui la ſépare de Narvar. Ces deux rivieres l'embraſſent dans leurs circuits, ce qui lui a fait donner auſſi le nom de *Doab*, qui ſignifie entre deux eaux. Le Gemené ſe jette dans le Gange, près de la ville d'*Haleback*, où ces rivieres forment une iſle dans leur confluent. Salmon dit que *Menapour* eſt la capitale de Sambal. Il place cette ville à 27 degrés de latitude. Il fait d'Haleback, qu'il nomme *Halabas*, une Province particuliere, dont la capitale porte le même nom. Mais il avoue lui-même qu'on n'a qu'une connoiſſance très-imparfaite de tous ces quartiers.

Narvar eſt un peu plus méridionale

que Sambal. Sa ville capitale ſe nomme *Chehud*.

XIII. GUALOR, ſituée entre Sambal & Narvar, en tirant vers l'Oueſt. Sa Capitale, que Tavernier appelle Gualeor, eſt une aſſez grande ville, & une des meilleures places de l'Inde. Sa principale force conſiſte dans une haute montagne, qui la borne au couchant, & qui eſt entourée d'une muraille flanquée de pluſieurs tours. On trouve dans cette enceinte quelques étangs, & ce qu'on y ſeme ſuffit pour nourrir la garniſon. Sur la pente de cette montagne il y a un petit fort, qui commande toute la ville. C'eſt dans ce lieu qu'eſt la priſon d'Etat du Mogol. Province de Gualor.

XIV. AGRA, entre Bekar & Gualor, ſur les bords du Gemené, qui la traverſe dans toute ſon étendue. C'eſt une des plus conſidérables Provinces de l'Empire, & celle qui tient aujourd'hui le premier rang. Son terroir eſt ſec & ſablonneux; mais il produit beaucoup d'indigo, de coton, & de ſalpêtre. L'indigo ſe recueille principalement à *Bianès*, à deux journées de la capitale. Ses principales villes ſont, *Scander*, *Andipour*, *Félipour*, & ſur- Province d'Agra.

tout *Agra*, qui donne ſon nom à la Province, & qui eſt la capitale de tout l'Empire. Son véritable nom eſt *Egré*, ſuivant Otter. Quelques Voyageurs la regardent comme la plus belle ville de l'Indoſtan. Elle eſt ſituée vers le 28e. degré de latitude ſeptentrionale, ſur les bords du Gemené, dans une plaine unie & ſablonneuſe, qui l'expoſe durant l'été à d'exceſſives chaleurs. Mandeſlo dit qu'on n'en peut faire le tour à cheval en moins d'un jour; ce qui donneroit une très-haute idée de ſon étendue, ſi Bernier & Tavernier ne nous apprenoient que ſes maiſons ſont écartées les unes des autres, & que celles des Omras & des autres Seigneurs, qui ſont en très-grand nombre, ont des jardins fort ſpacieux. Ces palais, entremêlés de grands arbres verds, dont on a rempli les jardins & les cours pour ſe procurer de la fraîcheur, forment une perſpective très-agréable, ſur-tout dans un pays aride & brûlant, *où les yeux*, dit Bernier, *ſemblent ne demander que de la verdure & de l'ombrage*. Ses principales rues ſont belles, ſpacieuſes, & bien bâties. Il s'en trouve quelques-unes, dont les côtés ſont voûtés en arcades, dans l'eſpace d'un

Deſcription de ſa Capitale.

bon quart de lieue. On y voit des boutiques de Marchands, de Tiſſerands, & de toutes ſortes d'ouvriers. La plupart des autres rues ſont étroites, mal alignées, & remplies de recoins & de détours, qui cauſent beaucoup d'embarras aux étrangers. Bernier aſſure que cette ville *a le déſavantage de n'être point fermée de murs* : Mandeſlo prétend qu'*elle eſt fortifiée d'une bonne muraille de pierre de taille rouge*, & d'un foſſé qui a plus de trente toiſes de largeur. On y compte quinze grandes places ou marchés, ſoixante-dix grandes moſquées, huit cens bains publics, dont l'Empereur tire annuellement des profits conſidérables, & quatre-vingt *caravanſeras*, où les étrangers ſont logés gratuitement. La plupart de ces hôtelleries ſont à trois étages, avec des magaſins voûtés, des écuries, des galeries vaſtes, & de longs corridors pour la communication des chambres. Des concierges, gagés par les charitables fondateurs de ces hoſpices, ſont chargés de veiller à la conſervation des marchandiſes, & à la ſûreté des Voyageurs.

Les hôtels que les Seigneurs Mogols ont dans Agra, & les maiſons de

plaiſance qu'ils poſſedent au dehors, ſont remarquables par la beauté de l'architecture, & par la richeſſe des ameublemens.

Palais de l'Empereur.

Le palais des Empereurs qui ſont communément leur réſidence dans cette ville, eſt un édifice très-conſidérable. Il eſt environné d'une double muraille, flanquée par intervalle de pluſieurs terraſſes, ſur leſquelles on a conſtruit de petits logemens pour les domeſtiques du Prince. Le reſte de ſes fortifications conſiſte dans un grand foſſé, dans les ponts-levis qui ſont à chaque porte, & dans quelques ouvrages extérieurs qui défendent les avenues. Le Gemené baigne les murs du palais, & coule même dans ſon enceinte, qui eſt partagée en pluſieurs cours environnées de portiques. Le *Divan* ſe préſente d'abord. C'eſt le lieu où l'Empereur adminiſtre la juſtice. L'appartement impérial eſt dans la troiſieme cour. On y voit une galerie peinte en or & en azur, dont Shah-Jehan avoit deſſein de couvrir la voûte de lames d'argent; mais ce travail fut interrompu par la mort d'un ouvrier François, qu'il avoit chargé de l'exécution. On prétend que ce Prince eut auſſi la fantaiſie d'orner un petit ſallon,

qui donne ſur la riviere, d'une treille de raiſins, repréſentés en rubis & en émeraudes. On montra à Tavernier deux ou trois ſeps d'or, chargés de pierres précieuſes, qui repréſentoient au naturel des grappes, dont les unes étoient encore vertes, & les autres commençoient à rougir; foible eſſai d'une folle entrepriſe, dont la continuation eût épuiſé toutes les richeſſes de l'Indoſtan. Mandeſlo vit dans le même palais un trône d'or maſſif, couvert de pierreries, & une groſſe tour, dont le toit étoit revêtu de lames d'or, & qui contenoit, dit-on, huit chambres voûtées, remplies d'or & d'argent, ſoit monnoyé, ſoit en lingots, de pierres précieuſes, de bijoux, de porcelaines, de brocards, & d'autres riches étoffes, de tentes & de tapis ſuperbes, de manuſcrits rares, & d'une infinité de richeſſes de tout genre. On l'aſſura que la valeur de ce tréſor montoit à quinze cens millions d'écus.

Tombeaux.

Les tombeaux d'Agra & des lieux voiſins ſont des édifices très-remarquables. La plupart des grands Seigneurs ont ici l'ambition de ſe faire inhumer magnifiquement. Ces ſépultures ont communément une plate-

forme, avec quatre petites chambres dans les angles. Le tombeau de l'Empereur Ekber, qui eſt à une lieue de la ville, & celui de l'Impératrice Tagemehal, femme de Shah-Jehan, ſont les plus remarquables par leur magnificence. Ce dernier eſt bâti ſur les bords du Gemené, près du palais impérial. C'eſt un grand eſpace, diviſé en compartimens, & fermé de murailles, ſur leſquelles regne une petite galerie. Il eſt pavé de carreaux de marbre blanc & noir. On y entre par un beau portail. A gauche eſt une galerie ſpacieuſe, dans laquelle on a pratiqué quelques niches, qui ſervent de chapelles. Vers le milieu de l'eſpace on a élevé trois plate-formes, diſpoſées par étages, & accompagnées chacune de quatre tours. Au deſſus s'éleve un beau dôme, dont l'intérieur & les dehors ſont revêtus de marbre blanc. On y voit un tombeau de la même matiere; mais le corps de l'Impératrice eſt dépoſé dans un caveau, qui eſt ſous la premiere plate-forme. Il y a toujours quelques Prêtres en prieres, ſoit dans le ſouterrein, ſoit ſous le dôme, ſoit dans la galerie.

On aſſure que la ville d'Agra eſt

tellement peuplée, qu'elle peut faire ſortir de ſes murailles deux cens mille combattans. Sa juriſdiction s'étend ſur une quarantaine de villes, & ſur près de quatre mille villages, dans la circonférence d'environ ſix vingt lieues.

Provinces du Midi.

Province de Bando.

XV. BANDO. Cette province occupe le centre de l'Empire. C'eſt un pays rempli de montagnes. Ses villes ſont *Bando*, *Touri*, *Moaſta*, *Godack*, *Aſmere*, ou *Aſmire*, &c. Quelques Souverains Mogols ont établi leur réſidence dans cette derniere ville, ce qui fait qu'on donne quelquefois ſon nom à toute la province.

Provinces de Jeſſelmire & de Chitor.

XVI & XVII. JESSELMIRE & CHITOR. Jeſſelmire eſt au Midi de Bando. *Radimpour* eſt ſa principale ville. Chitor, qui eſt encore plus méridionale, étoit autrefois un royaume conſidérable, dont les Souverains s'appelloient Rana, & prétendoient deſcendre de Porus. Sa capitale, qu'on nomme auſſi *Chitor*, étoit une ville de la premiere grandeur, dont les murs avoient ſix lieues de circonférence. Elle avoit une citadelle très-forte. Ce pays fut ravagé par les guerres ſous

le regne d'Ekber, ſixieme Empereur Mogol, qui en fit la conquête dans le ſeizieme ſiecle. La ville de Chitor n'eſt aujourd'hui qu'un amas de ruines.

XVIII. MALOUÉ. C'eſt une contrée très-fertile, ſituée à l'Eſt de Chitor. Outre *Rantipour*, ſa capitale, que ſon commerce rend très-célebre, on y trouve les villes de *Serampour*, d'*Ugen*, de *Calleada*, & d'autres lieux conſidérables. La riviere de *Cepra* arroſe une partie de cette province avant que de ſe jetter dans le Golphe de Cambaye.

Province de Kandish.

XIX. KANDISH. C'eſt la plus méridionale de toutes les provinces de l'Indoſtan Mogol. Elle fut auſſi conquiſe par Ekber. *Brampour*, ſa capitale, eſt une ville mal bâtie, mais fort peuplée, & conſidérable par ſon commerce. On y fait des mouſſelines d'une extrême fineſſe, dont les plus précieuſes s'appellent *Ornis*, & ſont moitié or & moitié coton. *Pala*, *Aſſere*, & *Mandou* ſont d'autres villes conſidérables de la même province. Son terroir eſt très-fertile, & il n'eſt point de pays dans l'Indoſtan qui produiſe une plus grande quantité de coton. La riviere de *Tapti*, qui va tomber à Surate,

sépare Kandish d'un petit pays nommé Partabza, dont le Raja paye tribut au grand Mogol.

XX. BERAR, située à l'Est de Kandish, & à l'occident de Bengale. Sa capitale se nomme *Shapor*. Ce pays est peu connu.

XXI. GUZARATE. Son vrai nom, suivant Otter, est *Gutcherat*. Les Portugais l'ont aussi appellée *Cambaye*, du nom d'une de ses villes, où ils faisoient leur principal commerce. Sa longueur est d'environ quatre-vingt lieues, sur une largeur à peu près égale. Elle est à l'occident de Kandish : la mer la baigne au sud-oueſt. C'est sans contredit une des plus riches provinces de l'Empire Mogol. Le coton, le riz, le bled y croissent en abondance. Elle nourrit une quantité prodigieuse de bestiaux. On y trouve toutes sortes de bois pour la construction des édifices & des navires. Ses manufactures de toiles sont fameuses. Province de Guzarate.

La plupart des habitans de Guzarate sont *Hindoys*, c'est-à-dire, de race Indienne. L'idolâtrie est leur Religion. Le pays est aussi peuplé de Mogols, de Persans, d'Arabes, d'Arméniens, & d'Européens. En général tous les Ses habitans.

Indiens de ce canton ont le teint fort basané. Les hommes sont robustes, & d'une taille avantageuse. Ils se rasent la tête & le menton, à l'exception des moustaches. Les femmes sont petites, mais bien faites, propres, & même recherchées dans leurs ajustemens. Elles laissent flotter leurs cheveux sur les épaules, & elles couvrent leur tête d'un petit bonnet, ou d'un crêpe bordé d'or, qu'elles croisent sur leur estomac, & dont les extrêmités tombent sur leurs genoux. Les femmes de qualité chargent de pierres précieuses leur cou, leurs oreilles, & leurs narines. Outre leur robe, qui ne tombe qu'au dessous du gras de jambe, elles portent une chemise qui ne passe pas les hanches, une jupe légere, & des hauts-de-chausses fort amples, qui se nouent au dessus du nombril avec un cordon d'or ou de soie, dont les bouts pendent jusques sur les pieds. Leur sein est presque découvert, & leurs bras sont nuds jusqu'au coude, mais chargés d'un grand nombre de bracelets.

Ses villes. La contrée de Guzarate contient un grand nombre de villes, dont les principales sont,

Amadabad. 1. *Amadabad*, Métropole du pays.

Otter, qui la nomme *Ahmed-Abad*, dit qu'elle fut bâtie l'an de l'Hégire 813 * par un Roi du pays, nommé *Ahmed*, qui lui donna ſon nom; qu'un autre Prince, nommé *Mahmoud*, bâtit une ſeconde cité à quelque diſtance delà, ſous le nom de *Mahmoud-Abad*; & que ces deux villes, s'étant jointes en s'accroiſſant, n'en font plus qu'une aujourd'hui.

* 1410 *de l'Ere Chrétienne.*

Amadabad eſt ſituée dans un canton agréable & fertile, à 23 degrés 32 minutes du nord, ſur une petite riviere qui ſe jette dans l'Indus, à une petite diſtance de ſes murs. Mandeſlo lui donne ſept lieues de circonférence, en comprenant ſes fauxbourgs. Elle eſt bien peuplée : ſes rues ſont larges : ſes édifices ont quelque choſe de grand & de magnifique, principalement ſes moſquées & le palais du Gouverneur. Elle a de bonnes murailles, flanquées de pluſieurs tours, avec un foſſé fort large, mais qui eſt ſans eau. Mandeſlo.

La principale place, nommée *Maidan-Shah*, ou le marché du Roi, a ſeize cens pieds de long ſur huit cens de large. Elle eſt ornée d'un double rang de palmiers & de tamarins, en-

tremêlés d'orangers & de citronniers, qui rafraîchiſſent l'air, & qui forment une perſpective charmante. La plupart des rues ſont remplies des mêmes arbres qui s'élevent au deſſus du faîte des maiſons, & qui donnent de loin à cette grande ville l'apparence d'une vaſte forêt.

Les fauxbourgs & les dehors n'ont pas moins d'agrément. On y voit quantité de jardins & de maiſons de plaiſance, dont la ſituation eſt très-riante. Les magnifiques tombeaux qui environnent la ville, offrent un autre objet de curioſité. Le plus ſomptueux de tous eſt celui qu'un ancien Roi de Guzarate fit ériger pour ſon précepteur, & qui a ſervi de ſépulture à quelques Rois. Tout l'édifice eſt de marbre, & l'on y compte plus de quatre cens colonnes.

Le ſeul territoire de cette capitale renferme ving-cinq bourgs conſidérables, & près de trois mille villages. Ses revenus montent à plus de dix-huit millions. Le Gouverneur eſt obligé d'entretenir douze mille chevaux, & cinquante éléphans pour la défenſe du pays. Il porte le titre de Raja ou de

de prince. Sa maiſon eſt compoſée de plus de cinq cens officiers, & il a une garde de deux cens hommes.

Il y a dans cette riche & grande ville un concours prodigieux d'étrangers. Son principal commerce conſiſte dans les étoffes de ſoye & de coton qui s'y fabriquent. On employe rarement les ſoyes du pays, dont la qualité eſt médiocre; mais on a recours à celles de la Chine & de Bengale. Ses autres marchandiſes ſont le ſucre candi, la caſſonnade, & toutes ſortes de confitures; le cumin, le miel, le vernis, l'opium, le borax, qui eſt un ſel minéral dont on ſe ſert pour ſouder les métaux; le gingembre, le ſalpêtre, le ſel ammoniac, & ſur-tout l'indigo, qui croît en abondance dans le terroir d'Amadabad. C'eſt une plante aſſez ſemblable au ſainfoin, dont les feuilles produiſent une belle teinture violette. Sa fleur eſt rouge, & ſa graine couleur d'olive. Il ſe fait auſſi dans cette ville un grand trafic de muſc, d'ambre gris, & de diamans; mais le pays n'en produit pas. Les Anglois ont ici un beau comptoir.

2. *Broitſchia.* Sa ſituation eſt ſur une montagne aſſez élevée, à 21 de- Brokſchia.

grés 56 minutes du nord, & à huit lieues de la mer. Elle eſt revêtue d'une muraille très-forte, qui la fait regarder comme une des plus fortes places de l'Inde. Elle eſt bien peuplée : mais la plupart de ſes habitans ne ſont que des ouvriers, principalement des tiſſerands, qui fabriquent ces toiles de coton appellées *Baſtas*, qui ſont les plus fines de toute la province. Son terroir eſt fertile, & produit une grande abondance de riz, de froment, d'orge, de coton & d'indigo. On trouve des pierres d'agathe ſur ſes montagnes. Sa juriſdiction s'étend ſur quatre-vingt-quatre villages.

Brodra. 3. *Brodra.* Cette ville eſt bâtie dans une plaine ſablonneuſe, ſur une petite riviere qu'on appelle *Vaſſet*, à quinze lieues de Broitſchia. Elle eſt environnée d'une bonne muraille, fortifiée de pluſieurs baſtions. La plupart de ſes habitans ſont tiſſerands ou teinturiers. Son diſtrict renferme plus de deux cens villages. On y recueille beaucoup de coton, d'indigo & de laque. Mandeſlo obſerve que la laque de Guzarate ſe tire d'une eſpece d'arbres aſſez ſemblables à nos pruniers. Sa couleur naturelle eſt d'un roux foncé; mais les

Indiens lui font prendre toutes les teintes qu'ils veulent. La noire eſt la plus belle. L'intérieur & les dehors de Brodra offrent la vue de pluſieurs tombeaux magnifiques, accompagnés de beaux jardins qui ſont ouverts à tout le monde.

4. *Cambaye.* Cette ville, une des plus belles & des plus grandes de l'Inde, eſt au Sud-Eſt d'Amadabad, & à trois milles du Golphe auquel elle donne ſon nom. Elle eſt ſituée ſur la petite riviere du *May*, qui ſe jette dans ce même Golphe. Il s'y fait un grand commerce d'épiceries, de dents d'éléphans, d'étoffes de ſoie & de coton, & d'autres marchandiſes qu'on y apporte de toutes parts. Ses habitans font auſſi un trafic conſidérable à Diu, ſur la frontiere maritime de Guzarate, dans l'Arabie, dans la Perſe, à Achem & à Goa. Ses maiſons ſont bâties de pierre, de brique & de marbre. Son port a ſept braſſes d'eau dans la haute marée; mais après le reflux, les vaiſſeaux n'y ſont plus à flot. Le golphe de Cambaye n'eſt guere meilleur. Il eſt ſemé d'écueils, qu'on découvre quelquefois dans les baſſes marées, & qui font périr quantité de

Cambaye. Mandeſlo, Otter.

vaiſſeaux. Son ouverture n'eſt que de ſept ou huit lieues, & il ſe rétrécit toujours en avançant dans les terres. Sa longueur eſt d'environ trente lieues. La ville de Cambaye eſt revêtue d'une forte muraille, dans toute ſa circonférence, qui n'a pas moins de deux lieues. Ses rues ſont larges, bien alignées: la plupart ont des barrieres qui ſe ferment la nuit. On y compte trois *Bazars*, ou marchés, & quatre citernes publiques, aſſez ſpacieuſes pour fournir de l'eau aux habitans dans les plus grandes ſéchereſſes.

Surate. 5. *Surate.* Son véritable nom eſt *Soret.* Elle eſt ſituée au midi de Cambaye, à 21 degrés trente minutes de latitude ſeptentrionale, ſur une riviere appellée *Taphy*, qui forme un port, où les plus gros navires, ſi l'on en croit Carré, peuvent mouiller facilement, & qui n'eſt acceſſible, ſelon Mandeſlo, qu'aux bâtimens de ſoixante-dix ou quatre-vingt tonneaux (*a*). Cette ville eſt moins conſidérable que Cambaye du côté de l'étendue, mais elle ne lui cede en rien pour l'agrément & pour la ſolidité des édifices. Sa grande

Carté, Leſtra, Ovington, Thevenot.

(*a*) Selon Thevenot, le vrai port de Surate eſt à *Sweali*, à plus de quatre lieues de la ville.

place eſt magnifiquement décorée par les palais qui l'environnent, & par le château qui la termine. Ce fort a pour foſſé la riviere même, qui baigne ſes baſtions, dont elle rend l'approche très-difficile. Les maiſons ſont propres & bien bâties. Leurs dehors ſont lambriſſés de belles boiſeries, comme nos plus propres appartemens. Les murs & les planchers ſont revêtus de carreaux de porcelaine, outre une infinité de vaſes de la même matiere, qui donnent aux chambres un grand air de fraîcheur & de gayeté. Les fenêtres reçoivent le jour par des carreaux d'écaille ou de nacre, qui temperent l'éclat du ſoleil, ſans trop affoiblir ſa lumiere. Les toits ſont plats, & forment de jolies terraſſes, où l'on reſpire la fraîcheur des ſoirées. On y tend même quelquefois des lits pour y paſſer la nuit.

On admire entre les édifices publics un magnifique réſervoir, ſitué à l'extrémité méridionale de Surate, proche de la porte appellée *Daman*, parce qu'elle regarde le grand chemin qui conduit à cette ville. Il a ſeize angles, chacun de la longueur de cent pas. Il eſt pavé de grandes pierres fort unies. Pluſieurs rangs de degrés, hauts de ſix

pouces, regnent à l'entour, depuis le bord juſqu'au fond du baſſin. On y a ménagé trois deſcentes douces, pour ſervir d'abreuvoirs. Un bâtiment de pierre, dont la forme eſt quarrée, & qui peut avoir quatre toiſes de largeur, s'éleve du centre de ce réſervoir. On n'y arrive qu'en bateau. L'eau ſe rend de fort loin dans ce baſſin, en traverſant un canal, ſur lequel on a bâti des ponts, d'où elle entre dans un grand eſpace fermé de murs. C'eſt de là qu'elle paſſe dans le réſervoir par trois ouvertures, qui ont quatre pieds de diametre. Il ne ſe remplit que des eaux du ciel, qui tombent dans la ſaiſon des pluyes. Thevenot ne craint point de comparer ce grand ouvrage aux plus belles entrepriſes des Romains. Il parle auſſi avec éloge de quelques maiſons de plaiſance de Surate, particuliérement de celle qu'on appelle *le jardin de la Princeſſe*. C'eſt un lieu ſitué agréablement, planté d'arbres de pluſieurs eſpeces, dont la diſtribution eſt bien entendue. On y voit un petit canal, quelques baſſins, & d'autres pieces d'eau, avec une maiſon charmante, qui eſt au milieu du jardin.

On peut mettre au rang des plus

ſingulieres curioſités du pays un grand Hôpital, fondé dans le voiſinage de cette ville, pour les vaches, les chevaux, les chevres, les chiens, & d'autres animaux infirmes, ou hors d'état de travailler. Ovington fait mention d'un autre hôpital pour les punaiſes, pour les puces, & pour d'autres inſectes. Il aſſure que pour procurer à ces animaux une nourriture plus agréable, on expoſe de tems en tems à leurs morſures quelques pauvres gens, qui louent leurs corps pour une nuit. Les *Banians*, ſecte d'idolâtres que nous ferons connoître, ſont chargés de l'adminiſtration de ces Hôpitaux. Lorſqu'ils voyent un animal malade, abandonné de ſes maîtres, ou menacé de la mort, ils s'empreſſent de le ſecourir, ils payent, s'il le faut, ſa rançon, & ils le conduiſent dans ces aſyles, où il eſt traité avec grand ſoin.

La ville de Surate a deux Gouverneurs, l'un pour le ſervice militaire, l'autre pour les affaires civiles. Le premier réſide dans le château, & n'a d'autorité que dans ce lieu. L'autre exerce ſon pouvoir dans la ville, & préſide à l'adminiſtration de la juſtice. Il a ſous ſes ordres pluſieurs Officiers, dont le

plus conſidérable eſt le *Kutual*, eſpece de grand Prévôt. Il fait la ronde toutes les nuits, avec une garde de ſoldats, armés d'épées, de lances, de fleches, & de baguettes de fer, longues d'environ deux pieds, terminées par une boule de même métal, arme très-dangereuſe, avec laquelle on peut aſſommer un homme d'un ſeul coup. La police eſt ſi bien adminiſtrée dans cette grande ville, qu'on n'y entend point parler de vols ni de meurtres, & que les diſputes même y ſont fort rares. Dans le tems qu'Ovington étoit à Surate, il y avoit plus de vingt ans que perſonne n'avoit été puni de mort. La même ſûreté regne dans les grands chemins, qui ſont confiés à la garde d'un Officier nommé *Pourſdar*, qui a ſous ſes ordres pluſieurs compagnies de ſoldats.

Le commerce attire dans cette ville un grand nombre d'étrangers, principalement d'Arabes, de Perſans, d'Arméniens & de Turcs. Les Arméniens ſont les plus nombreux : il n'eſt point de nation qui ait plus d'ardeur pour le commerce, & qui ſoit plus répandue dans le monde.

Le climat de Surate eſt très-chaud ;

mais ſon ardeur eſt tempérée par des pluyes, par des roſées abondantes, & par des vents frais qui ſoufflent régulièrement. Son terroir eſt fertile en riz, en bled, & en cannes de ſucre. Il eſt ſi gras, qu'il n'a pas beſoin d'être fumé. Le bled ſe ſeme après la ſaiſon des pluyes, c'eſt-à-dire, vers le commencement d'Octobre, & ſe recueille au mois de Février. La maniere de planter les cannes de ſucre eſt de préparer auparavant de grands ſillons, dans leſquels on jette pluſieurs de ces petits poiſſons que nous appellons *Goujons*. On couche les boutures ſur ces poiſſons, l'une au bout de l'autre, & de chaque nœud de ces roſeaux ainſi couchés il naît une canne de ſucre, qui s'éleve, & qu'on moiſſonne dans la ſaiſon. Le raiſin croît heureuſement à quelque diſtance de Surate, aux environs de *Naapoura*, petite ville du diſtrict de Balagate. Mais ſa qualité eſt médiocre, & l'on n'en fait qu'un vin fort aigre, qu'il eſt impoſſible de boire, ſi l'on n'y mêle du ſucre. La liqueur la plus commune du pays eſt le *Tari*, qui n'eſt qu'un ſuc naturel qu'on exprime des cocotiers, & d'une autre eſpece de palmiers qui ſe nomment *Codgiour*. On

uſe auſſi d'une autre liqueur artificielle, compoſée de ſucre noir, & de l'écorce d'un arbre appellé *Baboul*, qu'on met dans l'eau, & qu'on diſtille.

Hiſtoire des Voyages, T. X. p. 197.

6. Les Auteurs de la collection des Voyages font mention de quelques autres lieux, dont les noms ſe trouvent diſperſés en différentes Relations. *Goga*, *Pattepane*, & *Mangerol*, ſont de gros Bourgs, ſitués à l'extrémité du golphe de Cambaye, & fameux par l'abondance du coton que leur territoire produit, & par les toiles qui s'y fabriquent. *Biſangatan*, ſituée au centre de la Province, eſt une des plus grandes villes de l'Indoſtan. Les Auteurs Anglois aſſurent qu'on y compte près de vingt mille maiſons. Ses campagnes produiſent beaucoup de riz, de bled, & de coton, & nourriſſent une prodigieuſe quantité de beſtiaux. *Pettan* avoit autrefois plus de ſix lieues de circuit; mais ſon commerce étant tombé, elle n'offre plus que le ſquelette d'une grande ville, & quelques reſtes de ſon ancienne ſplendeur, tels que le château, qui ſert de logement au Gouverneur, & une magnifique pagode, que Mandeſlo regarde comme un ancien ouvrage des Payens, & comme un des

plus beaux temples de l'Orient. Il assure que sa voûte est soutenue de plus de mille colonnes, la plupart de marbre. *Cheytepour*, à six lieues de Pettan, est une place où l'on entretient une garnison nombreuse pour l'escorte des caravanes. Tous ses habitans sont Banians, & s'occupent au filage des cotons. *Nassari*, *Gauduy*, & *Balsara*, sont trois petites villes maritimes, du district de Surate. On y fait un assez grand commerce de grosses toiles, & les forêts voisines fourniſſent à toute la Province des bois propres à la construction des édifices & des navires. *Messana* n'est qu'un Bourg; mais on y voit un vieux château, où le Gouverneur entretient deux cens Cavaliers, pour la sûreté des caravanes.

Provinces de l'Oueſt.

XXII. SORET. C'est une petite contrée, fort riche & fort peuplée, mais peu fréquentée des Européens, & peu connue. Tout ce qu'on sait, c'est qu'elle touche au Guzarate du côté du Midi, que la mer la baigne au Sud-Oueſt, & que sa capitale s'appelle *Jaganet*. Salmon place cette villle à 26 d. de lat. Province de Soret.

Province de Tatta. XXIII. TATTA, à l'Occident de Soret. Sa capitale, qui porte le même nom, eſt à 25 d. 20 min. de lat. Cette Province eſt coupée par le *Sind*, ou *Sindi*, que nous appellons Indus, qui après avoir formé pluſieurs iſles au deſſous de Tatta, ſe décharge vers le 24e degré dans un golphe auquel il donne ſon nom. Elle eſt infeſtée de brigands, dont les uns, appellés *Jamites*, ſont cantonnés dans les forêts & dans les montagnes inacceſſibles du pays même : les autres viennent des frontieres de la Perſe, principalement du *Mekran*, & du pays des *Bologes*. *Deibul* eſt un port & une ville de la Province de Tatta, à vingt lieues de la capitale, à l'entrée du golphe de l'Inde, & près de l'endroit où l'Indus ſe décharge dans ce golphe.

Province de Bukor. XXIV. BUKOR ou BAKAR, au Nord de Tatta & de Soret. Sa capitale, nommée Bukorſakor, eſt à 28 d. 40. min. de lat. du Nord. L'Indus coupe auſſi cette Province par le milieu, & la rend très-fertile.

Province de Multan. XXV. MULTAN. Cette Province, bornée à l'Occident par la Perſe, & au midi par la contrée de Bukor, eſt arroſée par l'Indus. Le *Tchenhau*, ou *Che-*

nab, coule à une lieue de ſa capitale, qu'on appelle auſſi *Multan*. C'eſt une ancienne ville fameuſe par ſon étendue, par ſes manufactures de toiles, & par ſon commerce. Elle eſt défendue par un bon fort. Ses environs offrent la vue de pluſieurs jardins ſpacieux, accompagnés de fort beaux palais. Les Banians, qui forment le plus grand nombre de ſes habitans, ſe répandent dans la Perſe, où ils font un très-grand commerce : mais ils ſont décriés par leurs uſures. On prétend qu'ils ont une Loi qui permet à pluſieurs freres d'avoir une femme en commun. Les enfans qui naiſſent de ces alliances mixtes appartiennent à l'aîné. Les femmes du pays ſont braves, manient les armes, & montent à cheval comme les hommes. Cette Province fournit à la Perſe un grand nombre de Baladins.

Hajakan & Kandahar. On a eu tort de les mettre au rang des Provinces de l'Inde.

La plupart des Deſcriptions de l'Inde mettent *Hajakan* & *Kandahar* au rang des Provinces de l'Empire Mogol. Mais outre que ces deux contrées ſont au delà de l'Indus, & par conſéquent hors des véritables limites de l'Indoſtan, il faut encore obſerver que depuis l'invaſion de Thamas Koulikan elles ont été cédées à la Perſe, dont

elles étoient une ancienne dépendance. Hajakan eſt au Nord-Nord-Oueſt de Multan, ſur la rive occidentale de l'Indus. Sa capitale, que Salmon place à 32 degrés de latitude, s'appelle *Duckié*. Ses autres villes ne ſont pas connues. Ce pays eſt habité par les *Balloks*, peuples belliqueux, qui lui ont autrefois donné leur nom. La plupart ſont voituriers, & conducteurs de chameaux. Ils ſervent de guides aux caravanes, & ils ſe piquent d'une telle fidélité, qu'ils perdroient plutôt la vie que de s'expoſer aux moindres reproches. Kandahar eſt plus au nord qu'Hajakan, & s'éloigne davantage des bords de l'Indus. J'en parlerai à l'article de la Perſe. J'obſerverai ici que toutes les Provinces occidentales que je viens de décrire, ſont frontieres de l'Empire Perſan, à la réſerve de Soret.

Provinces du Nord.

Province de Dehli.

XXVI. DEHLI. Cette Province eſt ſituée preſqu'au centre de l'Empire, à l'Eſt de Multan & de Bukor, vers la ſource du Gemené, qui après avoir baigné ſes terres, entre dans la province d'Agra, où il ſe perd dans le Gange. Sa capitale, qu'on nomme auſſi

Dehli, eſt une ville fort ancienne. Shah-Jehan ayant pris du goût pour ce ſéjour, que ſes prédéceſſeurs avoient abandonné, y fit bâtir dans le dix-ſeptieme ſiecle une nouvelle ville, qu'il appella de ſon nom *Jehannabad*, & qui n'eſt ſéparée de l'ancienne que par un mur. Les Grands Mogols, qui ont fixé depuis leur réſidence à Agra, ne laiſſent pas de faire quelques voyages à Dehli, principalement dans les grandes chaleurs. Deſcription de ſa Capitale.

La nouvelle ville eſt incomparablement plus belle que l'ancienne, qui eſt tombée preſqu'en ruine. On y entre, du côté de la vieille cité, par une longue & large rue, bordée de portiques, dont le deſſus eſt en plate-forme. C'eſt-là que demeurent les plus riches Négocians de Dehli. Cette rue aboutit à la grande place, où eſt le palais de l'Empereur. C'eſt un édifice qui n'a pas moins d'une demi-lieue de circuit. Ses murs ſont de belle pierre de taille, avec des crenaux & des tours, & un large foſſé, rempli d'eau, & revêtu de pierre. Sa premiere cour n'offre rien de remarquable. Au ſortir de là on entre dans un eſpace plus long que large, dont les côtés ſont bordés de portiques, Tavernier; Bernier, *ubi ſuprà*. Palais Impérial.

au long desquels il y a de petites chambres, qui servent de logement pour une partie des Gardes à cheval. Le sol de ces portiques est élevé de deux pieds au dessus du rez de chaussée. Les chevaux sont attachés en dehors à des anneaux de fer, & ont leur mangeoire sur les bords. Ce passage est coupé dans toute sa longueur par un canal rempli d'eau, qui s'arrondit en quelques endroits pour former de petits bassins à égale distance les uns des autres.

On arrive ensuite dans une seconde cour, environnée de casernes, & delà dans une troisieme, au fond de laquelle est le Divan, ou la salle d'audience. Elle est élevée de quatre pieds au dessus du sol de la cour, & elle est ouverte de trois côtés. Trente-deux pilastres de marbre soutiennent sa voûte. Shah-Jehan avoit, dit-on, formé le projet de faire couvrir ces pilastres de pierres précieuses; mais effrayé de la dépense, il se contenta de les faire peindre en or & en azur. C'est à l'entrée de cette salle qu'on dresse le trône de l'Empereur, lorsqu'il donne audience, & qu'il rend justice. Ce trône a la forme d'un petit lit à colonnes. Il est couvert de

pierreries, & lorſque l'Empereur s'y vient aſſeoir, on étend deſſus un magnifique tapis. On éleve à l'un des côtés un grand paraſol, ſoutenu au bout d'une pique, & l'on attache aux colonnes du lit les armes du Prince, comme ſon ſabre, ſon arc, ſon carquois & ſes fleches. A l'extrémité de la même cour, du côté qui touche le Divan, on a ménagé un eſpace de vingt pieds en quarré, entouré de baluſtres d'argent. Le tour de la baluſtrade eſt occupé par les Omras, qui font la garde en perſonne dans cette cour, & par les Muſiciens, qui même pendant l'audience ne ceſſent point de jouer, mais d'une maniere ſi douce, que ce bruit n'interrompt point les délibérations. A quelque diſtance de cette baluſtrade, vers le milieu de la cour, il y a un petit ruiſſeau, en deçà duquel tous ceux qui veulent ſe préſenter à l'audience doivent s'arrêter, & attendre qu'on leur permette de paſſer outre. Les Ambaſſadeurs même ne peuvent franchir ce paſſage ſans être appellés.

C'eſt dans la cour du trône qu'eſt l'habitation de l'Empereur. Son ſérail eſt ſur la gauche. On voit dans la même aile une petite Moſquée, fort bien bâ-

tie, dont le dôme eſt couvert de plomb ſi parfaitement doré, qu'on le prendroit pour de l'or maſſif. On y arrive en montant quelques degrés. Lorſque l'Empereur s'y rend, on tend au bas de ces degrés un grand filet pour empêcher que les éléphans n'en approchent, & ne profanent la Moſquée. Le côté droit de la cour offre la vue de pluſieurs portiques, qui forment une longue galerie, dont le ſol eſt élevé d'environ un pied & demi au deſſus de la cour. Pluſieurs de ces arcades conduiſent aux écuries du palais, où ſont les éléphans & les plus beaux chevaux du Prince. Au devant de la porte de chaque écurie, & des arcades qui y répondent, on ſuſpend des nattes de bambou, qui ſe levent ou ſe baiſſent ſelon le beſoin, & qui ſervent principalement à préſerver ces animaux des attaques des mouches. Tavernier obſerve que dans ce pays, où les fourages ſont rares, on nourrit les chevaux avec une pâte compoſée de farine, de froment & de beurre, ou avec des pois qu'on écraſe entre deux pierres, & qu'on trempe dans l'eau. On leur donne auſſi du millet & des cannes de ſucre, dans la ſaiſon. Leur litiere ne ſe fait que de leur fiente, qu'on broye,

après l'avoir fait ſécher au ſoleil.

Entre les édifices publics de la nouvelle Dehli, on admire principalement une Moſquée, bâtie au centre de la ville, ſur un rocher qu'il a fallu applanir. Elle eſt entourée d'une belle place, pratiquée dans le même rocher; à laquelle aboutiſſent quatre grandes rues, qui répondent aux quatre faces principales de la Moſquée. On y arrive par 25 ou 30 degrés de pierre, qui regnent autour de l'édifice, excepté le derriere, qu'on a revêtu de belles pierres de taille, pour cacher l'inégalité du rocher. Les principales portes ſont couvertes de plaques de cuivre d'un beau travail. Le grand portail eſt orné de quelques *Minarets* ou tourelles, de marbre blanc, qui lui donnent beaucoup de grace. Les Mullahs, ou Prêtres du pays, montent cinq fois le jour ſur une de ces tourelles, pour appeller le peuple à la priere. Trois dômes paralleles, qui ſont auſſi de marbre, s'élevent du milieu de la Moſquée. Celui du milieu eſt le plus grand & le plus élevé. Le reſte de l'édifice eſt ſans toit, à cauſe de la chaleur du climat. Tout ce Temple, ſi l'on excepte les Minarets & les dômes, eſt

conſtruit de pierres rouges, qui paroiſſent avoir l'éclat du marbre, quoiqu'elles ſoient très-tendres, & fort ſujettes à s'altérer.

Provinces de Siba, de Jengapour, & de Jemba.

XXVII XXVIII & XXIX. SIBA, JENGAPOUR & JEMBA. Ces trois provinces, dont on ne connoît guere que les noms, ſont des contrées montagneuſes, bornées au Nord & à l'Eſt par le Tibet. Jemba eſt la plus ſeptentrionale. Sa capitale porte le même nom. Il y a dans ce pays une Pagode célebre, nommée *Illamake*, où les Banians font des pélerinages. Jengapour, qui reçoit ſon nom de ſa capitale, eſt ſituée ſur la riviere de Kaoul, une de celles qui ſe jettent dans l'Indus. Siba, dont la capitale ſe nomme *Hardouere*, s'étend du côté de l'Eſt juſqu'aux montagnes du grand Tibet. Le Gange y paroît ſortir d'un rocher, auquel les habitans trouvent quelque reſſemblance avec la tête d'une vache, animal très-révéré des Banians. C'eſt ce qui attire dans ce lieu une foule de pélerins qui viennent s'y baigner; & c'eſt peut-être l'origine du reſpect que les Indiens ont pour les eaux du Gange, dans toute la longueur de ſon cours.

Province de Pengab.

XXX. PENGAB, qu'on appelle auſſi

quelquefois *Lahor*, du nom de ſa capitale, eſt ſituée au Nord-Oueſt de Jemba & de Jengapour, entre cinq rivieres, qui ſe rendent toutes dans l'Indus, & qui font donner à la province & au fleuve le nom Arabe de *Peng-ab*, ou *Pan-ab*, qui ſignifie *cinq* eaux. La premiere de ces rivieres eſt celle de *Rigab*, qui prend ſa ſource près de Kabul. La ſeconde ſe nomme *Ratab*: ſa ſource eſt dans le royaume de Kashmire. La troiſieme, qu'on appelle *Ravi*, coule devant la ville de Lahor, & prend ſon origine dans la province de *Nagrakut*, qui eſt au nord de Pengab. Les deux autres, qui ſont la *Via* & l'*Oſvid*, autrement apppellé *Kaoul*, viennent de la Province de Jemba, & ſe joignent enſemble près de celle de Bukor. Mandeſlo, T. I. Bernier, T. III.

Pengab eſt une des plus riches & des plus conſidérables contrées de l'Empire. Son terroir eſt fertile, & produit une grande abondance de riz, de bled & de fruits de toute eſpece. Lahor, ſa capitale, eſt ſituée à 32 degrés 20 minutes du Nord, ſur la riviere de Ravi, qui eſt fort ſujette aux débordemens, & qui change ſouvent de lit. Dans le tems que Ber- Deſcription de ſa Capitale.

[* En 1664.] nier visita cette ville *, le Ravi s'étoit retiré d'un grand quart de lieue, & ne baignoit plus le palais impérial, qu'on avoit bâti sur les bords de son ancien lit. Ce palais lui parut magnifique, quoique fort inférieur à ceux d'Agra & de Dehli. Il est séparé de la ville par un grand mur. Outre l'habitation de l'Empereur, son enceinte contient quantité d'hôtels & de palais particuliers, qui servent de logemens aux Seigneurs de la Cour, & aux principaux Officiers.

Les maisons de Lahor, sont beaucoup plus hautes que celles de Dehli & d'Agra. Quelques-unes de ses rues ont plus d'une lieue de longueur. Mais Bernier trouva la plupart de ses quartiers déserts, & un grand nombre de maisons presque ruinées, ce qu'il attribue à l'absence de la Cour, qui depuis vingt ans avoit abandonné cette ville. Quelques-uns prétendent que Lahor est l'ancienne *Bucephale*, dont Alexandre le Grand fut le Fondateur. Les Mogols ont quelque idée de l'Histoire de ce conquérant de l'Inde, qu'ils appellent *Sekander-Filipous*, c'est-à-dire, Alexandre fils de Philippe.

Mandesso eut la curiosité de visiter

les bains publics, qui ſont en grand nombre dans cette ville. Ils ſont bâtis à la Perſanne, c'eſt-à-dire, que leur voûte eſt plate, & qu'ils ſont diviſés en pluſieurs petites chambres, qui ont la forme d'un demi-cercle. Leur entrée eſt étroite : elles s'élargiſſent vers le fond. Chaque chambre a ſa porte particuliere, & deux cuves de pierre, dans leſquelles on fait entrer l'eau par des robinets, les uns pour l'eau chaude, & les autres pour l'eau froide. Notre Voyageur s'y baigna. Au ſortir de l'eau, on le fit aſſeoir ſur une longue pierre, & on lui frotta le corps avec un gantelet de crin. Le Baigneur vouloit lui frotter auſſi la plante des pieds avec du ſable ; mais Mandeſlo ayant quelque peine à ſupporter ce frottement, le Mahométan lui demanda s'il étoit Chrétien. Notre Voyageur ayant répondu qu'il l'étoit, le Baigneur ceſſa de lui frotter les pieds, quoiqu'il ne refuſât pas de lui frotter les autres parties du corps. Un petit homme parut enſuite, & fit coucher Mandeſlo ſur le ventre. S'étant mis à genoux ſur ſes reins, il lui frotta le dos avec les mains, dans toute la longueur de l'épine. Les Indiens ſe perſuadent que ces frotte-

mens favoriſent la circulation du ſang, & l'empêchent de ſe corrompre dans certaines parties du corps.

XXXI & XXXII. ATTOK & NAGRAKUT. J'ai peu de choſe à dire de ces deux provinces, qui ſont au Nord de Pengab. Attok, dont la capitale porte le même nom, & paſſe pour l'une des meilleures fortereſſes de l'Empire, eſt arroſée par l'Indus, qui la ſépare d'Hajakan & de Kandahar. C'eſt une contrée fort montagneuſe. Nagrakut eſt frontiere du Tibet. Elle eſt auſſi remplie de montagnes. Sa capitale, qui donne ſon nom à la province, eſt ſituée ſur la riviere de Ravi. On y voit une riche Pagode, & une Idole monſtrueuſe, appellée *Matta*, qui attire dans ces quartiers une foule de Pélerins, dont quelques-uns, dit-on, ſe coupent un morceau de la langue, pour l'offrir à cette divinité. *Kanamaka*, ville de la même province, eſt un autre lieu de dévotion, fréquenté par les Guebres, qui viennent adorer les flammes d'un volcan de ce canton.

Province de Kaſhmire.

XXXIII. KASHMIRE. Cette province eſt encore plus au Nord qu'Attok & Nagrakut. C'étoit autrefois un grand Royaume, qui s'étendoit du côté du

du ſeptentrion juſqu'à la Tartarie, & qui n'avoit, dit-on, d'autres bornes au midi que la mer. Dans le tems qu'il fut conquis par Ekber, il étoit déja fort déchu de ſon ancienne grandeur. Le pays qui porte aujourd'hui le nom de Kashmire, eſt une vallée aſſez unie, ſituée vers l'extrémité ſeptentrionale de l'Indoſtan, & qui peut avoir trente lieues de long ſur dix ou douze de largeur. Du côté du Nord & de l'Eſt il eſt environné des hautes montagnes du Caucaſe, & de celles d'Attok du côté de l'Oueſt & du Midi.

Sa ſituation & ſon étendue.

Si l'on en croit quelques chroniques Indiennes, tout ce pays étoit autrefois ſubmergé, & n'offroit, comme l'ancienne Theſſalie, que la vue d'un grand lac. Un ſaint homme, nommé *Kacheb*, donna une iſſue miraculeuſe à ces eaux, en coupant un rocher. On voit encore à *Baramoulé*, c'eſt le nom de cette roche fameuſe, l'ouverture qu'y fit ce ſaint perſonnage, ainſi que ſon tombeau, qui eſt l'objet d'un pélerinage célebre. Bernier n'a pas de peine à croire qu'autrefois la vallée de Kashmire étoit couverte d'eau, parce que de toutes les montagnes qui l'environnent, il ſort un grand nombre de tor-

Bernier, Tome III.

tens & de ruiſſeaux, capables d'inonder toute ſa ſurface, s'ils ne trouvoient une iſſue à Baramoulé, entre deux rochers. Mais il ſe perſuade difficilement que cette ouverture ſoit l'ouvrage des hommes. Il aime mieux croire que les tremblemens de terre, qui ſont très-communs dans ces régions, ont pu ouvrir la montagne. C'eſt ainſi que les Arabes prétendent que le détroit de Babel-mandel s'eſt anciennement formé, & qu'on a vu des montagnes & des villes s'engloutir dans cet abyme.

Les torrens qui deſcendent des montagnes forment dans la plaine une multitude de ruiſſeaux, de caſcades naturelles, & de lacs, & donnent naiſſance à une belle riviere, de la grandeur de la Seine, qui après avoir traverſé la Capitale, ſerpente dans le royaume, & finit par ſe rendre dans l'Indus, vers Atek, ou Attok, Capitale de la province du même nom. Cette multitude de belles eaux, jointe à la douceur naturelle du climat, répand par-tout une fraîcheur & une fertilité admirable. On prendroit ce délicieux pays pour un vaſte jardin, & les Mogols en effet l'appellent *le Pa-*

radis terreſtre des Indes. On y trouve une grande variété de toutes ſortes d'arbres, de plantes & de fleurs; on y recueille beaucoup de riz & de froment, du chanvre, du ſaffran, des légumes & des fruits de toute eſpece. Ses prairies & ſes collines offrent d'excellens pâturages, & ſont couvertes de beſtiaux.

La Capitale porte, ſuivant Bernier, le nom de la Province. Rhoe & Terri l'appellent *Syranakar*, & la placent à 34 degrés 30 minutes de latitude. C'eſt une aſſez grande ville, qui n'a pas moins de trois quarts de lieue de long ſur une demi-lieue de largeur. Elle eſt ſituée dans le voiſinage des montagnes de l'Oueſt, ſur le bord d'un lac d'eau douce, de quatre ou cinq lieues de tour, qui ſe dégorge dans la riviere par un canal navigable. Ce lac eſt rempli de petites iſles, couvertes d'arbres toujours verds, qui les feroient prendre pour autant de jardins, & qui forment la plus agréable perſpective. La riviere, comme on l'a dit, traverſe la ville, & la coupe en deux parties, qui ſe communiquent par des ponts de bois. La plupart des maiſons ſont bâties de même matiere, quoi-

Deſcription de ſa Capitale.

qu'on trouve de belles carrieres dans ce pays, & pluſieurs reſtes de vieux Temples, & d'autres édifices qui étoient conſtruits de pierre. Elles ont la plupart un petit jardin. Celles dont la ſituation eſt la plus riante, ont une vue ſur la riviere ou ſur le lac.

Les dehors de Syranakar offrent l'aſpect d'un grand nombre de maiſons de plaiſance, bâties ſur le penchant des montagnes. La plus agréable eſt celle qu'on nomme *Chahlemar*, ou jardin du Roi. Sa deſcription, qu'on trouve dans Bernier *, nous apprend que ces Indiens connoiſſent l'art de faire jaillir l'eau dans les baſſins, de conſtruire des canaux, des caſcades, & d'autres pieces d'eau.

Jardin du Roi.

* Tome III. p. 140.

Les Kashmiriens ſont plus ſpirituels & plus induſtrieux qu'aucun autre peuple de l'Inde. On vante leur talent pour la poéſie. Ils excellent dans les ouvrages de tabletterie, ſur leſquels ils appliquent l'or & le vernis avec une adreſſe particuliere. Ils fabriquent des draps légers, fort recherchés dans toutes les Indes. On les nomme *Chales*. Les uns ſont d'une laine très-fine du pays, & les autres de poil de chevre. Ils ſurpaſſent la fineſſe

Induſtrie des peuples de Kashmire.

du caſtor. Bernier, qui trouva le moyen d'apprivoiſer quelques femmes du pays, en leur diſtribuant des confitures & des roupies, fait un grand éloge de leurs charmes, & ne craint point d'aſſurer qu'il y a ici *d'auſſi beaux viſages qu'en aucun lieu de l'Europe.*

XXXIV. KAKARS. Bernier regarde Kashmire comme la derniere province de l'Indoſtan, du côté du Nord. Rhoe & Terri, deux autres célebres voyageurs, font mention d'une autre contrée, qu'ils appellent *Kakars*, ou *Kakares*, & qu'ils placent au delà de Kashmire, du côté de la Tartarie, dont elle eſt ſéparée par le Mont Caucaſe. Ils la repréſentent comme un grand pays, fort montagneux, qui n'a que deux villes conſidérables, *Dankali* & *Purhola.* C'eſt tout ce qu'ils nous apprennent de cette province, qui eſt traverſée par l'Indus, qui prend ſa ſource dans ces quartiers. Province de Kakars.

Kabul, ſituée au delà de ce fleuve, & limitrophe de Kakars, ne doit plus être comptée parmi les provinces de l'Empire Mogol, depuis la ceſſion qui en a été faite à Thamas Koulikan en 1739. Nous renvoyons ſa deſcription

à l'article de la Perſe, en obſervant néanmoins que les Indiens l'ont toujours regardée comme un ancien domaine de leur pays, & qu'ils en faiſoient autrefois un tel cas, qu'ils ne reconnoiſſoient leurs Princes que lorſqu'ils y avoient été couronnés. Ils lui donnent le nom de *Zabliſtan*; & celui de *Kaboul*, ou de *Kiaboul*, à ſa capitale, qui eſt une ville bien bâtie, & bien fortifiée.

CHAPITRE VII.

Du Gouvernement Civil & Militaire de l'Empire Mogol.

ARTICLE PREMIER.

De l'Empereur & de ſes principaux Miniſtres. Ordre établi pour le Gouvernement civil.

TOUTE l'autorité réſide ici dans la perſonne de l'Empereur, qui jouit de la plénitude du deſpotiſme. Il communique une partie de ſon pouvoir à trois ou quatre Miniſtres, qui gouvernent l'Etat en ſon nom. Il n'a

point d'autre conſeil. Le plus diſtingué de ces Miniſtres eſt l'*Itimad-Ud-Deoulet*, dont la dignité répond à celle de grand Viſir. Mais ce n'eſt ſouvent qu'un vain titre d'autorité, que l'Empereur confere à un Prince de ſon ſang, ou au pere de quelque Sultane favorite, auquel on abandonne les grands appointemens de cet emploi, ſans lui permettre d'en exercer les fonctions. Après cette charge, les plus conſidérables ſont celles de grand Tréſorier, & de Receveur général de l'Empire. Le premier paye les penſions, les appointemens des Officiers de la Couronne, la ſolde des troupes, & les autres dettes de l'Etat. Le ſecond préſide à la levée des impôts, des tributs, des revenus ordinaires du Domaine. Un troiſieme Officier, mais d'un ordre moins diſtingué, eſt chargé de recueillir la ſucceſſion de ceux qui meurent au ſervice du Prince. Comme ils ne vivent que de ſes bienfaits, leur héritage eſt cenſé leur appartenir. La même coutume s'obſerve dans l'Empire Ottoman.

Miniſtres d'Etat.

L'Empereur adminiſtre en perſonne la juſtice dans les villes où il réſide. Il tient ſon tribunal dans une ſalle du

Tribunal de l'Empereur.

palais, que Bernier nomme *Amkas*, c'eſt-à dire, lieu d'aſſemblée, & que Rhoe appelle *Durbal* & *Jarneo*. C'eſt-là qu'il donne audience aux grands & aux petits. Jehan-Guir, Aurengzeb, & d'autres Monarques ſe rendoient régulièrement dans cette ſalle trois fois le jour, le matin, à midi, & le ſoir. On leur apportoit les requêtes que le peuple préſentoit de loin. L'Empereur les liſoit, faiſoit approcher les ſupplians, & leur rendoit juſtice. Quelquefois il avoit pour aſſeſſeurs quelques Cadis. Les affaires d'Etat ſe traitoient dans la même aſſemblée, & toujours en public. Les délibérations étoient écrites ſur un regiſtre, que chacun avoit la liberté de conſulter; de maniere que le peuple n'étoit pas moins inſtruit des affaires politiques que les Miniſtres. Outre ces trois audiences, les Empereurs deſcendoient après leur ſouper au *Gouzalkan* (*a*), autre ſalle du palais, où ils tenoient une eſpece de cercle. L'entrée de ce lieu n'étoit ouverte qu'aux premiers Seigneurs de l'Empire; mais ils étoient obligés de s'y rendre, ainſi qu'à l'Am-

Rhoe, Bernier, *ubi ſuprà.*

(*a*) C'eſt ce que Bernier nomme *Goſel-Kanay*.

kas, ſous peine d'amende. Les Sultans eux-mêmes ſe faiſoient une loi d'aſſiſter réguliérement à ces aſſemblées, & l'on aſſure qu'Aurengzeb, dans ſes plus dangereuſes maladies, ſe montroit au peuple, du moins une fois le jour, dans la crainte que le ſeul bruit de ſa mort ne causât quelque révolution dans l'Empire. Je ne ſais ſi tous ces uſages s'obſervent encore aujourd'hui.

Autres Tribunaux particuliers.

La juſtice s'adminiſtre à peu près de la même maniere dans les autres lieux du royaume. Les Vicerois des provinces, les Gouverneurs des villes, les chefs des ſimples bourgades, font chacun dans leur diſtrict ce que l'Empereur fait dans Agra ou dans Dehli, & jouiſſent d'un pouvoir qui n'eſt guere moins deſpotique. Néanmoins chaque ville, indépendamment de ſon Gouverneur, dans lequel réſide la plénitude de l'autorité, a deux Magiſtrats particuliers, dont l'un s'appelle *Kutual*, & l'autre *Cadi*. Le Kutual fait les fonctions de Juge de police & de grand Prévôt. Le principal devoir de ſa charge eſt de réprimer l'ivrognerie, de détruire les cabarets & les autres maiſons de débauche, d'empêcher les querelles & les aſſemblées nocturnes,

Le Kutual.

de veiller au maintien de l'ordre. Il entretient dans tous les quartiers un grand nombre d'eſpions, dont les plus redoutables ſont les *Alarcos*, eſpece de valets publics, qu'on emploie ici à balayer les maiſons, & que cet office met à portée de ſavoir ce qui ſe paſſe dans l'intérieur des familles. Le Kutual fait toutes les nuits la ronde dans la ville. Il eſt encore chargé de veiller à la ſûreté des chemins, & il eſt reſponſable de tous les vols qui ſe commettent dans l'étendue de ſon diſtrict, à la campagne comme à la ville.

Le Cadi. Le Cadi a la direction de certaines affaires particulieres. C'eſt lui qui préſide aux formalités du mariage : il juge des divorces : il prononce ſur les diſputes de religion, & ſur certains points de diſcipline : ſon autorité ne s'étend guere au delà de ces matieres. Au reſte, il eſt libre à chaque particulier de décliner la juriſdiction du Kutual ou du Cadi, & de recourir directement ou au Gouverneur de la ville, ou au Viceroi de la province, ou à l'Empereur même. Le droit de condamner à mort n'appartient qu'aux premiers Juges, & ceux-ci, ſuivant les ſtatuts d'Ekber, doivent avoir

approuvé trois fois leur ſentence, à trois jours différens avant de la faire exécuter.

Les Indiens idolâtres, ceux même qui ſont ſoumis à des Magiſtrats Mogols, ſont jugés ſuivant leurs loix. Une longue habitude de l'eſclavage les rend ſi dociles, qu'ils ne donnent aucun embarras à leurs conducteurs. Les plus heureux ſont ceux qui ont pour Gouverneurs des Rajas, & des Princes originaires du pays. Leur empire eſt beaucoup plus doux que celui des Vicerois Mogols. Ceux-ci ſont quelquefois de terribles exécutions dans leur département. Rhoe, dans un voyage qu'il fit à la ſuite de l'Empereur, rencontra dans un ſeul canton les corps de cent brigands qui venoient de ſubir le dernier ſupplice. Quelques jours après il trouva ſur la même route un chameau chargé de trois cens têtes de rebelles, que le Gouverneur de Kandahar envoyoit au camp Impérial, pour être préſentées au Grand Mogol.

Sévérité du Gouvernement.

ARTICLE II.

Ordre pour le Gouvernement Militaire.

Etat des troupes du Mogol.

LEs principales forces de l'Empereur Mogol conſiſtent dans la nombreuſe cavalerie qu'il entretient. On aſſure qu'il fournit tous les ans les fonds néceſſaires pour la paye d'un million de cavaliers ; mais il y a lieu de croire que ce nombre n'eſt jamais complet. Par exemple, le Raja de Patan reçoit annuellement de quoi ſoudoyer cinq mille chevaux, à raiſon de deux cens roupies * par maître, & néanmoins il n'en a pas ſur pied plus de quinze cens. Salmon, jugeant des autres contrées ſuivant cette proportion, ne croit pas qu'il y ait dans le pays plus de trois cens mille cavaliers effectifs. Le dénombrement fait par un Ecrivain (*a*), dont l'exactitude eſt connue, répond au calcul de Salmon.

Cavalerie.

* 450 livres.

Garde de l'Empereur.

Premiérement dans quelque lieu que ſoit le grand Mogol, il a toujours une garde de cinquante mille cava-

(*a*) L'Auteur de l'*Introduction à l'Hiſtoire de l'Aſie*,

liers. On ne parle point ici de ſes gardes à pied, dont le nombre eſt une fois plus fort. Cette multitude prodigieuſe de ſoldats le ſuit par-tout, & monte la garde aux environs du palais, tantôt à Dehli, tantôt à Agra, les deux principales réſidences du Prince. Lorſqu'il abandonne une de ces villes, ſon abſence y répand la ſolitude, & ſi l'on excepte le quartier des Banians, & quelques rues marchandes, le reſte a l'air d'un lieu dépeuplé, & d'un camp déſert, qu'une groſſe armée auroit quitté. Quand le Grand Mogol voyage, ce cortege nombreux l'accompagne, & campe autour de la tente Impériale. Rhoe nous donne une très-grande idée de ces camps Mogols, qu'il appelle de grandes *cités portatives*. On les éleve en trois ou quatre heures, & leur circuit embraſſe un terrein plus ſpacieux que celui de la plus grande ville de l'Europe. On y trouve une grande affluence de vivandiers, de porte-faix, & de petits marchands de toute eſpece. Les rues & les tentes ſont alignées, & la diſtribution des boutiques & des marchés eſt ſi bien entendue, que chacun trouve ſous ſa main ce qui lui eſt néceſſaire. Chaque troupe ſait à quelle

Hiſt. des voyages, T. X. p. 232.

Deſcription d'un camp Impérial.

Ibid. p. 33. & 37.

distance du quartier du Roi ſes tentes doivent être placées, & la quantité de terrein qu'elles doivent occuper. Toute l'enceinte du camp a la forme d'un fort, revêtu de boulevards & de courtines. Les pavillons de l'Empereur ſont au centre. Perſonne ne peut en approcher qu'à la portée du mouſquet. Rhoe, qui trouva leur diſtribution ſemblable à celle d'un vaſte Palais, vit au milieu d'une cour un trône de nacre de perles, placé ſous un dais de brocard d'or, qui avoit pour ſoutien deux colonnes, dont les chapitaux & les extrémités étoient d'or maſſif. L'Empereur s'y laiſſoit voir tous les matins, mais ſans donner audience pour aucune affaire. Il tenoit le ſoir un *Gouzalkan*, dans lequel il travailloit avec ſes Miniſtres, ou s'amuſoit à boire avec les courtiſans. Les tentes des Omras ſont de différentes formes & de différentes couleurs. Il y en a d'auſſi vaſtes & d'auſſi décorées que les appartemens de nos plus beaux hôtels. Leur bel ordre & la variété de leurs ornemens, forment un des plus agréables ſpectacles qu'on puiſſe voir.

Corps des quatre mille Eſclaves.

La plus conſidérable de toutes les Milices qui compoſent la garde du Prince, eſt un corps de quatre mille

hommes, qu'on appelle les *Eſclaves de l'Empereur*. Leur chef, qui ſe nomme *Daroga*, eſt un Officier de marque, auquel on confie ſouvent le commandement de toute l'armée. Chaque ſoldat de cette troupe eſt marqué au front; & c'eſt delà qu'on tire les *Manſebdars* & les *Omras* de guerre. Les premiers ſont des Officiers ſubalternes : les autres compoſent l'Etat Major de l'armée, & leur grade répond à celui de nos Lieutenans-Généraux. La grandeur de la paye décide de la ſupériorité des grades. Tout Officier dont les appointemens montent par mois à mille roupies *, prend le titre d'Omras. Il eſt obligé d'entretenir, pour le ſervice militaire, un éléphant & deux cens cinquante cavaliers; mais comme ſa paye ne pourroit ſuffire à cet entretien, d'autant qu'il faut fournir au moins deux chevaux à chaque cavalier, l'Empereur y pourvoit d'une autre maniere, en aſſignant à chaque Omra quelques terres de ſon Domaine.

Omras.

* 2250 liv.

Après la compagnie des Eſclaves, les corps les plus diſtingués ſont ceux de la *maſſe d'or*, de la *maſſe d'argent*, & de la *maſſe de fer*, qui compoſent

trois autres compagnies de gardes à cheval. Ces ſoldats ſont auſſi marqués au front, & leur paye eſt plus ou moins forte, ſuivant le métal dont leurs maſſes portent le nom. On n'admet dans ces trois corps que des ſoldats d'élite; & quiconque aſpire aux premiers grades militaires, doit commencer par ſervir dans quelqu'une de ces compagnies. La naiſſance ne donne point ici de rang dans l'armée ni dans l'Etat. Le mérite ou la faveur décident de l'élévation des particuliers. On ne reſpecte guere d'autre nobleſſe que celle des Princes du ſang Impérial, & de quelques deſcendans de Mahomet, connus dans l'Indoſtan Mogol, comme dans les autres pays Mahométans, ſous le nom d'*Emirs*, & révérés dans tous les lieux où l'on ſuit les loix de l'Alcoran.

Garniſons des Provinces.

Outre cette garde, compoſée, comme on l'a dit, de cinquante mille chevaux, l'Empereur entretient dans les Provinces d'autres corps nombreux de cavalerie. On aſſure qu'il ſoudoye conſtamment dans Lahor douze mille maîtres; ſix mille dans la province d'Aſmire; dix mille dans celle de Guzarate; vingt-deux mille dans celle de

Ibid. p. 233.

Maloué, à ſavoir, quinze mille dans la ſeule ville d'Ugen, expoſée aux attaques de pluſieurs puiſſans Rajas, & ſept mille dans le reſte du pays; ſept mille dans Patan, qui eſt un diſtrict de Bengale; ſix mille dans celle de Multan; huit mille dans le territoire de Dekan; ſept mille dans celui de Barar; ſix mille dans celui de Brampour; cinq mille dans celui de Baglana; ſix mille dans celui de Nandé, & ainſi de pluſieurs autres diſtricts, dont les moins conſidérables ont un renfort de quatre mille cavaliers. Il n'y a point de petite bourgade, qui n'ait au moins deux cavaliers & quatre fantaſſins; car dans le dénombrement des troupes Mogoles, il faut obſerver que l'infanterie eſt toujours au double de la cavalerie. Avant l'invaſion de Nadir-Chah, on ne comptoit pas moins de ſoixante mille chevaux dans la ſeule province de Kabul, alors frontiere de la Perſe. Celle de Bengale, qui touche au royaume d'Arracan, en a quarante mille pour ſa défenſe. On entretient à peu près le même nombre de cavaliers ſur les frontieres de Golkonde, de Viſapour, & de Carnate, pour tenir en reſpect ces trois royaumes, qui ſont tributaires des Mogols.

Troupes auxiliaires.

Dans les besoins extraordinaires ; outre les troupes auxiliaires que les Rajas & les autres Princes tributaires de l'Empire sont obligés de fournir, chaque province double & triple ses recrues. Pour donner une grande idée des prodigieuses ressources de cet Etat, il suffit d'observer avec Mandesslo, dût-on rabattre quelque chose de son calcul, que la Province de Guzarate peut fournir seule quatre-vingt-dix mille chevaux, celle d'Orixa quatre-vingt mille, & celle de Dehli cent cinquante mille.

Mandesslo, Tom. I. p. 123.

Toute cette cavalerie est partagée en plusieurs corps, composés d'un nombre très-inégal de soldats. Les plus considérables sont de douze & de quinze mille chevaux : ils sont toujours commandés par des Princes du Sang royal, ou par les plus puissans Rajas du pays. D'autres Capitaines ont sous leurs ordres deux, trois ou quatre mille hommes, plus ou moins. Il y a des petits corps qui ne sont composés que de deux cens ou deux cens cinquante chevaux.

Divisions des troupes Mogoles.

Les recrues nécessaires pour l'entretien d'une si nombreuse cavalerie, se font dans l'Arabie, dans la Perse, &

ſur-tout dans la Tartarie. L'Inde ne produit que des chevaux rétifs, ombrageux, & ſans vigueur. On en tire tous les ans plus de cent mille de Balk, de Bockara, & de Kabul.

Infanterie. L'infanterie eſt une fois plus nombreuſe que la cavalerie, & ſe trouve diſtribuée dans les mêmes lieux, dans la proportion du double au ſimple. Ainſi ſon dénombrement n'eſt pas difficile à faire, après ce qu'on vient de dire de la cavalerie. Ces troupes de pied n'ont pas la même réputation de valeur que les gens de cheval.

Armes des Mogols. Les cavaliers ſont armés d'un arc, d'un carquois garni d'une cinquantaine de fleches, d'un javelot, d'un cimeterre, d'un poignard, & d'un petit bouclier qui eſt attaché à leur cou. Ils n'ont point d'arme à feu. Les fantaſſins ont un mouſquet, ou un arc, une pique de dix ou douze pieds, le cimeterre & le poignard. Quelques-uns portent une cotte-de-maille, qui leur deſcend juſqu'aux genoux. L'uſage des caſques eſt peu commun dans les armées Mogoles, parce que cette arme défenſive eſt trop incommode dans les chaleurs. Chaque chef fournit des armes & des habits à ſa troupe,

d'où il arrive que pluſieurs corps ſont mal équippés, & que dans un même régiment il y a beaucoup de bigarrure. La paie des ſoldats eſt auſſi à la diſcrétion des capitaines, qui ſont en poſſeſſion de faire de grandes injuſtices à leurs inférieurs. Le Prince ferme les yeux ſur leurs vexations, parce que les tréſors qu'ils accumulent par cette voie, entrent après leur mort dans ſes coffres.

Arſenal de l'Empereur.

L'Empereur a un arſenal particulier, où ſes armes ſont rangées dans le plus bel ordre. Parmi une infinité de javelines, de carquois, de ſabres, de caſques, & d'armes offenſives & défenſives de toute eſpece, on y voit deux cimeterres fameux, dont l'un s'appelle *Alam-Guir*, c'eſt-à-dire, le conquérant de la terre, & l'autre *Fate-Alam*, ou le vainqueur du monde. L'Empereur fait tous les vendredis la priere du matin dans ce lieu, pour obtenir la grace de vaincre avec ſes ſabres les ennemis de l'Alcoran, & de leur faire reſpecter le nom de Dieu.

Eléphans de guerre.

Les éléphans ſont une des principales forces des armées Mogoles. Terri fait monter leur nombre à qua-

torze mille, dont les uns ſont entretenus dans les écuries de l'Empereur, & les autres dans les maiſons des Omras. La dépenſe de chacun de ces animaux revient à dix écus par jour, en grains, en beurre, en liqueurs fortes, & en ſucre. On les aguerrit en allumant devant leurs yeux des feux d'artifice, & en les faiſant combattre contre des lions & des tigres. On leur apprend à enfoncer les portes des villes; la maniere dont on les exerce à cette manœuvre a quelque choſe de fort militaire. Ceux qu'on nourrit dans les écuries impériales ſont logés ſous de grands porches. L'Empereur leur donne des noms, ainſi qu'aux chevaux de main qui ſont à ſon uſage. L'éléphant qu'il monte, s'appelle *Aureng-Gas*, c'eſt-à-dire, Capitaine des Eléphans. Le jour qu'il eſt de ſervice, on lui met ſur le dos un ſiege magnifique, en forme de trône, où l'or & les pierreries éclatent de toutes parts. Tous les éléphans du palais ſont couverts de harnois ſuperbes, de plaques d'or & d'argent, de houſſes brodées d'or, & garnies de franges de la même richeſſe. Chacun de ces animaux a dix eſclaves.

Ibid. p. 236.

Eléphans du palais.

pour le ſervir. Les uns s'appliquent à le dreſſer, & à le rendre docile aux mouvemens de ſes conducteurs; d'autres lui attachent ſes chaînes, & veillent autour de lui, ſoit pour écarter les mouches qui pourroient l'importuner, ſoit pour le rafraîchir, en lui verſant de tems en tems de l'eau ſur le corps. Quelques-uns lui donnent ſon vin, ſon eau, ſon ſucre, & ſes autres alimens; d'autres préparent ſa litiere.

Ce qu'on doit penſer de la valeur & de la ſcience militaire des Mogols.

Les Mogols, quoiqu'un peu efféminés par le ſéjour de trois ſiecles dans le climat le plus voluptueux de l'Aſie, ne laiſſent pas d'être le peuple le plus brave de l'Inde. On auroit tort de faire tomber ſur eux le reproche de lâcheté, que nos Voyageurs imputent très-juſtement à la plupart des milices Indiennes, & de croire, ſuivant un préjugé aſſez général, que leurs armées ſont plus redoutables par la multitude que par la valeur des combattans. On a beaucoup exagéré leur défaut de diſcipline, & leur ignorance de l'art militaire. J'ai lu avec ſurpriſe dans l'Hiſtoire générale des Voyages (*a*), que

(*a*) Tome X. pag. 235.

ces peuples *n'ont pas d'ordre militaire ;* qu'ils *ne connoiſſent* point les diſtinctions *d'avant-garde, de corps de bataille, ni d'arriere-garde ; qu'ils n'ont ni front, ni file,* &c. Les Mogols connoiſſent depuis long-tems la plupart de ces manœuvres. Zingis-Khan, le premier héros de leur nation, imagina, dès ſes premieres campagnes, les diviſions d'avant-garde, d'arriere-garde, & de centre (*a*). Timur Bec obſerva le même ordre dans les marches & dans les batailles, & faiſoit pratiquer une diſcipline exacte à ſes ſoldats. Ses deſcendans, qui lui furent redevables de la conquête de l'Inde, dont ils jouiſſent encore aujourd'hui, n'ont pu perdre entiérement la trace de ces connoiſſances militaires, & ce n'eſt qu'en ſuivant l'exemple de ce Conquérant illuſtre, qu'Ekber & Aurengzeb ont étendu ſi loin les limites de leur Empire. L'art des campemens leur eſt parfaitement connu. C'eſt la premiere ſcience de ces Tartares, dont les ancêtres n'avoient d'autre habitation que des tentes. Ils ont auſſi depuis pluſieurs ſiecles l'uſage

(*a*) Voyez Petis de la Croix, dans les premieres campagnes de Zingis-Khan.

des ponts flottans pour le passage des rivieres, & Salmon ne craint point d'avancer que les Européens leur sont redevables de cette invention. Enfin, l'Auteur qui juge ici si peu favorablement de l'industrie militaire des Mogols, ne laisse pas de convenir ailleurs (*a*) que *par la discipline & l'habileté*, ils *surpassent toutes les autres nations Indiennes*; qu'ils connoissent depuis long-tems l'usage de l'artillerie, & que la plupart de leurs canons sont même plus anciens que nos pieces d'Europe.

ARTICLE III.

Des Finances.

Ancienne administration des domaines Impériaux.

EKBER fut le premier des Monarques Mogols qui mit quelqu'ordre dans les finances. Avant lui, les Souverains se réservoient l'administration économique de toutes les terres de leur empire, qu'ils s'étoient appropriées par le droit de conquête. Ils faisoient cultiver sous leurs yeux ces mêmes domaines; ils payoient leurs laboureurs; ils vendoient leurs grains;

(*a*) Hist. des Voy. *ibid.* pag. 232. & 237.

en

en un mot, ils faiſoient dans un vaſte empire ce qu'un particulier fait dans une terre qu'il entreprend de faire valoir lui-même. Ekber, dégoûté des embarras d'une telle adminiſtration, réſolut de la réformer. Il ne renonça pas à la propriété des terres, mais il en diſtribua une partie aux Omras de ſa cour, aux Vicerois, aux Gouverneurs & à d'autres Officiers de l'Empire, pour en jouir pendant leur vie, à la charge de les faire cultiver, & de payer au fiſc une contribution proportionnée à leur produit. Les profits qu'ils faiſoient dans cette régie leur tinrent lieu de toute autre gratification, & les Souverains ceſſerent alors de payer en argent la plupart de leurs Officiers; ce qui épargna beaucoup d'embarras aux adminiſtrateurs des finances.

Par qui elle fut changée.

Cette forme d'adminiſtration ſubſiſte encore aujourd'hui. Les Grands de l'Etat ne ſont proprement que les fermiers du Prince. Ils traitent à leur tour avec des fermiers ſubalternes, qui font valoir ces mêmes terres. Mais comme les uns & les autres ne donnent aux laboureurs d'autre ſalaire que la nourriture, il faut uſer de violence pour déterminer les

payſans à ce travail ingrat. Ces rigueurs font déſerter les campagnes; & pluſieurs contrées, dont le fonds ſeroit très-fertile, demeurent en friche.

Etat des revenus de l'Empire.

Malgré le peu d'induſtrie des Mogols à cet égard, les revenus que l'Empereur tire du ſeul fonds des terres, montoient à la fin du dernier ſiecle à plus de huit cens millions de nos livres. En voici l'état, tel qu'il fut dreſſé en 1697.

Introduction à l'Hiſtoire de l'Aſie, citée dans l'Hiſt. des Voy. *ubi ſuprà.*

Dehli produiſoit un *Kiurour*, vingt-cinq *leuks*, & cinquante mille *roupies* (*a*).

Agra, deux Kiurours, vingt-deux leuks, & trois mille cinq cens cinquante roupies.

Lahor, deux Kiurours, trente-trois leuks, & cinq mille roupies.

Aſmire, deux Kiurours, dix-neuf leuks, & deux roupies.

Guzarate, deux Kiurours, trente-trois leuks, & quatre-vingt-quinze mille roupies.

Maloué, quatre-vingt-dix-neuf

(*a*) La roupie, ſuivant l'évaluation d'Otter, vaut environ quarante-cinq ſols de France. Le leuk vaut cent mille roupies, ou deux cens vingt-cinq mille livres de France. Le Kiurour eſt compoſé de cent leuks, & vaut vingt-deux millions cinq cens mille livres de notre monnoye.

leuks, ſix mille deux cens cinquante roupies.

Bear, un Kiurour, vingt & un leuks, & cinquante mille roupies.

Multan, cinquante leuks, & vingt-cinq mille roupies.

Kabul, trente-deux leuks, & ſept mille deux cens cinquante roupies.

Tatta, ſoixante leuks, & deux mille roupies.

Urecha, cinquante-ſept leuks, & ſept mille cinq cens roupies.

Kashmire, trente-cinq leuks, & cinq mille roupies.

Illavas, ſoixante-dix-ſept leuks, & trente-huit mille roupies.

Dekan, un Kiurour, ſoixante-deux leuks, & quatre-vingt mille ſept cens cinquante roupies.

Barar, un Kiurour, cinquante-huit leuks, & ſept mille cinq cens roupies.

Candish, un Kiurour, onze leuks, & cinq mille roupies.

Nandé, ſoixante-douze leuks.

Baglana, ſoixante-huit leuks, & quatre-vingt-cinq mille roupies.

Bengale, quatre Kiurours.

Ugen, deux Kiurours.

Ragimohol, un Kiurour, & cinquante mille roupies.

Visapour, & une partie du Carnate; cinq Kiurours, à titre de tribut.

Golkonde, & une autre partie du Carnate, cinq Kiurours, à titre de tribut.

TOTAL.

Trois cens quatre-vingt-sept millions cent quatre-vingt-quatorze mille roupies.

L'Empereur tire d'autres revenus considérables, 1°. du tribut annuel qu'il exige par tête de tous les Indiens idolâtres; 2°. du droit de cinq pour cent qu'on leve sur toutes les marchandises qui se répandent dans le royaume; les Mahométans seuls sont affranchis de ce tribut; 3°. du blanchissage des toiles, qui paye un droit considérable; 4°. de la ferme des mines de diamans; 5°. des impositions qu'on leve dans les villes maritimes. La seule ville de Surate rend communément trente leuks pour les droits d'entrée, & onze sur le profit des monnoyes qu'on y frappe; 6°. des douanes établies dans les ports qui sont sur le Gange, & dans toute la côte de Coromandel; 7°. de l'héritage des Ministres, des Vicerois, des Gouverneurs des villes, des Généraux, des Officiers subalter-

nes, & généralement de toutes les perſonnes qui ſont au ſervice & à la ſolde du Souverain; 8°. enfin des tributs des Rajas, qui forment ſeuls un des principaux revenus de l'Empire.

Prodigieuſe richeſſe de l'Indoſtan.

On aſſure que le produit de ces différens objets égale au moins les richeſſes que l'Empereur Mogol tire du fonds des terres. Ainſi l'on peut faire monter ſes revenus annuels à ſeize ou dix-ſept cens millions de nos livres. Il eſt certain que c'eſt le plus riche Monarque de l'univers. Tout conſpire à augmenter ſes tréſors. L'Indoſtan, ſuivant la remarque de Bernier, eſt une eſpece de goufre où s'abyment toutes les richeſſes du monde. L'or y entre de tous les côtés; par les caravanes qui viennent du Tibet, de la Chine, & des autres parties de la haute Aſie; par celles qui partent de Smyrne, d'Alexandrie, & de la Perſe; par le commerce maritime de Mocka, de Babel-mandel, de Baſſora, & de Bander-Abaſſi; enfin par les flottes nombreuſes de diverſes puiſſances Européennes, qui s'empreſſent à l'envi les unes des autres, d'envoyer leurs Négocians dans ce climat: funeſte émulation, qui épuiſe l'Europe d'hom-

Lettre de Bernier à M. Colbert, citée dans ſon Hiſt. des Voyages, *ibid.*

mes & d'argent, qui diviſe ces puiſſances jalouſes, & qui fait paſſer dans l'Inde tous les tréſors qu'elles tirent du Mexique & du Pérou.

L'or, qui trouve tant de voies pour entrer dans l'Indoſtan, n'en a preſque point pour en ſortir. Ce Royaume tire à la vérité quelques marchandiſes des autres contrées Aſiatiques & de l'Europe, comme du cuivre, du plomb, des draps, des chevaux, des éléphans, des épiceries; mais il ne donne communément en échange que ſon indigo, ſon coton, & ſes toiles; & les Négocians trouvent mieux leur compte à ſe charger de ces marchandiſes, qu'à ſe faire payer en argent. La circulation eſt même médiocre dans le pays. Chacun théſauriſe, & cache ſoigneuſement ſes richeſſes, de peur qu'elles ne tentent l'avidité des gens en place. Une ſuperſtition particuliere porte les Indiens idolâtres à enfouir leur argent dans la terre. Les Empereurs entaſſent de leur côté richeſſes ſur richeſſes, & ſe plaiſent à les enfermer dans des caves ſouterraines, peu inſtruits d'une maxime très-vraie, que les Souverains ſont moins riches des tréſors qu'ils accumulent, que de ceux qu'ils font circuler. Il

arrive delà que malgré cette prodigieuſe quantité d'or, qui fond de toutes parts dans l'Indoſtan, on s'apperçoit à peine que ce pays ſoit plus riche qu'un autre; de maniere que l'argent n'eſt guere plus commun ici que dans d'autres contrées incomparablement moins riches.

Une partie de l'argent & de l'or étranger, qui entre ſur les terres du Grand-Mogol, eſt convertie en eſpeces. Les *Roupies* d'or & d'argent ſont les monnoies les plus répandues dans le commerce. La roupie d'or revenoit vers la fin du dernier ſiecle à vingt & une livres de France, & vaut aujourd'hui environ quarante livres. Son or eſt au plus haut titre. Il y avoit des demi-roupies d'or, & des quarts de roupies. La roupie d'argent peſoit trois gros, & valoit environ trente ſols tournois. Elle en vaut aujourd'hui quarante-cinq, ou cinquante. Il y avoit auſſi des demi-roupies de même métal, des quarts & des huitiemes. Toutes les pieces frappées au coin de l'Empereur ont pour marques, des deux côtés, des caracres du pays, ſans aucune autre repréſentation.

Monnoies de l'Indoſtan.

Roupies d'or & d'argent.

Les *Pagodes*, ainſi nommées parce

Pagodes.

qu'on y voit la repréſentation de ces Divinités que les Indiens appellent Pagodes, ſont une autre eſpece de monnoie d'or, qui n'a cours que dans les terres de Golkonde, de Viſapour, & du Carnate. Sa valeur, du tems de Tavernier *, étoit de quatre roupies d'argent, & ſon or étoit à fort bas titre. Les François, les Anglois & les Hollandois établis ſur la côte de Coromandel, ont mis dans le commerce d'autres pagodes particulieres, marquées à leur coin. Ils ont auſſi fabriqué des roupies. On fait mention d'une autre monnoie d'or, appellée *fanos*, qui a cours dans ces mêmes quartiers. Il y en a de pluſieurs eſpeces, & de différens prix.

* En 1665.

Les *mamoudis*, & les demi-mamoudis, ſont des pieces d'argent qui ne ſont reçues que dans la province de Guzarate. Il faut cinq mamoudis pour faire un de nos gros écus.

On fabrique dans l'Indoſtan quelques pieces de cuivre, de la valeur de deux ſols, d'un ſol, & de ſix deniers de notre monnoie. On admet auſſi dans le commerce les coquilles appellées *Koris*, qui viennent des Maldives, & de petites amandes fort ameres qu'on

tire des environs d'Ormuz & des déſerts du royaume de Lar. Il faut environ quarante amandes pour faire un *Pecha*, qui eſt une piece de ſix deniers. Les Koris ſont encore de moindre valeur; car, dans le cours ordinaire, on en donne cinquante ou ſoixante pour un Pecha.

Changeurs.

Le change eſt ici fort haut, parce qu'il y a peu de confiance dans le commerce, & que ceux qui avancent leur argent ſont ſouvent expoſés à le perdre. Les *Changeurs* s'appellent *Cheraf*. Leur nombre eſt fort grand : on en trouve juſques dans les villages. On s'en ſert pour les remiſes d'argent, & pour les lettres de change ; on leur confie des effets, ſur leſquels ils prêtent à gros intérêt ; ils avancent aux gens de guerre leur paye, & prennent dix-huit & vingt pour cent de profit pour un ſeul mois. On les appelle dans les payemens conſidérables, pour leur faire examiner les eſpeces : leur droit, dans ces occaſions, eſt de ſeize pour cent. Ils employent la pierre de touche pour la vérification des eſpeces d'or ; & pour ne point perdre les parcelles qui s'y attachent, ils les ôtent avec une balle de cire molle, mêlée de poix, dont ils

Ibid. Tom. XI. p. 689.

frottent la pierre. Au bout de quelques années ils brûlent cette balle, & recueillent l'or qui s'y trouve amaſſé. Ce rafinement d'économie eſt inconnu à nos *Changeurs*, qui ne font pas aſſez d'eſſais pour s'aviſer d'un tel expédient.

Le ſupplice des faux monnoyeurs eſt d'avoir le poing coupé. Peu de gens ſe mêlent de ce dangereux métier, & l'on voit rarement des pieces fauſſes. Mais quelques gens trouvent le moyen d'altérer les véritables, ſoit en les rognant, lorſqu'elles ſont minces, ſoit en les perçant avec un foret, lorſqu'elles ſont épaiſſes; ce qu'ils font avec tant d'adreſſe, qu'après avoir tiré une certaine quantité de métal, ils ferment parfaitement le trou, en frappant deſſus avec un petit marteau. Il n'y a que les Cherafs qui puiſſent s'appercevoir de cette fraude, & c'eſt ce qui les rend ſi néceſſaires dans tout l'Indoſtan. Toutes les pieces qui entrent dans le *Sarquet*, c'eſt ainſi qu'on nomme le tréſor du Grand-Mogol, ſont jettées dans un grand braſier. Lorſqu'elles ſont rouges, on éteint le feu, on les examine l'une après l'autre, & ſi l'on y trouve la moindre marque d'alliage, on les briſe

ſur le champ. Autant de fois qu'elles entrent dans le tréſor, on les frappe d'un poinçon, qu'on n'enfonce que dans la ſuperficie de la piece, ſans la percer entiérement. On voit des pieces qui ont ſept ou huit de ces trous ; ce qui prouve qu'elles ſont entrées ſept ou huit fois dans le ſarquet. On les enferme par milliers dans des ſacs, ſur leſquels on applique le ſceau du Grand Tréſorier.

CHAPITRE VIII.

De la Religion, des Mœurs, & de quelques Uſages particuliers des Mogols de l'Inde.

JE ne parlerai ici que des ſeuls Mogols. Ce qui concerne les *Hindoys*, relativement aux articles que je viens d'indiquer, trouvera plus naturellement ſa place dans la ſeconde Section, où je ferai connoître les nations Indiennes établies hors des limites de l'Empire Mogol.

§. I.

Culte religieux des Mogols.

Le Mahométiſme établi dans l'Inde, dès le huitieme ſiecle, par les armes victorieuſes des Arabes, y reçut de nouveaux accroiſſemens vers l'année 1400, lorſque Timur-Bec introduiſit ſes Mogols dans cette contrée. De tous ſes ſucceſſeurs, aucun ne témoigna plus de zele qu'Aurengzeb pour la propagation de l'Alcoran. Ce culte domine aujourd'hui avec autorité dans l'Indoſtan Mogol. C'eſt la Religion des Empereurs, des Vicerois, & de tous les Grands du Royaume. On ne parvient à aucun emploi conſidérable, ſans la profeſſer.

Secte des Mogols.

Les Mogols ſuivent, comme les Perſans, la Secte d'Ali, avec quelques différences dans l'interprétation de l'Alcoran. Les uns & les autres ſont traités de ſchiſmatiques par les Turcs, qui ſuivent la Secte d'Omar. Ils obſervent le Ramadan, qui dure trente jours, & pendant lequel ils pratiquent un jeûne rigoureux, qui ne finit qu'après le coucher du ſoleil. Ils font la priere cinq fois le jour; ils ſont fideles aux ablu-

Ibid. Tom. X. p. 250. & *ſuiv.*

Pratiques religieuſes.

tions légales, à la ſanctification du Vendredi, & à d'autres pratiques religieuſes qui s'obſervent dans toutes les ſectes Muſulmanes. Ils ont quelques fêtes, qui ne leur ſont communes qu'avec les Perſans, & avec les autres diſciples d'Ali. Ils en célebrent une au mois de Juin en mémoire d'Abraham & d'Iſmaël. On y ſacrifie un grand nombre de boucs, qui ſe mangent enſuite avec de grandes cérémonies. Ils ont une autre fête conſacrée à deux Martyrs de leur Religion, *Haſſan* & *Huſſein*, fils de leur Patriarche Ali, qui étant partis de l'Arabie pour prêcher l'Alcoran dans l'Inde, furent maſſacrés par les Gentils, vers la côte de Coromandel. On la célebre le 10 de la nouvelle lune de Juillet, jour de leur martyre. Voici ce qu'on nous apprend de particulier touchant cette fête, qui eſt conſacrée à pleurer la mort de ces deux illuſtres Muſulmans. » On porte en proceſſion deux cercueils avec des trophées d'arcs, de fleches, de ſabres & de turbans. *Le peuple ſuit*, en chantant des cantiques funebres. Quelques-uns danſent & ſautent autour des cercueils. D'autres eſcriment avec des épées nues. D'autres crient de toute leur

Fêtes Mogoles.

force, & font un bruit effrayant. D'autres ſe *percent le viſage & les bras* avec des couteaux ou des poinçons, qui font couler leur ſang le long des joues & ſur leurs habits. On juge du degré de leur dévotion par celui de leur fureur. Ces proceſſions ſe font dans les principaux quartiers & dans les plus belles rues des villes. Vers le ſoir on expoſe dans la grande place du marché, des figures de paille ou de papier, ou d'autre ſubſtance légere, qui repréſentent les meurtriers de ces deux Saints. Une partie des ſpectateurs leur tirent des fleches, les percent d'un grand nombre de coups, & les brûlent au milieu des acclamations du peuple. Cette cérémonie réveille ſi furieuſement la haine des Maures *contre les Idolâtres*, que *ceux ci* prennent le parti de ſe tenir renfermés dans leurs maiſons. Ceux qui oſeroient paroître dans les rues, ou *aux* fenêtres, s'expoſeroient au riſque d'être maſſacrés * ». Les Mogols célebrent encore au mois de Septembre une eſpece de fête Paſchale, & une autre le 25 de Novembre, qu'ils appellent *la fête de la Confraternité*, & qu'ils font principalement conſiſter dans le pardon mutuel des injures.

* Hiſt. des Voyages, *ubi ſuprà.*

Les *Metſchid*, ou Moſquées des Mogols de l'Indoſtan, ſont des édifices aſſez bas, d'une conſtruction ſolide, de forme quarrée; le toit plat, les murs d'une extrême blancheur. Elles ſont environnées de pluſieurs ſalles très-propres, & ſouvent elles ont dans leurs dépendances pluſieurs maiſons, dont les unes ſe louent au profit de la fabrique, & les autres ſervent d'habitation à l'*Iman*, qui eſt le principal Miniſtre de la Moſquée, & aux *Mullahs*, ou Prêtres, qui la deſſervent ſous ſes ordres. On y voit quelques tombes de pierre, & une chaire de Prédicateur fort baſſe, qui regarde l'Orient. Le reſte eſt nud, ſans ſtatues ni peintures. Il y a aux environs une fontaine, où les Muſulmans ſe lavent le viſage, les pieds & les mains, avant que d'entrer dans la Moſquée. A l'heure de la priere un homme, tourné à l'Orient, appelle le peuple, & crie du haut d'une tour, *Il n'y a qu'un Dieu, Mahomet eſt ſon Prophete*; ce qui eſt un ſignal pour s'aſſembler dans les Temples. Dans chaque ville il y a une Moſquée principale, où le peuple ſe rend en foule le Vendredi, qui eſt le Dimanche des Mahométans. Un Mullah monte dans

Metſchid, ou Moſquées.

une chaire ou dans une tribune, y fait la priere, & lit quelque chapitre de l'Alcoran, qu'il explique à ſes Auditeurs.

Mullahs. Les Mullahs n'ont point de revenus fixes, & ne ſubſiſtent que des libéralités volontaires qu'on leur fait, ou du produit de leurs écoles. La plupart de ces Prêtres menent une vie fort exemplaire. Il y en a de ſavans. Pluſieurs ſe conſacrent à l'inſtruction de la jeuneſſe : quelques-uns vivent dans le célibat, s'adonnent à la ſolitude, paſſent les jours & les nuits à prier, à méditer, à mortifier leur corps.

§. II.

Spectacles, amuſemens.

Combats de bêtes. On doit mettre au rang des principaux ſpectacles des Mogols les combats de bêtes, qui ſe font ici avec beaucoup d'appareil, & qui ſont beaucoup plus cruels que ceux de Siam. L'Empereur fait toujours les frais de ces grands ſpectacles, qui ſe repréſentent ſous ſes yeux, dans une place du palais d'Agra, ou dans une campagne voiſine. Il nourrit pour cela dans ſes ménageries un grand nombre de lions,

de taureaux, de léopards, de tigres, & d'autres animaux ſauvages. On a fait obſerver ailleurs qu'un de ces Monarques ſe plaiſoit à faire combattre les hommes contre les animaux, & l'on a rapporté les particularités curieuſes d'un combat de cette eſpece (*a*). Nous n'avons rien à ajouter ſur ce ſujet.

Les jours conſacrés aux réjouiſſances publiques, ſoit pour l'anniverſaire de la naiſſance de l'Empereur, ſoit pour le ſuccès de ſes armes, ſoit pour le retour de quelque ſolemnité religieuſe, ſont l'occaſion de pluſieurs fêtes brillantes, dans leſquelles on voit éclater toute la magnificence de la Cour Mogole. On procura à Bernier la vue d'une de ces fêtes, qui ſe célébroit dans l'Amkas, théâtre ordinaire de ces ſortes de ſpectacles. L'Empereur y paroiſſoit, aſſis ſur un trône d'or, qui étoit couvert de rubis, d'émeraudes & de diamans. Ce trône avoit été conſtruit ſous le regne de Shah-Jehan, qui avoit employé pour l'orner une multitude de pierreries accumulées dans ſon tréſor. On l'appelloit le *Trône du Paon*, parce qu'on y

Fêtes de la Cour.

Ibid. p. 247 & ſuiv.

(*a*) Voyez ci-deſſus, *pag.* 100.

voyoit deux de ces oiſeaux, imités en pierres fines avec beaucoup d'art (*a*). Les Omras, ſuperbement vêtus, étoient au pied du trône, ſur une eſtrade environnée d'un baluſtre d'argent. Les piliers de la ſalle étoient couverts d'une tapiſſerie de drap d'or; & le plafond étoit orné dans toute ſa longueur de pluſieurs dais fort riches. On avoit étendu ſur le pavé des tapis de ſoye. Cette ſalle étoit prolongée par une tente de même longueur & de même largeur, dreſſée en dehors, & environnée d'une baluſtrade d'argent. Ses mâts étoient de même métal, & elle étoit doublée d'une toile fine, peinte au pinceau, dont les couleurs avoient une vivacité admirable. Les portiques de la cour, où l'on avoit dreſſé cette tente, n'étoient pas moins décorés. Chaque Omra avoit orné ſon arcade, & s'étoit efforcé de ſe diſtinguer par ſa magnificence.

Cérémonie de peſer l'Empereur.

Bernier, ſans entrer dans d'autres détails, dit que cette fête dura trois jours, & qu'au troiſieme l'Empereur & les Omras ſe firent peſer dans des

(*a*) Ce trône, eſtimé quatre-vingt-dix millions, devint en 1739 la proye de Nadir-Chah, qui le fit tranſporter en Perſe.

balances d'or. On trouva que l'Empereur (Autengzeb) peſoit deux livres de plus que l'année précédente, & chacun en témoigna ſa joie par de grands applaudiſſemens. Rhoe, qui vit peſer un autre Empereur (Jehan-Guir), a rapporté des particularités curieuſes touchant cette cérémonie. On avoit placé, dit-il, une grande balance ſous une tente, dreſſée au milieu d'un beau jardin. » Les plats étoient d'or maſſif, enrichis de petits diamans, de rubis, & de turquoiſes. Ils étoient ſoutenus par des chaînes l'or, avec des cordons de ſoye pour louble ſûreté. Le fléau de la balance toit couvert de plaques d'or L'Empeeur parut, chargé d'une prodigieuſe uantité de pierreries. Il en avoit plueurs rangs au cou, aux bras, ſur ſon rban, aux poignets, avec deux ou ois bagues à chaque doigt. Il ſe mit ns un des plats de la balance, aſſis r ſes talons, comme une femme. n mit de l'autre côté, pour contreids, divers balots, qui furent chan- juſqu'à ſix fois. On dit à Rhoe ils étoient remplis d'argent, & que jour-là l'Empereur peſoit neuf mille pies. Enſuite on mit, du même

côté de la balance, de l'or & des pierreries, que Rhoe ne put voir parce qu'elles étoient enveloppées. On y mit ſucceſſivement des draps d'or & de ſoie, des toiles peintes, & d'autres étoffes précieuſes. Enfin l'Empereur fut peſé contre des épiceries, du miel, du beurre, & du bled. Aprés cette cérémonie il monta ſur ſon trône, & l'on mit devant lui des baſſins pleins de noix, d'amandes & de toutes ſortes de fruits artificiels, d'or & d'argent. Il en jetta une partie. Les plus grands Seigneurs, qui étoient les plus proches de lui, ſe traînoient par terre pour les ramaſſer. On avoit fait entendre à Rhoe que ces fruits étoient d'or & d'argent maſſif; mais l'expérience lui apprit qu'ils étoient ſi légers, que mille ne peſoient pas la valeur de deux cens francs, & l'Empereur n'en diſtribua que pour quatre ou cinq cens écus (*a*) ».

Foibles libéralités qu'il fait aux Grands.

Un ancien uſage oblige les Omras, dans ces jours de fête, d'offrir à l'Empereur des préſens proportionnés à leurs richeſſes. Les uns lui donnent des vaſes d'or, enrichis de pierreries; d'au-

Dons conſidérables qu'il exige.

(*a*) Rhoe, dans l'Hiſt. des Voyages, Tome X, page 50.

tres, des perles & des diamans de prix, ou des bourſes d'argent. Dans une viſite qu'Aurengzeb fit à ſon Grand Viſir, pendant la fête dont Bernier fut témoin, ce Seigneur lui offrit vingt-cinq mille pieces d'or, pluſieurs belles perles, & un rubis de la valeur de quarante mille écus.

Spectacle d'une Foire badine.

Bernier fait mention d'un divertiſſement fort particulier, qui accompagne ſouvent les mêmes fêtes. C'eſt une eſpece de foire, qui ſe tient dans le *Medialu*, ou Serrail de l'Empereur, par les plus jolies femmes de la Cour, qui talent dans ce lieu diverſes étoffes 'or, d'argent & de ſoie, des ouages de broderie, de beaux turbans, d'autres marchandiſes. L'Empereur arcourt toutes ces boutiques, & marande ce qu'il trouve ſous ſa main, mme un ſimple particulier. On diſte de part & d'autre ſur les prix, & uvent on en vient aux injures. Autrefois les danſeuſes, les baladines, & d'aues femmes galantes de cette eſpece, oient la liberté d'entrer ces jours-là ns le ſerrail. Aurengzeb, plus ſévere e ſes prédéceſſeurs, abolit cet uſage ncieux. Mais, pour en conſerver lque reſte, il permit aux *Kencha-*

nys, c'eſt le nom qu'on donne ici à ces filles de théâtre, de ſe rendre tous les mercredis dans la cour du Divan, pour lui faire de loin le *Salam* (*a*).

Kenchanys, ou baladines.

Le principal emploi de ces Kenchanys eſt d'aller danſer par troupes dans les maiſons où elles ſont appellées. Elles admettent parmi elles des hommes, qui jouent du tambour, de la flûte, & du hautbois. Leurs chanſons & leurs danſes ſont agréables, mais fort laſcives. Il y en a de fort riches, & qui ont ſur elles pour cinquante ou ſoixante mille francs de pierreries. La plupart ſont jolies & bien faites, parce qu'elles ſont rarement admiſes dans les troupes ſans ces deux agrémens. Leur vie eſt fort libertine. Les Omras s'en amuſent, & les traitent du reſte avec beaucoup de hauteur. Un Gouverneur d'Amadabad envoya chercher un jour une troupe de ces Comédiennes. Elles répondirent qu'elles étoient malades, & qu'elles ne pouvoient jouer ce jour-là. Il ordonna qu'elles vinſſent dans l'état où elles étoient; & comme elles refuſerent d'obéir, il ſe les fit amener par un détachement de ſes gardes.

Comment traitées dans l'Indoſtan Mogol.

(*a*) Salut à la Mogole.

Lorſqu'elles furent en ſa préſence, il leur fit trancher la tête, ſans ſe laiſſer fléchir par leurs pleurs, ni par les cris épouvantables qu'elles pouſſerent. Mandeſlo, & quelques autres étrangers, frémirent à la vue de cette horrible exécution. Le Gouverneur, qui s'apperçut de leur étonnement, ſe mit à rire, & leur dit : *Si j'en uſois autrement, je ne ſerois pas long-tems maître ici. La terreur eſt l'unique ſoutien de mon autorité.* La rigueur avec laquelle les femmes de cette profeſſion ſont traitées dans l'Indoſtan Mogol, forme un ſingulier contraſte avec l'indulgence qu'on a pour elles dans quelques pays de l'Europe. *Ibid.* p. 70.

Tavernier raconte des choſes aſſez particulieres touchant l'induſtrie des Charlatans Indiens. Ceux qu'il vit à Baroche, ville de la province de Guzarate, faiſoient rougir au feu des chaînes de fer, dont ils ſe lioient le corps à nud, ſans en reſſentir aucun mal. Ils fichoient en terre une baguette de bois, & la frottant du ſang qu'ils tiroient de leur corps en ſe coupant la chair ſous les aiſſelles, ils en faiſoient ſortir un arbuſte, qui croiſſoit à vue d'œil, & qui pouſſoit des branches, des bout- Charlatans. *Ibid.* p. 138.

geons, & des fruits. Un Miniſtre Anglican, témoin de ce preſtige, ne douta pas que ces Indiens ne fuſſent ſorciers, & menaça ſes compatriotes de leur refuſer la Communion, s'ils s'arrêtoient plus long-tems à voir de pareilles choſes : ce qui fit congédier les Charlatans.

Muſique. *Ibid.* p. 244. Les Mogols ont une muſique fort bruyante. Leurs principaux inſtrumens ſont 1°. les hautbois, dont quelques-uns imitent le ſon de la trompette, & ſont longs de huit ou neuf pieds, avec dix ou douze pouces d'ouverture par le bas : on les appelle *Karna*. 2°. Les timbales de cuivre & de fer, dont quelques-unes ont ſix pieds de diametre. La muſique de l'Empereur eſt compoſée d'une douzaine de ces hautbois, & d'autant de timbales. Tous ces inſtrumens ſe font entendre à la fois à certaines heures du jour & de la nuit, avec un fracas qui paroît d'abord fort étrange aux oreilles Européennes, mais auquel on s'accoutume avec le tems, & qui devient même agréable, ſur-tout dans l'éloignement. C'eſt l'effet que cette muſique produiſit ſur Bernier. Elle a ſes regles & ſes principes de modulation. Sa principale mélodie conſiſte

consiste dans l'art d'adoucir la rudesse naturelle des instrumens qu'elle employe. C'est à quoi s'appliquent dès leur jeunesse plusieurs gens du pays, qui deviennent dans la suite d'excellens maîtres. Je n'ai rien trouvé de particulier sur la musique vocale des Mogols.

Feux d'artifice. *Ibid.* p. 78.

Mandesso nous apprend qu'ils connoissent l'usage des feux d'artifice; qu'ils ont des fusées de différentes formes; qu'ils mettent de l'agrément & de la variété dans leurs illuminations, soit en plaçant devant les lampions des bouteilles de verres, remplies d'eau de plusieurs couleurs, soit en suspendant des lampes à des roues, qui paroissent immobiles, quoiqu'elles tournent avec beaucoup de rapidité.

Chasses Mogoles. *Ibid.* p. 101. 140. & 276.

La chasse est un autre divertissement qui leur est familier. Celle des lievres, des cailles & du menu gibier, est permise à tout le monde : on les prend ordinairement au filet. Les bêtes fauves se trouvent en grand nombre dans les bois d'Agra, de Dehli & de Lahor. Cette chasse est réservée pour l'Empereur, qui fait exactement garder tous ces lieux. Il y va quelquefois chasser à la tête de quatre-vingt ou de cent

mille hommes, qui forment une enceinte de plusieurs lieues, dans laquelle on enferme une prodigieuse quantité d'animaux de toute espece. On les resserre peu à peu, & lorsque le cercle est médiocre, on les tue à coups de fleches & de mousquets, ou avec le sabre & la demi-pique. C'est de cette maniere qu'on chasse principalement les *Nilgaus*, ou bœufs gris, que Bernier croit une espece d'élans.

Chasse des Gazelles.

La chasse des gazelles est fort amusante. Ces animaux, assez semblables à nos fans, sont très-communs dans l'Inde. Ils vont par petites troupes de cinq ou six femelles, avec un mâle à la tête, qu'on distingue à sa couleur. On les prend avec des léopards apprivoisés, qu'on mene enchaînés dans des petites charettes. On leur attache à la tête, comme à certains oiseaux de chasse, une espece de masque, fait en forme de lunettes, qui leur couvre les yeux. Lorsqu'on apperçoit une troupe de gazelles, on ôte au léopard son masque, pour lui faire découvrir sa proie, & on le délie. L'animal les guette quelque tems, fait plusieurs feintes, s'approche insensiblement, & lorsqu'il est à por-

tée, s'élance dessus, & les étrangle. On observe que lorsqu'il manque son coup, ce qui lui arrive quelquefois, il ne fait aucun mouvement pour les poursuivre, parce que son instinct lui apprend que les gazelles courent plus vîte & plus longtems que lui. Après cette expédition, le valet qui le gouverne s'approche de lui, le flatte, & lui jette quelques morceaux de viande. Ensuite prenant son tems, il lui remet son masque & sa chaîne. Les Mogols savent aussi apprivoiser des tigres pour la chasse. L'usage ordinaire est d'employer des chiens courans, qui sont un peu plus petits que les nôtres.

Chasse des Grues & du Canard.

Les grues se prennent avec des oiseaux de proie, qu'on dresse pour cet exercice. Elles se défendent contr'eux avec courage; mais comme elles n'ont pas l'adresse de se tourner, elles résistent difficilement aux efforts de plusieurs oiseaux, qui les attaquent de front & parderriere. On use d'une méthode fort simple pour prendre les oiseaux de riviere. On employe un canard vuidé & rempli de foin, qu'un habile nageur conduit, le suivant entre deux eaux, & le mêlant insensiblement avec les autres, quil prend par les pieds.

Les Mogols chaſſent quelquefois avec l'arc, & ils s'en ſervent avec tant d'adreſſe, qu'ils tuent les oiſeaux au vol. Leurs arcs ſont de corne de buſle, & leurs fleches d'une canne fort légere.

Chaſſe du Lion.

La plus curieuſe de toutes les chaſſes Mogoles eſt celle du lion. Lorſqu'on a découvert la retraite d'un de ces animaux, on l'apâte pendant quelques jours, en attachant aux environs de ſa taniere un âne, que le lion dévore avec avidité; après quoi il va boire, & revient à ſon gîte, où il reſte juſqu'au lendemain. On lui préſente ainſi ſucceſſivement pluſieurs animaux de la même eſpece, & l'on fait, dit on, avaler beaucoup d'opium au dernier, afin que ſa chair aſſoupiſſe davantage le lion (*a*). Lorſqu'il eſt endormi, les chaſſeurs tendent autour de ſa retraite de vaſtes filets, qu'ils reſſerrent par degrés. L'Empereur ſe réſerve ordinairement l'honneur de le tuer. Monté ſur un éléphant bardé de fer, & accompagné de pluſieurs gardes armés de

(*a*) Bernier a raiſon de remarquer que cette précaution ſeroit fort inutile, parce qu'un lion bien raſſaſié n'a pas beſoin de ſecours pour dormir d'un profond ſommeil.

demi-piques, il décoche plusieurs fleches par dessus les filets, jusqu'à ce qu'il blesse à mort l'animal. Dans une de ces chasses, dont Bernier fut témoin, le lion s'élança pardessus les filets, & se jetta sur un des chasseurs, dont il tua le cheval. Il fallut former une nouvelle enceinte, dans laquelle on eut beaucoup de peine à le faire rentrer. Le succès de ces chasses est d'une grande importance pour l'Empereur. « Comme c'est un heureux augure, dit Bernier, qu'il tue un lion, c'en est un très-mauvais qu'il le manque. On croiroit l'Etat en danger. Aussi *son triomphe* est-il accompagné de plusieurs grandes cérémonies. On apporte le lion mort, dans l'assemblée générale des Omras. On l'examine. On le mesure. On écrit dans les archives de l'Empire, qu'à tel jour, tel Empereur tua un lion de telle grandeur & de tel poil. On n'oublie pas la mesure de ses dents & de ses griffes, ni les moindres circonstances d'un si grand événement. »

§. III.

Mariages.

Les filles sont ici fiancées assez com-

munément dès leurs plus tendres années, mais elles n'habitent avec leurs maris que dans l'âge nubile, & lorſque le pere & la mere y conſentent. Quoiqu'elles n'aient ordinairement pour dot que leurs habits, leurs bijoux, & quelquefois deux ou trois eſclaves, les mariages ne laiſſent pas de ſe négocier
Ibid. p. 257. long-tems dans les familles. Lorſqu'on eſt convenu de tous les articles, & du jour de la célébration, on conduit la mariée ſur le bord d'une riviere, on la baigne, on la couvre de fleurs, on répand ſur elle des parfums. Le mari, ſi c'eſt un homme qualifié, monte à cheval pendant pluſieurs ſoirées, accompagné de ſes amis, & d'une ſuite nombreuſe de domeſtiques, de Muſiciens & de Farceurs. Cette cavalcade prend un long détour pour arriver à la maiſon de la jeune femme, & traverſe les principales rues de la ville. Au moment de la concluſion, le marié eſt reçu par les parens de ſon épouſe, qui le font aſſeoir ſur un tapis, à côté d'elle. Un Mullah prend un Rituel, & prononce les formules accoutumées, en préſence du Cadi, qu'on a eu ſoin d'appeller. Le mari jure devant tous les aſſiſtans, que s'il répudie ſa femme,

il lui rendra sa dot. Après ce serment, le Prêtre acheve les cérémonies prescrites, & donne aux mariés sa bénédiction. Le festin nuptial est toujours très-somptueux. Les Mogols se piquent à cet égard d'une grande délicatesse, & la table est un des principaux objets de leur dépense. Ils mangent quelquefois assis sur des bancs ou sur des sieges, mais plus ordinairement sur des nattes & sur des tapis. Le mets qu'ils estiment le plus est une sorte de pâte en petites boules, composée de semences aromatiques, & mêlée d'opium, qui les excitant d'abord à la gaîté, les étourdit ensuite, & les assoupit.

Un homme peut épouser plusieurs femmes, & congédier celles dont il se dégoûte, en leur rendant la dot qu'elles ont apportée. Tel riche négociant a un serrail dans les principales villes où ses affaires l'appellent, toujours assuré d'être bien reçu, les femmes de chaque maison s'efforçant de l'attirer & de le retenir par leurs caresses. Une femme ne peut obtenir en justice la dissolution de son mariage, à moins qu'elle ne prouve que son mari l'a battue, ou qu'il lui refuse les choses nécessaires à son en-

Loix des mariages.

tretien : lorſqu'elle ſe ſépare, elle emmene les filles, & laiſſe les garçons au mari. Si un homme ſurprend ſa femme en adultere, il eſt en droit de la tuer. L'uſage de ces Tartares eſt de fendre la coupable en deux avec leur ſabre.

Corruption des Serrails.

La ſévérité de ces loix n'empêche pas qu'il n'arrive de grands déſordres dans les maiſons des particuliers, & juſques dans le ſerrail de l'Empereur. Sous le regne d'Aurengzeb on trouva deux hommes égarés dans les jardins du palais, & l'opinion commune fut que *Rauchenara-Begum*, Sultane favorite, les avoit fait entrer dans ſon appartement, où elle les avoit tenus cachés pendant quelques jours. Après avoir épuiſé les forces du premier, elle ordonna aux femmes qui avoient favoriſé cette intrigue, de le conduire le ſoir au travers de quelques jardins, & de le faire ſortir du ſerrail. Mais ces femmes ayant pris l'épouvante, s'enfuirent, & l'abandonnerent au milieu de ces jardins, dans leſquels il erra toute la nuit, ſans pouvoir trouver aucune iſſue. Il fut pris & conduit devant Aurengzeb, qui lui fit beaucoup de queſtions, & qui n'en put tirer d'autre réponſe, ſinon qu'il étoit entré pardeſ-

ſus les murailles. L'Empereur, ſans témoigner aucune émotion, commanda qu'on le fit ſortir par le même chemin, & les Eunuques, exécutant cet ordre à la lettre, le précipiterent du haut des murs du ſerrail. L'autre eut un ſort plus heureux. Ayant confeſſé qu'il étoit entré par la porte, Aurengzeb commanda ſimplement qu'on le fit ſortir par la porte, mais il déchargea ſa colere ſur les Eunuques qui étoient chargés de garder ce poſte. Une eſclave Portugaiſe, qui avoit long-tems ſervi dans le ſerrail, raconta à Bernier ces petites anecdotes. Le même Voyageur rapporte qu'une fille attachée à la Sultane Nourmahal, femme de Jehan-Guir, fut un jour ſurpriſe entre les bras d'un Eunuque. L'Empereur la fit enterrer juſqu'aux aiſſelles, les bras attachés à un poteau, & la condamna à paſſer trois jours de ſuite dans ce ſupplice, ſans prendre aucune nourriture, la tête & les bras expoſés aux ardeurs du ſoleil. L'Eunuque fut abandonné aux éléphans, qui le mirent en pieces. *Ibid.* p. 12.

§. IV.

Cérémonies funebres.

Les funérailles se font chez les Mogols avec une grande décence. Les femmes & les parens du mort poussent pendant trois jours de grands cris. On *Ibid. p. 259.* lave le corps, on le frotte de divers parfums, & on l'enveloppe d'une toile forte, qu'on a soin de coudre. Quelques Prêtres tournent plusieurs fois autour du défunt, en prononçant des prieres, le mettent dans un cercueil, & le portent au lieu de la sépulture. Les parens & les amis, vêtus de blanc, qui est ici la couleur du deuil, suivent deux à deux, avec beaucoup d'ordre. On dépose le corps dans un caveau, sur le côté droit, les pieds tournés vers le midi, & le visage vers l'occident, du côté de la Mecque. On le couvre de quelques planches, & l'on jette un peu de terre pardessus. Après cela chacun des assistans va se laver les mains dans une citerne voisine, & revient ensuite autour du tombeau, pour y faire une courte priere, la tête couverte, les mains jointes, & le visage tourné vers le ciel. La priere achevée, on re-

tourne dans le même ordre à la maiſon du mort, où l'aſſemblée ſe ſépare. J'ai parlé ailleurs des magnifiques tombeaux, qu'on voit dans quelques Moſquées, & du goût qui regne parmi les Grands de ſe procurer de pareilles ſépultures.

§. V.

Maiſons, Meubles, Voitures, maniere de voyager.

On voit ici peu d'édifices ſomptueux. Il eſt aiſé de concevoir que cette eſpece de luxe doit être bannie d'un pays, où les fortunes ſont peu ſolides, & où perſonne n'a la propriété d'aucuns fonds. Les Mogols d'ailleurs ſemblent avoir conſervé quelque goût pour la vie errante qu'ils menoient anciennement. Les plus riches ont pluſieurs domiciles, & en changent ſuivant les ſaiſons. Le nombre de ces logemens en exclut la magnificence. Pluſieurs n'ont d'autre habitation que des baraques portatives, ou des tentes, qu'ils dreſſent dans les campagnes, & qu'ils tranſportent en divers lieux. *Ibid.* p. 253

Les maiſons des plus grands Seigneurs n'ont ordinairement que des Palais des Grands.

murailles d'argile & de terre commune, qu'on mêle enſemble, & qu'on cimente avec un mortier de chaux & de bouze de vache, qui en écarte les inſectes. On les blanchit avec une compoſition d'herbe, de lait, de ſucre & de gomme, qui leur donne beaucoup de luſtre. La plupart des toits ſont des plates-formes, où l'on ſe retire le ſoir pour y reſpirer un air frais. Du reſte ces palais ſont vaſtes, & diviſés en appartemens commodes & ſpacieux. On y voit aſſez communément de beaux jardins, avec des compartimens de fleurs & de plantes, de belles allées, des boſquets, des pieces d'eau, des cabinets de verdure, ou de maçonnerie, & quelquefois des galeries en portiques, des bains ſomptueux, & des pyramides d'une architecture délicate. Mais les plus beaux bâtimens Mogols, ſans en excepter même les maiſons royales, n'ont rien de comparable à nos palais d'Europe.

Maiſons du peuple.

Les maiſons du peuple ne ſont que de terre & de paille, avec un enduit de fiente de vache; ſans caves & ſans chambres hautes; le toit plat, fort bas, & couvert de roſeaux, les portes ſans ferrures & ſans verroux. Elles n'ont

point de fenêtres du côté de la rue, ce qui les rend fort triſtes. Les ouvertures qu'on pratique dans le côté oppoſé ſont ſans vitres.

Les maiſons de quelques Négocians ſont précédées d'une eſpece de hangar, dans lequel ils expoſent leurs marchandiſes, & où ils reçoivent les perſonnes qui viennent les viſiter. On voit quelque choſe d'approchant devant le palais de quelques Gouverneurs. Un toit avancé, que quatre piliers ſoutiennent, préſente une eſpece de halle aſſez ſpacieuſe, dans les côtés de laquelle le terrein exhauſſé de quelques pieds, forme deux banquettes où l'on peut s'aſſeoir. C'eſt dans ces ſalles que les Gouverneurs donnent leurs audiences. Dans les jours de cérémonie, elles ſont décorées ſuperbement, & ſi c'eſt le ſoir, on les éclaire d'un grand nombre de flambeaux. Dans les jours ordinaires il n'y a rien de plus ſimple que ces mêmes ſalles.

Magnificence intérieure des Palais.

Les Seigneurs Mogols, peu faſtueux dans la décoration extérieure de leurs maiſons, ornent les dedans avec autant de goût que de magnificence. Tapis ſuperbes, toiles fines, vernis précieux, riches dorures, incruſtations

de porcelaine ou de nacre, vaiſſelle d'or & d'argent, tout ſe reſſent ici de la molleſſe Aſiatique, & d'un luxe délicat. Les Omras ont toujours à leur ſuite un grand attirail de domeſtiques. Ils ont des pages, des coureurs, des gardes, une troupe de Muſiciens, & d'autres Officiers de toute eſpece; outre une foule de valets & d'eſclaves deſtinés aux plus bas offices, comme à fendre du bois, à faire des proviſions d'eau, à porter le palanquin, à conduire les chameaux, & à d'autres uſages. Leur ſerrail eſt compoſé de pluſieurs femmes, dont chacune, ſur-tout dans les conditions élevées, a ſon appartement particulier & ſes eſclaves, avec toutes les autres commodités qu'elle peut deſirer. On ſe perſuaderoit avec peine que des particuliers puſſent ſoutenir de telles dépenſes, ſi l'on ne conſidéroit que toutes les richeſſes ſont ici concentrées dans un petit nombre de familles puiſſantes; qu'on habille & qu'on nourrit un homme pour cinq ou ſix piſtoles par an; & que la plupart des domeſtiques n'exigent point d'autre ſalaire que l'entretien.

Palanquins. Les principales voitures des Mogols ſont les palanquins, eſpeces de litieres,

longues de ſix ou ſept pieds, & larges de trois, avec un petit baluſtre qui regne à l'entour. Elles ſont ſoutenues par une longue perche de bambou un peu courbée, qui traverſe leur impériale d'un bout à l'autre, & qui eſt ordinairement portée par quatre hommes, qui marchent ſur une même ligne, deux pardevant & deux parderriere. Ces chaiſes portatives contiennent pluſieurs perſonnes, qui peuvent s'y aſſeoir ou s'y coucher.

Les *Palekis*, autre voiture du pays, ſont de grandes coches, à deux roues, qui ſont tirés par des bœufs. Leur impériale, qui eſt ſoutenue par quatre colonnes, a la forme d'un toit incliné. Les uns ſont à jour, avec des rideaux, qu'on laiſſe tomber, ou qui ſe retrouſſent. Les autres ſont fermés par un treillis de cannes. Palekis.

Les Palanquins ſont principalement en uſage dans les voyages. Les porteurs vont pieds nuds, & ſe relayent. Les joueurs d'inſtrumens, les gardes, les cuiſiniers, ceux qui portent les vivres, les tentes, & le bagage, marchent à pied, aux environs de la litiere. Cette méthode de voyager eſt la plus commode, dans un pays où la nourriture

des animaux eſt difficile, & d'une grande dépenſe.

Uſtenſiles des voyageurs.

Les hôtelleries ſont ſi rares & ſi mauvaiſes dans tout l'Indoſtan, que dans les voyages un peu longs, on eſt obligé de ſe pourvoir de toutes les choſes néceſſaires à la vie. Les principaux uſtenſiles d'un voyageur, dont la condition eſt ordinaire, ſont une tente de grandeur médiocre, & un tapis de pied; une couchette ou un ſopha de cannes, avec un oreiller pour la tête; deux couvertures, dont l'une ſert de matelas, un *ſoufra*, ou nappe de cuir, ſur laquelle on mange; quelques ſerviettes de toile peinte; une batterie de cuiſine, & quelques plats, qu'on enferme dans de petits ſacs, qui s'arrangent dans un plus grand, où l'on met toutes les autres proviſions, avec les malles qui contiennent le linge, les habits, & d'autres hardes. Il faut auſſi ſe pourvoir de riz, de bonne eau, de fruits propres à ſe conſerver, & ſur-tout de limons, qui ſervent de rafraîchiſſemens aux voyageurs. Ceux qui négligent ces précautions, ſont expoſés à pluſieurs maladies, dont la plus commune eſt une eſpece de vers qui s'engendrent dans les jambes, & qui y cauſent une

Bernier, Tom. IV.

dangereuſe inflammation, accompagnée de fievre. Ces vers ſortent ordinairement d'eux-mêmes à la fin du voyage ; mais il y en a qui reſtent plus d'un an dans la plaie. Ils ſont ſi minces, qu'on les prendroit plutôt pour quelque nerf, que pour des inſectes. On s'en délivre ici comme en Afrique, en les roulant autour d'un petit bâton, & en les tirant fort doucement pour éviter de les rompre.

Maniere dont l'Empereur voyage.

Lorſque l'Empereur entreprend quelque grand voyage, il a toujours deux camps, ou deux amas de tentes, qui ſe dreſſent & qui ſe levent alternativement, afin qu'en ſortant d'un logement, il puiſſe en trouver un autre tout préparé. Delà vient le nom de *Peiche-Kané*, qui ſignifie maiſons qui précedent. Chacun de ces Péiche Kané, avec tout l'attirail qui en dépend, eſt porté par un grand nombre d'éléphans, de chameaux, de mulets, & par une multitude d'eſclaves. Les hommes portent les meubles les plus légers & les plus fragiles, comme la porcelaine de table, les bois de lit peints & dorés, les nattes & les paravents. Le grand Maréchal de la Cour regle l'alignement des camps, & trace pour le quar-

tier Impérial un quarré, dont les côtés ont chacun environ trois cens pas de longueur. Des pionniers nettoyent cet eſpace, l'applaniſſent, & y pratiquent de petites terraſſes, qui doivent ſervir d'emplacement aux tentes. Tout le terrein eſt environné de *Kanates*, ou de toiles fortes, doublées de toiles fines, peintes au pinceau. On les affermit par des cordes attachées à des piquets, & par des perches inclinées, qu'on plante deux à deux, de dix en dix pas, l'une au dehors de l'enceinte, & l'autre au dedans. On dreſſe dans cette enceinte pluſieurs tentes, dont la forme imite, autant qu'il eſt poſſible, celle du palais Impérial d'Agra. On y voit un *Amkas*, ou Divan, pour les audiences du matin; un *Goſel-Kané*, pour les aſſemblées du ſoir; une autre tente appellée *Kaluet-Kané*, ou ſalle du Conſeil privé. Au delà de ces ſalles publiques, ſont les pavillons particuliers de l'Empereur, & de ſes femmes. Ils ſont entourés de Kanates, en forme de murs, de la hauteur d'un homme. Les tentes des eunuques & des femmes de ſervice ſont diſtribuées aux environs.

Deſcription des *Peiche-Kané.*

L'Amkas & les autres principaux

pavillons ſont fort élevés. Leur toile extérieure eſt groſſe & forte, peinte en rouge, avec de larges bandes de différentes couleurs. L'intérieur eſt tapiſſé de toiles fines, ou d'étoffes d'or & d'argent. Les mâts ſont vernis ou dorés. Le plancher eſt couvert des plus belles nattes, & l'on voit dans les côtés pluſieurs ſophas, qui conſiſtent dans de petits matelas de coton, hauts de trois ou quatre doigts, revêtus des plus riches tapis, avec de grands carreaux pour s'appuyer. Chaque tente impériale a ſon dais de velours ou de brocard d'or. On y dreſſe de petits cabinets, appellés *Karguai*, formés d'ais de ſapin fort minces, peints & dorés par dehors, & tapiſſés par dedans d'étoffes précieuſes, avec des franges d'or & de ſoie. Ils ſe terminent en dôme, & leurs portes ſe ferment avec des cadenats d'argent.

Au milieu d'un des côtés du quarré vaſte, qui forme l'enceinte du quartier Impérial, il y a une grande porte, décorée majeſtueuſement, & qui ſert de principale entrée. Ses dehors ſont défendus à droite & à gauche par une ſoixantaine de petites pieces de campagne, qu'on appelle l'*artillerie de*

l'étrier, & qui tirent toutes lorſque l'Empereur entre dans ſa tente. On laiſſe toujours vuide l'eſpace qui précede cette porte. Celui qui répond aux trois autres côtés eſt occupé par des tentes qui ſervent à divers uſages. Il y en a pour les offices & pour les cuiſines ; pour les armes de l'Empereur ; pour ſon linge & ſes habits ; pour ſes chevaux de main & ſes éléphans ; pour ſes oiſeaux de proie, ſes chiens, ſes léopards, ſes lions, ſes rhinocéros & les autres animaux de ſa ménagerie ; car ces Monarques voluptueux ſe procurent dans leurs voyages toutes les commodités & tous les agrémens dont ils jouiſſent au milieu des villes, dans le ſein de leurs palais.

Tentes des Omras, & autres Officiers.

Les tentes des Omras ſont diſpoſées autour du quartier impérial. Elles doivent être moins élevées que celles du Prince : il faut que les dehors n'en ſoient pas entiérement rouges, & que leur ouverture regarde le quartier de l'Empereur. Le reſte du terrein eſt occupé par les Manſepdars, ou Officiers ſubalternes, par les ſoldats de la garde, & par une multitude de porte-faix, de vivandiers, & de petits marchands de toute eſpece, qui ſuivent toujours le

camp, & qui entretiennent les Bazars de grains, de fourrage & d'autres denrées. Ces Bazars ſont plus ou moins nombreux, ſelon le cortege qui ſuit l'Empereur dans ces voyages. Le plus grand forme une longue & large rue, qui traverſe tout le camp. On les reconnoît de loin à de hautes perches, qui ſoutiennent des étendards rouges & des queues de vaches.

Voitures de l'Empereur & de ſes femmes.

L'Empereur voyage tantôt à cheval, tantôt ſur un éléphant, tantôt dans une eſpece d'eſtrade, appellée *Tactravan*, portée par huit hommes, & qui ſe ferme avec des vitres. Les Rajas Indiens, les Omras, & les autres Seigneurs de ſa Cour le ſuivent à cheval. On porte devant l'Empereur pluſieurs figures d'argent, qui repréſentent des animaux étrangers, des mains, des balances, des poiſſons, & d'autres objets particuliers. Ces figures ſont attachées à de longues perches, & s'appellent *Courſi*.

Les Sultanes qui ſont du voyage, ſe font porter dans différentes ſortes de voitures; les unes dans des palanquins ſoutenus par des hommes; d'autres, dans des palekis traînés par des bœufs, ou dans des litieres portées par deux chameaux, ou par deux petits éléphans;

d'autres dans des *Mikdembers*, qui ſont des voitures à quatre places, faites en forme de petites tours quarrées, fermées d'un treillis de cannes, & qu'on place ſur le dos d'un éléphant. La plupart de ces voitures ſont peintes ou dorées, & couvertes d'un grand rets de ſoie, orné de franges & de houpes pendantes.

Marche pompeuſe du ſerrail

Bernier, qui ſuivit Aurengzeb dans un de ces voyages d'appareil, parle avec admiration de cette marche du ſerrail. Il compta juſqu'à ſoixante éléphans, ſuperbement équipés, qui formoient une longue file, & qui portoient un grand nombre d'eſtrades diverſement décorées. Il vit une foule d'eunuques, de femmes, & d'eſclaves de toute eſpece, dont les uns étoient montés ſur des chevaux de prix, & les autres marchoient à pied. Rauchenara-Begum, favorite du Sultan, paroiſſoit à la tête de ce pompeux cortege, portée ſur un grand éléphant du Pégu, dans un Mikdember peint en or & en azur. L'Auteur apperçut ſur le devant de la voiture, une petite eſclave qui éloignoit d'elle la pouſſiere & les mouches, avec une queue de paon qu'elle avoit à la main. Mais cette curioſité

penſa lui coûter cher. Comme il s'étoit trop approché des voitures des Sultanes, quelques eunuques du cortege fondirent ſur lui le ſabre & la canne à main, & il ne ſe tira de ce danger que par une prompte fuite. Auſſi les Mogols diſent, comme en proverbe, qu'il faut ſe garder ici de trois choſes; la premiere, de s'engager parmi de jeunes chevaux; la ſeconde, de ſe trouver dans les lieux où l'Empereur chaſſe; & la troiſieme, d'approcher trop des femmes du ſerrail.

On n'employe point aux Indes pour traîner les voitures, ou pour le tranſport des marchandiſes, les chevaux, ni les mulets. Tout ſe charge ſur le dos des bœufs & des chameaux, ou ſur des charrettes qui ſont traînées par des bœufs. Ces derniers animaux ſervent auſſi aſſez communément de monture dans les voyages. Leur allure eſt douce, & ils ſe laiſſent conduire avec la même docilité qu'un cheval, ſans autre frein qu'un cordon qu'on paſſe dans leurs narines. On ne les ferre point dans les terres unies; mais lorſqu'on les fait marcher dans des lieux rudes, on leur met des fers pour conſerver leur corne. On obſerve que les bœufs de l'Inde

Ibid. T. XI. p. 686 & ſuiv.

ont une boſſe aſſez groſſe ſur le dos. On y paſſe un collier de cuir, qui ſert pour les atteler. Les bœufs d'attelage coûtent quelquefois juſqu'à cinq cens roupies. Les plus robuſtes peuvent marcher pendant deux mois, en faiſant quinze lieues par jour. On leur donne à midi deux ou trois boules de farine, pêtrie avec du beurre & du ſucre groſſier, & le ſoir une meſure de pois concaſſés, qu'on fait tremper une demi heure dans l'eau.

Voituriers des Indes.

Un grand nombre de familles n'ont ici d'autre profeſſion que celle de louer des bœufs, de les conduire, & de tranſporter les denrées d'un pays à l'autre. Entre les *Caſtes* Indiennes, il y en a quatre qu'on diſtingue par le nom de *Mouris*, chacune d'environ cent mille ames, qui s'occupent uniquement de ce métier. La premiere ne voiture que du bled, la ſeconde du riz, la troiſieme des légumes, & la quatrieme du ſel. Ceux de la premiere tribu ont au milieu du front une marque rouge, de la grandeur d'un écu, avec une raye le long du nez, ſur laquelle ils collent quelques grains de bled. Ceux de la ſeconde ont une marque jaune, & s'attachent au nez quelques grains de riz. Ceux de la troiſieme ont une marque griſe,

griſe avec des grains de millet. Ce ſont leurs Prêtres qui leur impriment ces marques avec de la gomme. Ceux de la quatrieme n'ont d'autre diſtinction qu'un ſac de ſel, quelquefois aſſez péſant, qu'ils portent pendu au cou, & dont ils ſe frappent la poitrine à l'heure de la priere. Les uns & les autres portent en écharpe un cordon, d'où pend une petite boîte d'argent de la groſſeur d'une noiſette, qui renferme un papier myſtérieux qu'ils reçoivent de leurs Prêtres. Quelquefois ils attachent de pareilles boîtes à leurs bœufs.

Ces voituriers n'ont point de demeures fixes, & n'habitent que ſous des tentes, avec leurs femmes & leurs enfans, qui les ſuivent dans tous leurs voyages. Les uns ont cent bœufs ſous leurs ordres; d'autres plus ou moins, ſelon leurs facultés. Les voituriers de chaque tribu reconnoiſſent un chef, qui tranche du ſouverain, & qui porte au cou une chaîne de perles. Comme ils marchent ordinairement en caravanes, ils menent avec eux leurs Prêtres, qui élevent dans les lieux où l'on campe une idole en forme de ſerpent, entortillée dans une perche de ſix ou ſept pieds de haut. Le bœuf qui la porte

eſt auſſi un objet de vénération pour ces Indiens. Les femmes plient les tentes, pendant que les hommes chargent les animaux. Elles n'ont pour habillement qu'une toile légere, qu'elles roulent cinq ou ſix fois depuis la ceinture juſqu'aux pieds : le reſte eſt nud. De la ceinture en haut elles ont la peau découpée en fleurs, peintes de leurs couleurs naturelles, & qui ſemblent imiter une étoffe à ramages.

Caravanes. Les caravanes des bêtes de charge ſont ſi nombreuſes, qu'on rencontre quelquefois juſqu'à dix ou douze mille bœufs enſemble. Les chemins en ſont tellement embarraſſés, ſur-tout dans les paſſages étroits, tels qu'il s'en trouve ſouvent dans l'Indoſtan Mogol, où l'on a coutume de fermer tous les champs d'un bon foſſé, que les voyageurs ſont quelquefois arrêtés deux ou trois jours dans ces défilés. C'eſt dans ces occaſions ſur-tout que les caravanes de différente tribu, celles, par exemple, qui portent le riz & celles qui portent le bled, en viennent à de ſanglantes querelles pour le pas. En tout tems il y a entre elles beaucoup de jalouſies & d'animoſité, & leurs diſputes ſeroient encore plus fréquentes, ſi le Grand Mo-

gol n'avoit établi parmi leurs chefs une ſorte d'égalité, en leur permettant de porter au cou un collier de perles.

Les caravanes des charrettes ne paſſent guere le nombre de deux cens. Chaque voiture eſt traînée par dix ou douze bœufs, & eſcortée de quatre hommes, qui marchent à pied, deux de chaque côté. Ils tiennent par le bout deux cordes qui traverſent la charrette, & qui ſervent à la ſoutenir dans les pas difficiles, où elle ſeroit en danger de verſer.

§. VI.

Habillement des hommes & des femmes. Portrait des Mogols.

L'habillement des Mogols eſt noble & modeſte. Dans les provinces orientales, les hommes portent des robes, qui deſcendent juſqu'au milieu de la jambe, & qui ſont fermées par des nœuds, depuis le haut juſqu'en bas. Ils ont ſous ce premier habit une veſte légere, de toile ou de ſoye, qui leur ſert de chemiſe, & qui leur tombe ſur les cuiſſes. Leurs caleçons, fort amples par le haut, mais étroits par le bas, deſcendent juſqu'à la cheville du pied,

Ibid. Tome X. p. 253. & ſuiv.

Ils ſont froncés ſur les jambes, qui n'ont point d'autre chauſſure. Dans les provinces les plus voiſines de la Perſe, le peuple porte des robes ouvertes, à la Perſane, avec cette différence, que les Mogols les croiſent toujours ſous le bras gauche, & les Perſans ſous le bras droit; & que ceux-là laiſſent pendre les bouts de leur ceinture, qui eſt nouée pardevant, au lieu que les Perſans les enveloppent dans la ceinture même, qu'ils roulent autour du corps, ſans la nouer jamais. Leurs ceintures, qu'ils nomment *commerbant*, ſont ordinairement de ſoye rouge, avec des rayes d'or, ou de filets blancs, & de groſſes houpes qui pendent ſur le côté droit. Sous cette ceinture, qui eſt fort ample, ils en ont une autre plus petite, de coton blanc, à laquelle ils attachent, du côté gauche, un beau *ſyinder*, ou poignard, dont la garde eſt d'or, d'agathe, de cryſtal, ou d'ambre. Le fourreau eſt à proportion de la même richeſſe. En général toutes les perſonnes de conſidération ſe diſtinguent par la magnificence de leurs ajuſtemens. Le peuple eſt habillé d'une maniere fort ſimple, mais décente. Tous les Prêtres ſont vêtus de blanc,

Les *ſeripous*, ou ſouliers Mogols, ſont fort larges, ordinairement de cuir rouge doré, ſans attache, afin de pouvoir les quitter plus facilement, ce qu'on fait ici toutes les fois qu'on entre dans ſa chambre, ou dans un appartement étranger, pour ne point gâter les tapis & les nattes. Les Mogols ont la tête raſe, & ils la couvrent d'un turban. C'eſt une piece de mouſſeline, longue quelquefois de vingt-cinq ou trente aunes, qu'ils roulent en forme de bonnet.

Les femmes portent une juppe légere, qui leur tombe ſur les pieds, & qui n'eſt formée que d'un ſeul morceau de mouſſeline, qu'elles roulent en trois ou quatre tours de la ceinture en bas. Elles ont ſous cette juppe des caleçons, ſemblables à ceux des hommes. Dans leurs maiſons elles ne portent point d'autre habillement, ayant la tête & les pieds nuds, & le corps découvert juſqu'à la ceinture. Mais lorſqu'elles ſortent, ou qu'elles veulent ſe montrer, elles paſſent une robe, & elles mettent une écharpe pardeſſus, avec un voile. Ces habits, étant fort légers & fort larges, voltigent ſur leurs épaules, & laiſſent ſouvent à découvert leur ſein & leurs

bras. Outre les riches colliers dont elles ſe parent, & une multitude d'anneaux & de bagues qu'elles portent aux doigts, elles ont les bras chargés de cercles d'or, d'argent, d'ivoire, de verre, ou de laque doré, ſuivant les conditions. Quelques-unes en portent même au bas des jambes. Pluſieurs ſe paſſent dans le nez des bagues d'or garnies de petites perles, & portent aux oreilles d'autres bagues, ou de grands anneaux, qui leur tombent juſques ſur le ſein. Elles nouent leurs cheveux en boucles, & les laiſſent flotter ſur leurs épaules.

Les Mogols ſont en général bien faits, d'une taille haute, & d'une conſtitution robuſte. Ils ſont moins noirs que les Indiens, mais plus bazanés que les peuples les plus méridionaux de l'Europe. Ils ont conſervé une partie de la bravoure de leurs ancêtres, ce qui eſt aſſez ſurprenant dans un pays où le deſpotiſme devroit énerver tous les courages. Ils ont l'ame noble, les manieres polies, la converſation agréable & ſpirituelle. Leurs mœurs ſont douces, & ils ont en horreur les querelles. Ils ſont magnifiques dans leurs habillemens, dans leurs meubles, dans leurs

repas & dans leurs fêtes. Ils aiment paſſionnément le jeu, particuliérement celui des échecs, & une eſpece de jeu de cartes, qui n'a rien de commun avec les nôtres, & auquel ils ſe ruinent quelquefois. Ils ont un goût preſque général pour la muſique, quoique cet art ait fait peu de progrès parmi eux. Ils ſe privent en public de boire du vin, dont l'uſage eſt proſcrit par des loix ſéveres; ils ſe piquent auſſi d'un grand éloignement pour l'inceſte & pour d'autres vices groſſiers : mais dans l'intérieur de leurs maiſons ils s'abandonnent à l'ivreſſe, & aux plus infames voluptés. On aſſure qu'ils prennent ces breuvages pour s'exciter au plaiſir. Ils ont une crédulité extrême pour l'Aſtrologie judiciaire. On n'entreprend ici aucune affaire importante, ſans conſulter le *Minatzim*, ou l'Aſtrologue. Ils ont quelque goût pour les ſciences, & pluſieurs s'appliquent avec ſuccès à la Médecine, à la Phyſique & à l'Aſtronomie. Ils connoiſſent les livres d'Ariſtote, traduits en Arabe, langue très-familiere aux Mahométans de l'Inde, de la Perſe, & de la Turquie. Ils ont auſſi quelques Traités d'Avicenne, qu'ils regardent com-

me un de leurs Docteurs, parce qu'il étoit de Samarcande, ancienne capitale de l'Empire Mogol. D'autres cultivent la Poésie & la Rhétorique. Ils ont des Ecoles pour toutes ces sciences. Leur langue n'est point dénuée de force ni d'éloquence, & toutes les personnes bien nées se font une étude de l'écrire & de la parler correctement. Quoiqu'elle soit distinguée en plusieurs dialectes, elle n'est pas difficile pour les étrangers. Les Mogols écrivent comme nous de droite à gauche.

SECTION II.

PEUPLES ÉTABLIS HORS DES LIMITES DE L'EMPIRE MOGOL, DANS LA PRESQU'ISLE DE L'INDOSTAN.

CHAPITRE PREMIER.

Description de la Presqu'isle de l'Indostan.

LEs pays de l'Indostan, situés hors des limites de l'Empire Mogol, forment une Péninsule, que la mer baigne à l'Est, au Sud, & au Couchant, & qui touche du côté du Nord aux Etats du Grand-Mogol. Les anciens l'appelloient la *Presqu'isle de l'Inde en deçà du Gange*, pour la distinguer de l'autre Péninsule, qui est au-delà des rives de ce fleuve, respectivement à l'Europe. Nous lui donnerons le nom plus simple de Presqu'isle de l'Indostan. Elle s'étend depuis huit jusqu'à vingt degrés de latitude septentrionale. Sa forme est celle d'un cône renversé, dont la longueur du Septentrion au

Situation de la Presqu'isle de l'Indostan.

Sud, eſt d'environ deux cens quarante lieues. Sa baſe, qui regarde le Nord, n'a guere moins d'étendue, dans ſa plus grande ouverture; mais cette largeur diminue à meſure qu'on s'approche de ſa pointe, qui regarde le Midi, & qui n'a pas quarante lieues d'étendue.

Diviſion de ces contrées.

La côte Occidentale de la Preſqu'iſle eſt ſur cette portion de l'Océan, qui ſépare l'Inde de l'Arabie.

Côte de Malabar.

On lui donne ordinairement le nom de côte de *Malabar*. Elle s'étend depuis le Cap *S. Jean*, ſur la frontiere de Guzarate, juſqu'au Cap *Comorin*, où eſt la pointe de la Preſqu'iſle. On trouve ſur cette côte *Baçaim*, *Bombay*, *Chaul*, *Dabul*, *Goa*, *Carvar*, *Mangalor*: *Cananor*, *Calecut*, *Cranganor*, *Cochin*, & d'autres poſſeſſions, dont les plus conſidérables appartiennent aux colonies Européennes.

La côte orientale eſt ſur le Golphe de Bengale, qui ſépare la même Péninſule d'Arrakan, de Pegu, de Siam, & des autres contrées de la Preſqu'iſle ultérieure. On l'appelle la côte de Coromandel. Son étendue eſt depuis le cap Comorin juſqu'à *Bimilipatan*, ſur la frontiere d'Orixa, entre huit & dix-huit degrés. Les lieux les plus remarqua-

Côte de Coromandel.

bles ſont *Negapatan*, *Trinquebar*, *Fort S. David*, *Pondicheri*, *Sadraſpatan*, *San Thomé*, *Madras*, *Paliacate*, *Maſulipatan*. Les François & les Anglois poſſedent les plus beaux établiſſemens de cette côte.

L'intérieur de la Preſqu'iſle n'eſt occupé que par ſes habitans naturels, & peut ſe réduire à trois contrées principales, *Viſapour*, *Carnate*, & *Golkonde*. Viſapour & Golkonde s'étendent vers le Nord, & ſont contigus aux Etats du Mogol. Carnate eſt au Midi. L'intérieur de la Preſqu'iſle.

Ce pays, uſurpé d'abord par divers eſſaims d'Arabes, qui depuis le huitieme ſiecle ont ſucceſſivement inondé l'Inde, tomba vers l'année 1380 ſous la puiſſance d'une Dynaſtie de Princes Turcs, venus de Perſe, & qui s'étoient établis à Dehli quatre-vingts ans auparavant. *Mahmud Shah Naſr Addin*, le ſixieme Roi de cette Dynaſtie, étant parti de Dehli à la tête d'une puiſſante armée, ſubjugua Viſapour & Golkonde, & s'avança juſques ſur la frontiere de Carnate. Il laiſſa dans le pays *Habed Shah*, un de ſes Généraux, pour y continuer ſes conquêtes. Mais Habed, plus occupé de ſon propre agrandiſſement que des intérêts Ses révolutions. Caſtanneda, Hiſt. de la découverte des Indes, par les Portugais.

de ce Monarque, aſpira à l'indépendance, & trancha du Souverain. Madura, ſon neveu, qui hérita de ſon ambition & de ſa puiſſance, ſe révolta ouvertement, & joignit le Royaume de Carnate aux Domaines que ſon oncle avoit uſurpés. Il fit porter à ſes nouveaux Etats le nom de *Dekan*, qui ſignifie aſſemblage de pluſieurs nations.

Cet Empire ſubſiſta juſqu'au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, mais avec divers degrés de puiſſance. Dans ſon origine, c'eſt-à-dire, vers l'année 1400, il comprenoit preſque toute la Preſqu'iſle de l'Inde. Cent ans après, les Portugais ayant pénétré dans le même pays, le trouverent partagé en pluſieurs Etats. Outre l'Empereur de Dekan, il y avoit un Roi à Golkonde, un autre à Biſnagar, un à Goa, un à Calecut, &c. Vers le milieu du ſeizieme ſiecle, Ekber, cinquieme Empereur Mogol, conquit une grande partie du Dekan, & porta de rudes coups à cet Empire, que ſes ſucceſſeurs ont preſqu'entiérement détruit. Je parlerai de ſa derniere révolution dans l'Article de Golkonde.

Son état préſent.

Aurengzeb, mort en 1708, pouſſa plus loin ſes conquêtes qu'aucun de ſes

prédéceſſeurs, & ſoumit, ou rendit tributaire toute la Preſqu'iſle, à l'exception des côtes. Mais les démêlés ſurvenus entre ſes enfans, & les guerres qui déſolent cet Empire depuis un demi-ſiecle, ont fort affoibli la puiſſance des Mogols dans cette partie de l'Inde. Pluſieurs de leurs anciens vaſſaux ont ſecoué le joug : quelques Gouverneurs ſont devenus indépendans : le nombre des Princes Mores & des Nabab Indiens s'eſt augmenté ; &, quoiqu'en général ces petits Souverains ſe reconnoiſſent tributaires de l'Empereur, la plupart vivent dans l'indépendance, & ne payent le tribut, que lorſque les Généraux du Grand-Mogol viennent l'exiger à la tête d'une armée. Tranquilles depuis pluſieurs années du côté de cette puiſſance, qui eſt aſſez occupée de ſes démêlés avec la Perſe, ils ſe déchirent entre eux par des guerres ſanglantes, qui changent preſque d'un jour à l'autre la face de ce pays. Les révolutions y ſont ſi fréquentes, qu'il ſeroit impoſſible de donner une juſte idée des différentes Principautés qui le partagent ; & d'ailleurs ce détail m'entraîneroit bien au delà des bornes que je dois me preſcrire. Il ſuffit de ranger

tout ces petits Etats ſous la diviſion générale que j'ai indiquée, & de faire connoître les contrées les plus remarquables. L'intérieur de la Preſqu'iſle ſera l'objet de nos premieres recherches : nous parlerons enſuite des côtes.

ARTICLE PREMIER.

VISAPOUR.

Etendue & poſition de cette contrée.

CETTE contrée touche du côté du Nord aux provinces Mogoles de Guzarate & de Kandish, & s'étend du côté du Midi juſqu'au pays de Carnate. On peut la placer entre quinze & vingt degrés de latitude du Nord, & lui donner cent lieues de longueur. Elle eſt bornée à l'Eſt par le royaume de Golkonde, & à l'Oueſt par la côte qui s'étend depuis Bombay juſqu'à Goa. Sa largeur eſt un peu moindre que ſa longueur. Les Mogols & les Arabes la nomment *Dekan*. On l'a auſſi appellée *Cunkan*, du nom d'une de ſes Provinces maritimes, & plus ordinairement *Viſapour*, du nom de ſa capitale, qui peut paſſer pour une des plus grandes villes de l'Aſie. Mandeſlo lui donne plus de cinq lieues de circuit, en

Mandeſlo, Guyon, Salmon, Del-

comprenant les cinq fauxbourgs qui l'environnent. Elle eſt ſituée dans la province de *Cunkan*, ſur la riviere de *Mandova*, environ à quarante lieues de la mer. Ses murailles ſont d'une hauteur extraordinaire, bien bâties, & défendues par un large foſſé, & par pluſieurs batteries, où l'on comptoit vers le milieu du dernier ſiecle plus de mille pieces de canon, de différens calibres. L'ancien Palais des Rois du pays, quoique ſitué au centre de la ville, ne laiſſe pas d'en être ſéparé par une double muraille & un double foſſé. Son enceinte a plus de trois mille cinq cens pas de circuit : mais l'intérieur n'offre rien de remarquable. Toutes les maiſons ſont bâties de terre ou de bois, avec des toits de chaume, & des portes ſi petites, qu'il faut ſe baiſſer pour y entrer. La plupart des habitans ſont tiſſérands ou orfévres. Les Princes du pays profeſſent le Mahométiſme, à l'exception de quelques Rajas Indiens, établis dans le voiſinage des côtes, & dans les montagnes. Le peuple ſuit, preſque par tout, l'idolâtrie. Les Hollandois tirent beaucoup de poivre de Viſapour & de tous les villages de ſon diſtrict.

lon, Otter, &c.

Les autres villes de cette contrée ſont *Graën*, *Myrſie*, *Aurengabad*, *Doltabad*, *Chitinagor*, *Bedir*, *Gondelvai*, *Indelvai*, *Amadanagar*, *Rajapour*, &c.

GRAEN eſt ſituée ſur la grande riviere de *Corſena*, qui traverſe tout le royaume de Viſapour, & celui de Golkonde, juſqu'à Mazulipatan. Elle diviſe Graën en deux parties égales, dont chacune pourroit former une grande ville. Graën eſt au centre du Viſapour, à peu de diſtance de la capitale.

MYRSIE n'eſt qu'à ſix lieues de Graën. C'eſt une ville très-vaſte, mais mal peuplée. Elle a du côté du Nord un château conſidérable, dont les fortifications ſont ſi bonnes, qu'il s'eſt autrefois défendu contre le Grand Mogol, qui l'ayant aſſiégé avec toutes ſes forces, ne put jamais s'en rendre maître. On voit dans cette ville deux tombeaux célebres qui ont cinq ou ſix cens ans d'antiquité, & qui ſont un objet de vénération pour tous les habitans du pays.

AURENGABAD doit ſon origine, ou plutôt ſon embelliſſement à Aurengzeb, qui étant Viceroi de Dekan augmenta conſidérablement cette ville,

où tous les Vicerois ont fait depuis leur réſidence. Elle eſt ſituée à 20 degrés de latitude, environ à 60 lieues de Surate. Ses rues ſont larges, & bordées de chaque côté d'un rang d'arbres. C'eſt une ville aſſez marchande, mais qui n'eſt point environnée de murailles. Entre pluſieurs édifices dont ſes Vicerois l'ont embellie, on admire principalement une magnifique Moſquée, qu'Aurengzeb fit conſtruire, pour ſervir de tombeau à une de ſes femmes, qui finit ſes jours dans cette ville.

DOLTABAD eſt un peu plus vers le Nord qu'Aurengabad, & touche à la province de Guzarate. C'étoit autrefois une ville très-forte, & très-floriſſante par ſon commerce. Mais les guerres l'ont ruinée, & tout ſon commerce a paſſé à Aurengabad.

CHITINAGOR eſt au Midi d'Aurengabad, environ à dix-huit milles de diſtance. On y voit une fameuſe Pagode, & un beau palais, mais qui n'eſt point entiérement achevé, parce que la mort ſurprit le Raja qui le faiſoit conſtruire.

BEDIR, autre grande ville, bien bâtie & bien fortifiée pour le pays, eſt

principalement remarquable par le nombre de ſes Pagodes, où l'on ne voit que des Idoles monſtrueuſes. Ce lieu eſt le théâtre d'une infinité de ſuperſtitions.

GONDELVAI & INDELVAI ſont encore deux villes conſidérables, ſituées ſur les confins de Golkonde. On y fabrique les meilleures lames de toute l'Inde.

AMADANAGAR eſt à dix-huit degrés de latitude. C'étoit autrefois la réſidence d'un roi particulier.

RAJAPOUR eſt ſituée ſur une petite riviere du même nom, qui n'eſt qu'à quatre lieues de la mer. Les grandes barques y remontent facilement pendant le flux : mais quand la mer ſe retire, il reſte ſi peu d'eau dans la riviere, qu'on la traverſe à gué. A ſon embouchure elle ne reçoit pas de navires au deſſus de cinq cens tonneaux. Les Anglois & les François ont eu un comptoir dans ce lieu. Il y a aux environs une ſource d'eau chaude, également ſalutaire pour ceux qui s'y baignent, & pour ceux qui viennent boire ſes eaux. Les montagnes & les forêts voiſines ſont remplies de ſinges, qui viennent familiérement juſques dans les maiſons, parce que les habitans ont une vénéra-

tion particuliere pour ces animaux. Les François, qui trouvoient cette familiarité incommode, en tuoient quelques-uns, mais en ſe cachant des Indiens, de peur qu'on ne leur fît un crime de ces meurtres. On recueille dans le pays beaucoup de poivre & de ſalpêtre, & l'on y fabrique des toiles très-fines. Cette ville appartenoit vers le milieu du dernier ſiecle au fameux Sevagi, qui poſſédoit dans le même canton pluſieurs places fortes, dont il s'étoit formé un petit Etat. Ses garniſons faiſoient des courſes continuelles dans le pays, & juſques ſur les terres du Mogol.

Avant que de quitter le Royaume de Viſapour, & de paſſer à la deſcription du Carnate, je dois dire quelque choſe des montagnes de *Gate* & de *Balagate*, qui regnent dans l'étendue de ces deux royaumes, & qui coupent la Preſqu'iſle de l'Indoſtan dans toute ſa longueur du Nord au Sud. Elles ſont communément à trente lieues de la mer, & dans certains endroits à un plus grand éloignement. Elles ſont habitées par un peuple fier & belliqueux, partagé en pluſieurs tribus, qui ont chacune leur Raja particulier. C'eſt un aſyle que

Montagnes de Gate & de Balagate.

Indiens de ces quartiers.

les Indiens de ces quartiers se sont procuré dès le tems de l'irruption des Arabes & des Turcs, & sur-tout depuis celle des Mogols. Forcés d'abandonner à leurs vainqueurs les plaines fertiles qu'ils habitoient, ils se sont retirés dans ces montagnes incultes, où ils vivent pauvrement, mais dans une indépendance qui les console de tous les autres biens qu'ils ont perdus. L'intérêt, la Religion, & des malheurs communs, unissent étroitement tous les Rajas de ce canton, qui sont toujours en guerre avec les anciens oppresseurs de leur liberté. Ils font des courses continuelles sur les terres du Grand-Mogol, qui malgré toute sa puissance n'a pu encore les réduire. Les Mahométans les traitent de barbares & de brigands; mais tous les Européens de la côte se louent de leur douceur, & de leur bonne foi. C'est parmi ce peuple qu'on voit régner dans toute leur pureté les anciens usages, les loix, & les excellentes mœurs des premiers Indiens: Ils vivent dans une parfaite union: ils chérissent tendrement leurs Rajas, qu'ils regardent moins comme des Rois, que comme les chefs d'une nombreuse famille. Chacun suit paisi-

blement la Religion que ſa tribu profeſſe, & ne condamne point celle des autres tribus. Les différentes ſectes qui partagent leur culte ſont ſi peu jalouſes de faire des proſélytes, qu'un homme qui voudroit abandonner la ſienne ne ſeroit point reçu dans une autre, à moins qu'il ne prouvât que ſes ancêtres ont toujours ſuivi ce dernier culte. Dans la forme des habillemens & des habitations ils ne conſultent que le ſeul beſoin, & l'inſtinct naturel qui porte à ſe garantir des injures de l'air. Ils uſent des alimens les plus ſimples, du riz, du lait, des fruits, & de quelques racines, qu'ils apprêtent toujours de la même maniere. L'eau eſt la ſeule boiſſon en uſage dans les conditions honnêtes : le menu peuple boit quelquefois de l'Arak, mais jamais avec aſſez d'excès pour tomber dans l'ivreſſe. Ce vice eſt en horreur parmi eux. Ils ont le même éloignement pour les querelles, les juremens, & les blaſphêmes. On diroit que ces montagnards n'ont jamais eu de commerce avec aucune nation étrangere, tant leurs mœurs ſont différentes de celles des autres hommes. Ils ſe figurent que tous les peuples de la terre ſont généralement

Salmon, Hiſt. du Mogol

cruels & méchans, & cette opinion eſt fondée ſur les ravages que les Arabes, les Tartares, les Portugais, &c. ont cauſés dans leur pays.

Digreſſion ſur quelques autres Rajas Indiens.

J'obſerverai par occaſion qu'il y a dans l'Indoſtan Mogol pluſieurs autres caſtes Indiennes, qui ont conſervé une eſpece de liberté dans leur ancien pays. Elles ſont gouvernées par des Rajas, qui payent un tribut à l'Empereur, & qui ſont même obligés de ſervir dans ſa milice. On compte parmi les vaſſaux du Grand-Mogol quatre-vingt-quatre Princes Indiens, qui jouiſſent ainſi de la propriété de leurs petits Etats, qu'ils tranſmettent à leurs héritiers. Le plus puiſſant de ces Rajas prend le nom de *Rana*, qui ſignifie, homme de bonne mine, & ſe fait auſſi nommer *le fils de celui qui ſe ſauva du déluge*, comme ſi c'étoit une prérogative qui le diſtinguât des autres hommes. Il prétend deſcendre de l'ancien Porus. Son Etat, qu'on nomme *Zeduſſié*, & dont la capitale s'appelle *Uſepour*, eſt ſitué à peu de diſtance d'Amadabad, dans les montagnes de *Marva*, qui forment une chaîne d'environ deux cens lieues du Midi au Nord, & qui peuvent paſſer pour une extenſion des Montagnes

de Gate. On assure que le Rana peut mettre sur pied cinquante mille chevaux, & deux cens mille fantassins. C'est le seul prince Indien qui ait conservé le droit de faire porter devant lui un parasol. Le Raja de *Rator* n'est pas moins puissant : il a neuf provinces sous sa juridiction. Shah-Jehan ayant un jour menacé un de ces Princes de lui rendre visite dans ses domaines, le Raja lui répondit fiérement que le lendemain il lui donneroit un spectacle, qui pourroit le dégoûter de ce voyage. En effet il fit ranger sur les bords du fleuve vingt mille de ses Cavaliers, & priant l'Empereur de regarder du haut d'un balcon cette milice : *Tu vois sans frayeur*, lui dit-il, *la contenance de mes soldats, qui montent paisiblement la garde devant ton palais ;* mais, *si tu entreprenois de porter atteinte à leur liberté, tu ne les regarderois pas sans péril.* Shah-Jehan ne s'offensa point de ce discours, & fit même un présent à ce brave Raja.

ARTICLE II.

CARNATE.

Guyon, T. II. Lettres édifiantes, T. XI. & XV. Salmon, *ubi supra.*

CE pays eſt au midi du Viſapour ; & s'étend juſqu'au cap Comorin, en y comprenant *Maduré*, *Gingi*, *Tanjour*, *Travancor*, & d'autres petits Etats. Quelques voyageurs l'appellent *Biſnager*, *Canara*, & *Narſing*. Il eſt entre huit & quinze degrés de latitude ſeptentrionale.

Biſnagar.

Biſnagar, que d'autres nomment *Narſing* & *Chandegri*, eſt communément regardée comme la capitale du Carnate. C'eſt la plus grande ville du pays. Elle eſt ſituée ſur le ſommet d'une montagne, & elle eſt fortifiée d'une triple muraille, dont le circuit embraſſe plus de trois lieues. C'eſt-là que le principal Souverain, car il y en a pluſieurs dans cette contrée, fait ſa réſidence, dans un palais ſpacieux, & magnifiquement décoré. Il prend le titre de *Roi des Rois*, & de *mari de mille femmes*. Il poſſede pluſieurs places fortes, & il peut mettre ſur pied cent mille fantaſſins & trente mille chevaux, outre un grand nombre d'éléphans,

phans. Les Européens recherchent beaucoup ſon amitié, afin d'obtenir la liberté de commercer dans ſon pays, qui produit de l'or, de l'argent, & des pierres précieuſes. Mais il s'eſt fait une loi de ne permettre à aucun étranger de s'y établir, & tous les voyageurs qui ſont reçus dans Biſnagar, où ſe fait le principal commerce, ſont obligés d'en ſortir au bout de quelques jours. On vante beaucoup la juſtice & la douceur de ſon Gouvernement. L'idolâtrie eſt la Religion de cette contrée. On y adore particuliérement le Soleil.

Canara, *Malabar*, & *Maduré* ſont les principales régions du Carnate. Les deux premieres ſont ſituées ſur la côte occidentale. J'en parlerai dans la deſcription des lieux maritimes. Maduré eſt du côté du Sud, & s'étend juſqu'à Travancor, vers le cap Comorin. Sa capitale s'appelle *Tícherapali*, ſuivant les Mémoires des Jéſuites, & *Madura*, ſuivant Salmon, qui la place au pied des montagnes de Gate, à dix degrés de latitude. Ses autres villes ſont *Ayencolam*, *Alcatile*, *Cangivaron*, *Velours*, *Punganour*, *Carouvepondi*, *Tarcolan*, &c. Cette derniere ville appartenoit aux Rois de Golkonde vers le milieu Maduré.

du dernier ſiecle. Les Mogols l'ont ſubjuguée depuis, & l'ont preſqu'entiérement ruinée. Velours, avec tout ſon territoire, eſt ſoumis aux *Marates*, peuple belliqueux, qui eſt toujours aux priſes avec les Mogols, & qui inſulte même ſouvent les colonies Européennes. Ayencolam étoit anciennement une ville conſidérable, & n'eſt aujourd'hui qu'un gros bourg. On adore les ſinges dans ce canton. Alcantile eſt une grande ville fort peuplée, mais ſale & mal bâtie. Ses habitans rendent un culte abominable à une eſpece de Priape, qu'ils appellent *Lingan*, & portent à leur cou cette figure obſcene. On aſſure que les filles lui proſtituent ſolemnellement leur virginité, ce qui ſe fait avec des indécences qu'on n'oſe décrire.

Gingi. *Gingi* eſt une principauté particuliere, ſituée au Nord de Maduré. Elle appartient à un Raja, qui eſt vaſſal du Grand-Mogol. Ses principales villes ſont *Gingi* & *Cidambaran*. Mais ce pays eſt peu connu, quoiqu'il ſoit aſſez voiſin des habitations Européennes de la côte de Coromandel.

Tanjour. *Tanjour*, ou *Tangeor*, eſt un autre petit Etat, au nord de Gingi, qui s'é-

tend du côté de l'Eſt, vers la côte de Coromandel, & à l'Oueſt juſqu'aux montagnes de Gate. Il tire ſon nom de ſa capitale, qui eſt la réſidence du Raja de cette contrée. *Negapatan* & *Trinquebar* étoient autrefois deux villes maritimes de la même principauté; mais les Hollandois ſe ſont emparés de la premiere, & les Danois ont uſurpé l'autre.

Travancor eſt la derniere contrée du Carnate vers le Sud. *Tengapatan*, *Aniengo*, *Coilan*, & ſes autres principales villes, ont été envahies par les nations Européennes. J'en ferai mention dans la deſcription des côtes.

ARTICLE III.

GOLKONDE.

§. I.

Origine de Golkonde. Ses Révolutions.

CE Royaume mérite une deſcription plus particuliere. Son origine n'eſt pas ancienne. Il s'eſt formé du démembrement de l'Empire de Dekan, ſous le regne d'Ekber, cinquieme Empereur Mogol, mort en 1605. Tavernier, Sheldon.

Le dernier Roi de Dekan, dont les Etats comprenoient la plus grande partie de la preſqu'iſle de l'Inde, & même quelques poſſeſſions ultérieures, étant mort ſans enfans, quatre Princes du pays, qui étoient chacun à la tête d'une armée, partagerent entre eux ſon royaume. L'un s'empara des terres qui compoſent aujourd'hui l'Etat de Golkonde. L'autre prit le titre de Roi de Viſapour. Le troiſieme établit ſa puiſſance dans le pays de Doltabad, ſur les confins du territoire de Surate, & le quatrieme dans celui de Brampour ou de Kandish, qui eſt hors des limites de la preſqu'iſle de l'Inde.

Ces quatre royaumes, à la réſerve de celui de Golkonde, furent détruits en moins d'un ſiecle par la puiſſance des Mogols. Jehan-Guir, fils d'Ekber, conquit les Etats du nouveau roi de Brampour; Shah-Jehan, ceux du roi de Doltabad; & Aurengzeb, une partie du Viſapour. L'Etat de Golkonde acheta la paix de tous ces Princes, en ſe ſoumettant à leur payer un tribut.

Abdoul Cotub-Shah (*a*), qui régnoit à Golkonde vers la fin du dernier

(*a*) *Cotub-Shah* eſt un nom de dignité que prennent tous les rois de Golkonde.

ſiecle, & qui devoit être le troiſieme ou le quatrieme ſucceſſeur du Prince qui fonda cette monarchie, n'eut point d'autres enfans que trois filles. Il maria la premiere au fils aîné d'Aurengzeb, qui le força les armes à la main à lui donner cette Princeſſe, dans l'eſpérance d'unir un jour par ce mariage le royaume de Golkonde à l'Empire Mogol. Mais Abdoul choiſit pour ſucceſſeur un autre de ſes gendres, nommé *Abdalla-Houſan.* C'étoit un jeune Seigneur Arabe, dont les aventures ont quelque choſe d'intéreſſant. Son pere avoit fait fortune à la Cour de Golkonde, & le Roi l'avoit élevé aux premieres charges de l'Etat. Ce favori mourut. Le roi s'empara de ſes biens, ſuivant la coutume qui regne dans tous les pays Mahométans, & quoique ſatisfait des ſervices du pere, il réduiſit le fils à une penſion modique, & l'oublia. Abdoul avoit marié ſa ſeconde fille à un Prince Arabe, nommé *Mera-Mahmud*, & la troiſieme, qui reſtoit à pourvoir, avoit été promiſe à un autre Arabe, de haute naiſſance, appellé *Siud.* Ce jeune homme, ébloui du rang où la fortune alloit l'élever, devint d'un orgueil inſupportable. Son inſolence

Aventures d'Abdalla.

le rendit si odieux à Mera-Mahmud, & aux principaux Ministres, qu'ils résolurent de traverser ce mariage. Ils vinrent à bout de rendre sa fidélité suspecte, & ils conseillerent au Roi de jetter les yeux sur Abdalla, dont ils vanterent les bonnes qualités & les agrémens. Abdoul consentit à le voir, & le fit venir dans un lieu où il pût le considérer à son aise, sans être connu. Il parut d'abord peu satisfait de sa figure, & témoigna qu'il vouloit choisir un gendre d'une physionomie plus avantageuse. Les Ministres répondirent qu'à la vérité ses malheurs l'avoient un peu défiguré ; qu'il n'étoit pas étonnant que son visage se ressentît du mauvais état de sa fortune ; mais qu'en lui donnant de quoi vivre d'une maniere convenable à sa naissance, il reprendroit bientôt tous ses premiers agrémens. Abdoul entra dans ces raisons, & consentit à une seconde épreuve. Les banquiers de la Cour eurent ordre d'aller trouver secrétement le jeune Arabe, & de lui offrir de grosses sommes, sans lui faire connoître d'où venoient ces libéralités. Abdalla les refusa d'abord, dans la juste crainte de ne pouvoir les rendre, & de retomber dans une situa-

tion plus fâcheuſe qu'auparavant. Ils renouvellerent leurs inſtances, & ils lui firent enfin accepter trois mille pagodes, qu'il employa pour ſe procurer une belle maiſon, des domeſtiques, des chevaux, & d'autres commodités. L'opulence dont il jouiſſoit, produiſit un changement ſenſible ſur ſon viſage. On le fit voir une ſeconde fois au Monarque, qui fut charmé de ſa bonne mine, & qui réſolut de le choiſir pour ſon gendre.

Un jour qu'Abdalla étoit à ſe réjouir avec ſes amis, on vint l'avertir qu'il y avoit à ſa porte quelques grands Officiers de la Cour, avec une garde à cheval. Cette nouvelle le troubla : il congédia ſes amis & les danſeuſes, qu'il fit ſortir par une porte ſecrette, & il alla au devant des Omras. Il leur dit d'une voix tremblante qu'il n'étoit coupable d'aucune offenſe envers l'Empereur, & que ſi ſon crime étoit de vivre avec une magnificence ſupérieure à ſa fortune, il étoit prêt à rendre compte des reſſources ſecrettes & innocentes qu'il avoit trouvées. Les Omras, ſans lui dire une ſeule parole, le revêtirent d'une robe fort riche, & lui firent de profondes inclinations. Enſuite l'un

d'eux, rompant le silence, l'assura qu'ils n'avoient que des choses agréables à lui annoncer, & qu'il alloit obtenir le plus grand honneur auquel un sujet pût aspirer. On le fit monter sur un cheval superbement équipé, & on le mena au palais, où le Roi lui fit épouser sur le champ la Princesse. Dans la suite Abdoul le déclara son successeur. C'est ainsi que le trône de Golkonde a passé dans la famille Arabe qui regne aujourd'hui. On doit rapporter cette révolution aux premieres années de ce siecle.

§. II.

Situation du Royaume de Golkonde. Qualités du pays. Ses principales villes.

Salmon, *ubi supra.* Methold, Tavernier dans l'Histoire des Voy. T. IX.

Le royaume de Golkonde est borné au Levant par la côte d'Orixa, & par le golphe de Bengale; au Nord, par la même province d'Orixa; au Couchant, par le royaume de Visapour; & au Midi, par le royaume de Carnate. Salmon le place entre quinze & dix-neuf degrés de latitude du Nord; c'est lui donner quatre-vingt lieues de longueur. Sa largeur est depuis quarante jusqu'à cinquante & soixante lieues.

C'eſt un pays dont on vante la fertilité. Il produit beaucoup de riz & de bled, toutes ſortes de beſtiaux & de volailles, & les autres choſes néceſſaires à la vie. Il eſt coupé d'un grand nombre de lacs & d'étangs, dont quelques-uns doivent leur origine à l'induſtrie des Indiens. On en voit pluſieurs dans des lieux élevés, où l'on a conſtruit une chauſſée du côté de la plaine, pour retenir l'eau. Ces chauſſées ont quelquefois une demi-lieue de long. On y a pratiqué des écluſes, qu'on ouvre dans les tems de ſéchereſſe, pour arroſer les campagnes.

Le climat de Golkonde eſt fort ſain. Les mois de Mars, d'Avril, de Mai, & de Juin ſont très-chauds, ſoit à cauſe de la proximité du ſoleil, ſoit parce qu'il ſouffle un vent d'Oueſt, qui échauffe plus l'air que le ſoleil même. Les chaleurs ſont quelquefois ſi exceſſives, que dans les chambres les mieux fermées, le bois des chaiſes & des tables, eſt preſque brûlant, de maniere qu'on eſt obligé de jetter continuellement de l'eau ſur le plancher & ſur les meubles. Ceux qui ont l'imprudence de voyager dans cette ſaiſon, ſont quelquefois étouffés dans leurs palanquins. Mais ces

ardeurs violentes ne ſe font ſentir que pendant quelques jours, & ſont ordinairement tempérées par un vent frais, qui s'éleve réguliérement. La ſaiſon des pluies ſuccede à ces chaleurs, & regne pendant les mois de Juillet, d'Août, de Septembre, & d'Octobre. Les eaux qui tombent du ciel rafraîchiſſent l'air conſidérablement, & répandent la fertilité dans les campagnes. On ſeme alors le riz & les autres grains. Les pluies ne reviennent que l'année ſuivante, dans la même ſaiſon. Les quatre autres mois forment l'hiver, qui eſt auſſi tempéré que nos plus beaux printems. Les arbres ſont ici toujours verds, & produiſent des fruits dans tous les mois de l'année. On fait deux moiſſons de riz dans les campagnes, & il y a même des terres qu'on ſeme trois fois.

Les villes de ce royaume ſont peu connues, ſi l'on excepte la capitale, dont le véritable nom eſt *Bagnagar*, & quelques places ſituées ſur la côte, telles que *Maſulipatan*, *Madepollon*, *Naſiapor*, *Viſigapatan*, & *Bimilipatan*, dont la plupart ont été enlevées au Roi de Golkonde. Je parlerai ailleurs de Maſulipatan, qui eſt la plus con-

ſidérable de ces villes maritimes.

Bagnagar, que les Perſans & les Mogols appellent *Hidraband*, & que les Européens ont nommée Golkonde, la confondant avec une fortereſſe de ce nom, où les Rois font communément leur réſidence; Bagnagar fut bâtie vers le commencement du dernier ſiecle par le premier Roi de Golkonde. Ce n'étoit auparavant qu'une maiſon de plaiſance, où l'on voyoit de très-beaux jardins. Le Monarque qui jetta les fondemens de cette ville, lui donna le nom d'une de ſes femmes, qu'il aimoit paſſionnément, & qui s'appelloit *Nagar*. Bagnagar, dans la langue du pays, ſignifie le jardin de Nagar. Sa hauteur eſt à dix-ſept degrés moins deux minutes. Le pays qui l'environne eſt fort uni; mais on rencontre à quelque diſtance, quantité de grandes roches, que Tavernier compare à celles de la forêt de Fontainebleau. La ville eſt baignée par une grande riviere, qui vient du Sud-Oueſt, & qui ſe jette proche de Maſulipatan, dans le golphe de Bengale. On la traverſe ſur un grand pont de pierre, qui ne le cede guere aux plus beaux ponts d'Europe. Cette capitale eſt bien bâtie: ſes rues ſont belles, mais

Bagnagar capitale de Golkonde.

mal pavées ; ſa grandeur eſt celle de nos villes du ſecond ordre.

Elle eſt précédée d'un grand fauxbourg, nommé *Erengabad*, qui n'a pas moins d'une lieue de longueur, & qui n'eſt habité que par des marchands & des artiſans. On y voit pluſieurs temples conſidérables, dont quelques-uns ſervent de caravanſeras aux voyageurs.

Fortereſſe de Golkonde.

La fortereſſe de Golkonde eſt à deux lieues de la capitale, & doit paſſer elle-même pour une grande ville, puiſqu'on lui donne juſqu'à douze milles de circuit. C'eſt dans ce lieu que les Rois ont coutume de fixer leur réſidence. On y arrive, du côté de Bagnagar, par une grande rue, qui aboutit à une belle place, ſur laquelle eſt une des faces du palais. Cette rue eſt bordée à droite par les hôtels de pluſieurs Seigneurs, & l'on voit du même côté quelques beaux caravanſeras à deux étages. Le milieu de la façade du palais offre la vue d'un grand balcon, d'où le Roi donne audience à ſes ſujets.

On aſſure que le château de Golkonde ſurpaſſe en magnificence tous les autres palais de l'Inde. Methold prétend que l'or y brille de toutes parts, & que ce précieux métal s'y trouve

employé jusques dans les barreaux des fenêtres, & dans plusieurs autres endroits, où l'on n'employe ici que le fer. Tavernier fait mention de quelques terrasses, qui forment le toit des appartemens, & sur lesquelles il y a des appartemens suspendus, semblables à ceux de Sémiramis, avec des arbres d'une telle grosseur, qu'on s'étonne, dit-il, que les voûtes puissent soutenir un tel fardeau.

Tenara est une autre ville, située à quatre lieues de Golkonde. On y voit quatre magnifiques caravanseras, dont le plus considérable est uniquement destiné pour la Cour. Ils sont chacun accompagnés d'un grand jardin. Ces bâtimens, qui sont à double étage, & dont la construction est très-solide, consistent dans de grandes galeries, dans des salles très-vastes, & dans un grand nombre d'appartemens agréables & commodes. Les Dames y sont logées séparément. Devant chaque édifice il y a une belle place, autour de laquelle on a construit une infinité de petites cellules, pour les pauvres Voyageurs. On leur distribue tous les jours gratuitement du pain, du riz, & des légumes. Ces asyles sont ouverts à tous

Tenara.

les Etrangers, de quelque Religion qu'ils ſoient. On a l'attention de donner aux Indiens de la farine pour faire eux-mêmes leur pain, parce qu'ils ne mangent rien qui ait été préparé par d'autres mains.

Places fortes. Il y a dans le pays un grand nombre de places fortes, bâties pour la plupart ſur des roches preſqu'inacceſſibles. Methold en compte ſoixante-dix, & en nomme trois, *Cundapoli*, *Cundavera*, & *Bellum-Cunda*. Il apprit du Gouverneur même de Cundapoli, que cette place étoit défendue par ſoixante forts, qui ſe commandoient les uns les autres, & qui environnoient un grand terrein, où l'on cultivoit du riz & des arbres fruitiers. Il voulut les viſiter; mais le Gouverneur lui dit qu'il n'avoit pas lui-même le droit d'y entrer, quoiqu'il commandât dans toute la province, & que perſonne n'y étoit reçu, ſans un ordre du Prince, qui ne s'obtenoit que très-difficilement.

§. III.

Gouvernement, Conditions, Mœurs du pays.

Le Gouvernement eſt ici le même

que dans l'Empire du Grand-Mogol. Le Roi eſt maître abſolu de toutes les terres de ſon royaume : mais il les afferme à des Gouverneurs, qui les donnent eux-mêmes à bail à des particuliers. Ceux-ci en compoſent d'autres petites fous-fermes, & ces ſubdiviſions continuent ainſi juſqu'au plus bas peuple. Si un Fermier manque au payement, il eſt condamné à la baſtonnade, & ſa famille eſt caution de la dette. Methold vit expirer ſous les coups de canne un Gouverneur de Maſulipatan, qui étoit inſolvable. Les baux ſe renouvellent tous les ans au mois de Juillet ; on met alors à l'enchere les Gouvernemens, & comme ils ſe donnent au plus offrant, ceux qui les obtiennent exercent toutes ſortes de violences & d'exactions pour augmenter leur profit.

Le Roi rend la juſtice dans la forteresſe de Golkonde, du haut d'un balcon qui donne ſur la grande place. Le peuple ſe tient de bout, vis-à-vis du balcon, mais à quelque diſtance des murs du palais. Trois rangs de pieux plantés en terre, & au bout deſquels on attache des cordes qui ſe croiſent, forment une barriere, que perſonne n'oſe franchir ſans ordre. Elle tient toute la lar-

geur de la place, avec une ouverture au milieu, pour le paſſage. Deux hommes gardent cet eſpace, tenant chacun par un bout une corde tendue, qu'ils baiſſent pour laiſſer paſſer ceux qu'on admet à l'audience. Un Secrétaire d'Etat reçoit leurs requêtes, & lorſqu'il en a cinq ou ſix, il les met dans un ſac qu'on fait deſcendre du balcon avec une corde, & qu'on tire auſſi-tôt, pour l'ouvrir en préſence du Monarque.

Mahométans de Golkonde.

Les charges de la Cour, les grands Gouvernemens & les principaux emplois civils & militaires ſont entre les mains des Mahométans. Leur origine eſt mixte. Les uns deſcendent des anciens Arabes qui ont ſubjugué l'Inde, ou de ceux que la famille régnante a attirés à Golkonde : les autres viennent de cet eſſaim nombreux de Turcs, qui fonderent dans le treizieme ſiecle l'Empire de Dehli. Il y a auſſi quelques Mogols dans le pays. Mais les Indiens forment ſans contredit le plus grand nombre des habitans. Ils ſont partagés ici en quarante-quatre tribus, ſuivant une diviſion fort ancienne, qui regle conſtamment l'état, l'emploi & la condition de chaque particulier.

Indiens. Leur diviſion.

La premiere tribu eſt celle des *Bra-*

mines, qui ſont les Prêtres & les Savans du pays. Ils entendent parfaitement la ſcience des nombres. Ils connoiſſent par une ancienne tradition pluſieurs ſecrets de Médecine & de Magie, qu'ils ne communiquent jamais aux autres tribus ; ils ſont verſés dans l'Aſtronomie & dans le calcul des éclipſes. On aſſure qu'ils ont donné des Rois à la Cochinchine & au pays de Calécut. Les *Famgams* ſont d'autres Prêtres d'un ordre inférieur, qui forment la ſeconde tribu. Ils vivent de laitages & de racines ; mais ils ne mangent point d'oignons, parce qu'il s'y trouve des veines pourprées, qui ont quelque rapport avec les veines du corps humain.

La troiſieme tribu eſt celle des Marchands en gros, & des Banquiers. On les appelle *Comitis*. La quatrieme, qu'on nomme *Campovero*, eſt compoſée des laboureurs & des ſoldats. La tribu qui ſuit eſt celle des femmes proſtituées. « Elles tiennent, dit-on, cette profeſſion de leurs ancêtres, qui leur ont acquis le droit de l'exercer ſans honte. Les plus jolies ſont élevées dans l'unique vue de plaire : les unes ne ſe

livrent qu'aux hommes d'une tribu ſupérieure. Les autres ne refuſent leurs faveurs à perſonne. Les plus laides ſont mariées à des hommes de la même tribu, dans l'eſpérance qu'il naîtra d'elles des filles aſſez jolies pour réparer la diſgrace de leurs meres (*a*). Il y a tant de femmes publiques dans la capitale, dans ſes fauxbourgs, & dans la forteresſe, qu'on en compte ordinairement plus de vingt mille ſur les rôles du Deroga. Elles ne payent point de tribut; mais elles ſont obligées tous les Vendredis de ſe préſenter en certain nombre dans la place devant le balcon du roi, avec leur intendante & leur muſique. Si ce prince s'y trouve, elles danſent en ſa préſence, & s'il n'y eſt pas, un Eunuque vient leur faire ſigne de la main qu'elles peuvent ſe retirer. Le ſoir, à la fraîcheur, on les voit devant les portes de leurs maiſons, qui ſont de petites huttes, & quand la nuit vient, elles mettent pour ſignal une chandelle ou une lampe allumée. C'eſt alors qu'on ouvre toutes les boutiques où l'on vend le Tari, boiſſon tirée d'un arbre, qui eſt auſſi douce que

(*a*) Methold, dans l'Hiſt. des Voyages, Tome IX. p. 554.

nos vins nouveaux ..... Le Roi tire de l'impôt, qu'il met ſur cette liqueur, un revenu conſidérable ; & c'eſt principalement dans cette vue qu'il permet tant de femmes publiques, parce qu'elles en occaſionnent une grande conſommation. Ces femmes ont tant de ſoupleſſe, *qu'un Roi de Golkonde voulant* aller voir la ville de Maſulipatan, neuf d'entre elles repréſenterent *avec une adreſſe admirable* la figure d'un éléphant, quatre faiſant les quatre pattes, quatre autres le corps, & une la trompe. Le roi, monté deſſus, dans une eſpece de trône, fit de la ſorte ſon entrée dans la ville (*a*). »

Les marchands en détail, les orfevres, les charpentiers, les maçons, & les ouvriers de toute eſpece, juſqu'aux porteurs de palanquins, forment autant de tribus particulieres. La derniere claſſe eſt celle des *Piriayes*, dont la fonction eſt de préparer les cuirs, de faire des ſandales, & d'emballer les marchandiſes. Ils ſont ſi mépriſés, qu'on ne leur permet pas même de demeurer dans les villes, & que le moindre artiſan d'une

(*a*) Tavernier, *ibid. p.* 555.

autre tribu, qui les auroit touchés par hasard, se croiroit obligé de se laver aussi-tôt.

Mariages. Chacun se marie dans sa tribu, & le plus souvent dans sa propre famille, sans avoir égard aux degrés de parenté. Les filles n'apportent aucune dot, & l'on est même obligé de faire un présent à leur famille. La cérémonie du mariage consiste à promener en palanquin les deux époux dans les grandes rues & dans les places. Au retour, un Bramine étend un drap, sous lequel les mariés passent une jambe nue, & se pressent mutuellement le pied. Les femmes qui perdent leurs maris n'ont point la liberté d'en prendre d'autres, quand même le mariage n'auroit pas été consommé. Elles sont condamnées à passer leurs jours dans le deuil, dans la solitude, & dans la privation des plaisirs. Cette vie est si gênante, que plusieurs prennent le parti de fuir, pour s'affranchir d'une telle contrainte. Mais cette fuite est un opprobre pour une famille, & si ces transfuges étoient arrêtés par leurs parens, le poison seroit le moindre châtiment de cette foiblesse. La loi obligeoit autrefois les veuves de se brûler avec leurs maris; mais cet usage

a ceſſé à Golkonde, comme dans la plupart des autres pays de l'Inde. Cependant celles qui veulent ſe jetter ſur le bûcher de leurs époux, peuvent ſatisfaire cette envie, & l'on voit ici des exemples de ces ſacrifices volontaires. Methold, dans le ſéjour qu'il fit à Golkonde, fut deux fois témoin de ce triſte ſpectacle.

La nature eſt fort avancée dans un climat auſſi chaud que celui dont nous parlons, & pluſieurs filles deviennent meres avant l'age de douze ans. On donne un nom aux enfans au moment de leur naiſſance, & ce nom eſt pris ordinairement de leur tribu, ou de quelque qualité naturelle qu'on découvre ſur leur corps. On aſſure que les femmes de cette contrée accouchent preſque ſans douleur, & que la plupart ſe lavent deux ou trois jours après leur délivrance, & quelques-unes dès le premier jour. Les enfans reſtent nuds juſqu'à l'âge de ſept ou huit ans; on les laiſſe ramper & ſe rouler ſur la terre; mais on a ſoin de les laver tous les jours. Les Indiens de ces quartiers ſont la plupart de haute taille, bien faits & robuſtes. Ils ont le teint moins noir qu'olivâtre, & quelques-uns ſont aſſez blancs. Leur

caractere eſt doux & civil. Ils ſont ſobres, ſuperſtitieux, timides, attachés à leur religion, à leurs loix, & à leurs uſages. Ils n'ont pour habillement qu'une eſpece de tablier de coton blanc, qui leur pend de la ceinture aux genoux, avec une autre piece de même étoffe, qu'ils roulent ſur leurs épaules & autour des reins. Leur Religion eſt l'idolâtrie, ſuivant la Liturgie des Bramines. J'en parlerai ailleurs.

§. IV.

Mines de Golkonde. Autres productions du pays.

Methold, Tavernier. On attribue au haſard la découverte des mines de Golkonde. Un berger, ayant conduit ſon troupeau dans un lieu écarté, marcha ſur une pierre qui lui parut jetter quelqu'éclat. Il la ramaſſa, & la vendit pour un peu de riz à une perſonne qui n'en connoiſſoit guere mieux le prix. Cette pierre, après avoir paſſé par pluſieurs mains, fut enfin achetée par un marchand de la capitale, qui en tira un grand profit. Le bruit de cette découverte s'étant répandu, pluſieurs riches négocians s'empreſſerent de faire fouiller autour

de l'endroit où le diamant avoit été trouvé.

Les principales mines ſont aux environs de *Raolkonde* & de *Coulour* (*a*), dans des lieux déſerts, où la terre ne produit rien, & qui n'offrent à la vue que des roches & des ſables ſtériles. C'eſt-là que la nature a étalé tant de richeſſes. On cherche les diamans dans les veines de ces rochers, où ils ſe trouvent mêlés avec une terre ſablonneuſe, qui eſt ordinairement rouge, avec quelques nuances de blanc & de jaune. Comme ces veines diſparoiſſent quelquefois, les mineurs ſont contraints de briſer la roche à grands coups de pic, pour chercher leur trace, d'où il arrive que pluſieurs diamans en ſont endommagés, & contractent des glaces. La terre, ou le ſable, qu'on tire des rochers, ſe lavent pluſieurs fois, & s'étendent dans un lieu fort uni, ſur lequel on le laiſſe ſécher. On met enſuite cette terre dans des paniers, qui ont la forme d'un van, & qui ſervent en effet à la ſecouer, & à diſſiper la pouſſiere qui s'y attache. Quand on a van-

Méthode des Indiens dans le travail des mines.

(*a*) Tavernier place Raolkonde à deux journées de Bagnagar, & Coulour à ſept journées de cette Capitale.

né les sables, on les étend une seconde fois avec une espece de rateau, qui les rend fort unis. Tous les mineurs les battent alors avec de gros pilons de bois, & les remettent ensuite dans les paniers, pour les vanner encore. Après cela on recommence à les étendre, & c'est parmi ces sables que l'on cherche les diamans. Autrefois au lieu de pilons de bois pour battre la terre, on se servoit de gros cailloux, & delà venoient tant de glaces dans les pierres.

Les personnes expérimentées connoissent à la vue, & même à l'odorat, les terres qui donnent le plus d'espérance. On ne fait point ici dans les mines des allées & des chambres, comme il se pratique en Europe; mais on les creuse dans leur profondeur, & l'on y fait des puits quarrés. Ils ont une maniere d'en tirer l'eau, que Methold trouve préférable à toutes nos machines, & qui consiste à placer, les uns au dessus des autres, plusieurs hommes, qui se donnent de main en main les seaux avec lesquels on la puise. Rien n'est plus prompt que ce travail.

Les mines sont affermées par le Prince, qui en tire un revenu considérable, outre qu'il se réserve tous les diamans

mans au deſſus du poids de dix carats. Le reſte appartient aux Fermiers. Mais les mineurs en dérobent toujours quelques-uns, qu'ils avalent furtivement, n'ayant pas d'autre moyen de les cacher, parce qu'ils ſont preſque nuds. Un de ces Indiens apporta un jour à Tavernier une pierre de quarante-huit carats & demi, de la plus belle eau du monde, qu'il lui vendit en ſecret.

Lorſqu'on tire de la mine une pierre nette & ſans glace, on ne fait que la paſſer légérement ſur la roue, ſans chercher à lui donner une forme plus parfaite, parce qu'on craint de diminuer ſon poids. Si elle a une glace, ou quelqu'autre tache, on s'efforce de cacher ce défaut en la taillant à ſon avantage. Une petite glace eſt à peine ſenſible dans un diamant où l'on multiplie les facettes. S'il y a un point rouge dans une pierre, on la met au feu, & ce point devient noir, ce qui paſſe pour un moindre défaut. Comment ils poliſſent les pierres.

Les pierres ſe poliſſent avec des roues d'acier, à peu près de la grandeur d'une aſſiette. Ils ne mettent qu'une pierre ſur chaque roue, qu'ils arroſent continuellement avec de l'eau, juſqu'à ce qu'ils aient trouvé le vif de la pierre.

Alors ils y jettent de l'huile & de la poudre de diamant. Ils chargent les pierres beaucoup plus que nous, dans la perſuaſion que la charge ne peut leur donner des glaces. Tavernier vit mettre cent cinquante livres de plomb ſur une ſeule pierre, qui, à la vérité, étoit d'une groſſeur peu commune. La grande roue du moulin, qui étoit fait comme les nôtres, étoit tournée par quatre hommes. Les Indiens taillent plus hardiment que nous certaines pierres très-difficiles à tailler, à cauſe des nœuds qui s'y rencontrent, ſemblables à ceux qui ſe forment dans le bois; mais ils ne ſavent pas leur faire prendre le degré de *poliment* que nous leur donnons.

Commerce qui ſe fait à la mine.

Il ſe fait dans les mines dont on a parlé, un très-grand commerce, & pluſieurs marchands s'y rendent de toutes les parties de l'Inde. Les entrepreneurs les viennent trouver, & leur apportent différentes montres. Le marché doit être conclu ſur le champ; autrement les maîtres de la mine remportent leurs diamans, & ne les mettent plus en vente; ou, s'ils les rapportent, ils les mêlent avec d'autres pierres, & font des lots tout différens. « Tout ſe

paſſe, dit Tavernier, dans le plus profond ſilence. Le vendeur & l'acheteur ſont aſſis l'un devant l'autre, *ſur leurs talons*. L'un des deux *détache* ſa ceinture; le vendeur prend la main droite de l'acheteur, & la couvre avec la ſienne de cette ceinture, ſous laquelle le marché ſe fait ſecrétement, quoiqu'en préſence de pluſieurs autres marchands, qui peuvent ſe trouver dans le même lieu : c'eſt-à-dire, que les deux intéreſſés ne ſe parlent ni de la bouche, ni des yeux, mais ſeulement de la main. Si le vendeur prend toute la main de l'acheteur, ce ſigne exprime mille. Autant de fois qu'il la lui preſſe, ce ſont autant de mille pagodes ou de mille roupies, ſuivant les eſpeces dont il eſt queſtion. S'il ne prend que les cinq doigts, il n'exprime que cinq cens. Un doigt ſignifie cent. La moitié du doigt ſignifie cinquante. Il arrive ſouvent que dans un même lieu, & devant quantité de témoins, une même partie ſe vende ſept ou huit fois, ſans qu'aucun autre que les intéreſſés ſache à quel prix elle eſt vendue. A l'égard du poids des pierres, lorſqu'elles s'achetent publiquement, c'eſt toujours aux yeux d'un Officier du Roi, qui eſt

chargé de peſer les diamans ; & tous les marchands doivent s'en rapporter à ſon témoignage (*a*) ».

Caracteres des pierres.

On obſerve que les grandes pierres ſont rarement nettes, & qu'elles tiennent ordinairement de la qualité du terrein. S'il eſt humide & fangeux, elles tirent ſur le noir : s'il eſt rougeâtre, elles tirent ſur le rouge ; &, ſuivant la couleur des autres terres, elles tirent ſur le jaune ou ſur le verd. On voit ſur leur ſurface une ſorte de graiſſe, qu'il faut ſans ceſſe eſſuyer. L'eau que l'on nomme céleſte, eſt la pire de toutes. Les Indiens examinent les pierres brutes à la lumiere des lampes, au lieu que nos joailliers ne les connoiſſent qu'à la clarté du jour. Ils pratiquent dans un mur une eſpece de niche, de la grandeur d'un pied quarré : ils y mettent une lampe avec une groſſe meche, & préſentant la pierre à cette lampe, ils jugent de ſon eau & de ſa qualité.

On découvrit vers le commencement du dernier ſiecle, entre Coulour & Raolkonde, une mine très-abondante, où l'on trouvoit des pierres dont l'écorce étoit verte & tranſparenre, & qui

(*a*) Tavernier, dans l'Hiſt. des Voy. Tom. IX. P. 534.

paroiſſoient plus belles que les autres ; mais elles tomboient en écailles, lorſqu'on commençoit à les égriſer, & ſurtout lorſqu'on les mettoit ſur la roue. Le Roi fit fermer cette mine (*a*). Un Juif ayant acheté une pierre de ce canton, du poids de quarante-deux carats, & fort nette, la porta en Europe, & en refuſa à Livourne vingt-cinq mille piaſtres. Mais ayant eſſayé de la faire tailler à Veniſe, elle ſe rompit en neuf morceaux ſur la roue, quoiqu'elle eût été égriſée ſans aucune altération. Tavernier vit dans le tréſor du Grand-Mogol un diamant taillé, du poids de 279 carats, $\frac{3}{4}$, de bonne forme, & d'une eau parfaite, à l'exception d'une petite glace, qui étoit dans l'arrête d'une des facettes du tour. Il l'eſtimoit

(*a*) Tavernier inſinue qu'on ferma cette mine, parce que ſes diamans étoient de mauvaiſe qualité. Methold en apporte d'autres raiſons, pluſieurs vraiſemblables. « On s'imagina, dit-il, que le deſſein » *du Roi* étoit d'augmenter le prix & la vente des » diamans ; mais quelques Indiens mieux inſtruits » lui apprirent que cet ordre étoit venu à l'occaſion » d'une Ambaſſade du Mogol, qui demandoit au » Roi de Golkonde trois livres peſant de ſes plus » beaux diamans. *Methold ajoute*, qu'auſſi-tôt que » les deux Cours ſe furent accordées, on recom- » mença le travail, & que la mine étoit preſqu'é- » puiſée, lorſqu'il quitta Maſulipatan ». *Hiſt. des Voy.* ubi ſuprà.

onze millions ſept cens mille livres (*a*). Le plus beau diamant connu qui fût alors dans le monde, après la pierre dont nous parlons, étoit celui du Grand Duc de Toſcane, qui peſoit 139 carats $\frac{1}{2}$. Mais ſon eau tiroit un peu ſur le citron, & Tavernier ne l'eſtimoit que deux millions ſix cens mille livres.

Autres pierres précieuſes du pays.

Outre les diamans qui font la principale richeſſe de Golkonde, le pays produit beaucoup de cryſtal, & d'autres pierres tranſparentes, telles que des grenats, des ſaphirs, des améthiſtes, des topazes & des agathes. Les améthiſtes & les ſaphirs ſe trouvent aſſez communément dans les rivieres qui ſont dans le voiſinage de Raolkonde. Lorſqu'elles ſont baſſes, & qu'elles laiſſent quantité de ſable à découvert, les habitans de ces quartiers s'aſſemblent, entourent pluſieurs eſpaces de pieus, de faſcines & de terre, & les mettent tout-à-fait à ſec. On connoît à la qualité du ſable s'il y a des diamans. On creuſe ces eſpaces, à la profondeur de deux pieds, & le ſable qu'on en tire

(*a*) Dans le tems que Tavernier écrivoit, le marc d'argent ne peſoit que 29 livres. Ainſi cette ſomme doubleroit preſque aujourd'hui.

s'étend, ſe lave & ſe vanne, ſuivant la méthode qui ſe pratique dans les mines.

On trouve auſſi dans ce Royaume beaucoup de fer & d'acier, qu'on tranſporte en divers quartiers de l'Inde. On n'y a point découvert de mines d'or ni de cuivre. On convient aſſez généralement que le plus parfait bézoard ſe tire de ce pays. Il ſe forme dans les inteſtins du *Paſan*, eſpece d'animal ſemblable au bouc, qui ſe tient dans les montagnes de Golkonde, vers les frontieres d'Orixa. Quelques-uns de ces animaux donnent trois ou quatre pierres, les unes longues, d'autres rondes, & toutes fort petites. Leur couleur eſt différente. Il y en a de noires, de cendrées, de jaunâtres, d'un verd foncé. On remarque qu'elles ſont compoſées de pluſieurs couches polies & luiſantes, qui ſe terminent à une petite cavité, dans laquelle on trouve un peu de poudre de même ſubſtance que la pierre, & quelquefois des pailles, des brins d'herbes, des graines, des morceaux de bois, & de petits cailloux. Bézoard.

On a fait une expérience ſinguliere touchant les animaux qui produiſent ce précieux antidote. On en tranſporta

quatre à cinquante lieues de leurs montagnes, & l'on en ouvrit deux ſur le champ. On trouva des bézoards dans leur eſtomac. Dix jours après on ouvrit le troiſieme, & l'on vit dans ſes entrailles quelques veſtiges des mêmes pierres. Le quatrieme, qui ne fut tué qu'au bout d'un mois, & qu'on ouvrit comme les autres, n'offrit ni bézoard, ni aucun veſtige de pierre. Methold conclut de ces obſervations, qu'il ſe trouve dans les montagnes de Golkonde quelque plante particuliere qui ſert à la production de ces pierres merveilleuſes. Le Roi tire un grand revenu de celles qu'on achete dans les pays de ſa dépendance.

On éprouve le bézoard en le trempant dans de la chaux. S'il eſt bon, il doit prendre une couleur jaunâtre. D'autres le mettent ſur un fer chaud, & s'il n'en reçoit aucune altération, on le juge bon & véritable. On le jette auſſi dans l'eau; & ſi, après avoir trempé deux heures, il ne perd rien de ſon poids, on eſt aſſuré que ſa qualité eſt bonne. Ces épreuves ſont d'autant plus néceſſaires, qu'il ſe débite, même dans les Indes, quantité de bézoards falſifiés.

N'oublions point dans la deſcription des richeſſes de Golkonde ſes belles étoffes de coton, dont les plus fines ſont peintes au pinceau. Leurs couleurs ne s'effacent jamais, & paſſent pour les meilleures de toutes celles qu'on employe dans l'Orient. On les tire d'une plante particuliere du pays, que les habitans nomment *Chay*.

ARTICLE IV.

CÔTE DE MALABAR.

NOus donnerons ce nom, avec la plupart des Voyageurs, à toute la région maritime, qui s'étend, du côté de l'Oueſt, depuis le Cap Saint-Jean juſqu'au cap Comorin, quoique la côte de Malabar ne commence proprement qu'au mont Dely, ſur la frontiere de Cananor, huit degrés, ou cent ſoixante lieues, au deſſous du cap Saint-Jean (*a*). Je n'ai fait qu'indiquer au commencement de ce chapitre, le nom des lieux les plus remarquables de cette côte : il faut en donner ici une légere idée, ſelon l'ordre que je me ſuis preſcrit, c'eſt-à-dire, en partant du Cap

(*a*) Le cap Saint-Jean eſt à 10 degrés de latitude, & Cananor à 12.

Saint-Jean, ſur la frontiere de Surate.

Baçaim. I. BAÇAIM eſt la premiere qui ſe préſente. On peut la placer à 19 degrés 15 minutes de latitude du Nord. Gemelli, Hamilton, Salmon. Gemelli nous apprend qu'elle a une lieue de circuit, que ſes rues ſont larges & régulieres, qu'on y voit quantité de belles maiſons, & quelques fortifications commencées. Cette ville appartient aux Portugais. Le Gouverneur prend le titre de *Général du Nord*, parce qu'il commande ſur toute cette côte.

Iſle de Salſette. Le port de Baçaim a pour principal abri la petite iſle de *Salſette* ou de *Canatin*, qui peut avoir vingt milles de longueur, ſur une largeur un peu moindre. Comme elle eſt fort baſſe, on y a pratiqué pluſieurs canaux qui viennent de la mer. Du côté du Sud, elle n'eſt ſéparée de l'habitation Angloiſe de Bombay, que par un petit canal, qu'on traverſe à pied ſec quand la mer eſt baſſe. Sa principale ville s'appelle *Ban-dora*. *Tana* & *Verſava* ſont deux petites places voiſines. Les Jéſuites qui poſſedent la meilleure partie de l'iſle, ont à Ban-dora une magnifique maiſon, défendue par deux batteries, & qui a plus l'air d'une fortereſſe que d'un college.

Le pays produit une grande abondance de riz, de cannes de ſucre, & de fruits. Mais il eſt ſujet, ainſi que le territoire de Baçaim, à pluſieurs maladies contagieuſes, qui déſolent tous ces quartiers, & qui dépeuplent quelquefois des villes entieres. Les ſujets de la Colonie, qui ſont un mélange de Chrétiens nouvellement convertis, de Mahométans, & d'Idolâtres, ſont gouvernés fort tyranniquement, & leur condition differe peu de l'eſclavage. Ils fabriquent des toiles d'une extrême fineſſe, qui s'envoyent dans les comptoirs Portugais.

Gemelli fait mention d'un Temple merveilleux, ou plutôt d'un amas de Temples conſtruits dans l'iſle de Canarin, ſur le ſommet d'une montagne, & creuſés dans la roche même, les uns au deſſus des autres. Ils ſont accompagnés de chapelles, de grottes, de colonnades, & d'une multitude prodigieuſe de ſtatues, taillées auſſi dans le roc, ſans addition d'aucune autre matiere : tout cela ne forme qu'une ſeule maſſe avec le rocher. On apperçoit ſur leurs frontiſpices des caracteres que l'Auteur ne put déchiffrer. Il ne parle qu'avec admiration de ce monument, qui lui

paroît une des plus grandes merveilles de l'Aſie. Mais cet Ecrivain eſt naturellement ſi porté à l'exagération, qu'on ne ſauroit être trop en garde contre la plupart de ſes récits. Il eſt étonné qu'aucun Voyageur, *juſqu'à lui*, n'ait fait mention de ces prodigieux édifices : ce qui doit paroître en effet très-ſurprenant, ſi l'on conſidere que l'iſle de Canarin eſt habitée depuis deux cens ans par des Portugais, & par de ſavans Miſſionnaires, à qui ces ſortes de recherches n'ont pas coutume d'échapper. Ce que l'Auteur ajoute, qu'on croit que le principal Temple eſt l'ouvrage d'Alexandre le Grand, & que *le travail en eſt ſi admirable, qu'il ne peut être attribué qu'à ce Prince*, eſt une vaine allégation, accompagnée d'une preuve qui n'a rien de ſolide. Il eſt très-douteux qu'Alexandre ait pénétré dans la région de Baçaim, & d'ailleurs il ne ſéjourna pas aſſez longtems dans l'Inde, pour entreprendre un ouvrage qui demandoit pluſieurs années de travail. Il parcourut l'Indoſtan avec une rapidité extrême, & l'impatience de ſes ſoldats l'obligea de repaſſer l'Indus, après une expédition de quelques mois. Ainſi plus le Tem-

ple de Salsette est un *édifice admirable*, moins il est à présumer que c'est *l'ouvrage* de ce conquérant.

II. BOMBAY. C'est une petite isle, située à 19 degrés de latitude, qui n'a guere que deux lieues & demie de longueur, sur sept de circonférence, & qui tire son nom de l'excellence de son port (*a*). Les Portugais qui s'en emparerent peu de tems après leur arrivée dans l'Inde, la céderent volontairement aux Anglois en 1662, pour servir de dot à l'Infante de Portugal, qu'ils donnerent en mariage à Charles II. Ce Prince en accorda depuis la propriété à la Compagnie Angloise des Indes Orientales, qui en a fait un des plus beaux comptoirs qu'elle possede dans l'Inde. Bombay.

On y compte quatre ou cinq villes, dont la plus considérable a un mille de longueur. Ses maisons sont basses & fort petites, à l'exception de celles qui sont habitées par les Anglois & par les Portugais. Mais sa citadelle est grande, bien bâtie, & défendue par une nombreuse artillerie. Les Mogols, dangereux voisins de cette Colonie Angloise,

(*a*) Bombay est une corruption de bonne Baye.

la ravagerent en 1668, par la négligence du Gouverneur, qui ne s'opposa pas avec assez de vigueur à leur irruption.

Le pays est stérile en grains & en pâturage; mais il est couvert de cocotiers, dont les fruits apportent quelque profit aux insulaires. L'air y est si mal sain, que cette colonie est le tombeau des Anglois; ce qui a fait passer en proverbe, que *deux mousſons à Bombay ſont la vie d'un homme.* Les blessures & les contusions y sont presque toujours mortelles. De vingt enfans qui naissent, à peine en arrive-t-il un à l'âge de maturité. On attribue cette corruption de l'air à la mauvaise qualité des eaux, à la situation des terres qui sont basses & marécageuses, & à la puanteur du poisson qu'on employe ici, au lieu de fumier, pour engraisser le pied des arbres. La chaleur & l'humidité font d'ailleurs éclore dans toute l'isle une prodigieuse quantité d'insectes & d'animaux venimeux. On y voit des araignées qui ont un pouce d'épaisseur, & des crapauds presqu'aussi gros qu'un petit canard.

Les habitans de Bombay sont un mélange de Portugais, d'Anglois, de

Mores, & d'Indiens. Les Catholiques y ont des Egliſes, & profeſſent librement leur Religion. Les Infideles ne ſont pas plus contraints dans l'exercice de leur culte : ils ont pluſieurs Temples dans l'iſle. Les Anglois ſeuls, quoique maîtres du pays, ont négligé juſqu'ici de ſe bâtir une Egliſe, & font le ſervice dans une chambre du Château, qui leur ſert de Chapelle. Ovington eut la curioſité de viſiter une pagode du pays. Elle étoit ſi petite, qu'elle pouvoit à peine contenir dix perſonnes. Il vit l'Idole, qui n'étoit autre choſe « qu'un viſage d'étain, avec un nez large & écraſé, & des yeux de la grandeur d'un écu. Une petite bourſe, qui étoit ſuſpendue d'un côté, ſervoit à recevoir les offrandes du peuple ; & de l'autre on voyoit un peu de riz brûlé, que le Bramine avoit offert à cette étrange Divinité. A l'entrée de la porte un trompette jouoit pendant toute la durée du ſacrifice (*a*). »

III. CHAUL eſt dix lieues plus bas que Bombay, au pied d'une montagne qui commande le port. Cette ville eſt ſituée dans un terrein fort uni, Chaul.

(*a*) Ovington, dans l'Hiſt. des Voy. Tom. IX. P. 32.

ſur le bord d'une riviere, qui lui ſert de havre, & qui n'eſt qu'à deux bonnes lieues de la mer. Dans les hautes marées les plus gros navires arrivent juſqu'au pied de ſes murs. L'entrée du port eſt défendue par le fort *Elmora*, conſtruit en 1520 par les Portugais, qui ſont en poſſeſſion de cet établiſſement. La ville eſt environnée d'une bonne muraille, & fortifiée à la moderne. Les Portugais poſſédoient ſur la même côte *Dabul*, qui n'eſt qu'à douze ou quinze lieues de Chaul. Mais le Raja Sevagi leur enleva cette place vers le milieu du dernier ſiecle.

Goa. Salmon, Guyon, Tavernier, Hamilton.

IV. GOA eſt la plus conſidérable des villes de cette côte, & la capitale de toutes les poſſeſſions Portugaiſes dans l'Inde. Elle eſt ſituée à quinze degrés vingt minutes de latitude, dans une iſle formée par les deux bras d'une riviere, qui ſe jette dans la mer à quelque diſtance de la ville, & qui forme devant ſes murs un des plus beaux ports de l'univers. On donne à cette iſle, de l'Eſt à l'Oueſt, trois lieues de longueur, & une ſeule du Nord au Sud. Dans ce petit eſpace on trouve des collines, des plaines, des bois, des canaux & des ſources dont l'eau eſt excellente, une

grande ville, bâtie ſuperbement, des bourgs & des villages conſidérables.

On découvre, en entrant dans le port, les deux péninſules de *Salcet* & de *Bardes*, qui lui ſervent en même tems & de rempart & d'abri. Salcet eſt à droite, & n'a pas moins de ſept lieues de longueur, ſur trente de circonférence. Bardes eſt à gauche. Son circuit eſt de treize lieues. Elle a deux bons forts, bordés d'artillerie, devant leſquels doivent s'arrêter tous les navires qui veulent entrer dans le port.

Goa s'éleve en amphithéâtre au deſſus d'un des bras de la riviere, dans un terrein inégal, où l'on compte juſqu'à ſept collines, ce qui fait comparer ſa poſition à celle de Rome, ou de Conſtantinople. Sa longueur eſt de deux milles, ſur un demi-mille de largeur. Mais les murs, qui embraſſent quantité de jardins, & même quelques terres labourées, ont plus de quatre lieues de tour. Elle eſt inacceſſible des deux côtés de la riviere, à cauſe des forts & des baſtions qui la défendent. On a conſtruit devant la ville une chauſſée, en forme de mur, qui a deux milles de longueur, & qui n'eſt jamais couverte

d'eau dans le tems des plus grandes inondations.

La plupart des maiſons de Goa ſont bâties de pierres, & forment de très-jolies habitations. Les palais du Vice-Roi, de l'Archevêque, & du Grand Inquiſiteur ſont d'une grande magnificence. Le nombre des Egliſes & des Couvens, n'eſt que trop grand, & la moitié ſuffiroit pour une ville beaucoup plus étendue. Salmon aſſure que les Prêtres & les Moines ſont ici la moitié des habitans : les Jéſuites ſeuls ont cinq maiſons, & ſept cens cinquante mille livres de revenu (*a*).

Le pays eſt d'une fertilité médiocre, ce qu'il faut attribuer aux montagnes dont il eſt rempli : car on ne laiſſe pas de faire tous les ans dans les vallées deux moiſſons de riz & de millet. L'herbe & les arbres y conſervent toujours leur verdure. Les campagnes ſont diverſifiées par un grand nombre de jardins & de vergers, où l'on conduit l'eau par pluſieurs canaux, deſtinés à l'entretien des cocotiers, qui ſont la principale richeſſe du canton. On voit, aſſez près de la ville, un

(*a*) Journal du Voyage de Monſieur de la Haie. p. 131.

beau lac, bordé de maisons de plaisance, qui forment la plus agréable perspective. Pyrard, voyag. liv. 2.

L'isle de Goa, & ses dépendances, sont peuplées de différentes sortes d'habitans, naturels ou étrangers; de Portugais nés en Europe, qu'on appelle *Portugais de Portugal*, & qui tiennent le premier rang dans le pays; de Portugais nés dans l'Inde, de peres & de meres Portugais : on les appelle *Castices;* de Métifs, nés de peres Portugais, & de meres Indiennes; d'Indiens convertis au Christianisme, & d'un plus grand nombre de Gentils, & de Mahométans. On y voit aussi des Allemands, des Hollandois, & des Flamands, plusieurs Italiens, quelques Anglois, & quantité d'Arméniens.

Entre la ville & la riviere, du côté de l'Est, il y a trois grandes places, séparées par des murs, qui tiennent à ceux de la ville, & qui s'avancent assez loin dans l'eau pour fermer l'accès par les côtés. La premiere, nommée *Riviera grande*, est un quarré long d'environ huit cens pas, sur deux cens de largeur. Elle a deux portes pour entrer dans la ville, & pour défense quel-

ques terraſſes bordées d'artillerie. C'eſt-là qu'eſt la monnoie, la fonderie des canons, le magaſin des ferremens, & la maiſon du Commandant, qui eſt bâtie ſur l'une des portes.

La ſeconde place, qui porte le nom de Sainte-Catherine, la Patrone de Goa, a pluſieurs portes, & pluſieurs terraſſes garnies de canons. Elle eſt principalement remarquable par un bel Hôpital, bâti du côté de la ville. C'eſt un édifice fort étendu, fondé par les Rois de Portugal, & augmenté, depuis ſa premiere fondation, par les libéralités de pluſieurs particuliers. Il eſt gouverné par les Jéſuites, dont on loue beaucoup l'adminiſtration. Les malades y ſont viſités deux fois le jour par des Médecins & des Chirurgiens, uniquement occupés du ſervice de cet Hôpital. Le détail des commodités qu'on leur fournit, a quelque choſe de ſurprenant. Ils ont chacun leur lit, qui conſiſte dans une couchette peu élevée, dont le bois eſt peint fort proprement, & dont les matelas ſont de ſoie & de coton. Leur linge eſt fin & fort blanc. On commence par baigner & par épiler tous ceux qui arrivent, & l'on n'épargne rien pour les entretenir dans

Bel Hôpital de Goa.

une extrême propreté. Ceux que les Médecins n'ont point condamnés à la diete, obtiennent tout ce qu'ils demandent, potages variés, volaille, poiſſons, confitures, & toutes ſortes de chairs & de fruits. Ils peuvent même partager ce qu'on leur donne avec ceux qui viennent les viſiter, &, dans ces occaſions, les valets de l'Hôpital ont ordre d'apporter toujours quelque choſe de plus que l'ordinaire. Les plats & les aſſiettes ſont de porcelaine. Après le repas, un des économes demande tout haut dans chaque ſalle ſi les malades ſont contens, & ſi chacun a été ſervi ſuivant ſon goût. Entre pluſieurs édifices conſidérables que contient cet Hôpital, on y voit quantité de galeries & de portiques, revêtus de belles peintures, & accompagnés d'agréables jardins, où les convaleſcens ont la liberté de ſe promener. Le ſervice ſe fait dans deux Egliſes ſuperbement décorées.

La troiſieme place s'appelle la *place des galeres*, & ſert en effet d'arſenal pour la garde & pour la conſtruction de ces bâtimens. Ses avenues ſont exactement gardées du côté de la riviere, parce que c'eſt dans cette place, qu'eſt

la principale porte de la ville, qui tient au palais du Viceroi. Ce dernier édifice eſt très-vaſte & très-ſomptueux. On l'appelle *Fortalezza*, ou fortereſſe. C'eſt-là qu'eſt la priſon, le tréſor du Roi, & le tribunal de la Juſtice. Le pouvoir du Viceroi s'étend ſur tous les établiſſemens de ſa nation dans l'Inde. Il juge en dernier reſſort toutes les cauſes civiles & criminelles, excepté celles qui concernent les Gentilshommes, ou la Religion. Il eſt ſervi avec tout le faſte de la Royauté. Il ne mange jamais hors de ſon palais, & l'Archevêque ſeul eſt admis à ſa table. S'il traite quelques nobles du pays, ou quelques étrangers de diſtinction, c'eſt dans un retranchement particulier, qu'on pratique dans la ſalle où il mange.

En ſortant du palais, on rencontre la plus belle rue de Goa, qui ſe nomme *la Rua drecha*, ou la rue droite, & qui peut avoir quinze cens pas de long. Elle eſt bordée de boutiques de joailliers, d'orfevres, de banquiers, & des plus riches marchands de la ville. La ſuperbe Egliſe de Notre-Dame d'*Aſera*, ou de la Miſéricorde, la termine. L'intérieur de cette Egliſe eſt

entiérement doré, & ſur le portail eſt la ſtatue du fameux Albuquerque, qui conquit l'iſle de Goa. Près de cette Egliſe eſt le beau monaſtere des filles Orphelines. On n'y reçoit que les Demoiſelles de condition; mais elles ſont obligées d'y faire leur demeure juſqu'au tems de leur mariage. C'eſt auſſi dans ce lieu que les nobles Portugais ont la précaution d'enfermer leurs femmes, lorſqu'ils ſont obligés de s'éloigner de la ville. *La Rua drecha* eſt coupée par une grande place, environnée de pluſieurs édifices conſidérables, tels que la maiſon de ville, le palais de l'Archevêque, le tribunal du Saint Office, & la magnifique Egliſe, qui ſe nomme *Aſſée*. Un peu plus loin eſt le Monaſtere des Cordeliers, qui ſurpaſſe en magnificence tout ce qu'on peut voir de plus beau en ce genre. Son cloître eſt peint en or & azur.

Le College de Saint Paul eſt à l'extrémité occidentale de la ville. C'eſt une Académie célebre, qui eſt gouvernée par les Jéſuites. On y comptoit au commencement du dernier ſiecle plus de deux mille écoliers. Pyrard, Voyageur François, y vit baptiſer en 1608 quinze cens Néophites.

Il obſerve que les Jéſuites de Goa ne reçoivent dans leur Ordre que des Portugais de pere & de mere. Les Métifs trouvent accès dans les autres Religions; mais les ſimples Indiens en ſont exclus, quoique l'Archevêque ne faſſe point difficulté de leur accorder la Prêtriſe.

Les maiſons de Goa n'ont qu'un ou deux étages, & ſont peintes en dehors, comme dans l'intérieur, de blanc & de rouge. On en voit peu qui n'aient leur jardin, Les principales rues ſont pavées de grandes pierres, avec des ruiſſeaux fort larges, pour l'écoulement des eaux. La grandeur de ces ruiſſeaux rendroit le paſſage difficile d'un côté de la rue à l'autre, ſi l'on n'avoit conſtruit en pluſieurs endroits, de petits ponts en arcades. Les puits ſont fort communs dans la ville; mais leur eau ne peut ſe boire, & l'on eſt obligé d'en aller puiſer de plus ſaine à un quart de lieue de la ville, dans une fontaine nommée *Banguenin*. Elle eſt ſituée dans un lieu élevé, dont l'accès eſt difficile, & ce travail occupe un grand nombre de gens, qui vendent l'eau dans la ville. Il eût été facile aux Portugais, dit Pyrard, de conduire

ces

ces eaux dans Goa, par le moyen des aqueducs; mais le principal avantage seroit pour les Indiens & pour les Mores, qui forment le plus grand nombre des habitans; & d'ailleurs les Portugais employent à ce transport leurs esclaves, & en tirent un revenu assez considérable. C'est ce qui les a détournés d'une entreprise, qui seroit d'ailleurs si utile.

Le nombre des esclaves qu'on achete ici, soit pour les besoins de l'isle, soit pour les autres colonies de l'Inde, ou pour le Portugal, est presque infini. Ils se vendent publiquement, avec la même indécence qu'en Turquie, & chacun a la liberté de les visiter, de quelque sexe qu'ils soient. On assure que les Portugais de Goa vivent dans un concubinage public avec leurs jeunes esclaves, parmi lesquelles il y en a de très-jolies, qui jouent des instrumens, & qui ont d'autres talens agréables. S'ils en ont un enfant mâle, ce fils est légitimé, & sa mere est déclarée libre. Mœurs des Portugais de Goa.

Ces Européens transplantés prétendent tous ici à la qualité de *Fidalgos*, ou de Gentilshommes. La plupart ne vont qu'à cheval, ou en palanquin, ac-

compagnés d'un grand nombre de laquais & d'eſtafiers. Les Dames ſortent toujours en palanquin, & ſe font ſuivre de la même multitude d'eſclaves. Le peuple, pour ſe garantir des ardeurs du ſoleil, porte de grands chapeaux, nommés *Sombreros*, qui n'ont pas moins de ſix ou ſept pieds de diametre. De la maniere dont ils s'entretouchent, dans les lieux où la foule eſt un peu ſerrée, il ſemble, dit Pyrard, qu'ils ne faſſent qu'une ſeule couverture. Tous les nouveaux Chrétiens de l'iſle ont au cou un grand chapelet de bois, & les Portugais, hommes & femmes, ſans excepter même les courtiſanes, en tiennent toujours un dans leurs mains. A la Meſſe, dans l'inſtant où le Prêtre leve la ſainte Hoſtie, ils levent tous les bras, & crient de toute leur force *miſericordia*. Ils allient ces pratiques dévotes avec l'uſure, les noirs aſſaſſinats, & les plus horribles diſſolutions. Un des excès qu'on reproche aux femmes eſt de faire avaler à leurs maris un breuvage dangereux, qui les plonge dans une eſpece de démence. Ils chantent, ils rient, ils s'abandonnent à mille extravagances, ſans ſavoir ce qu'ils font, ni ce qu'on fait, même à leurs

yeux. Ils s'assoupissent ensuite pour quelques heures, & cet état acheve de favoriser les desseins d'une femme libertine, qui veut jouir librement de ses amours. Les hommes qui veulent triompher des résistances d'une femme vertueuse, n'ont qu'à corrompre une de ses esclaves, qui la livrera dans leurs bras, après lui avoir fait boire ce dangereux poison. Pyrard assure que pendant le séjour qu'il fit à Goa, plusieurs filles furent indignement trompées par cet artifice, & se trouverent grosses, sans avoir aucune connoissance de la maniere dont on les avoit séduites.

Inquisition de Goa.

Ce que ce Voyageur ajoute touchant les rigueurs de l'Inquisition de Goa, contient des particularités très-remarquables. *C'est*, dit-il, *la plus cruelle & impitoyable chose du monde que cette justice; car le moindre soupçon & la moindre parole, soit d'un enfant, soit d'un esclave qui veut faire déplaisir à son maître, font aussi-tôt pendre un homme ..... Tantôt on les accuse* [les Juifs] *de mettre des Crucifix dans les coussins sur quoi ils s'asseyent & s'agenouillent; tantôt qu'ils fouettent des images, & ne mangent point de lard..... Je crois véritablement que le*

plus ſouvent ils leur font accroire ce qu'ils veulent ; car ils ne font mourir que les riches, & aux pauvres ils donnent ſeulement quelque pénitence..... Pour la forme de procéder, elle eſt toute ſemblable à celle d'Eſpagne, Italie, & Portugal. Il y en a quelquefois qui ſont deux ou trois ans priſonniers ſans ſavoir pourquoi.... Les Gentils & Mores Indiens de Goa, de quelque Religion que ce ſoit, ne ſont pas ſujets à cette Inquiſition, ſi ce n'eſt lorſqu'ils ſe ſont faits Chrétiens. Cependant ſi d'aventure un Indien, More ou Gentil, avoit diverti ou empêché un autre qui auroit eu volonté de ſe faire Chrétien, & que cela fût prouvé contre lui, il ſeroit pris de l'Inquiſition, comme auſſi celui qui auroit fait quitter le Chriſtianiſme à un autre, comme il arrive aſſez ſouvent. Il me ſeroit impoſſible de dire le nombre de tous ceux que cette Inquiſition fait mourir ordinairement à Goa..... C'eſt toutes les bonnes fêtes qu'ils font juſtice. Ils font marcher tous ces pauvres criminels enſemble, avec des chemiſes enſoufrées & peintes de flammes de feu ; & la différence de ceux qui doivent mourir d'avec les autres, eſt que les flammes vont en haut, & celles des

autres en bas. On les mene droit à la grande Egliſe, qui eſt aſſez près de la priſon, & ſont là durant la Meſſe & le Sermon, auquel on leur fait de grandes remontrances; après on les mene au Campo Sancto Lazaro, *& là on brûle les uns en préſence des autres.*

Révolutions arrivées dans l'iſle.

Les Portugais prirent la ville de Goa le 16 Février 1510, ſur le Roi de Dekan, qui l'avoit uſurpée ſur un petit Souverain nommé *Sabay*, & la perdirent trois mois après. Ils y rentrerent la même année. Cette ville fut encore priſe & repriſe diverſes fois en 1586; mais le Roi de Dekan la céda enfin aux Portugais, avec les Péninſules de Bardes & de Salcet. Ils s'y ſont toujours maintenus depuis, mais avec divers degrés de fortune. Dans les premieres années de leur commerce, Goa étoit le centre de toutes les richeſſes de l'Inde, & le plus fameux marché de l'univers. *Si cette proſpérité eût continué*, dit Tavernier, *on ne trouveroit pas aujourd'hui un morceau de fer chez la plupart des habitans de cette capitale : tout ſeroit or & argent.* Mais depuis que les Hollandois ſont entrés dans l'Inde, & que maîtres de Batavia, de Malaca, & du com-

merce du Japon, ils ont détourné le cours des anciennes richeſſes, la ſplendeur de cette ville a diſparu. « A mon ſecond voyage, ajoute l'Auteur, j'vis des gens, que j'avois connus riches de deux mille écus de rente, venir le ſoir en cachette me demander l'aumône, ſans rien rabattre néanmoins de leur orgueil, ſur-tout les femmes qui viennent en palekis, & qui demeurent à la porte, tandis qu'un valet qui les accompagne vient nous faire un compliment de leur part. On leur envoie ce qu'on veut, ou bien on le porte ſoi-même, quand on a la curioſité de voir leur viſage; ce qui arrive rarement, parce qu'elles ſe couvrent la tête d'un voile. Mais elles préſentent ordinairement un billet de quelque Religieux, qui les recommande, & qui rend témoignage de leurs richeſſes paſſées, en expoſant leur miſere préſente. Ainſi le plus ſouvent on entre en diſcours avec la belle; & par honneur on la prie d'entrer pour faire une collation, qui dure quelquefois juſqu'au lendemain (*a*). »

Carvar. V. CARVAR eſt à dix ou onze

(*a*) Tavernier, Tome IX. p. 106.

lieues de Goa, en tirant vers le Sud. C'eſt la capitale d'un domaine du même nom, qui appartient à un Raja Indien. *Rama* & *Sevaſeer* ſont deux autres principautés du même canton. Tous ces diſtricts occupent environ vingt lieues de côtes, du Nord au Sud, & s'étendent du côté de l'Eſt juſqu'aux montagnes de Gate. On y trouve quantité de places fortes, & quelques ports, comme *Ankla*, *Kuddermaddi*, & *Merzée*. Le pays eſt rempli de montagnes & de forêts, où l'on voit un nombre prodigieux de tigres, de ſinges, de buffles, & d'autres animaux ſauvages: ce qui rend ces lieux très-agréables pour la chaſſe. On en tire des bois également propres à la conſtruction des navires & à toutes ſortes d'édifices. On obſerve qu'il tombe ici ſur certains arbres, qui ſont une eſpece de chênes, une roſée abondante, qui après deux ou trois jours de ſoleil, devient acide, de très-bon goût, mais un peu forte. On la recueille avec ſoin, & elle ſert d'aſſaiſonnement à pluſieurs mets. Les campagnes produiſent pluſieurs eſpeces de grains, & du poivre d'une très-bonne qualité. Salmon.

Les Anglois ont obtenu des Princes Comptoir des Anglois

du pays la permiſſion d'établir un comptoir aux environs de Carvar, & d'y bâtir un petit fort, qui eſt défendu de deux baſtions. C'eſt la plus ſaine & la plus agréable colonie qu'ils ayent ſur cette côte. Carvar a un bon Port, ſitué à l'embouchure d'une riviere (*a*), qui peut porter les plus gros navires. Ils remontent juſqu'à la hauteur du fort des Anglois, qui eſt conſtruit ſur le bord de la même riviere, à quatre milles de la mer. Salmon remarque que cette ſituation eſt fort déſavantageuſe. Car le Raja du pays peut maſquer avec quelques pieces d'artillerie l'entrée de la riviere, & intercepter par-là toute communication entre le fort & la mer, comme il arriva en 1718, à l'occaſion d'une guerre que les Anglois eurent avec ce Raja.

Le diſtrict de Carvar produit le meilleur poivre qui ſe recueille dans le continent de l'Inde. On fabriquoit autrefois dans le même canton des toiles d'une extrême fineſſe, & la Compagnie Angloiſe employoit à ce travail plus de cinquante mille ouvriers. Mais ce commerce fut entiérement ruiné

(*a*) Hamilton l'appelle *Batte-Koof*.

ſous le regne d'Aurengzeb, lorſque ce Monarque ſubjugua le royaume de Viſapour, & rendit tributaires les Rajas de la côte. La terreur des armes Mogoles diſperſa alors tous ces ouvriers, qui ſe retirerent dans les montagnes. Ce fut dans le temps de cette irruption que les Anglois, après avoir vu brûler leur comptoir & leurs habitations, s'aviſerent de bâtir le fort dont on a parlé.

Mangalor.

VI. MANGALOR eſt du diſtrict de *Canara*, ancien Royaume, ſitué à l'Oueſt du Carnate, entre 12 & 15 degrés de latitude. Cette ville, plus fameuſe par ſon commerce que par la beauté de ſes édifices, eſt bâtie à une demi-lieue de la mer, ſur le bord d'une riviere, où les vaiſſeaux d'une grandeur médiocre peuvent entrer dans la ſaiſon des pluies, & dans les fortes marées. Mais hors de la barre il y a une rade beaucoup plus ſûre, où l'on peut mouiller dans toutes les ſaiſons.

Delſon, Salmon, Cuyon

Les habitans de Mangalor ſont un mélange de Mahométans & d'Idolâtres. Ils ſont fort baſanés. L'air du pays eſt très pur, & le terroir eſt ſi fertile, qu'il fournit du riz non-ſeulement à toute la côte de Malabar, mais à [illegible]le de Su-

Fertilité du pays.

matra, à Mocka, à Maſcate, à Balſora, & à d'autres lieux de l'Arabie & de la Perſe. Malgré cette abondance, les habitans ſont pauvres, & il n'eſt point de peuple plus miſérable dans toute l'Inde. Leur culte eſt le même que chez les Idolâtres de Maduré, c'eſt-à-dire, qu'il conſiſte à adorer une figure obſcene, qu'ils portent à leur cou : abomination très-ancienne dans l'Inde, & que les Grecs adopterent dans les fêtes de Bacchus & de Priape.

Pauvreté des habitans.

Les Portugais ont eu de grands démêlés avec les Canarins pour la poſſeſſion de Mangalor, & d'une autre place voiſine, nommée *Barcalor*, dont ils s'emparerent après avoir conquis Goa. Dans le tems du déclin de leur puiſſance, les Canarins ſecouerent le joug, & les chaſſerent du pays. Les Portugais reparurent ſur cette côte avec une flotte formidable, & forcerent le Roi de Canara à leur rendre ces deux places. Mais épuiſés par les guerres précédentes, & n'étant point en état d'y entretenir une garniſon, ils ſe contenterent alors d'y établir les comptoirs qu'ils poſſedent aujourd'hui. Celui qu'ils ont à Mangalor eſt entre la ville & la mer. On voit encore, ſur une hauteur, l'an-

Comptoir des Portugais.

cienne forteresse qui leur appartenoit. Le trafic est ici ouvert à toutes les nations qui se présentent. Cependant les Portugais s'arrogent toujours une espece de souveraineté dans le pays, avec le droit de visiter tous les navires qui mouillent dans ses ports, & de fixer le prix du riz avant que personne puisse en acheter. Mais les Européens se moquent de ces prétentions, & traitent directement avec les Indiens, toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion, sans s'embarrasser des menaces des Portugais.

VII. CANANOR. C'est ici proprement que commence la côte de Malabar, & le pays des peuples qui portent ce dernier nom. Ce pays qui s'étend depuis la frontiere de Canara jusqu'au Cap Comorin, dans la longueur d'environ soixante-dix lieues, est divisé en plusieurs petits Royaumes. Le premier qui se présente, en avançant toujours vers le Sud, est *Cananor*. Sa Capitale, qui porte le même nom, est à onze degrés trente minutes de latitude, & environ à trente lieues de Mangalor. C'est une assez grande ville, dont les édifices n'offrent rien de remarquable. Son port est bon pendant

Cananor. Dellon.

l'été ; mais les vaiſſeaux n'y ſont point en ſûreté pendant l'hiver, c'eſt-à-dire, dans la ſaiſon des pluies.

Roi du pays. Le pays eſt peuplé d'Indiens & de Mores. Il eſt gouverné par un Prince idolâtre, qui, ſans être plus puiſſant que les autres Rois de Malabar, ne laiſſe pas d'avoir parmi eux un rang diſtingué, qu'il doit à certains préjugés de la Religion. On lui donne le nom de *Colitry*, comme celui de *Zamorin* eſt un titre de diſtinction pour les Rois de Calecut.

Bourgs remarquables. *Balliepatan* eſt un gros bourg, ſitué ſur une riviere, & peu diſtant de la Capitale. Il eſt peuplé de pluſieurs riches Négocians, qui profeſſent tous le Mahométiſme. Les François ont poſſédé dans le même canton le comptoir de *Talichery*. On trouve à peu de diſtance de Balliepatan le palais où le Roi de Cananor fait ſa réſidence. Ce lieu eſt environné de pluſieurs belles Pagodes. *Tremepatan* eſt un autre bourg conſidérable par ſon commerce.

Le Gingembre, le Cardamome, qui eſt une eſpece de poivre, le Tamarin & la Caſſe, croiſſent abondamment dans le pays. On y fabrique de très-belles toiles, principalement à *Coila*, qui eſt

un gros bourg, à une lieue de Cananor. Le principal commerce eſt entre les mains des Hollandois & des Mores.

Cananor eſt un des premiers lieux où les Portugais s'établirent, lorſqu'ils eurent découvert les Indes. Ils commencerent par y élever une tour; qui ſubſiſte encore aujourd'hui. Ils l'environnerent enſuite d'une bonne muraille, & ils en firent une fortereſſe conſidérable. Ils finirent par bâtir près de ce lieu, une aſſez grande ville, qu'ils ont conſervée pendant cent ans. Les Indiens, fatigués de leur gouvernement tyrannique, les chaſſerent de Cananor vers le commencement du dernier ſiecle, & ſe donnerent aux Hollandois, qui s'étoient ligués avec eux contre les Portugais. Les Hollandois raſerent le fort, pour s'épargner la dépenſe d'y entretenir une bonne garniſon. Si l'on en croit Dellon, les habitans du pays n'ont point gagné à ce changement, & ſe plaignent ſi fort de la domination Hollandoiſe, qu'ils rappelleroient volontiers leurs anciens maîtres.

Révolutions de Cananor.

VIII. CALECUT. Voici ce qu'on raconte touchant l'origine de cet Etat. Dans le tems que les Arabes entrerent

Calecut. Origine de ce Royaume.

pour la premiere fois dans l'Inde (*a*), tout le Malabar étoit gouverné par un ſeul Souverain, nommé *Sarana Perimal*. Ce Prince prit tant de goût pour la religion de ces étrangers, que non-ſeulement il l'embraſſa, mais qu'il réſolut d'aller finir ſes jours à la Mecque. Avant que d'abandonner ſes Etats, il les partagea entre les Princes de ſa famille, ne ſe réſervant que douze lieues de pays, dont il diſpoſa au moment de ſon départ, en faveur d'un de ſes Pages, qui avoit auſſi l'honneur de lui appartenir. Il lui ordonna de cultiver ce terrein, & d'y établir une colonie en mémoire de ſon embarquement. En même-tems il lui remit ſon épée & ſa couronne, & il commanda aux autres Princes de le reconnoître pour leur *Zamorin*, ou leur Empereur, avec ordre de faire battre la monnoie à ſon coin. On ajoute que les habitans de la nouvelle colonie bâtirent une ville dans l'endroit même ou Perinal s'étoit embarqué, & qu'ils la nommerent Calecut. Elle a donné ſon nom à tout le pays.

Hiſt. des voy. Tom. I. p. 84.

(*a*) On rapporte cette premiere irruption au VIII. ſiecle du Chriſtianiſme.

Calecut eſt le premier port des Indes Orientales où les Portugais débarquerent en 1498, ſous la conduite de Gama. C'étoit alors le plus fameux marché de l'Inde pour le commerce des épiceries, des diamans, des ſoies, des toiles fines, de l'or & de l'argent. Les Portugais y furent d'abord reçus favorablement, & obtinrent la permiſſion de bâtir un comptoir & une forteresſe proche de la ville. Dans la ſuite ils ſe brouillerent avec le Zamorin, qui, après une guerre opiniâtre, vint à bout de les chaſſer de tous les lieux de ſa dépendance. Mais les établiſſemens qu'ils formerent à Cochin, à Cananor, à Goa, & dans d'autres ports de cette ville, les dédommagerent des affronts qu'ils reçurent à Calecut, & firent à la fin tomber le commerce de cette ville floriſſante.

Comment les Portugais en furent chaſſés.

La plage de Calecut eſt fort baſſe, & n'offre aucun abri aux navires d'Europe, qui ſont obligés de jetter l'ancre en pleine rade. Ceux du pays, qui ſont fort petits, & tout-à-fait plats, peuvent s'avancer juſqu'au rivage. La ville eſt grande : mais la plupart de ſes maiſons ne ſont bâties que de bois, ou de terre cuite au ſoleil. Leur hauteur com-

mune eſt de ſept ou huit pieds. Le ſable du rivage eſt mêlé, dans quelques endroits, de pluſieurs parties d'or très-fin. Mais ces parcelles ſont ſi minces, que leur valeur ordinaire n'eſt que depuis quatre ſous juſqu'à dix. Cependant cette recherche fait ſubſiſter une grande partie des habitans.

L'air du pays eſt pur & ſain, & ſon territoire eſt très-fertile, quoique ſujet à de terribles inondations. Dellon aſſure qu'il ne ſe paſſe preſque point d'année, où la mer ne couvre quelque petite portion de cette contrée, & ſes progrès ſont ſi ſenſibles, que l'ancienne fortereſſe des Portugais, qui étoit aſſez loin du port, eſt aujourd'hui preſqu'enſevelie dans les eaux, à deux bonnes lieues de la terre. On n'apperçoit que le ſommet des tours, & les barques paſſent facilement entre ces ruines & le rivage. L'Auteur attribue ces débordemens aux vents de Nord-Oueſt, qui ſoufflent conſtamment ſur toute la côte de Malabar, depuis le mois de Mai juſqu'à la fin de Septembre, & qui pouſſent avec violence les flots ſur cette plage, qui eſt plus baſſe que la mer. Ces inondations ont ruiné plus d'une fois Calecut, & ſont ſans doute une

des cauſes de la décadence de ſon commerce, les Négocians étrangers s'étant inſenſiblement dégoûtés d'habiter une ville ſi expoſée aux ravages de la mer. Les mêmes déſagrémens ont fait abandonner ce ſéjour aux Zamorins, qui y fixoient autrefois leur réſidence.

Malgré toutes ces diſgraces, Calecut eſt encore une des plus grandes villes de l'Inde. On y compte ſix mille maiſons, la plupart ſéparées les unes des autres par des jardins. Son enceinte eſt de trois lieues, en y comprenant un gros village, qui lui ſert de fauxbourg, & qui n'eſt habité que par des pêcheurs; mais elle n'eſt point environnée de murailles. Elle a un Gouverneur Indien, qui prend le titre de *Rajador*, ou de Viceroi, & qui eſt logé dans l'ancien palais. Son poſte eſt des plus lucratifs, & c'eſt une des premieres charges de l'Etat.

On aſſure que le Roi de Calecut peut mettre ſur pied une armée de cent mille hommes; que lorſqu'il épouſe une femme, il la cede volontairement à un Bramine, auquel il donne cinq cens écus, pour paſſer la premiere nuit avec elle; que c'eſt un uſage parmi les nobles de changer entre eux de fem- Uſages ſinguliers de ce pays.

mes ; qu'une femme peut avoir juſqu'à ſept maris à la fois, & que ſi elle devient mere, il lui eſt libre de faire élever ſon enfant par le mari qu'elle veut, ſans qu'il puiſſe le refuſer. On ajoute que lorſque le Zamorin meurt, ce n'eſt pas ſon fils qui lui ſuccede, mais le fils de ſa ſœur, parce qu'un Bramine ayant eu les premieres faveurs de la Reine, il eſt à craindre que ce fils n'appartienne pas au Roi, au lieu que le fils de ſa ſœur eſt véritablement de ſang Royal. C'eſt M. l'Abbé Guyon qui rapporte tous ces uſages. Nous verrons bientôt qu'ils ne ſont point particuliers aux habitans de Calecut, & qu'ils regnent preſque généralement chez tous les autres peuples du Malabar.

Cranganor. IX. CRANGANOR eſt à dix degrés de latitude du Nord, & environ à vingt-cinq lieues de Calecut. Une groſſe riviere baigne ſes murs du côté de la mer, dont la ville n'eſt éloignée que d'une lieue. On découvre de l'autre côté des campagnes cultivées, des étangs, & d'agréables prairies. Les Portugais, qui s'étoient emparés de cette ville dans le tems de leurs premiers voyages, en furent chaſſés en 1662. par les Hollandois, qui la pri-

Schouten, Hamilton.

rent d'assaut, & qui ruinerent ses Eglises & ses principaux édifices, dont les démolitions servirent à la construction d'une forteresse.

Autre ville du même nom.

Dans le voisinage de cette ville, on en trouve une autre de même nom, qui appartient au Roi Malabar du pays, & qui est la capitale du petit Etat qu'il possede. Ce Prince est vassal & tributaire du Zamorin.

Récit singulier d'Hamilton.

Hamilton raconte une chose qui ne se trouve point dans les Relations ordinaires. Il prétend que le pays de Cranganor a long-tems appartenu à une colonie de Juifs, qui formoient une République si nombreuse, qu'on y comptoit quatre-vingt mille familles. L'Auteur ajoute qu'ils ont encore à *Cochin*, qui n'est qu'à cinq lieues de Cranganor, une Synagogue, dans laquelle ils conservent une espece de Journal des événemens les plus remarquables de leur Histoire. Ce Journal commence au tems de Nabuchodonosor, & il est gravé en caracteres Syriaques sur deux grandes tables de cuivre. M. *Van Rhede*, un des Directeurs du comptoir Hollandois de Cochin, en a fait un extrait dans la langue de son pays. Ces Juifs, continue Hamil-

ton, disent que les premiers fondateurs de leur colonie furent envoyés dans l'Inde par *Manassé*, fameux Capitaine Chaldéen, dont ils se vantent de descendre. Leur nombre s'accrut insensiblement; ils s'enrichirent par le commerce, & ils acheterent la souveraineté de Cranganor. Ce petit Etat fut d'abord gouverné par deux hommes d'une famille distinguée, & qui étoient freres. L'ambition les désunit: l'un des deux attenta aux jours de l'autre, & fut massacré à son tour par le fils de son ennemi. Après la mort violente de ces deux Administrateurs, le Gouvernement devint entiérement républicain. Mais dans la suite les Empereurs de Malabar ayant subjugué ce petit Etat, les Juifs tomberent dans l'oppression, & le désespoir en précipita plusieurs dans l'apostasie. Leur nombre est à présent réduit à quatre mille familles. Voilà ce que débite Hamilton. Si jamais l'extrait de M. Van-Rhede voit le jour, il jettera de grandes lumieres sur ce récit.

Anciens Chrétiens de Cranganor.

Ce que nous allons ajouter n'est guere moins particulier. Les Portugais, en arrivant pour la premiere fois sur cette côte, y trouverent aussi le

Christianisme établi. Cabral, qui commandoit leur flotte des Indes en 1500, étant sur le point de retourner en Portugal, vit venir à son bord deux Chrétiens de Cranganor, de race Indienne, qui demanderent la grace d'être conduits en Europe, pour visiter Rome, & pour se rendre ensuite à Jérusalem. Il voulut savoir s'ils suivoient la communion des Grecs, ou celle des Latins, & s'il y avoit d'autres Chrétiens dans leur ville. L'un des deux, qui étoit Prêtre, répondit : *Que les habitans de Cranganor étoient un mêlange de Gentils, de Chrétiens, de Juifs, & d'Etrangers, qui étoient la plupart des Marchands de Syrie, d'Egypte, de Perse, & d'Arabie ; que les Chrétiens payoient au Roi un tribut régulier, & demeuroient dans un quartier séparé ; qu'ils avoient une Eglise avec des croix, mais sans images, & sans cloches ; qu'ils avoient leur Pape, sous lequel étoient dix Cardinaux & deux Patriarches, avec quantité d'Evêques & d'Archevêques ; que cette Cour Ecclésiastique résidoit en Arménie, où les Evêques de Cranganor alloient recevoir leur dignité & leur consécration ; que lui-même avoit reçu le Sacerdoce*

Hist. des Voy. T. I.

des mains de ſon Pape ; que la juriſdiction de ce Pontife s'étendoit fort loin dans l'Inde & dans le Catay ; que les deux Patriarches faiſoient leur réſidence dans ces deux contrées, & que les Evêques étoient diſperſés dans les villes où il y avoit des Chrétiens ; que leur Pape portoit le titre de Catholique ; enfin que la tonſure du Clergé étoit en forme de croix (a).

Cochin. X. COCHIN eſt à dix lieues de Cranganor, entre neuf & dix degrés de latitude ſeptentrionale. C'eſt la capitale d'un petit Royaume de même nom, dont le Souverain eſt vaſſal du Roi de Calecut, & dépend encore plus des Hollandois, qui ſont maîtres de cette ville. Elle eſt ſituée à l'embouchure d'une riviere, qui la ſépare d'une petite iſle, & qui forme un port ſûr & commode. Les terres qui l'environnent ſont baſſes, & ſe partagent en pluſieurs iſles. Elle avoit autrefois une étendue aſſez vaſte, & c'étoit, après Goa, la plus grande ville que les Portugais poſſédaſſent dans

Schouten, Salmon.

Son ancien état.

(a) Cabral reçut ces deux Indiens ſur ſa flotte. L'un d'eux mourut en chemin. L'autre nommé *Joſeph*, arriva en Portugal. C'eſt le *Joſephus Indus*, dont Grinée a publié une petite Relation. *Hiſt. des Voy. Tom. I.*

l'Inde. On y distinguoit deux habitations, l'une occupée par les Indiens & par le Roi du pays, & qui n'étoit qu'un gros bourg, à deux bonnes lieues de la mer. On l'appelloit la vieille Cité. L'autre, qui se nommoit la Cité neuve, étoit beaucoup plus près de la mer, & s'étendoit même, par une de ses extrémités jusqu'au rivage. Ce n'étoit originairement qu'un petit fort, que le Roi de Cochin permit aux Portugais de bâtir en 1503. Dans leurs mains il devint bientôt une belle ville, qui éclipsa l'autre. On y voyoit plusieurs magnifiques palais, des jardins agréables, quantité d'édifices publics, & sur-tout un grand nombre d'Eglises & de Couvens. Les Hollandois la prirent en 1662, raserent ses palais, ses Couvens & ses Eglises, qui occupoient un terrein trop vaste, & réduisirent son ancienne enceinte à un espace de six cens pas de longueur, sur deux cens de large, qu'ils environnerent d'un bon rempart, fortifié de plusieurs bastions. La belle tour de l'ancienne Cathédrale se trouva conservée dans ce plan, & les Hollandois ont arboré sur son sommet le pavillon des Provinces-unies, qui est attaché au bout d'un grand mât, qu'on

Ce qu'elle est aujourd'hui.

apperçoit de la mer à plus de dix lieues de diſtance.

L'ancien bourg ſubſiſte encore aujourd'hui. Ce n'eſt qu'un amas de pauvres cabanes, qui s'étendent juſqu'aux ruines de la Cité Portugaiſe. Mais il s'y tient un marché aſſez conſidérable. Il eſt habité par les Gentils & par les Mores, que le commerce a raſſemblés dans ce lieu. Le pays produit une grande abondance de beſtiaux, de la cire, du fer, de l'acier, & du poivre; mais il manque de riz, & l'on eſt obligé d'en faire venir de la côte de Canara, parce que celui qu'on pourroit tirer des provinces voiſines ſe conſerve difficilement. L'eau eſt ſi mauvaiſe dans ces quartiers, qu'elle y occaſionne beaucoup de maladies, particuliérement des enflures, qui ſe jettent communément ſur une des jambes, ſans attaquer l'autre, & ſans cauſer d'autre douleur qu'une démangeaiſon incommode.

Qualités du pays.

Travancor. XI. TRAVANCOR eſt le dernier Royaume de la côte de Malabar. Il s'étend depuis la frontiere de Cochin, vers le neuvieme degré, juſqu'au Cap Comorin dans la longueur de vingt lieues.

lieues. La capitale, qui porte auſſi le nom de Travancor, eſt preſque à la pointe du Cap. Elle eſt habitée par un grand nombre de Chrétiens, la plupart très-pauvres, dont les ancêtres ont été convertis par S. François Xavier. Les autres villes ſont 1°. *Tengapatan*, à l'Oueſt de la capitale. Les Hollandois y ont une forteresſe & un comptoir. Le poivre, & certaines groſſes toiles qu'on nomme *Catchaz*, ſont les principaux objets de leur commerce. 2°. *Aniengo*, au Nord de Tengapatan. On y voit un Fort, conſtruit par les Anglois, pour l'aſſurance de leur trafic. Il eſt baigné d'un côté par la mer, & de l'autre, par une petite riviere. Son port eſt vaſte, mais il eſt ſujet à être battu par les flots. Cette contrée abonde en poivre & en toiles fines. *Eruva* eſt un pauvre hameau du voiſinage, où les Danois ont une loge couverte de paille. C'eſt ce qu'ils appellent leur comptoir. 3°. *Coilan*, ou *Coulan*. C'étoit autrefois une place importante, & la capitale d'un petit Royaume de même nom. Elle eſt ſituée ſur une pointe de terre qui s'avance dans la mer. Les Portugais la prirent en 1505, & la perdirent en 1662. Les Salmon.

Hollandois, qui s'en emparerent alors, la démolirent preſque entiérement. Ils y ont aujourd'hui un petit Fort, où ils n'entretiennent que trente hommes de garniſon. Son commerce n'a rien de conſidérable.

ARTICLE V.

Obſervations particulieres ſur le pays de Malabar.

J'AUROIS à me reprocher une omiſſion inexcuſable, ſi je n'ajoutois ici quelques obſervations particulieres ſur le pays de Malabar. C'eſt l'Hiſtoire des Voyages qui me fournira cet important Article, & j'emprunterai pluſieurs traits de ſon élégant Traducteur.

Belle ſituation du Malabar.

On regarde le Malabar comme le plus beau pays de l'Indoſtan. Toute la plage étant fort baſſe, & le terrein s'élevant par degrès, on découvre de la mer une partie des richeſſes de cette agréable contrée. Les villes & les bourgades qui bordent la côte, les bois de cocotiers & de palmiers toujours verds, des prairies charmantes, de vaſtes plaines, des rivieres, des ruiſſeaux & des lacs, & mille autres objets diverſifiés ſe préſentent. Tous les Voyageurs ſont

frappés de ce ſpectacle. Les cocotiers s'avancent juſqu'aux bords du rivage ; & la mer, dans ſon flux, baigne leurs racines, ſans les offenſer.

L'air eſt beaucoup plus ſain ſur cette côte que ſur celle qui s'étend depuis Bombay juſqu'à Goa. Le climat eſt ſujet à des différences bien remarquables, relativement à celui de la côte de Coromandel. Il eſt ſurprenant que deux contrées, qui ſont ſi voiſines, ayent ſi peu de reſſemblance par les qualités de l'air, & que la nature y ait ainſi diverſifié la température du ciel, & l'influence des élémens. Pendant que l'hiver ſe fait ſentir à Malabar, & que les pluies & les tempêtes regnent ſur toute cette côte, on jouit ſur celle de Coromandel d'un temps calme, & de tous les charmes de l'été. Cependant ces deux côtes ſont à la même élévation du Nord ; & leur diſtance, du côté du Sud, n'eſt pas de trente lieues. Les montagnes de Gate, qui courent du Nord au Midi, en ſont la ſéparation. Quand on eſt ſur la cime de ces hautes montagnes, on n'a qu'un pas à faire pour paſſer ſubitement de l'été à l'hiver, & d'un air pur & ſerein à un air épais & chargé de nuages.

Qualités de l'air & du climat.

Hiſt. des Voy. Tom. XI, dans la Relat. de Schouten.

Mouſſon pluvieuſe. L'hiver, ou la mouſſon pluvieuſe, commence à Malabar dans le cours d'Avril, & ceſſe à la fin de Septembre. Il ſe fait ſentir plutôt dans cette région que dans celle de Canara & de Viſapour; plutôt, par exemple, à Coilan & à Cochin, qu'à Goa, & plutôt à Goa qu'à Surate; ce qu'on obſerve ſur toute la côte occidentale de la preſqu'iſle, à proportion qu'elle court vers le Nord: car c'eſt du Midi que viennent les nuages. Un vent du Sud-Oueſt les pouſſe avec violence vers les montagnes de Gate, où ils ſe briſent & ſe débordent en pluies, accompagnées de fréquens orages. Ces eaux forment des torrens qui ſe précipitent des montagnes, qui groſſiſſent les rivieres, & qui inondent la plus grande partie du pays. Le ciel, dans cette ſaiſon, eſt toujours chargé de vapeurs, & les nuits ſont d'une affreuſe obſcurité. Il n'y a point alors de ſûreté pour les vaiſſeaux ſur toute la côte, & ils ne ſont pas même tranquilles dans les ports. C'eſt pourquoi on les décharge, on leur ôte leurs agrès, on les couvre de nattes, & on tache de les mettre à l'abri. Cette ſaiſon n'a rien d'ailleurs de rigoureux, & il ne fait point ici de froids qui mé-

ritent le nom d'hiver. On obſerve même que la plupart des fruits arrivent dans ce tems à leur maturité, & que les fleurs & les plantes ont plus de fraîcheur que dans l'autre mouſſon. En effet, le Soleil darde alors directement ſes rayons ſur cette contrée, & les chaleurs ſeroient exceſſives, ſi les nuages ne formoient comme un mur de ſéparation entre la terre & cet aſtre, qui dans le cours de la ſaiſon pluvieuſe paſſe deux fois ſur la tête des Malabares, l'une au mois de Mai, & l'autre au mois d'Août.

C'eſt vers le mois d'Octobre que commence l'été, ou la mouſſon ſeche. Mouſſon ſeche.
Dans tout le cours de cette agréable ſaiſon, on découvre à peine dans l'air le moindre nuage. Alors les vents de mer & de terre regnent ſucceſſivement, les premiers pendant le jour, & les autres pendant la nuit. Quelques calmes ſuccedent par intervalles, & le pays eſt expoſé à des chaleurs brûlantes. Mais les nuits ſont toujours fraîches, & peuvent même paſſer pour froides, principalement pendant les mois de Janvier, de Février, & de Mars.

La contrée de Malabar produit abon- Productions du pays.

damment tout ce qui eſt néceſſaire à la ſubſiſtance de ſes habitans. Ses fruits & ſes plantes ſont d'une qualité admirable, à l'exception du riz, qui ne ſe garde point au delà d'une année, & du poivre, qui eſt moins eſtimé que celui de quelques régions voiſines. Il en eſt de même de ſa canelle, qui n'eſt nullement comparable à celle de Ceylan. Le Cardamome n'y croît que dans la ſeule Province de Cananor. C'eſt une plante aromatique, qui produit, dans de petites gouſſes, une eſpece de poivre, qu'on nomme auſſi *Graine de Paradis*. On aſſure qu'il vient naturellement, ſans qu'on ſoit obligé de le ſemer, ni même de labourer la terre. Il ſuffit de mettre le feu aux herbes, qui croiſſent abondamment pendant la ſaiſon des pluies, & que le Soleil deſſeche dans la ſaiſon ſuivante. Leurs cendres fertiliſent la terre, & la diſpoſent à produire le Cardamome. On le tranſporte dans toutes les parties de l'Inde, en Perſe, en Arabie & en Turquie. Il en paſſe même en Europe, où il n'eſt guere d'uſage que dans la médecine. Mais les Orientaux en font une grande conſommation dans leurs ragoûts, & le préferent à toutes les autres épices.

Ibid dans la Deſcription de Malabar. Cardamome.

Entre plusieurs autres plantes remarquables, on trouve ici une sorte de féves, larges de quatre doigts, & dont la casse a environ un pied & demi de longueur. La tige pousse de grandes feuilles, dont on forme des berceaux, qui donnent le plus bel ombrage. Ces féves croissent en très-peu de tems, mais elles sont moins délicates que les nôtres. Dellon fait mention d'une autre plante curieuse, dont les feuilles, assez semblables à celles de la pimpernelle, croissent fort vîte, & avec une telle abondance, qu'on peut en former des palissades fort épaisses. Rien ne fait un plus bel effet dans les jardins. Ses fleurs n'ont aucun parfum ; mais elles sont d'un rouge très-vif, qui a l'éclat du rubis. Elles s'épanouissent au lever du Soleil, & elles tombent lorsqu'il disparoît. Cette plante est fort différente d'un arbre qui croît aux environs de Goa, & qu'on appelle l'*Arbre triste*, parce que ses fleurs ne s'épanouissent que pendant la nuit. Elles commencent à s'ouvrir lorsque le Soleil se couche, & elles se flétrissent ou se referment lorsque sa lumiere paroît. Leur parfum est très-agréable. Elles ont la couleur du safran, & les Indiens

Plantes singulieres.

Guyon, Hist. des Indes. Tome II.

s'en ſervent dans leurs teintures. Cet arbre, qui croît très-promptement, & qui fleurit toute l'année, eſt de la grandeur du prunier, & ſes feuilles approchent de celles de l'oranger. On en voit dans toutes les cours des maiſons.

La plupart de ces plantes naiſſent ſans culture; & ſe reproduiſent de leurs propres graines, qui tombant dans leur maturité, prennent bientôt racine. En général, les habitans de Malabar s'appliquent peu au jardinage, & n'ont pas la même curioſité pour les fleurs, que les ſujets du Mogol. Les eſſences & les parfums ſont auſſi moins recherchés dans cette contrée, & la plupart des femmes ne ſe frottent le corps qu'avec de l'huile de cocos.

Animaux remarquables.

On parle avec admiration de la prodigieuſe multitude de perroquets qui ſe trouvent ici, & de la variété de leurs eſpeces. On en prend quelquefois juſqu'à deux cens d'un coup de filet. Les Paons n'y ſont guere moins nombreux; mais cette chaſſe eſt plus difficile. Leurs plumes ſervent à faire des paraſols, des éventails, & d'autres ouvrages très-propres. Le nombre des Chauves-Souris ne ſe peut exprimer. Elles dorment pendant le jour ſur les

Oiſeaux.

arbres, qui en ſont quelquefois couverts. Elles ſont une fois plus groſſes qu'en Europe.

On ne voit point dans le pays d'autres éléphans que ceux qu'on amene de Siam ou des contrées voiſines. Les Rois Malabares en nourriſſent un aſſez grand nombre, & lorſqu'ils veulent châtier quelques ſujets rebelles, ils envoyent ces animaux dans leurs campagnes pour y faire le dégât. Ils ravagent les jardins, ils ruinent les moiſſons, ils déracinent les arbres, ils renverſent juſqu'aux cabanes.

Le pays eſt infeſté de tigres. Il s'en trouve de différentes grandeurs. Ceux de la plus petite eſpece ne ſont guere plus grands que les plus gros chats d'Europe. Ils font la guerre aux poules & aux canards. Ceux de moyenne grandeur ſont gros comme des moutons, & attaquent indifféremment les hommes & les beſtiaux. Leur nombre eſt conſidérable, malgré les efforts qu'on fait pour les détruire. Ceux de la plus haute eſpece ſont de la grandeur d'un cheval. Ils ſont peu communs dans le Malabar; mais ils font de grands ravages aux environs de Goa, Tigres de trois eſpeces.

où leur espece est connue sous le nom de *Tigre Royal*.

Le Jakar ou Adive.

L'animal que les Indiens nomment *Jakar*, & les Portugais *Adive*, a la queue du renard, le museau du loup, & le reste du corps comme le chien. Il fait la guerre à toutes sortes de volailles, aux chiens, & quelquefois aux enfans. Ces animaux marchent ordinairement en troupes, & ne sortent guere que la nuit. Leur cri est plaintif, & semblable à la voix d'un enfant qui pleure. On prétend que le tigre & l'adive chassent quelquefois de compagnie. L'adive marche devant, tâche, par ses cris, d'attirer les chiens ou les enfans hors des maisons, & prépare ainsi au tigre une proie facile.

Les Indiens du Malabar ne tirent aucune utilité des buffles sauvages dont leur pays est rempli, & se font même un scrupule de manger la chair de ces animaux. Mais ils permettent cette chasse aux Chrétiens & aux Mores. Il n'en est pas ainsi de celle des singes, qui est défendue, sous des peines capitales, dans toutes les terres des Princes idolâtres. On assure que ces animaux passent dans le Malabar pour des Etres

Singes & Serpens, adorés dans le Malabar.

d'un ordre divin, auxquels on conſacre des ſtatues, des temples, & pluſieurs fêtes de Religion. Les ſerpens & les couleuvres reçoivent ici le même hommage, & leurs ſtatues ſont placées ſur les autels. Outre les offrandes qu'on leur fait dans les Pagodes, on leur porte du lait & d'autres alimens dans les champs & dans les bois, peut-être pour leur ôter l'envie de venir chercher leur pâture dans les villes. Si un Indien trouve une couleuvre dans ſa maiſon, il la conjure d'en ſortir, ſans oſer lui faire la moindre violence. Voici un fait atteſté par un Voyageur, dont le témoignage eſt de quelque poids. Le Secrétaire du Gouverneur de Cananor fut un jour mordu à la campagne par un de ces gros ſerpens, que les Portugais appellent *Cobra Capel*, ou ſerpens à chapeau, parce qu'ils ont autour de la tête une peau large, qui forme une eſpece de chapeau. L'Indien fut ramené à la ville par ſes gens, & le ſerpent y fut auſſi apporté dans un vaſe bien couvert. On appella les Bramines, qui répréſenterent à l'animal combien la vie de cet Officier étoit importante à l'Etat; lui déclarant que s'il le laiſſoit périr, ils ſeroient obligés de le faire

Deſon, dans l'Hiſtoire des Voyages, *ubi ſuprà*.

brûler vif ſur le même bûcher que le défunt. Le Secrétaire mourut. Les Bramines le pleurerent ; mais ils n'oſerent condamner le ſerpent, dans la penſée qu'il n'avoit fait peut-être qu'exécuter les décrets du ciel, dont l'Indien s'étoit attiré le courroux par quelque faute ſecrete. Non-ſeulement on lui rendit la liberté, mais on lui fit des excuſes, & il fut congédié avec pluſieurs complimens. Ce fut le Roi qui préſida en perſonne à ce jugement bizarre.

Diverſes eſpeces de reptiles dangereux.

On diſtingue pluſieurs eſpeces de ces dangereux reptiles, qui different pour la couleur & pour la groſſeur. Il y en a de verds, & ce ne ſont pas les moins dangereux, parce que ſe cachant dans les herbes, ou parmi les feuilles des buiſſons, leur couleur ne permet pas de les appercevoir. Ils s'élancent ſur les paſſans, & leur rencontre eſt ſi fréquente, que, dans les chemins étroits, on a coutume de ſe faire précéder d'un eſclave, qui frappe de côté & d'autre pour les écarter. Leurs bleſſures ſont toujours mortelles. Les ſerpens à chapeau ont le corps émaillé des plus belles couleurs. Ils ſont beaucoup plus gros que les ſerpens verds, mais leur ve-

nin eſt moins ſubtil. Les Indiens les appellent *Nalle Pambou*, ou bonnes couleuvres, & c'eſt à cette eſpece, comme moins mal-faiſante, qu'ils adreſſent un culte particulier. Ceux qu'ils nomment *Polgop* ſont d'une groſſeur & d'une grandeur démeſurée. Leur longueur eſt de quinze à vingt pieds, & leur tête a la groſſeur & la forme de celle du ſanglier. On ne les trouve guere dans les lieux habités; mais les grandes inondations en font mourir pluſieurs, qu'elles entraînent dans les campagnes, ou ſur le rivage de la mer. On les prendroit, à quelque diſtance, pour des troncs d'arbres abattus & deſſéchés. Leur avidité eſt extrême, & ils s'étranglent ſouvent en dévorant de trop groſſes proïes. On en a trouvé pluſieurs qui s'étoient ſuffoqués de cette maniere, & l'on a tiré de leurs corps des animaux entiers, tels que de jeunes v aux & des adives. Une eſpece nullement mal-faiſante, & même utile, eſt celle des *Preneurs de rats*, ainſi nommés, parce qu'ils font la guerre aux animaux de ce genre. Ils ſe tiennent ſur les toits des maiſons; ils deſcendent dans les chambres, ils ſe placent ſur les ſophas & ſur les lits; ils paſſent ſur le vi-

ſage & ſur le corps de ceux qui dorment, ſans leur faire le moindre mal.

La Civette. La *Civette* eſt un petit animal, qui ſe rencontre auſſi dans le Malabar, comme dans pluſieurs autres contrées de l'Inde. Il a beaucoup de reſſemblance avec le chat, excepté que ſon muſeau eſt pointu, que ſes griffes ſont moins fortes, & que ſon cri n'approche point du miaulement. On trouve ſous ſa queue une matiere onctueuſe, enveloppée dans une bourſe de la groſſeur d'un petit œuf. C'eſt un parfum très-eſtimé des Indiens. Il s'en fait un commerce conſidérable dans le Royaume de Calecut.

Loix & uſages de Malabar. Le pays de Malabar, dans une étendue d'ailleurs aſſez vaſte, offre peu de villes; mais les campagnes ſont ſi peuplées, qu'elles paroiſſent ne former qu'un grand village, dont les maiſons ſont iſolées, & diſperſées ſans aucun ordre. Il eſt partagé en pluſieurs Etats, de différentes grandeurs, qui ont chacun un Roi ou un Prince particulier, mais qui ſe conduiſent tous par les mêmes loix & les mêmes uſages. Les Monarques de cette contrée ſont ſi reſpectés, qu'on les aborde avec les mêmes geſtes & les mêmes cé-

rémonies qui s'employent pour saluer les Dieux. On n'oseroit s'asseoir dans un lieu où leurs regards peuvent tomber.

Les Princes, à leur avénement au trône, ont coutume de faire le choix d'un premier Ministre, sur lequel ils se reposent de tous les soins du gouvernement. Ils mettent ordinairement cette place à l'enchere. Celui qui l'obtient, a le premier rang dans l'Etat après le Souverain, & jouit même de toutes les prérogatives de la Royauté. Il regle les impôts, il signe les expéditions, il accorde les graces & les récompenses, il dispose de toutes les forces du Royaume. Mais s'il abuse de son pouvoir, il s'expose à perdre sa place, sans pouvoir exiger qu'on lui rende les sommes qu'il a déboursées pour l'obtenir. Les Rois Indiens portent, dans les jours de cérémonie, une couronne d'or, du poids d'environ sept marcs, & qui a la forme d'un bonnet, qui s'éleve en pointe. C'est du premier Ministre que chaque Monarque reçoit cette couronne, qui ne sert que pour lui, & qu'on dépose après sa mort dans la Pagode du Palais.

Division des Habitans.

Les Nations qui peuplent le Ma-

labar peuvent ſe réduire à deux principales, les Gentils & les Mahométans. Les premiers, qui ſont les habitans originaires, forment, ſans contredit, la portion la plus nombreuſe. On les diviſe en pluſieurs Tribus, & cette diviſion eſt ici la même, pour le fonds, que celle dont j'ai parlé dans la deſcription de Golkonde, c'eſt-à-dire, qu'elle ſert à marquer le rang & la profeſſion de chaque citoyen, dont l'état eſt immuable. La derniere & la plus miſérable de toutes ces Tribus, eſt celle des *Pouliats*, qui ſont encore plus mépriſés que les *Piriaves* de Golkonde. Ils vont preſque nuds; ils n'ont point de demeures fixes; ils errent dans les champs & dans les forêts, ſans avoir d'autres aſyles que le tronc des arbres, les cavernes, ou les huttes qu'ils ſe forment à la hâte avec des branches de palmier. On devient infame en les touchant, & il ſuffit même d'approcher d'eux de vingt pas, pour contracter une ſouillure, qui aſſujettit à des expiations indiſpenſables. Dès qu'on apperçoit un de ces miſérables, on lui crie de ſe retirer à l'écart, & s'il n'obéit à ce ſignal, on a droit de le tuer. Leur vie paroît ſi mépriſable, qu'un

Malheureuſe condition des Pouliats.

Naïr, ou ſoldat Malabare, qui veut éprouver ſes armes, tire, de ſang froid, ſur le premier Pouliat qu'il rencontre, & le maſſacre impunément. Les Prêtres ne leur permettent point d'entrer dans les Temples, ni même d'en approcher; mais ils ont l'indulgence de recevoir leurs offrandes, pourvu qu'elles ſoient en or & en argent, & qu'on les poſe à terre, à quelque diſtance. Le Bramine qui va les prendre, attend que le Pouliat ait diſparu, lave les pieces avant de les offrir à l'Idole, & ſe purifie lui même pour les préſenter. Cette malheureuſe eſpece d'hommes ſe nourrit de toutes les immondices qu'elle rencontre, ſans excepter les charognes, celles même des bœufs & des vaches, ce qui contribue beaucoup à la rendre odieuſe & exécrable, dans un pays où ces animaux ſont univerſellement révérés.

Les gens de guerre forment une claſſe nombreuſe, qui eſt la quatrieme dans l'ordre des Tribus. On les appelle *Naher* ou *Naïr*. Ils ont ſeuls le droit de porter les armes, & ils dédaignent toute autre profeſſion. La plupart s'engagent, en qualité de Gardes, au ſervice des Rois, des Princes, des Gou- Les Naïrs.

verneurs, ou de quelques particuliers puiſſans. Ils exercent le même office auprès des étrangers qui réſident ou qui paſſent dans le pays. C'eſt une néceſſité indiſpenſable, lorſqu'on voyage ſur les terres du Malabar, de ſe faire eſcorter de quelques Naïrs. Ceux qui négligent cette précaution, s'expoſent à toutes ſortes d'inſultes, ſur-tout de la part des gens de cette Tribu, qui devant une partie de ſa ſubſiſtance aux ſecours intéreſſés qu'elle donne aux voyageurs, ſe croit en droit de voler & d'aſſaſſiner les perſonnes qui refuſent d'employer ſes ſervices. D'un autre côté, la fidélité de ces Naïrs eſt à l'épreuve de toute eſpece de corruption, & leur zele eſt ſi courageux, qu'ils ſe feroient plutôt mettre en pieces, que de laiſſer inſulter ceux dont ils ont entrepris la défenſe. On aſſure qu'un Européen n'eſt pas moins en ſûreté ſous la conduite d'un enfant Naïr, que ſous celle des plus redoutables ſoldats de la même Tribu.

Loix des Mariages.

On ne peut ſe marier, ou prendre une concubine, que dans ſa Tribu, ou dans celle qui ſuit immédiatement, & jamais dans une Caſte ſupérieure. Si un homme débauche une fille d'une Tribu

plus distinguée que la sienne, les deux amans sont condamnés à l'esclavage ; & si la disproportion est considérable, on les punit de mort. On assure même que pour venger l'insulte faite à la Tribu, les gens qui la composent, peuvent tuer pendant trois jours tous ceux de l'autre Caste qu'ils rencontrent ; mais, outre que cette vengeance s'exerce seulement dans le lieu où le crime s'est commis, elle ne doit commencer que du jour de l'exécution des deux coupables ; & les Magistrats different ordinairement leur supplice, pour donner à la Tribu menacée le tems de fuir.

Je n'oserois garantir ce que dit l'Historien des Voyages, sur la foi de Dellon, que les femmes Malabares peuvent avoir autant de maris qu'elles veulent, & qu'on en voit plusieurs qui en ont six ou sept, tandis que la plupart des maris n'ont qu'une seule femme ; que cette concurrence ne produit aucun désordre ; que lorsqu'un de ces maris rend une visite secrette à la femme, il laisse à la porte ses armes, ou quelqu'autre signal, qui avertit ses rivaux que l'heure d'audience est pour lui. Voici peut-être ce qui a donné lieu à ce récit, que je soupçonne d'un

peu d'exagération. Les mariages n'engagent point ici par des nœuds indiſſolubles. Ces unions ne durent qu'autant qu'elles plaiſent réciproquement, & la voie du divorce eſt permiſe aux femmes auſſi-bien qu'aux hommes. Ces ſéparations ſont fréquentes ; mais elles ſe font à l'amiable & ſans aucune querelle. Telle femme, d'humeur changeante, fait cinq ou ſix divorces dans ſa jeuneſſe. Telle autre, ſans ſe ſéparer de ſon époux, vit en même tems avec pluſieurs amans. L'exagération de Dellon conſiſte principalement en ce qu'il donne le nom de mariage à ce dernier genre de débauche.

On prétend trouver dans ces uſages l'origine de pluſieurs Loix Malabares, comme de celles qui rangent les enfans ſous la Tribu de leurs meres ; qui adjugent les héritages aux neveux du côté des ſœurs ; qui font dépendre des meres la nobleſſe des enfans, & qui puniſſent ſi rigoureuſement les alliances diſproportionnées.

Juriſprudence criminelle. On obſerve, comme une autre ſingularité très-remarquable, que les Malabares ont beaucoup moins horreur de l'homicide que du larcin. Le premier de ces crimes eſt très-commun : il ne déſ-

honore point ; il eſt rarement puni. Au contraire, le larcin imprime une tache d'infamie ; & les loix le puniſſent avec la plus grande ſévérité. Le vol d'une grappe de poivre expoſe au dernier ſupplice. On n'enferme point ici les criminels dans des priſons : l'uſage de ces maiſons de force eſt inconnu. Mais lorſqu'on ſaiſit un coupable, on l'attache au premier endroit par les pieds avec une chaîne de fer, & on lui donne des gardes, juſqu'à ce qu'il ſoit conduit devant le Prince, ſeul Juge de la Nation. S'il eſt condamné à mort, l'arrêt s'exécute ſur le champ, mais hors de l'enceinte du palais. Ce ſont les Naïrs, & quelquefois les parens du criminel, qui font l'office d'exécuteurs. Le ſupplice ordinaire eſt de percer le corps de pluſieurs coups de lance, ou de le fendre avec le ſabre en pluſieurs quartiers qu'on expoſe ſur des troncs d'arbre. Dans les affaires douteuſes on a recours à l'épreuve du feu. On fait rougir, en préſence du Prince, le fer d'une hache ; on l'applique ſur la main de l'accuſé, qu'on couvre d'une feuille de bananier, & on le laiſſe juſqu'à ce qu'il ait perdu ſa rougeur. On enveloppe enſuite la main du patient dans

Epreuve du feu.

une ſerviette mouillée, qu'on lie avec des bandes, ſur la jointure deſquelles le Roi met ſon cachet. Au bout de huit jours l'accuſé comparoît au tribunal du Prince : on viſite ſa main : ſi l'on n'y remarque aucune impreſſion de brûlure, il eſt déclaré abſous ; s'il y reſte quelque veſtige de plaie, on le mene au ſupplice.

Comment ſe terminent les querelles des Grands.

Les Grands terminent leurs querelles de la même maniere que la Nobleſſe Françoiſe terminoit autrefois les ſiennes, c'eſt-à-dire, par des guerres particulieres, autoriſées par le Souverain. Chacun aſſemble ſes vaſſaux ou ſes eſclaves ; on convient du jour & du lieu du combat ; le Prince y aſſiſte avec ſa cour, & la victoire décide de la meilleure cauſe. Les chefs n'entrent point en lice, & voyent tranquillement répandre le ſang de leurs ſoldats, ſans expoſer le leur, qu'ils croiroient avilir. Le coutelas eſt la ſeule arme permiſe dans ces combats, qui ſont très-meurtriers, & qui ne finiſſent communément que par la mort de tous les braves d'un des partis. Souvent même les vainqueurs n'en ſortent qu'avec des bleſſures mortelles, & ne ſurvivent guere aux vaincus.

La Religion des Malabares eſt la même pour le fonds que celle des Banians, dont je parlerai dans un autre article; mais ils adorent un plus grand nombre d'idoles, & ſous des figures plus monſtrueuſes qu'ailleurs. Le Soleil & la Lune ſont les principaux objets de la vénération du peuple. J'ai parlé du culte infame qui regne à Calecut. Il s'eſt répandu dans pluſieurs autres quartiers du Malabar, & la Religion veut qu'on adore ici un objet, que la pudeur fait cacher dans toutes les contrées de l'univers. Les Temples du pays ſont d'une grande magnificence. Ils ont un territoire qui leur appartient, & ces domaines, dont l'étendue eſt très-vaſte, ſont autant d'aſyles ſacrés, qu'on ne peut violer ſans ſe rendre coupable d'un crime irrémiſſible. Religion des Malabares.

Les anciens Habitans du pays ſont ou noirs, ou fort baſanés. Les hommes ont la taille belle: les femmes ſont petites, mais d'une propreté extrême, & généralement d'une figure agréable. On les marie très-jeunes, & pluſieurs ſont meres avant l'âge de dix ans. L'habillement eſt à peu près le même pour les deux ſexes, & conſiſte dans Portrait de ce peuple.

une piece de coton, ou de ſoie, qui ne couvre que la ceinture & les cuiſſes. Les bracelets, les bagues, & les pendans d'oreilles ſont des ornemens communs aux hommes & aux femmes. Ils ont naturellement les oreilles grandes, & ils les allongent encore dès l'enfance, en paſſant dans leur ouverture une feuille de palmier, roulée avec effort, qui tendant ſans ceſſe à reprendre ſon état naturel, dilate le trou, & l'élargit de maniere qu'on peut aiſément y paſſer le pouce. On en voit qui tombent juſques ſur les épaules, & qui ſoutiennent des pendans d'or & d'argent, quelquefois du poids de quatre onces. Ils ont grand ſoin de leurs cheveux. Les hommes les portent dans leur longueur naturelle : les femmes les arrangent par le haut autour d'un mouchoir, qui leur ſert de coëffure, & diviſent le bas en pluſieurs treſſes qu'elles laiſſent flotter.

Leurs maiſons ne ſont bâties que de terre, & n'ont d'autres toits que des feuilles de cocotier. La même ſimplicité regne dans leurs meubles. Ils ont quelques nattes pour s'aſſeoir ; une petite couchette pour dormir, formée de l'aſſemblage de quelques

ques planches ; une piece de bois pour oreiller ; des paniers de jonc pour mettre leurs proviſions ou leurs hardes, & quelques uſtenſiles de terre ou de cuivre pour la table. Leurs chambres ſont éclairées le ſoir par des lampes, & lorſqu'ils mangent ils tournent le dos à la lumiere. Ils ne font jamais de feu dans leurs maiſons, où l'uſage des cheminées eſt inconnu ; mais ils allument dans les cours les fourneaux qui ſervent à préparer leurs alimens. Le riz eſt la nourriture ordinaire de ces Indiens : le lait & les légumes ſont leurs mets les plus délicats.

Ils ne manquent pas d'eſprit ; mais ils négligent de le cultiver, & ſi l'on excepte l'ordre des Bramines, qui ont quelque teinture d'Arithmétique, de Médecine & d'Aſtronomie, toutes les autres Tribus ont une indifférence générale pour les Arts & pour les Sciences. Ceux que leur naiſſance appelle à la profeſſion militaire, s'exercent de bonne heure à manier les armes. A peine ont-ils la force de marcher, qu'on leur met dans la main un arc. A l'âge de dix ou douze ans, on les envoye dans les Académies publiques, où ils

ſont inſtruits & entretenus gratuitement. On leur apprend à ſe ſervir avec adreſſe de toute ſorte d'armes, à fabriquer des arcs, des ſabres, des fuſils & des balles. Quelquefois on les exerce, en préſence du Prince, à ſe livrer de petits combats, qui ne ſe paſſent guere ſans effuſion de ſang. Leurs mouſquets ſont fort légers. En tirant ils appuyent la croſſe, non contre l'épaule, mais ſur la joue. Dellon vante beaucoup leur adreſſe à ſe ſervir de l'arc, mais il ne perſuadera à perſonne qu'il leur *a vu* tirer *ſouvent* deux fleches, l'une immédiatement après l'autre, & *percer de la ſeconde le bois de la premiere.* C'eſt un conte puéril, que l'Hiſtorien des Voyages ne devoit pas adopter. Leurs arcs ont communément ſix pieds de longueur, les fleches trois, & le fer trois doigts de large ſur huit de long. Leurs fleches ſont beaucoup plus grandes que celles des Mogols. Ils ne les portent point dans un carquois, comme ces Tartares, mais dans leurs mains. Leurs autres armes ſont le coutelas, le ſabre & la rondache.

Quoique les Naïrs & les autres guerriers de la nation ne ſortent jamais ſans leurs armes, ils s'en ſervent rarement

dans leurs querelles particulieres. S'ils ſe battent, c'eſt corps à corps, & avec les poings. En général, les Malabares ſont doux, patiens, ennemis des diſputes, & peu ſujets à l'emportement. Ils ſont incapables d'une vengeance lâche, & d'une trahiſon réfléchie. Ils ont tant d'horreur du poiſon, qu'ils ignorent même l'art déteſtable de le préparer; art trop connu dans toutes les autres contrées de l'Inde.

Caractere des Mores établis dans le Malabar.

On nous donne une idée beaucoup moins avantageuſe des Mores, autre portion conſidérable des habitans du Malabar. Dellon les regarde comme les plus méchans & les plus infideles de tous les hommes. La plupart font le métier de Corſaires. Ils s'embarquent ſur des Galiotes & des Galeres, qu'ils nomment *Paras*, & qui contiennent juſqu'à cinq ou ſix cens hommes d'équipage. Ils font des courſes, non-ſeulement ſur les côtes de l'Indoſtan, mais dans toutes les mers voiſines, où ils commettent une infinité de brigandages, inſultant ſans diſtinction tous les navires qu'ils rencontrent. Les Princes Malabares ferment les yeux ſur ces pirateries, parce qu'ils en partagent le profit. On prétend que ces Corſaires,

lorſqu'ils mettent pour la premiere fois un navire en mer, l'arroſent du ſang de quelques captifs Chrétiens qu'ils font égorger, croyant ſe procurer un voyage heureux par cet horrible ſacrifice.

Ces Mahométans font preſque tout le commerce du Malabar, particuliérement celui de mer; car les Indiens n'entendent rien à la marine, & n'entreprennent jamais de voyages de long cours. Ils ſont établis dans de gros villages, où ils ne ſouffrent guere d'autres habitans qu'eux. Ils y ont des magaſins conſidérables, & quelques Moſquées aſſez mal entretenues, où ils exercent librement leur culte. On les diſtingue facilement des Indiens à leur viſage moins baſané, à leur barbe qu'ils laiſſent croître, & ſur-tout à leurs turbans, & à leurs robes, qui leur couvrent tout le corps, tandis que les Indiens ſont preſque nuds.

ARTICLE IV.

CÔTE DE COROMANDEL.

PARTONS du Cap Comorin, qui ſépare la côte de Coromandel de celle de Malabar, & laiſſant *Covalan*, *Manapar*, *Tutukurin*, *Callamede*, & d'autres places moins importantes, ſituées le long du détroit de Ceylan, paſſons à Negapatan, la premiere ville conſidérable qui s'offre au ſortir du détroit.

Négapatan.

I. NEGAPATAN a tiré ſon nom de la multitude des ſerpens qui ſe trouvent dans ſon territoire (*a*). On en voit de fort gros; mais l'eſpece en eſt ſi peu nuiſible, que pluſieurs habitans les attirent dans leurs maiſons, où ils les nourriſſent de lait & de riz. Cette ville eſt ſituée vers le onzieme degré de latitude ſeptentrionale, à l'embouchure d'une petite riviere, qui eſt à ſec dans certaines ſaiſons, parce qu'elle eſt comblée par les ſables que le vent y pouſſe avec violence. Avant l'arrivée des Portugais aux Indes, ce lieu n'étoit qu'un ſimple village. Quand ils l'eurent conquis, ils en firent une grande ville, qu'ils

Leſtra, Salmon, Guyon.

Comptoir Hollandois.

(*a*) *Nega* ſignifie Serpent, & *Patan*, Pays. Cette derniere terminaiſon eſt commune à pluſieurs villes de cette côte.

environnerent d'une haute muraille, & qu'ils fortifierent de pluſieurs baſtions, & d'un large foſſé. Les Hollandois la prirent en 1658. Ils y ont conſtruit une forteresſe aſſez bonne, avec des magaſins très-vaſtes & bien entendus; mais ils ont dégradé, ou laiſſé tomber ſes anciennes murailles & ſes plus beaux édifices. Ce poſte leur eſt extrêmement avantageux pour leur commerce de Ceylan, & c'eſt-là qu'ils dépoſent toutes les richeſſes qu'ils tirent de cette iſle, dont ils ont auſſi chaſſé les Portugais.

Le territoire de Negapatan produit beaucoup de riz. La volaille & les fruits n'y ſont pas moins communs. Le pays eſt peuplé de Mores & d'Indiens, qui ne ſont point troublés dans l'exercice de leur Religion, & qui font même aſſez tranquillement leur commerce. On y voit une grande multitude de Pagodes, la plupart fort petites, ſales, obſcures, & ſemblables à des fours; les autres chargées d'ornemens confus, & décorées avec plus de richeſſe que de goût; toutes remplies de figures monſtrueuſes, que ce peuple imbécille prend pour des dieux.

Trinquebar. II. TRINQUEBAR eſt au Nord de

Negapatan, dont il n'eſt éloigné que de cinq lieues. C'eſt une ville bien bâtie, que les Danois poſſedent depuis l'année 1630, & dont ils ſont les fondateurs. On y voit une fortereſſe conſidérable par ſon étendue, & par les ouvrages qui la défendent. La Compagnie Danoiſe y entretient une garniſon de cent cinquante ſoldats Européens, & d'une fois autant d'Indiens. Cette ville fut attaquée en 1689 par le Raja de Tanjaour, qui la tint aſſiégée pendant ſix mois. Salmon aſſure que les Hollandois, jaloux de ce nouvel établiſſement, aſſiſterent ſecrétement le Raja. Les Danois étoient en danger de ſuccomber, ſi les Anglois de Madras ne fuſſent venus au ſecours de la place, qu'ils délivrerent par leur valeur.

Il y a ici une Egliſe Catholique, des Temples Luthériens, des Moſquées & des Pagodes, & par conſéquent liberté entiere de Religion. Cela n'empêche pas que les Rois de Danemarck ne témoignent beaucoup de zele pour établir le Chriſtianiſme dans les lieux de leur domination. Ils entretiennent à Trinquebar, depuis l'année 1707, de zélés & de ſavans Miſſionnaires, qui prêchent l'Evangile aux Idolâtres, & qui

les inſtruiſent de nos malheureuſes diviſions, par les différences qu'ils introduiſent dans le culte Romain. Les Danois ont établi dans leur ville une Imprimerie, compoſée de caracteres Portugais & Malabares, & l'on a publié dans ces deux Langues une Traduction de l'Evangile, & pluſieurs autres Livres de piété. C'eſt la premiere & la ſeule Imprimerie qu'on ait vue dans l'Inde.

Commerce des Danois aux Indes.

La Nation Danoiſe a commencé à faire le commerce des Indes orientales dans les premieres années du dernier ſiecle, c'eſt-à-dire, preſqu'en même tems que les Hollandois & les Anglois. Elle a des comptoirs ſur la côte de Malabar, ſur celle de Coromandel, au Bengale, à Malaca, & en d'autres lieux. Elle entreprit en 1730, à l'exemple de pluſieurs nations Européennes, d'établir une banque à Altena, ville ſoumiſe au Danemarck, ſous le nom de *nouvelle maiſon des Indes*, pour recevoir les ſouſcriptions des actionnaires qui ſe préſenteroient. Ce projet allarma les Anglois & les Hollandois. Ils cabalerent dans le Nord, ils rappellerent d'anciens Traités, dont ils expliquoient à leur gré quelques

diſpoſitions équivoques, ils paſſerent aux menaces, & ils vinrent à bout d'étouffer cette Société dans ſa naiſſance; entrepriſe injuſte & odieuſe, dont le reſſentiment ſera long-tems gravé dans le cœur des Danois. Deux ans auparavant l'Angleterre & la Hollande avoient employé avec ſuccès les mêmes violences pour détruire la *Compagnie d'Oſtende*.

III. FORT SAINT-DAVID eſt une acquiſition aſſez moderne des Anglois. C'eſt un poſte avantageux, & bien fortifié, où ils font un grand commerce de coton & de toiles. Mais cet établiſſement n'a rien de comparable à celui de Madras, que nous ferons connoître plus particuliérement. Fort Saint-David.

IV. PONDICHERI. Je ne puis donner une juſte idée de ce bel établiſſement des François, ſans remonter à l'origine de leur commerce dans l'Inde; & cette matiere eſt ſi intéreſſante pour la plupart de mes Lecteurs, que j'ai réſolu de la traiter avec un peu d'étendue. Pondicheri.

Premier projet d'une Compagnie Françoiſe pour le commerce de l'Inde.

Le premier projet d'une Compagnie Françoiſe pour le commerce des Indes Orientales, fut formé ſous Henri IV, par *Gérard le Roi*, Navigateur Flamand, qui avoit fait quelques voyages

dans l'Inde ſur les vaiſſeaux Hollandois. Le Roi accorda (*a*) à Gérard & à ſes Aſſociés un port libre, deux pie-
1604. ces d'artillerie, un privilege excluſif de quinze années, & d'autres graces. Mais
Guyon, T. 3. ce projet n'eut point d'exécution. Sept ans après, le même Gérard fit une nouvelle aſſociation, & obtint d'autres Lettres-Patentes, pour douze ans, datées
1611. du 2 Mars 1611. Quatre ans s'étant écoulés, ſans que cette Compagnie eût fait aucune entrepriſe, quelques Négocians de Rouen ſolliciterent le tranſport du même privilege, & promirent de faire partir des vaiſſeaux dans
1615. le cours de l'année 1615. Les Aſſociés de Gérard ayant formé oppoſition à cette demande, le Roi pour concilier les intérêts de ces deux Compagnies, les réunit, & leur accorda des Lettres-Patentes très-favorables (*b*).

On n'a point de preuve que leurs Navigateurs ayent pénétré juſqu'aux Indes; mais on ſait qu'en 1616 & en 1619 ils firent voile vers la côte méridionale d'Afrique, & ce fut alors vraiſemblablement que les François aborderent pour la premiere fois à *Madagaſcar* &

(*a*) Lettres-Patentes du 1 Juin 1604.
(*b*) Datées du 2 Juillet 1615.

à *Maſcaregne*, dont ils prirent poſſeſſion quelques années après.

En 1642, il ſe forma, ſous les auſpices du Cardinal de Richelieu, une nouvelle Compagnie de Commerce, qui prit le nom de *Compagnie de Madagaſcar*. Elle fit quelques progrès dans cette iſle, elle y établit une colonie de cent François, & elle y bâtit un fort dans un lieu nommé *Tolonharen*, à vingt-cinq degrés trente minutes de latitude méridionale. Pendant dix ans que dura ſon privilege (*a*), elle envoya pluſieurs vaiſſeaux à Madagaſcar, & fit des dépenſes conſidérables, dont elle ne tira preſque aucun avantage. Ses fonds s'étant épuiſés, le Maréchal de la Meilleraie & M. Fouquet s'emparerent de ſon privilege. Le premier ſur-tout fit à ſes frais pluſieurs armemens, que ſa mort interrompit en 1664, & qui furent très-utiles à la nouvelle Colonie. *Chamargou*, Gouverneur de l'iſle pour le Maréchal de la Meilleraie, & qui tenoit de lui ſa commiſſion, pouſſa les conquêtes commencées par *Flacour*, par la *Roche-Saint André*, par *Pronis*,

Compagnie de Madagaſcar.

1642.

(*a*) Il fut expédié le 24 Juin 1642, au nom du Cardinal de Richelieu, alors Surintendant du Commerce & de la Marine.

& par d'autres Navigateurs, acheva de ſoumettre preſque tout le pays, & exigea le tribut de deux cens mille Inſulaires, & fit redouter par-tout la puiſſance du nom François, quoiqu'il eût à peine ſous ſes ordres cent ſoixante aventuriers.

Voyage de Rennefort, dans l'Avant-propos.

Le zele inconſidéré d'un Prêtre de la Miſſion de Saint-Lazare attira une cruelle diſgrace à la Colonie. Un Roi idolâtre, juſqu'alors ami de notre nation, ayant refuſé d'embraſſer le Chriſtianiſme, quoiqu'il eût promis de ſe faire baptiſer, le Lazariſte, au lieu de lui faire peur des châtimens du Ciel, s'aviſa de le menacer de la colere des François, & s'emporta même juſqu'à lui déclarer la guerre. Le Prince fit expirer ſous le bâton le Miſſionnaire, avec un homme qui l'accompagnoit; quarante François, qui étoient allés en courſe, furent maſſacrés par ſes ſoldats dans une embuſcade; pluſieurs autres périrent par le fer de ces barbares, ou par la maladie; & l'établiſſement de Madagaſcar fut menacé d'une ruine prochaine.

L'état déplorable de cette Colonie inſpira à M. Colbert le projet d'une nouvelle Société, non-ſeulement pour rétablir les affaires de Madagaſcar,

mais pour étendre le commerce de la France juſqu'aux Indes. Neuf célebres Négocians, ayant à leur tête un Secrétaire du Conſeil, furent chargés de la direction de cette Compagnie dans la Capitale. On créa dans les Provinces d'autres Syndics généraux & particuliers. Le Roi, dans l'Edit d'établiſſement, daté du mois d'Août 1664, s'engagea à prêter trois millions aux Aſſociés, ſans intérêt, ne ſe réſervant aucune part au profit pendant dix ans, & ſe chargeant même de toutes les pertes que la Compagnie pourroit faire dans cet intervalle. Mais il exigea que chacun des Actionnaires fournît au moins une ſomme de mille livres, en trois payemens, dont le dernier devoit être fait au mois de Décembre 1666; & pour rendre les Directeurs plus attentifs à leurs fonctions, ceux de Paris furent obligés de s'intéreſſer pour une ſomme de vingt mille livres au moins, & ceux des autres villes pour une ſomme de dix mille.

Création d'une nouvelle Compagnie.

1664.

Le premier armement ſe fit au mois de Mars 1665. Il conſiſtoit en quatre vaiſſeaux, qui furent envoyés à Madagaſcar, dont on changea le nom en celui de l'*Iſle Dauphine*. M. *de Beauſſe*,

1665.

qui étoit ſur la flotte, en fut nommé Gouverneur. On eut ordre de reconnoître en paſſant *Maſcaregne*, autre iſle voiſine ; dont les François avoient pris poſſeſſion quelques années auparavant, & qu'ils avoient nommée l'*Iſle Bourbon*. Vingt paſſagers que l'eſcadre laiſſa dans ce lieu, y jetterent les premiers fondemens de l'habitation que la Compagnie poſſede aujourd'hui.

Etabliſſement de l'iſle de Bourbon.

Les différens qui s'éleverent à Madagaſcar entre les Officiers de la nouvelle Compagnie, & Chamargou, l'Agent de la maiſon de Mazarin, ne permirent pas de tirer une grande utilité de ce premier envoi. L'année ſuivante, la Compagnie fit partir une flotte de dix navires, eſcortée de quatre vaiſſeaux de Roi, ſous la conduite du Marquis de Mondevergue, qui fut revêtu du titre d'Amiral, & de Lieutenant Général du Roi dans toutes les places au delà de la ligne. Caron & de Faye, deux Négocians expérimentés, étoient ſur cette flotte. Mondevergue arriva le 10 Mars 1667, à la vue de Madagaſcar, & mouilla dans la rade du Fort-Dauphin. Quoique les François fuſſent établis depuis plus de vingt ans dans cette place, elle étoit dans un état qui

Supplément au Voyage de Rennefort.

1667.

ſurprit le nouveau Gouverneur. Ses fortifications ſe réduiſoient à deux petits baſtions preſque ruinés, & à quelques pieux plantés irréguliérement. Toute ſon artillerie conſiſtoit dans neuf pieces de canon de fer, qui étoient ſans affuts. De mauvaiſes hutes formoient le logement des principaux Officiers. La guerre ou la maladie avoient enlevé la plus grande partie de la garniſon, & la miſere avoit diſperſé le reſte. Les Directeurs même avoient abandonné le Fort.

Mondevergue, à qui Chamargou fut obligé de remettre le commandement, ſe fit reconnoître en qualité de Gouverneur Général; de Faye & Caron furent chargés de la Direction du Commerce. Mais ces nouveaux Agens s'apperçurent bientôt que les eſpérances qu'on avoit fondées ſur Madagaſcar, n'avoient aucune réalité; que ce lieu pouvoit à la vérité ſervir d'entrepôt & de magaſin pour les marchandiſes de l'Inde, mais qu'il ne falloit pas s'attendre à tirer de grandes reſſources de l'iſle, ni *à faire ſortir des entrailles d'une terre inconnue, des richeſſes dont la découverte demande de grands ſoins, & autant de patience que d'application.*

C'eſt ce qu'ils manderent en propres termes à la Compagnie, l'exhortant à chercher ailleurs des tréſors qu'elle ne trouveroit jamais dans cette iſle. En attendant ſa réponſe, ils partirent pour Surate, où ils jetterent en 1668 les fondemens du premier comptoir que la France a poſſédé dans l'Inde. Mondevergue, dont la conduite ne ſatisfit point M. Colbert, fut révoqué l'année ſuivante, & enfermé au château de Saumur, où il eſt mort. On envoya à Chamargou le brevet de Lieutenant-Général de l'iſle.

Premier établiſſement François aux Indes Orientales.

1670. M. de la Haie ſuccéda à Mondevergue, & ſe rendit en 1670 dans la rade du Fort-Dauphin, avec une flotte de neuf vaiſſeaux, tous armés en guerre, depuis trente-quatre pieces de canon juſqu'à cinquante-ſix. Il éprouva les mêmes obſtacles que ſes prédéceſſeurs, de la part de Chamargou & des autres Colons de l'iſle, dont la cabale fut toujours contraire aux projets de la nouvelle Compagnie. Leur indocilité le détermina à abandonner Madagaſcar, & à paſſer dans l'iſle Bourbon avec toutes les troupes qu'il avoit amenées de France. Quoique ce dernier établiſſement n'eût été commencé que cinq ans

auparavant, on y voyoit deja quatre habitations, celles de *Saint-Paul*, de *Saint Denis*, de *Sainte Marie* & de *Sainte-Suſanne*. M de la Haie donna une forme à cette Colonie naiſſante, dont les progrès ont toujours augmenté. On y comptoit en 1717 deux mille habitans, parmi leſquels il y avoit onze cens eſclaves. Depuis ce tems leur nombre a preſque doublé. L'iſle de Bourbon eſt ſituée entre vingt-un & vingt-deux degrés de latitude méridionale. Sa forme eſt ronde, & ſon circuit embraſſe ſoixante lieues. L'air y eſt excellent, & le terroir très-fertile, excepté dans la partie du Sud, où il eſt brûlé par les feux d'un volcan qui répand dans les vallées des torrens de ſoufre & de bitume. C'eſt dommage que cette iſle, dans toute ſa circonférence, n'offre aucun endroit où le mouillage ſoit ſûr, & qu'elle ſoit ſujette à des ouragans, qui font de terribles ravages dans le pays. Les plantations de Café, qu'on y a faites depuis l'année 1720, font aujourd'hui une des principales richeſſes de la Compagnie. Ses vaiſſeaux, qui vont aux Indes, ou qui en reviennent, trouvent dans ce lieu un entrepôt commode, &

Progrès de la Colonie de l'iſle de Bourbon.

tous les rafraîchiſſemens dont ils ont beſoin. En un mot, la France a peu de colonies dont elle tire des avantages plus ſolides.

A l'égard de l'iſle de Madagaſcar, la Compagnie, après avoir fait de prodigieuſes dépenſes pour ſoutenir cet établiſſement, a été forcée de l'abandonner. Chamargou, ſecondé de *la Caſe*, autre fameux aventurier, y maintint ſon autorité tant qu'il vécut. Mais, après la mort de ces deux braves hommes, la Colonie Françoiſe fut entiérement ruinée. Les uns attribuent ſa deſtruction aux Hollandois, qui, dans une deſcente qu'ils firent au Fort-Dauphin, vers l'année 1672, maſſacrerent, dit-on, la plus grande partie des habitans. D'autres prétendent que les naturels de l'iſle firent égorger les François par les eſclaves Negres, qui cultivoient nos habitations.

Sort tragique de la Colonie de Madagaſcar.

Après l'abandon de Madagaſcar, Surate devint le comptoir favori de la Compagnie. Les François établis dans ce lieu en 1668, formerent dans le même tems d'autres *factories* dans l'Inde. Les principales furent fondées dans la Province de Bengale, ſur les bords du Gange; à *Mirzeou*, dans le Royau-

Progrès de la Compagnie dans l'Inde.

me de Viſapour ; à *Balliepatan*, & à *Tilſeri*, dans la contrée de Cananor ; à *Alieote*, ſur les terres de Calecut ; à *Maſulipatan*, dans le Royaume de Golkonde, & enfin à *Pondicheri*. Ce fut en 1670, que la Compagnie établit ce dernier comptoir, au milieu de la côte de Coromandel, dans un lieu qui ſe nommoit auparavant *Boudoutſcheri*.

Entrepriſe de Ceylan.

Quelque tems après l'Amiral de la Haie fit une entrepriſe ſur l'iſle de Ceylan. Il mouilla au commencement de l'année 1672, à l'entrée de la baie de *Trinquemale*, & tenta de s'en rendre maître. Mais l'arrivée d'une flotte Hollandoiſe, compoſée de quatorze vaiſſeaux, & les maladies qui déſolerent celle de France, firent renoncer à ce projet. L'Amiral chercha à s'établir ailleurs, & emporta d'aſſaut la ville *San Thomé*, qui appartient au Roi de Golkonde. Les François ne conſerverent que deux ans cette importante conquête, qui leur fut enlevée en 1674 par les Mores, aſſiſtés des Hollandois.

1672.

La perte de San Thomé détermina la Compagnie à tourner toutes ſes eſpérances du côté de Pondicheri, pour en faire le principal entrepôt de ſon commerce dans l'Inde. Ce lieu dépen-

doit de la principauté de Gingi, qui eſt dans la partie orientale du Carnate.

Fondation de Pondicheri.

Le Gouverneur du pays accorda aux François un terrein près de la mer, où ils bâtirent d'abord une maiſon ſpacieuſe, qui leur ſervit de comptoir.

1676.

En 1676, il leur permit de s'y fortifier, & leur envoya même trois cens ſoldats Indiens, pour augmenter la petite garniſon du lieu, qui n'étoit compoſée que de ſoixante hommes, triſtes reſtes des troupes que M. de la Haie avoit envoyées dans les expéditions de Ceylan & de San Thomé. Ces premieres fortifications furent conduites par M. Martin, que la Compagnie avoit chargé de la direction de cet établiſſement. Elles furent peu conſidérables, puiſque leur dépenſe ne monta qu'à ſept cens écus.

L'année ſuivante, M. Martin affer-ma l'*Aldée*, ou la terre de *Paſquinambat*, qui étoit à un quart de lieue de la loge Françoiſe. Il y bâtit pluſieurs maiſons, & y attira un aſſez grand nombre d'ouvriers par les exemptions qu'il leur donna. Cet endroit ſe peupla en très-peu de tems, & forma un des principaux quartiers de la nouvelle habitation. Quelque tems après, le Gou-

verneur du pays céda à la Compagnie le revenu des terres de cette Aldée, & de l'emplacement de la loge Françoiſe, pour le cautionnement de quelques ſommes qu'il avoit empruntées à la nation, & qu'il n'a jamais reſtituées.

En 1680, le fameux *Sevagi*, Roi d'une partie du Viſapour, ayant ſubjugué la Province de Gingi, menaça le comptoir François d'une irruption. Un préſent de cinq cens Pagodes l'appaiſa, & l'engagea même à accorder aux habitans de la Colonie pluſieurs nouveaux privileges : mais il exigea que toutes les marchandiſes qu'ils feroient embarquer ou débarquer, payeroient à ſes Receveurs un & demi pour cent pendant le cours de cinq années, & après ce terme, deux & demi pour cent à perpétuité. M. Martin trouva bientôt le moyen de s'affranchir de cette eſpece de tribut. La loge Françoiſe étoit alors réduite à une garniſon de trente à quarante hommes. Son toit n'avoit qu'une couverture de paille, & elle n'étoit point environnée de murs. On l'augmenta en 1686 de deux grands magaſins de brique, & de quelques autres édifices. Deux ans après, M. Martin fit élever du côté de l'Oueſt une

1680.

bonne muraille, qui a été continuée depuis des autres côtés de la loge. Cette muraille fut flanquée de quatre tours, ſur chacune deſquelles on plaça ſix pieces de canon.

Cette ville tombe au pouvoir des Hollandois.

Les François commençoient à peine à ſe fortifier dans ce poſte, que les Hollandois vinrent les aſſiéger par terre & par mer, avec des forces ſi ſupérieures, que la ville fut obligée de capituler le 6 Septembre 1693. La Compagnie y rentra cinq ans après, par un des Articles du Traité de Riſwick. Elle trouva les murs de la loge achevés, & les fortifications augmentées de ſept baſtions. On paya ſeize mille Pagodes aux Hollandois pour le rembourſement de ces dépenſes. M. Martin, qui fut continué dans ſes anciennes fonctions, fit de nouveaux ouvrages, pour mettre la loge à l'abri de toutes ſortes d'inſultes, & reçut une garniſon de deux cens François, auxquels il joignit trois cens Topaſes, ou ſoldats Indiens. Vers le même tems, on établit dans la ville un Conſeil Souverain. Ce fut alors que Pondicheri commença à devenir une place importante. M. Martin mandoit à la Compagnie en 1699, qu'il avoit augmenté la ville de cent nou-

Elle eſt rendue aux François par le Traité de Riſwick.

velles maiſons, deſtinées aux Etrangers qui venoient s'y établir, & dans le commencement de ce ſiecle, on y comptoit déja cinquante à ſoixante mille habitans.

Décadence de la Compagnie.

Depuis l'année 1700 juſqu'à la Régence, le commerce de la Compagnie tomba dans une extrême langueur. Dès l'année 1686, les Fermiers-Généraux avoient fait taxer à des droits exorbitans les toiles & les autres marchandiſes de l'Inde, qu'elle faiſoit entrer dans le Royaume. Suivant l'Edit de 1664, dreſſé ſous les yeux de M. Colbert, chaque piece de toile de dix aunes, ne devoit payer que dix-huit ſols d'entrée. Les autres marchandiſes étoient auſſi taxées à une ſomme modique, & les droits les plus forts, ne montoient qu'à trois pour cent. Après la mort de M. Colbert, ce tarif fut porté ſi haut, qu'indépendamment des anciens droits, on exigea ſix livres pour chaque piece de coton; vingt francs par aune pour les étoffes brochées d'or ou d'argent; cinquante ſols pour les taffetas & les ſatins unis, & trente ſols pour les ſimples étoffes d'écorce d'arbre. Dans la ſuite, le débit de toutes ces marchandiſes fut interdit dans le Royaume;

& l'on défendit même pendant un tems l'entrée des mouſſelines.

D'un autre côté, le Miniſtere permit à pluſieurs Négocians des villes maritimes du Royaume de faire le trafic de l'Inde ſur les navires de la Compagnie, en lui payant un fret modique. Enfin les Agens de ſon commerce furent aſſujettis en 1707 à prendre de l'Amirauté des brevets & des commiſſions pour la guerre, à lui rendre compte de leurs priſes, à faire inventorier par les Officiers tous les papiers qui s'y trouveroient, & à d'autres ſoumiſſions gênantes, dont l'Edit de 1664 les avoit affranchis.

1707.

Tant de coups portés à la Compagnie ſembloient annoncer ſa chûte prochaine. En 1708, ſe trouvant dans l'impuiſſance abſolue de faire aucun armement, elle permit à M. Croizat d'équiper deux navires pour l'Inde. Elle ſe réſerva un bénéfice de quinze pour cent ſur le débit des marchandiſes, & de deux pour cent ſur les priſes qu'on pourroit faire. Quatre ans après, elle traita, à peu près aux mêmes conditions, avec les Négocians de Saint Malo, auxquels elle abandonna ſon commerce. Elle devoit alors plus

1712.

de

de dix millions, soit dans le Royaume, soit aux Indes. Son Comptoir de Surate étoit si obéré, qu'aucun navire François n'osoit mouiller dans cette rade, dans la crainte d'être arrêté pour les dettes de la Nation. Elle ne laissa pas de solliciter en 1714 le renouvellement de son privilege, qui alloit expirer, & dont elle avoit joui pendant cinquante ans. Elle obtint une prorogation de dix années, & elle ne s'en servit que pour continuer de vendre au plus offrant des commissions & des brevets. Notre commerce de l'Inde, exercé ainsi précairement, sous des conditions onéreuses, s'affoiblissoit de jour en jour, & ne pouvoit entrer en concurrence avec celui de l'Etranger.

Deux Compagnies particulieres avoient obtenu le privilege de faire le commerce maritime, l'une à la Chine, & l'autre au Sénégal. La Compagnie de la Chine avoit été établie en 1660, & renouvellée en 1698. Ses affaires n'alloient pas mieux que celles de la Compagnie d'Orient. La Compagnie du Sénégal étoit plus moderne. Elle s'occupoit principalement du trafic des Negres. On vit éclorre en 1717 une nou- 1717.

velle Société, à laquelle on réunit celle du Sénégal, & qui prit le nom de *Compagnie d'Occident*, parce qu'elle ſe propoſoit de trafiquer dans les Indes Occidentales, ou dans l'Amérique. Deux ans après, toutes les Sociétés commerçantes du Royaume furent réunies, & ne formerent qu'une ſeule Compagnie. C'eſt celle qui ſubſiſte aujourd'hui, ſous le nom de *Compagnie des Indes*, qui lui fut donné par l'Edit de ſon établiſſement. Cet Edit portoit, entre autres articles, que la nouvelle Compagnie auroit le privilege excluſif de commercer dans toutes les mers de l'Inde, & dans celle du Sud; qu'elle entreroit en poſſeſſion des terres, des établiſſemens, des vaiſſeaux, des marchandiſes, & généralement de tous les effets, meubles ou immeubles de toutes les autres Compagnies, à la charge de payer leurs dettes légitimement contractées, ſoit en France, ſoit dans les deux Indes : qu'elle pourroit faire venir des pays de ſa conceſſion toutes ſortes d'étoffes & de marchandiſes, ſous la condition expreſſe que celles qui étoient prohibées dans le Royaume ne ſeroient vendues qu'à l'Etranger.

Création de la Compagnie d'Occident.

Réunion de toutes les Compagnies commerçantes.

1719.

Etabliſſement des Actions.

En inſtituant la Compagnie d'Oc-

cident, on avoit créé pour cent millions d'Actions, de quinze cens livres chacune, portant un intérêt de dix pour cent. Avant la publication de l'Edit de réunion, ces actions prirent une telle faveur, qu'elles monterent juſqu'à cent trente pour cent. Non-ſeulement elles furent conſervées dans le nouveau projet, mais on permit à la Compagnie des Indes d'en créer encore pour vingt-cinq millions. Quoique celles-ci fuſſent moins avantageuſes que les autres, il ſe préſenta pour plus de cinquante millions de ſouſcriptions.

En 1720 les billets de banque ſuccéderent aux Actions, & les richeſſes *fictices* ſe multiplierent. La Compagnie eut un moment d'éclat, & fit partir pour les Indes Orientales trois vaiſſeaux richement chargés. Les Directeurs de Pondicheri, ignorant ce qui ſe paſſoit en France, furent extrêmement ſurpris, après un ſi grand affoibliſſement de commerce, de recevoir une grande abondance de munitions & de marchandiſes, avec une quantité conſidérable d'eſpeces d'or & d'argent. La plus grande partie de ces richeſſes fut employée à payer les dettes que l'ancienne Compagnie avoit contrac- 1720.

tées à Surate, à Cambaye, au Bengale, & en d'autres quartiers de l'Inde. Les retours furent médiocres.

Les billets disparurent : on brûla plusieurs milliers d'Actions : les ressources & les espérances de la Compagnie s'évanouirent. Dans le cours de 1721 & de 1722 on fut dans l'impuissance de faire aucun envoi aux Indes. Cette interruption de commerce nous attira les railleries de toute l'Europe. En 1723 on fit partir deux vaisseaux pour Pondicheri. Ils ne rapporterent qu'une médiocre cargaison ; mais les Employés & les Directeurs de tous nos Comptoirs furent payés, & l'on acheva d'éteindre les dettes de l'ancienne Compagnie.

1723. Accroissemens de Pondicheri.

On commença alors à environner de murs la ville de Pondicheri, où le nombre des habitans & des maisons étoit considérablement augmenté, malgré les disgraces de notre commerce. La Compagnie fit une partie des frais de cette entreprise, & les habitans contribuerent pour le reste, moyennant une imposition de deux sous par mois sur chaque tête.

Dans le cours des années suivantes notre commerce de l'Inde prit des

forces, & ſes progrès devinrent ſenſibles ſous l'adminiſtration de M. Orry. M. Dumas, nommé Gouverneur de Pondicheri en 1735, obtint du Grand-Mogol la permiſſion de battre Monnoye dans cette ville, & fit frapper tous les ans, depuis 1736 juſqu'en 1741, qui fut l'année de ſon retour en France, pour cinq à ſix millions de roupies, dans la marque deſquelles la Compagnie fit par an un profit d'environ quatre cens mille livres.

1739. Acquiſition de Karikal.

En 1739 un Nabab More, nommé *Sander-Saheb*, mit les François en poſſeſſion de la ville de Karikal, du Fort de *Karcangeri*, & de quelques autres Domaines, ſitués dans la principauté de *Tanjaour*. Karikal n'eſt qu'à deux lieues de l'établiſſement Danois de Trinquebar, & à vingt-cinq de Pondicheri. C'eſt une ville fort ancienne, & qui paroît avoir été très-conſidérable. On y compte cinq Moſquées, quatorze Pagodes, & cinq à ſix mille habitans. Elle eſt ſituée ſur un des bras de la grande riviere de *Colram*, qui reçoit de groſſes chaloupes, & des bâtimens de deux à trois cens tonneaux. La Forteresſe de Karcangeri eſt à la portée du canon de Karikal, & à un demi-

quart de lieue de la Mer. Les François, pour s'y loger plus commodément, ont détruit une partie de ſes fortifications, qui conſiſtoient dans huit groſſes tours, dont la conſtruction étoit ancienne. Le Domaine de Karikal, dans une circonférence de cinq ou ſix lieues, contient dix bourgs, dont le plus conſidérable s'appelle *Titoumale*. On comptoit deux mille cinq cens habitans dans ce ſeul village, lorſque les François en prirent poſſeſſion. Le pays eſt excellent, & produit beaucoup de riz, de coton, d'indigo, & d'autres grains. Ses habitans, Mores & Indiens, fabriquent quantité d'étoffes de coton & de toiles peintes. Le revenu de ce Domaine, en y comprenant la Ferme du tabac & du bétel, avec les droits d'entrée, monte annuellement à dix mille pagodes d'or, c'eſt-à-dire, à près de cent mille livres de notre monnoie.

Guerre d'Arcat. La guerre qui s'alluma dans la Preſqu'iſle de l'Inde entre le Nabab d'*Arcat* & le Roi des Marattes (*a*), dans le

(*a*) Le pays d'Arcat eſt à cinquante ou ſoixante lieues de Pondicheri, vers le Nord. Il eſt gouverné par des Princes Maures, tributaires du Grand Mogol. Les Marattes, Peuple idolâtre, gouverné par des Princes de ſa Religion, habitent dans le voiſinage d'Arcat, au Sud-Eſt des Montagnes de Gate.

tems que les François firent l'acquisition dont je parle, fut une occasion glorieuse d'accroissement pour la Colonie de Pondicheri. Le Nabab d'Arcat, ancien allié de notre nation, fut vaincu & tué dans un sanglant combat, qui se donna le 20 Mai 1740, & son pays fut saccagé par les Marattes. Sa veuve 1740.
& toutes les femmes de sa famille, accompagnées de leurs enfans & d'une multitude prodigieuse de fugitifs, Mores & Gentils, vinrent chercher un asyle à Pondicheri, où elles apporterent tout ce qu'elles avoient pu sauver en or, en argent, en pierreries, & en meubles précieux. M. Dumas les reçut avec tous les égards dûs à leur rang, à leur situation malheureuse, & à l'amitié que le Nabab avoit toujours portée aux François. Cette générosité pensa lui attirer une guerre fâcheuse. Le Général Marattе, informé du lieu où la famille du Nabab s'étoit retirée, écrivit au Gouverneur François deux lettres menaçantes, dans lesquelles il le somma de satisfaire au tribut annuel dont il prétendoit que les François étoient redevables au Roi des Marattes, de payer outre cela cinq cens mille roupies, & de remettre dans ses mains la

veuve du Nabab More & les autres réfugiés, avec leurs tréſors, leurs éléphans, leurs chevaux, & tous leurs équipages. M. Dumas ayant rejetté ces propoſitions, un détachement de quinze ou ſeize mille ennemis s'avança juſqu'au bourg d'*Archiouac*, qui n'eſt qu'à une lieue & demie de Pondicheri, & pilla en paſſant *Porto-novo*, le Comptoir Anglois de *Gondelour*, & d'autres habitations Européennes. La fermeté que témoignerent les François, une diverſion que fit le Roi de Golkonde, & d'autres circonſtances heureuſes ſauverent Pondicheri. On aſſure que quelques bouteilles de liqueur, envoyées au Général Maratte,
1741. acheverent de le déterminer à la retraite.

La Cour de Dehli, qui protégeoit l'ancien Nabab d'Arcat, fut ſi ſatisfaite de la conduite des François dans cette guerre, que *Niſam-Ul-Mulk*, premier Miniſtre, écrivit au Gouverneur de Pondicheri une lettre de remerciment, en lui envoyant de la part de ſon Maître une robe très-riche. Quelque tems après M. Dumas fut fait Nabab, & obtint que ce titre paſſeroit à ſes ſucceſſeurs. Dans la même année

(1741), le fils du feu Nabab d'Arcat, en reconnoissance des bons traitemens que sa mere avoit reçus à Pondicheri, envoya au Gouverneur François un *Paravana*, par lequel il lui cédoit personnellement, & non à la Colonie, les Aldées d'*Archiouac*, de *Tedouvanatan*, de *Villamour*, & quelques autres districts, situés au Sud de Pondicheri. Ces terres, que M. Dumas a depuis vendues à la Compagnie, ont considérablement augmenté son Domaine dans cette partie de l'Inde.

Nouveaux Domaines cédés à la Compagnie.

Notre commerce Etranger fut porté en 1742 au plus haut période où il soit jamais parvenu. Sept vaisseaux qui furent envoyés aux Indes rapporterent pour vingt-quatre millions de marchandises, dont on fut obligé de laisser une partie dans les magasins, pour n'en pas jetter une trop grande quantité dans le commerce. Une marine plus puissante eût peut-être fixé alors pour jamais la prospérité de la Compagnie, & nous eût garantis des pertes que nous avons essuyées dans la derniere guerre, & des insultes récentes faites en pleine paix à notre pavillon.

1742.

Revenons au principal objet de cette

longue digreſſion, & diſons quelque choſe de l'état préſent de Pondicheri.

Etat préſent de Pondicheri.

Cette ville eſt ſituée vers le milieu de la côte de Coromandel, environ à douze degrés de latitude ſeptentrionale. Suivant le dernier dénombrement, on y comptoit cent vingt mille habitans, Chrétiens, Mahométans, ou Gentils. Son plan eſt quarré, & ſa circonférence eſt de trois mille toiſes, ou d'une grande lieue. Sa forme eſt auſſi réguliere que ſi le plan en avoit été tracé méthodiquement; ce qui vient de l'attention que les Gouverneurs ont toujours eue d'aſſigner auparavant le terrein aux particuliers qui demandoient la permiſſion de bâtir. Ses rues ſont larges & bien alignées. La principale, qui va du Sud au Nord, a mille toiſes de long. Toutes les maiſons ſont contiguës. Celles des Européens ſont bâties de brique, & n'ont communément qu'un étage, ſoit à cauſe de la rareté des bois de conſtruction, ſoit par la crainte des ouragans qui ſe font ſentir ſur cette côte. Celles des Indiens & des Mores ne ſont que de terre glaiſe, cuite au Soleil, & enduite d'une eſpece de chaux, qui ſe fait avec des coquilles d'huîtres calcinées. Leur

longueur ordinaire eſt de huit toiſes, ſur ſix de large, & elles ſervent d'habitation à quinze ou vingt perſonnes. Les cours ſont plantées de palmiers & de cocotiers, à l'ombre deſquels les tiſſerans & les peintres en toiles fabriquent ces beaux ouvrages qui nous viennent de l'Inde. C'eſt dans ces mêmes cours, ou ſur les plate-formes qui ſervent de toit aux maiſons, que les Indiens paſſent la nuit, couchés ſur une ſimple natte, & preſque nuds.

La maiſon du Gouverneur eſt un édifice comparable à nos plus beaux hôtels. Cet Officier a douze Gardes à cheval, & trois cens à pied, qui portent le noms de *Pions*. Les jours de cérémonie il ſe fait porter par ſix hommes dans un palanquin, dont le dais & les carreaux ſont brodés en or, avec des crépines & des glands de même matiere. Ce faſte eſt preſque néceſſaire dans un pays où l'on ne juge de la puiſſance d'une nation que par la magnificence de ceux qui la repréſentent.

Les Jéſuites ont dans la ville un beau College, où le Roi entretient douze ou quinze Religieux, qui montrent à lire & à écrire, qui donnent des leçons de Mathématique, mais qui n'enſeignent

point le Latin. Les Eccléſiaſtiques des Miſſions Etrangeres & les Capucins y ont auſſi une maiſon. Les Gentils ont deux Pagodes, où ils exercent librement leur culte. Ces derniers, qui portent ici le nom de *Brames*, ſont toute la richeſſe de la ville & du pays. Ils ſont laborieux, ſobres, induſtrieux, d'une douceur & d'une ſoumiſſion extrême; pourvu qu'on n'attaque point leurs loix & leurs préjugés. Leurs meilleurs ouvriers ne gagnent que deux ſous par jour, & ce gain modique fait ſubſiſter leur famille. Du riz cuit à l'eau, & des gâteaux ſans levain, cuits ſous la cendre, ſont la ſeule nourriture qu'ils connoiſſent. Le premier de ces alimens eſt très-commun ici, malgré la ſéchereſſe du pays, & c'eſt à l'induſtrie & au travail des Brames qu'on eſt redevable de cette abondance. Comme le riz ne croît que dans l'eau, ils creuſent dans les champs, de diſtance en diſtance, des puits de dix à douze pieds de profondeur, & ils mettent ſur le bord une eſpece de baſcule, avec un ſeau d'un côté & un poids de l'autre. Un homme ſe tient debout au milieu de la baſcule, qu'il fait aller en appuyant alternativement un pied de chaque côté, & chantant,

Induſtrie & utilité des Brames de Pondicheri.

ſuivant la variation de ces mouvemens, *un*, *deux*, *trois*, &c. pour marquer le nombre des ſeaux qu'il a tirés. Lorſqu'un de ces puits eſt tari, il paſſe à un autre, & ce travail l'occupe tout le jour. En général, ces Indiens ſont très-adroits à ménager & à diſtribuer l'eau, qu'ils conſervent dans la ſaiſon des pluyes, ou après le débordement des rivieres, non-ſeulement dans leurs puits & dans leurs citernes, mais dans des canaux & des lacs, qu'ils creuſent de leurs propres mains. Ce genre d'induſtrie eſt particulier aux Gentils, qui ſont auſſi laborieux que les Mores ſont pareſſeux.

La ville de Pondicheri a pluſieurs magaſins très-vaſtes, ſix grandes portes, une Citadelle conſidérable, treize petits Forts particuliers ou baſtions, avec une artillerie formidable, compoſée de plus de quatre cens pieces de canon. Les Anglois l'attaquerent inutilement en 1748, & furent obligés de ſe retirer après un ſiege de quarante jours, dans lequel ils perdirent beaucoup de monde.

C'eſt dommage qu'une ſi belle ville n'ait point de port, & que la mer n'offre dans cet endroit qu'une rade fort

Situation peu favorable de cette ville.

baſſe, où les vaiſſeaux ne peuvent aborder. Il faut envoyer des bateaux, juſqu'à la diſtance d'une lieue, pour aller recevoir ou porter les marchandiſes. Rien n'y manque d'ailleurs du côté de l'aiſance & de la douceur de la vie. Son terroir, quoique ſablonneux, produit une grande abondance de riz. On y fait bonne chere en volaille, en gibier, en poiſſon; & tous ces alimens ſont à vil prix. Les racines potageres croiſſent difficilement dans le pays : celles qu'on y recueille, telles que les raves, l'oſeille, les épinards, les citrouilles, la chicorée, les choux blancs, & les concombres, n'ont aucune reſſemblance avec les nôtres du côté du goût. Il y croît beaucoup de citrons, quelques oranges, des grenades, & des melons d'eau. Les bananiers, les palmiers, les cocotiers, & d'autres arbres inconnus en Europe, ſe rencontrent ici communément. On trouve dans le pays quelques bœufs & quelques vaches, qu'on n'oſe tuer ni maltraiter, par un juſte égard pour les Brames, qui adorent ces animaux. On tire plus d'utilité des buffles, dont l'eſpece eſt très-commune, & dont on ſe ſert pour le labourage & pour le tranſport des fardeaux.

V. SADRASPATAN, gros Bourg, situé à deux grandes journées de Pondicheri, vers le Nord, appartenoit autrefois à la Compagnie d'Ostende. Les Hollandois lui ont enlevé cette place, où ils font fabriquer plusieurs sortes de toiles, particuliérement des gazes. On trouve aux environs une belle pierre grise, propre à bâtir, que les Hollandois font tailler sur les lieux, & qu'ils envoyent à Batavia. Sadraspatan.

VI. SAN THOMÉ, qui est vingt lieues au dessus de Sadraspatan, a été bâti par les Portugais, dans le tems de leurs premieres navigations aux Indes, près d'une autre ville qui porte le nom de *Méliapor*. Ils l'appellerent en leur langue *San Thomé*, en mémoire de l'Apôtre S. Thomas, qui prêcha, dit-on, l'Evangile dans ces quartiers. On leur assura que son corps reposoit dans une petite grotte qu'on leur montra, & ce fut dans ce lieu qu'ils jetterent les fondemens de leur nouvelle ville. Elle s'étendit avec le tems jusqu'à Méliapor, & l'on s'accoutuma insensiblement à regarder les deux villes comme une seule, qui n'est guere connue aujourd'hui des Européens que sous le nom de San Thomé. Elle a changé San Thomé.

pluſieurs fois de maître depuis un ſiecle. Le Roi de Golkonde la fit aſſiéger en 1662 par ſes Lieutenans, qui s'en emparerent. Les François la prirent d'aſſaut ſur les Mores en 1672, & y furent aſſiégés la même année par ces barbares, qui ne purent la reprendre qu'au bout d'un ſiege de deux ans. Les Hollandois, jaloux de voir les François établis dans l'Inde, joignirent dans cette guerre leurs troupes à celles des Mores, & contribuerent beaucoup à la reddition de cette ville, dont ils obtinrent que toutes les fortifications ſeroient détruites. Depuis ce tems San Thomé eſt une place ouverte & ſans défenſe, que les Européens ont abandonnée, à l'exception de quelques familles Portugaiſes, qui continuent d'y vivre. Méliapour n'eſt peuplé que d'Indiens, moitié Mores & moitié Gentils. Du reſte l'une & l'autre ville ne ſont aujourd'hui qu'un amas de ruines, parmi leſquelles on trouve quelques pauvres habitations, couvertes de feuilles de palmier ou de chaume. San Thomé a perdu ſon ancien commerce; mais il a conſervé ſon ſiege Epiſcopal.

Madras. VII. MADRAS, autrement appellé *le Fort S. George*, eſt une célebre

colonie Angloiſe, qui s'eſt formée des débris de celle de San Thomé, dont elle n'eſt éloignée que de quatre milles d'Angleterre. Sa ſituation eſt entre treize & quatorze degrés de latitude ſeptentrionale, & à ſoixante-dix-neuf de longitude. On y diſtingue, comme à Londres, deux Cités, la *Cité blanche* & la *Cité noire*. La premiere eſt habitée par des blancs, c'eſt-à-dire, par des Européens. Elle a trois belles rues du côté du Nord, & trois autres qui regardent le Midi. On y voit un grand nombre de maiſons bâties de brique, à deux étages. Les toits forment des terraſſes, où l'on reſpire le matin & le ſoir un air frais. Leur charpente eſt couverte de pierres, cimentées dans leur jointure d'une eſpece de chaux, formée de coquillages calcinés, qui empêche que la pluye ne les pénetre. Les maiſons ſont ſi ſerrées dans ce quartier, qu'on n'y voit point de jardins. Mais le Gouverneur & les principaux habitans ont des maiſons de plaiſance hors de la ville. En ſortant de Madras par la porte de la Cité noire, on rencontre, dans l'eſpace de près d'une demie-lieue, une longue file de jardins qui ſe touchent, & qui for-

La Cité blanche.

Salmon, ubi *ſupra*.

ment une des plus agréables perſpective qu'on puiſſe voir.

C'eſt dans la Cité blanche qu'eſt la citadelle. Sa forme repréſente un quarré, dont chacun des côtés a trois cens pieds de longueur. Dans chaque angle il y a un baſtion de pierres griſes, appellées dans le pays *pierres de fer*, à cauſe de la reſſemblance qu'elles ont avec ce métal. Le corps de la place eſt environné d'un foſſé, & d'une muraille de pierre.

Le palais du Gouverneur eſt au centre de la citadelle. C'eſt un édifice très-vaſte & très-ſomptueux, qui ſert de logement au Directeur de la Compagnie Angloiſe, & à quelques autres Officiers. L'Egliſe des Portugais eſt dans la partie Septentrionale de la fortereſſe. Celle des Anglois eſt au Midi. Sa grandeur eſt médiocre; mais ſa forme eſt élégante, & ſes murailles ſont revêtues d'une boiſerie dont la ſculpture eſt très-eſtimée. Ce vaiſſeau eſt éclairé de pluſieurs grandes fenêtres, qui n'ont point de vitres, à cauſe de la chaleur du climat. Les Anglois Proteſtans s'aſſemblent deux fois le jour dans cette Chapelle, le matin entre ſix & ſept heures, & le ſoir après le cou-

cher du Soleil. Ils doivent y paroître en habits décents, ce qui eſt une gêne dans un pays auſſi chaud que l'Inde, où l'uſage eſt de s'habiller fort légérement.

Dans la partie occidentale de la Cité blanche il y a de longues caſernes, pour les ſoldats qui ſont en garniſon dans ce quartier. On voit au Nord un bel Hôpital. L'hôtel de la Monnoye eſt au Midi. La Compagnie y fait frapper quantité de roupies d'or & d'argent, marquées au coin du Grand-Mogol. Du côté du Couchant un grand fleuve baigne la ville, qui dans cet endroit n'a point de murs, & n'eſt défendue que par la riviere même, & par de fortes batteries qui la dominent. A l'Orient elle eſt protégée d'une haute muraille, qui eſt lavée par les flots de la Mer. Mais cette rade eſt ſi baſſe, que les navires ne peuvent aborder qu'à une lieue de là.

La Cité noire, ainſi appellée à cauſe de la couleur de ſes habitans, la plupart Indiens, a près d'une lieue de circuit. Son plan eſt quarré. Elle eſt environnée d'un bon rempart, revêtu de pierre, & flanqué de pluſieurs baſtions. La Cité noire.

Ses rues ſont larges, bien alignées, & bordées d'arbres dans quelques quartiers. Elle eſt bornée au Levant par la Mer, au Couchant par une riviere, & au Nord par un canal qui lui ſert de foſſé.

Salmon ne nous donne pas une grande idée des fortifications de Madras, & il eſt certain qu'elles étoient encore très-médiocres il y a dix ou douze ans. On les a conſidérablement augmentées depuis la derniere guerre; & ce travail occupe aujourd'hui très-ſérieuſement les Anglois, qui ſe rappellent avec douleur qu'une poignée de Francois s'empara en 1746 de cette grande ville, ſans perdre un ſeul homme.

La plupart des maiſons de la Cité noire ne ſont que de pauvres cabanes, bâties de terre cuite au Soleil, & couvertes de paille. On n'y voit point de fenêtres, ni d'autres meubles que des nattes, qui ſervent de ſieges & de lits. Ces habitations, quoique fort baſſes & peu ſpacieuſes, contiennent quelquefois vingt-cinq ou trente perſonnes, dont ſept ou huit couchent dans une ſeule chambre ſur la même natte. Les maiſons des plus riches Négocians

n'ont pour fenêtre qu'une petite lucarne quarrée, qui n'a point de vitres. Devant la porte eſt une eſpece d'appentis long & étroit, qui ſert de veſtibule. C'eſt dans ce lieu que les Banians reçoivent les viſites, & s'entretiennent familiérement avec leurs amis.

Outre les Indiens, qui forment la plus grande partie des habitans de la Cité noire, on y voit des Portugais, des Arméniens, des Arabes, & des Juifs, qui jouiſſent tous ici d'une grande liberté. Les Arméniens ont une Egliſe dans le quartier qu'ils habitent. Les Indiens ont conſervé leurs anciennes Pagodes, qui ſont deſſervies, non-ſeulement par des Bramines, mais par de jeunes filles, dont la principale fonction eſt de chanter les louanges de leurs Dieux. Cette religieuſe profeſſion ne les empêche pas de ſe proſtituer ſans diſtinction à tous ceux qui ſe préſentent, de quelque Secte & de quelque Nation qu'ils ſoient. Elles ſervent de cortege aux Seigneurs Indiens dans les cérémonies publiques. Les Gouverneurs de Madras avoient anciennement à leurs gages un grand nombre de ces chanteuſes, qui marchoient devant eux toutes les fois qu'ils pa-

roiſſoient en public ; mais le Gouvernement a aboli cette coutume.

Madras eſt une ville fort peuplée, où l'on ne compte pas moins de cent mille habitans. Elle a ſous ſa dépendance pluſieurs gros villages, dont elle tire annuellement un revenu conſidérable. Son commerce eſt ſi floriſſant, que Salmon ne craint point de dire qu'il connoît peu de villes qui raſſemblent plus de richeſſes, & où l'argent ſoit plus commun.

Gouvernement de Madras.

Les affaires de la Compagnie ſont ſous la Direction d'un Conſeil Souverain, dont le Gouverneur de Madras eſt le Chef, & qui s'aſſemble deux fois la ſemaine dans le Palais. Il diſpoſe de tous les emplois; il juge en dernier reſſort les cauſes civiles & criminelles qui concernent les Européens. Dans la Cité noire, il y a des Magiſtrats particuliers, qui adminiſtrent la juſtice aux Indiens, mais qui ne peuvent prononcer des Sentences de mort. Les Soldats ſont traités ici avec beaucoup de rigueur, & la moindre faute les expoſe à être fuſtigés cruellement. Ceux qui ſe mutinent, ſont enfermés dans des cachots obſcurs, auſſi brûlans que des étuves, où ils ne reçoivent d'autre nour-

riture que du riz & de l'eau. Perſonne ne peut les voir ni les aſſiſter, & cette captivité leur paroît plus inſupportable que la mort même. Du reſte, leur paye eſt très-forte; &, ſi l'on en croit l'Auteur que j'ai cité, il n'eſt point de ſimple factionnaire qui n'ait un homme du pays à ſon ſervice. J'obſerverai par occaſion que les Indiens de Madras ont coutume d'envoyer leurs enfans ſervir quelque tems, pour un ſalaire très-modique, chez les Européens, afin de s'inſtruire de la Langue Angloiſe, & du Commerce. Salmon, *ibid.*

Le Gouverneur du Fort S. Georges commande ſur toute la côte de Coromandel, & ſur celles de Bengale & de Sumatra. La Compagnie ne lui donne que ſix mille livres d'appointemens fixes; mais il a pluſieurs occaſions de faire une fortune conſidérable, ſoit par le commerce particulier qu'il exerce, ſoit par les profits caſuels que lui procure ſon emploi. Les autres membres du Conſeil Souverain ont auſſi pluſieurs moyens de s'enrichir, malgré la modicité de leurs penſions.

La Compagnie entretient à Madras quatre Directeurs ſubalternes, qui ont l'intendance du Commerce; un Tréſo-

rier, deux Inſpecteurs des Monnoies, cinq Facteurs, dix Ecrivains, un Médecin, un Chirurgien & deux Miniſtres. Ces derniers ont une penſion annuelle de deux mille francs, avec un logement au Palais. Ils n'oſent faire le commerce, du moins ouvertement, & l'on ignore les reſſources ſecrettes qu'ils employent pour s'enrichir. Tout ce qu'on ſait, dit Salmon, c'eſt qu'ils reviennent rarement des Indes, ſans y avoir amaſſé de grandes richeſſes, dont ils ſe ſervent ordinairement pour acheter en Angleterre quelque Evêché, qui leur donne ſéance dans la Cour des Pairs.

Il y a ici une Ecole publique, où l'on inſtruit gratuitement tous les jeunes gens qui ſe préſentent. On y apprend à lire, à écrire & à calculer. C'eſt à quoi ſe bornent les principales études de cette ville de commerce. Salmon regrette que la Compagnie n'ait pas établi une chaire pour les Mathématiques, ſcience honorée dans les principales Cours de l'Aſie, & qui pourroit attirer aux Anglois l'eſtime & l'amitié de pluſieurs Princes.

L'Egliſe Angloiſe eſt bien dotée, & ſes revenus ſuffiſent, non-ſeulement pour la décoration des Autels, mais pour

pour l'entretien des pauvres. Les Administrateurs du temporel de cette Eglise sont chargés de la tutelle de tous les orphelins de famille riche, dont ils font valoir les biens jusqu'au tems de leur majorité.

Origine de la Compagnie Angloise.

Les Anglois font le commerce des Indes depuis l'année 1600. Leur Compagnie Orientale se forma en 1599, sous le regne d'Elisabeth, & l'année suivante elle envoya dans l'Inde quelques navires, qui revinrent avec une riche cargaison. Ses premiers fonds monterent à près de trois cens soixante-dix mille livres sterling (*a*). Elle les doubla en peu de tems, & ses richesses augmenterent avec la même rapidité jusqu'à l'année 1665. La guerre qui s'alluma alors entre l'Angleterre & la Hollande porta de rudes atteintes au commerce de la Compagnie, & les Hollandois pillerent & saccagerent plusieurs de ses comptoirs. Ses actions diminuerent considérablement vers la fin du regne de Charles II, ce qu'on attribua principalement à la facilité qu'eut ce Monarque d'accorder un trop grand nombre de permissions

Guyon, T.

(*a*) La livre sterling vaut environ vingt trois liv. de France.

pour le commerce de l'Inde. En 1685 ; dans la premiere année du regne de Jacques II, les Anglois ſe brouillerent imprudemment avec le Grand-Mogol, & furent chaſſés de leur comptoir de Surate, où ils étoient établis depuis plus de cinquante ans. La retraite de Jacques II, & l'inſtallation du Prince Guillaume, attira aux Anglois une autre guerre, qui fut encore plus pernicieuſe à leur commerce. La France, qui prit le parti du Prince qu'ils avoient détrôné, occupa pendant pluſieurs années toutes leurs forces maritimes ; porta le ravage dans pluſieurs de leurs colonies, & leur enleva un grand nombre de vaiſſeaux. La Compagnie Angloiſe tomba alors dans un tel épuiſement, que chacun la crut menacée d'une déroute prochaine.

La paix de Riſwick, conclue en 1697, mit fin aux troubles qui déchiroient l'Europe. Les Anglois, pour relever leur commerce, formerent une nouvelle Compagnie, qu'ils réunirent à l'ancienne. Cette entrepriſe réuſſit au delà de leurs propres eſpérances, & les ſouſcriptions furent ſi abondantes, que la nouvelle Compagnie ſe trouva dans un degré d'opulence auquel l'an-

cienne n'étoit jamais parvenue. En moins de deux ans elle mit en mer quarante vaiſſeaux, & elle fut en état d'envoyer aux Indes, année commune, un million de livres ſterling, tant en eſpeces, qu'en lingots; ce que la premiere Compagnie n'avoit point fait dans les plus beaux jours de ſon commerce. Le ſuccès des armes Angloiſes, dans la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne, lui procura de nouveaux accroiſſemens, & depuis cette heureuſe époque, ſes progrès ont toujours augmenté. Un avantage ineſtimable, & que nos Compagnies de commerce ne peuvent trop envier, c'eſt que celle d'Angleterre, dans les diverſes révolutions qu'elle a eſſuyées, n'a jamais manqué à ſes engagemens, & a ſoutenu dans tous les tems ſa réputation & ſon crédit.

Les Anglois ont des comptoirs dans les places les plus commerçantes de l'Inde; à Amadabad, à Cambaye, à Surate, à Agra, à Daman, à Baliepatan; dans les villes de Cochin, de Cranganor, & de Coulang, ſur la côte de Malabar; à Goudelour, & à Maſulipatan, ſur celle de Coromandel; à Ougli, dans la Province de Bengale, & en d'autres lieux voiſins du Gange.

Madras eſt le centre, & le principal entrepôt de ce grand commerce. C'eſt-là que ſe raſſemblent, dans la ſaiſon, juſqu'à quarante & cinquante navires, dont la deſtination eſt différente. Il en part tous les ans quatre ou cinq pour l'Angleterre; deux pour les Manilles, avec pavillon Indien; deux pour Surate, autant pour la Perſe, & pour la mer Rouge; dix ou douze pour le Gange, & pour cette partie du golphe de Bengale; d'autres pour Mergui & pour Jonſalam, dans le Royaume de Siam; d'autres pour le Pégu, pour la côte de Malabar, pour la Chine, &c.

Les Négocians de la Compagnie portent aux Indes des draps de leur pays, du plomb, de l'étain, des miroirs, des lames d'épées & de couteaux, des cordonnets d'or & d'argent, des vins étrangers, des eaux-de-vie, & d'autres liqueurs fortes, & ſur-tout beaucoup d'or & d'argent, ſoit en lingots, ſoit en eſpeces. Ils rapportent en échange des diamans & d'autres pierres fines, du poivre, du ſalpêtre, de l'indigo, du cardamome, de l'opium, des drogues médicinales, & quantité de mouſſelines & de toiles.

On obſerve une différence remarquable entre les maximes des Anglois

& des Hollandois touchant le commerce de l'Inde. La Compagnie Hollandoiſe s'en eſt réſervée le privilege excluſif, & ne permet à aucuns Négocians d'en partager les avantages avec ſes membres. Les Anglois ſont moins jaloux, & ſans doute plus habiles. Non-ſeulement leur Compagnie permet à tous les particuliers le commerce d'Inde en Inde, mais elle ne fait point difficulté de charger ſur ſes vaiſſeaux pluſieurs marchandiſes pour leur compte, moyennant un fret de cinq pour cent. Les Indiens, Mores & Gentils, les Arméniens, les Portugais, les Juifs, & généralement tous les peuples établis dans ſes colonies, jouiſſent des mêmes privileges; & cette liberté, l'ame & le plus puiſſant reſſort du commerce, augmente tous les jours la proſpérité des établiſſemens des Anglois.

VIII. PALIACATE eſt dix ou douze lieues au deſſus de Madras, vers le quatorzieme degré de latitude. Les Hollandois, maîtres de cette ville depuis l'année 1606, y ont un comptoir, & un Fort, revêtu de quatre baſtions, qui porte le nom de *Gueldres*. Il eſt ſéparé de la ville par une grande eſplanade. On y entretient une garniſon Paliacate.

d'environ deux cens hommes. Ses baſtions ſont défendus d'une bonne artillerie, & la mer vient battre ſes murailles, dont l'épaiſſeur eſt telle qu'on peut ſe promener facilement ſur le haut des courtines. Les Hollandois ont attiré dans cette ville beaucoup d'ouvriers, qui rendent ſes Manufactures de toiles très-floriſſantes. Sa ſituation eſt agréable : ſes maiſons ſont bien bâties : la plupart de ſes rues ſont bordées de deux rangs d'arbres, qui forment des promenades charmantes.

La Compagnie Hollandoiſe tire beaucoup de ſalpêtre du territoire de Paliacate. Elle a aux environs de cette ville un Hôtel des Monnoies, où elle fait battre des roupies & des pagodes. Elle poſſede pluſieurs autres comptoirs ſur la même côte, où elle s'eſt établie ſur la ruine des Portugais. Nous parlerons ailleurs de l'origine & de l'étendue de ſon commerce dans l'Inde.

IX. MASULIPATAN étoit autrefois la principale ville maritime du Royaume de Golkonde. Elle eſt tombée depuis ſous la puiſſance du Grand-Mogol. Aujourd'hui elle appartient moins à ce Monarque, qu'aux François, aux Hollandois, & à d'autres nations Euro-

péennes, établies depuis pluſieurs années dans ce lieu, où elles-donnent la loi aux Indiens. Il s'y fait un grand commerce de mouſſelines, & d'autres toiles fines. C'eſt une ville mal bâtie, mais conſidérable par le nombre & par l'induſtrie de ſes habitans.

Ce que M. l'Abbé Guyon raconte des chaleurs qu'on éprouve dans ce canton eſt à peine croyable. Tous les ans, il y ſouffle au mois de Mai, pendant ſept ou huit jours, un vent d'Oueſt, qui échauffe plus l'air que le ſoleil même, dans ſa plus grande ardeur. La chaleur eſt alors auſſi grande que celle qui ſe fait ſentir lorſqu'on approche d'une maiſon qui eſt en feu. Dans les chambres les mieux fermées, le bois des tables, des chaiſes, & des planchers eſt ſi brûlant, qu'on eſt obligé de l'arroſer continuellement.

Ce pays eſt ſujet, comme l'Egypte, à des inondations périodiques, qui fertiliſent les terres. Il n'y pleut que dans cette ſaiſon. Les habitans recueillent tous les ans deux moiſſons de riz; & il eſt des terres qui rapportent trois fois. On aſſure que les vivres y ſont à ſi vil prix, qu'un mouton ne ſe vend qu'onze ou douze ſols dans Maſulipa-

tan, & quelque chose de moins hors de la ville.

CHAPITRE II.

De la Religion, des Mœurs, & des Usages des Habitans naturels de l'Indostan.

QUELQUES traits semés dans le précédent Chapitre, & qui ne concernent que quelques peuples particuliers de la Presqu'isle, ne sauroient donner une idée complette de la Religion, des Mœurs & des Usages des Indiens. Entrons dans des détails plus étendus, & qui puissent s'appliquer à tous les habitans idolâtres de l'Inde. Commençons par faire connoître les *Banians*, & leurs différentes Sectes.

ARTICLE I.

Des Banians.

Ancienneté des Banians.

LES *Banians* forment la plus nombreuse & la plus considérable portion des habitans Idolâtres de l'Inde, & tiennent le premier rang dans le pays après les Mogols. Leur origine se perd dans les siecles les plus reculés. Ils descendent incontestablement de ces

premiers habitans de l'Inde, qui ſe croyoient contemporains des Dieux mêmes, & qui regardoient Bacchus comme leur premier Légiſlateur. Ainſi c'eſt un des plus anciens peuples du Monde connu. Dans le long eſpace qui s'eſt écoulé depuis le premier établiſſement de cette nation, elle s'eſt préſervée de tout mélange; & quatre mille ans ont vu couler dans ſes veines le même ſang dans toute ſa pureté. Elle a conſervé avec autant de ſoin ſa Religion, ſes Loix, ſes Uſages. Elle eſt ſi attachée au culte de ſes Dieux, que les Mahométans n'ont jamais oſé l'inquiéter ſur cet article. Les Chrétiens ont été obligés d'avoir la même tolérance.

Mandeſlo, Roger, Schouten, Bernier, cités dans l'Hiſtoire des Voy. T. X. Salmon, *ubi ſuprà.*

Ces Indiens s'adonnent à toutes les profeſſions qui ſont relatives au commerce. On voit parmi eux des Banquiers, des Joailliers, des Ecrivains très-verſés dans l'Arithmétique, des Courtiers intelligens, des Marchands de toute eſpece. Le peuple s'applique à l'agriculture & aux Arts méchaniques, principalement à la fabrique & à la peinture des toiles.

Profeſſions qu'ils exercent.

Les riches Banians ſont vêtus de longues robes, aſſez ſemblables à

Leurs habillemens.

celles des Mogols. Elles ſont ordinairement blanches, & d'une toile de coton très-fine, dont ils ſe font auſſi des turbans, mais un peu moins grands que ceux des Mores. Leurs caleçons ſont auſſi plus courts. Ils ne ſe font point raſer la tête, quoiqu'ils portent rarement les cheveux fort longs. Leurs femmes ont des robes de la même fineſſe, qui leur deſcendent juſqu'au milieu des jambes. Elles mettent pardeſſus un habit plus court, qu'elles ſerrent d'un cordon à la hauteur des reins. Comme ces étoffes ſont tranſparentes, & que le haut de l'habillement eſt fort lâche, elles paroiſſent preſque nues depuis le col juſqu'à la ceinture. Elles ont, comme les hommes, des caleçons qui embraſſent les cuiſſes & les jambes. Elles portent pendant l'été des ſouliers de bois vernis, & pendant l'hiver des pantoufles de cuir doré, de velours, ou de brocard, dont le talon eſt fort bas. Elles ne ſe couvrent point le viſage d'un voile, comme les Dames Mahométanes. Elles chargent leur tête de pendans & de colliers; elles paſſent des anneaux d'or dans leurs nez & dans leurs oreilles; elles en ont aux doigts, aux bras, aux jambes, & au gros doigt

du pied. Le bétel qu'elles mâchent continuellement, leur noircit les dents & les gencives; & elles ſont parvenues à ſe perſuader qu'il eſt beau de les avoir de cette couleur. Elles raillent à ce ſujet les Européens, *qui ont*, diſent-elles, *les dents blanches comme les chiens & les ſinges.*

Les enfans de l'un & de l'autre ſexe ſont nuds juſqu'à l'âge de quatre ou cinq ans. La coutume eſt de les fiancer à cet âge, & de les marier à dix ou douze ans. Les cérémonies du mariage ſont différentes, ſelon la diverſité des cantons. L'uſage conſtant eſt de n'accorder les filles à ceux qui les recherchent, que pour une ſomme d'argent, ou quelque préſent. Dans les familles les plus riches, il eſt rare qu'une fille apporte d'autre dot que ſon trouſſeau & quelques meubles. Le jour du mariage, les deux familles, après avoir marché en cérémonie dans les principales rues de la ville, ſe placent ſur des nattes autour d'un grand feu, dont on fait faire deux ou trois fois le tour aux deux époux. Un Bramine prononce ſur eux quelques prieres. Dans pluſieurs quartiers, l'époux & la femme, pour gage de leur union, ſe donnent réciproque-

Uſages particuliers.

ment une noix de coco, pendant que le Bramine leur lit une formule dans un Livre qu'il tient dans ſes mains.

Les Banians ſont d'une propreté extrême, & font même conſiſter une partie de leur Religion dans les purifications corporelles. Ceux qui habitent les bords d'une riviere, s'y baignent tous les jours de grand matin, quelquefois avant le lever du ſoleil, ayant de l'eau juſqu'à la ceinture, & tenant à la main une paille qu'ils reçoivent de leurs Prêtres, & à laquelle ils attachent la vertu de chaſſer les Diables. Pendant qu'ils ſe baignent, un Bramine leur donne ſa bénédiction, & leur prêche ſes dogmes. Les peuples établis ſur les rives du Gange s'eſtiment plus heureux que les autres, parce qu'on attribue ici une idée particuliere de ſainteté aux eaux de fleuve. Ils s'y lavent pluſieurs fois le jour, & ils veulent que leurs cendres y ſoient jettées après leur mort.

Un uſage particulier aux Banians, c'eſt d'avoir au front une marque jaune, qu'ils ſe font imprimer tous les jours par leurs Bramines dans les Pagodes, avec une eau mêlée de bois de ſandal, & dans laquelle on broye quelques grains de riz.

Ces Indiens s'abſtiennent de la chair de toute eſpece d'animaux, & ne vivent que de riz, de beurre, de lait, de fruit & de légumes. Ce reſpect pour toutes les créatures vivantes, s'étend juſqu'aux inſectes, & naît de l'opinion de la tranſmigration des ames, qui forme un des principaux dogmes de la Religion Baniane. Les plus dévots pouſſent à cet égard la ſuperſtition à des excès qui paroîtroient incroyables, ſi l'on ne connoiſſoit ce que peut le fanatiſme ſur l'eſprit des hommes. Les uns s'abſtiennent de faire du feu pendant la nuit, & d'allumer des lampes, de peur que les mouches ou les papillons ne s'y viennent brûler. Une ſecte entiere, c'eſt celle des *Biſnaux*, ne brûle jamais de bois, dans la crainte de faire périr par le feu les vers qui s'y rencontrent. Ils ne mettent dans leurs foyers que de la fiente de vache, mêlée de paille, & ſéchée au ſoleil, qu'ils coupent en petits carreaux comme les tourbes. D'autres, n'allument jamais de feu dans leurs maiſons, & font cuire leurs alimens dans des cabanes voiſines. Leur coutume eſt d'avoir toujours un linge ſur la bouche, de peur d'avaler quelque inſecte volant, & ils portent dans leur main

Reſpect des Banians pour les animaux.

un petit balai, pour écarter les reptiles qu'ils pourroient rencontrer. Ils ne s'asseyent nulle part, sans nettoyer soigneusement la place qu'ils veulent occuper. Quelques-uns rachettent les oiseaux qu'ils voyent prendre aux Mahométans, & se font un plaisir de leur rendre la liberté. J'ai parlé ailleurs des hôpitaux fondés pour les bêtes infirmes & languissantes, pour les insectes mêmes.

Superstitions à l'occasion des Eclipses.

Une superstition commune à tous les Banians, c'est de se plonger dans l'eau pendant les Eclipses, de lever les yeux & les mains vers le ciel, de remuer les bras & la tête, de jetter par intervalle de l'eau avec les mains vers le soleil, & de faire mille autres contorsions, pour détourner les malheurs dont ils croyent que ce phénomene les menace. Bernier, étant à Dehli, dans le tems de la fameuse Eclipse de 1666, fut témoin d'un spectacle, dont la singularité le frappa. Placé sur la terrasse de sa maison, qui étoit située sur les bords du Gemené, « il vit les deux côtés de ce fleuve, dans l'étendue d'une lieue, couverts d'Idolâtres, qui étoient dans l'eau jusqu'à la ceinture. Les petits garçons & les petites filles étoient nuds

Bernier, dans l'Histoire des Voyages, *ubi supra*.

comme la main. Les hommes l'étoient auſſi, excepté qu'ils avoient autour des cuiſſes une eſpece d'écharpe. Les femmes mariées & les jeunes filles étoient couvertes d'une ſimple toile. Les Rajas, les Princes & les autres Seigneurs Gentils, attachés à la Cour & au ſervice de l'Empereur, les plus riches Marchands, & tous les Indiens de quelque conſidération, étoient au delà de la riviere. Ils avoient dreſſé leurs tentes ſur les bords, & planté dans l'eau des *Kanates* (*a*), pour y faire la priere, & s'y baigner tranquillement, ſans être vus de perſonne. Auſſi-tôt que le Soleil eut commencé à s'éclipſer, cette multitude pouſſa un grand cri, & ſe plongea dans l'eau, où chacun demeura caché pendant quelque tems. On ſe releva enſuite; & ſans ſortir de la riviere, tout le monde ſe tint debout, les yeux & les mains levés vers le Soleil, prononçant des prieres avec beaucoup de dévotion, prenant de tems en tems de l'eau avec les mains, la jettant vers le Soleil, inclinant la tête, remuant & tournant les bras & les mains, & continuant ces cérémonies juſqu'à la fin de l'Eclipſe. Alors chacun ſortit de

(*a*) Eſpeces de Cabinets formés par des paravents.

l'eau, en jettant des pieces d'argent fort loin dans la riviere, & diſtribuant des aumônes à leurs Prêtres, qui ſe préſentoient en grand nombre. Ils prirent tous de nouveaux vêtemens, qui les attendoient ſur le ſable, & les plus dévots laiſſerent aux Bramines leurs anciens habits. » Bernier ajoute que cette éclipſe fut célébrée avec les mêmes cérémonies ſur les bords de l'Indus, ſur ceux du Gange, & ſur tous les autres fleuves de l'Inde.

La Religion Baniane ſe partage en tant de branches, qu'il n'eſt pas poſſible de faire une expoſition préciſe de ſes pratiques & de ſes dogmes. On y compte juſqu'à quatre-vingt-trois Sectes, qui ont chacune leurs Prêtres, leurs Temples, leurs Rites, & ſouvent leurs Dieux particuliers, & qui ne laiſſent pas de s'accorder entr'elles ſur certains points fondamentaux, tels que l'immortalité & la tranſmigration des ames, les purifications corporelles, l'abſtinence de tout ce qui a l'apparence de vie, &c.

Sectes Baniames. Entre ces différentes Sectes, on en diſtingue trois principales; les *Ceuravats*, les *Samarats*, & les *Biſnaux*. Voici ce qu'elles offrent de plus particulier.

Les Ceuravats. Les Ceuravats n'admettent point

de Providence, de Paradis, ni d'Enfer. Ils ne laiſſent pas de croire que l'ame eſt immortelle, & qu'elle paſſe ſucceſſivement dans pluſieurs corps d'hommes & d'animaux, ſuivant le bien ou le mal qu'elle a fait. Dans leurs Temples ils ont, entre pluſieurs Idoles, certaines figures de pierre, de bois & de carton, qui repréſentent quelques perſonnages fameux de leur Secte. Leurs principales dévotions ſe font au mois d'Août, & ſont accompagnées de pluſieurs auſtérités. Mandeſlo aſſure que quelques dévots paſſent tout ce tems ſans manger, & ne prennent d'autre nourriture que de l'eau, dans laquelle ils raclent un peu de bois amer. On ajoute que cette Secte admet toutes ſortes de gens à la Prêtriſe, même des enfans & des femmes. Les perſonnes initiées dans le Sacerdoce font vœu de célibat & de chaſteté.

Les Samarats forment une claſſe beaucoup plus nombreuſe, compoſée de Soldats, de Marchands, d'Ecrivains, & d'une multitude infinie d'Artiſans. Ils admettent une Providence, & un Dieu ſuprême, Créateur & Conſervateur de l'Univers. Ils l'appellent *Viſnum* ou *Viſnou*, & ils lui donnent trois Les Samarats.

Subſtituts, *Brahma*, qui diſpoſe du ſort des ames, & de leurs tranſmigrations heureuſes ou malheureuſes; *Buſfina*, qui, par des inſpirations ſecretes, porte les hommes à pratiquer les Commandemens de Dieu : il fait croître auſſi le riz, les légumes & les autres plantes; *Mais*, qui examine les bonnes & les mauvaiſes actions des hommes après leur mort. Il en fait un rapport fidele à Viſnum, qui, après les avoir peſées, fait ſubir à l'ame les métamorphoſes qu'elle mérite, & par leſquelles elle s'épure par degrés. Les ames qu'on envoye dans le corps d'une vache, ſont bientôt purifiées, parce que cet animal a quelque choſe de divin. Celles qui entrent dans le corps d'un éléphant, d'un lion, d'un léopard, d'un porc, ou de quelqu'autre bête moins noble, ſubiſſent des épreuves plus longues, & n'achevent d'expier leurs crimes qu'après avoir paſſé ſucceſſivement dans pluſieurs autres corps. C'eſt *Mais* qui préſente à Viſnum les ames purifiées, qu'il reçoit à la fin dans ſon Paradis. Une des choſes qui diſtinguent le plus cette Secte, c'eſt ce que les femmes s'y ſacrifient ſur le bûcher de leurs époux plus communément que dans aucune

autre. Les Samarats ont une coutume remarquable. Dès qu'un enfant eſt né, ſa mere fait apporter une écritoire, du papier, & des plumes, dans la vue d'engager Buffina à graver la Loi de Viſnum dans le cœur de cet enfant. Si c'eſt un garçon, on ajoute un arc à ces ſymboles, & l'on ſe perſuade qu'après cette cérémonie, il ne peut manquer d'être heureux à la guerre, ſuppoſé qu'il embraſſe cette profeſſion.

Les Biſnaux ont un Dieu qu'ils appellent *Ram-Ram*, & auquel ils donnent une femme. Ils repréſentent l'un & l'autre ſous différentes formes, & ils parent leurs ſtatues de chaînes d'or, de colliers de perles, & d'autres riches ornemens. Leur uſage, dans les ablutions, eſt de ſe plonger entiérement dans l'eau, & de s'y veautrer. Enſuite un Bramine leur frotte d'une drogue odoriférante le front, le nez & les oreilles, & reçoit pour récompenſe une petite meſure de riz ou de légumes. Ils ne permettent point aux femmes de ſe brûler avec leurs maris; mais ils les condamnent à un veuvage perpétuel, quand même leur époux ſeroit mort avant la conſommation du mariage. La plupart des Biſnaux font le

Les Biſnaux.

commerce, ou directement, ou par commiſſion; & comme ils ſont communément fort entendus, c'eſt parmi eux que les Mores & les Européens choiſiſſent leurs interpretes & leurs courtiers.

On peut ajouter à ces trois Sectes celle des *Fakirs*, autrement appellés *Jauguis* ou *Gougis*, c'eſt-à-dire, unis à Dieu. Ce ſont les Hermites & les Moines du pays. J'en parlerai dans un Article particulier. Les *Raſbouts*, que d'autres nomment *Ragipoutes*, different en pluſieurs points du reſte des Banians. Ils mangent de la chair; ils répandent le ſang; ils ne vivent que de meurtre & de rapines. Ils ſont néanmoins fort humains envers les oiſeaux, dans la perſuaſion que leurs ames, par une deſtination particuliere, doivent un jour entrer dans ces petits corps. La guerre eſt leur principal métier, & leur valeur eſt ſi renommée dans toute l'Inde, que le Grand-Mogol & la plupart des autres Princes du pays ont coutume de les employer dans leurs armées. Mandeſlo raconte un trait, qui prouve autant leur férocité que leur hardieſſe. » Cinq Raſbouts étant un jour entrés dans la maiſon d'un payſan, le feu prit au

Les Raſbouts.

village, & s'approcha bientôt du lieu où ils s'étoient retirés. On les en avertit, ils répondirent qu'ils n'avoient jamais tourné le dos au péril, qu'ils étoient réſolus de donner au feu la terreur qu'il inſpiroit aux autres, & & qu'ils le forceroient bien à s'arrêter. En effet, ils s'obſtinerent à ſe laiſſer brûler, plutôt que de faire un pas, pour ſe garantir des flammes. Il n'y en eut qu'un qui prit le parti de ſe retirer; mais il fut enſuite inconſolable de n'avoir pas ſuivi l'exemple des autres. » Les différences qui ſe trouvent entre les Raſbouts & les Banians ſur pluſieurs points capitaux, n'empêchent pas que pluſieurs de nos Relations ne mettent les premiers au nombre des Sectes Banianes. En effet, ils croyent la tranſmigration des ames, & ſuivent, dans leur façon de vivre & dans leur culte, une grande partie des uſages qui ſont communs à toutes les anciennes caſtes de l'Inde.

ARTICLE II.

Des autres Sectes Idolâtres. Juifs & Chrétiens de l'Indoſtan.

LEs Banians ne ſont pas les ſeuls Idolâtres de l'Inde. Les *Gaures*, que quelques-uns appellent *Parſis*, les *Gentives*, les *Theers*, & les *Molaks*, forment d'autres Sectes Payennes, répandues en divers quartiers de l'Indoſtan.

Les Gaures. Les Gaures ſont Perſans d'origine. Forcés d'abandonner leur patrie dans le ſeptieme ſiecle du Chriſtianiſme, lorſqu'Abubeker, Prince Arabe, déſola la Perſe, ils ſe réfugierent dans l'Inde, au nombre de dix-huit à vingt mille, & s'établirent aux environs de Cambaye, dans la Province de Guzarate, où ils ſe ſont extrêmement multipliés.

Leur reſpect pour le feu. Quelques Ecrivains ſoutiennent que les Gaures adorent le feu, qui étoit la Divinité des anciens Perſes. D'autres ſe contentent de dire que ces Idolâtres ont un reſpect infini pour cet élément. Ils l'entretiennent avec ſoin dans leurs maiſons; ils regarderoient comme un crime

d'éteindre une chandelle ou une lampe ; ils n'oſent même employer l'eau dans les incendies ; ils n'employent que la terre, avec laquelle ils tâchent d'étouffer les flammes.

Mandelſlo ; Bernier, Schouten, dans l'Hiſt. des Voy. T. X.

Ils reconnoiſſent un Dieu Créateur & Conſervateur de l'Univers, qu'il gouverne avec une autorité abſolue. Ils lui donnent ſept Miniſtres, qui partagent avec lui le ſoin de ce vaſte empire, mais qui lui ſont entiérement ſubordonnés. Ceux-ci ont pour Adjoints vingt-ſix autres Miniſtres, d'un ordre inférieur, chargés de différentes fonctions. Quoique les Gaures reconnoiſſent la ſupériorité du premier Etre, ils ne laiſſent pas d'invoquer & d'adorer ces Génies ſubalternes, parce qu'ils les regardent comme de puiſſans interceſſeurs auprès de Dieu.

Salmon, *ubi ſuprà.*

Leur Religion

Ils ne s'aſſemblent point dans des lieux publics pour l'exercice de leur Religion ; mais ils ont dans leurs maiſons de petites Chapelles, où ils entretiennent ſoigneuſement le feu ſacré, & où ils font des prieres, aſſis, & ſans aucune inclination de corps. Le premier & le vingtieme de la Lune ſont leurs jours de dévotion. Dans certaines fêtes, ceux qui ſont établis à Surate, s'aſſem-

blent dans les fauxbourgs de la ville. Chacun porte ſon repas, & ils partagent mutuellement ce qu'ils ont apporté. Il n'y a point de mendians parmi eux, parce qu'ils s'aſſiſtent les uns les autres avec beaucoup de charité.

Leurs Uſages. Leurs Prêtres n'ont point d'habit particulier qui les diſtingue. Le peuple a pour eux une vénération extrême, & leur donne abondamment de quoi ſubſiſter. Ces Idolâtres ont un grand reſpect pour les cocqs. Ils mangent de la chair ſans aucun ſcrupule, excepté celle de vache & de porc, dont ils s'abſtiennent par égard pour les Indiens & pour les Mahométans; leur maxime étant de bien vivre avec tout le monde, & de n'offenſer perſonne. Cependant ils ne mangent jamais avec les Chrétiens. Ils ne ſe marient point hors de leur Secte.

On diſtingue les Gaures des autres Idolâtres de l'Inde à un cordon de laine ou de poil de chameau, qu'ils paſſent pluſieurs fois autour du corps, & qu'ils nouent parderriere. C'eſt une marque eſſentielle de la Religion qu'ils profeſſent, & ceux qui ont le malheur de la perdre, ne peuvent ni boire, ni manger, ni

ni parler, ni faire un seul pas, avant qu'ils en ayent envoyé chercher une autre chez le Prêtre qui les distribue. Ces cordons sont communs aux deux sexes, & se portent depuis l'âge de douze ans.

Les Gaures s'adonnent principalement à la culture du tabac, & au trafic du *terry*, ou du vin de palmier. Les plus riches font la banque & le commerce : le peuple exerce toutes sortes de métiers, excepté ceux de Serrurier & de Forgeron, parce qu'il ne croit pas qu'il soit permis en aucun cas d'éteindre le feu. Ceux qui habitent dans les villes, affectent de se loger tous dans un même quartier. Ils choisissent parmi eux des personnes d'autorité, chargées de décider tous leurs différens. Leurs enfans se marient fort jeunes ; mais ils continuent de vivre dans la maison paternelle jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans. Les veuves peuvent se marier.

Les cérémonies qu'ils observent dans leurs funérailles, ont quelque chose de particulier. Lorsqu'un malade est sur le point de mourir, on le tire de son lit, & on le couche sur un banc de gazon, où on le laisse expirer. Lorsqu'il est

mort, on l'enveloppe dans un drap, on l'étend ſur une grille de fer, en forme de civiere, & on le porte au lieu de la ſépulture commune. Les cimetieres Gaures ſont diviſés en trois petits clos, environnés de murailles. L'un eſt pour les hommes, l'autre pour les femmes, & le troiſieme pour les enfans. Chaque foſſe a ſur ſon ouverture une grille de fer, ſur laquelle on place le corps mort, pour ſervir de pâture aux oiſeaux de proie, juſqu'à ce que ces os tombent d'eux-mêmes dans la foſſe. Au bout de ſix ſemaines, on porte au même lieu la terre ſur laquelle le mort eſt expiré: elle ſert à couvrir ce qui reſte du corps, & à combler la foſſe. Les Gaures ont tant d'horreur des cadavres, que s'ils touchent ſeulement aux os d'une bête morte, ils ſe croyent obligés de jetter leurs habits, de ſe laver, de ſe ſéparer pendant neuf jours de leurs femmes & de leurs enfans. Ils ſe perſuadent que ceux dont les os tombent dans l'eau, ſont très-malheureux dans l'autre vie.

On obſerve que ces Idolâtres ſont communément de taille médiocre; qu'ils ont le teint plus clair que les autres Indiens, & que leurs femmes ſont beaucoup plus belles que celles des Banians

& des Mogols. Leurs mœurs ſont douces, & fort réglées.

Les *Gentives*, autres Sectaires de l'Inde, ſont principalement etablis dans le Bengale. La plupart ſont Laboureurs ou Tiſſerands; mais les femmes ſont encore plus laborieuſes que les hommes. Elles aident leurs maris dans les travaux les plus pénibles, ſoit à la ville, ſoit à la campagne, & elles ſe chargent outre cela de tous les ſoins du ménage. On les voit travailler aſſiduement à la terre, ou à leurs métiers, ayant leurs petits enfans à leur col, ou dans leurs bras. Les Gentives.

Ils croyent que l'Univers a été créé par un Dieu, unique dans ſon origine, mais qui s'eſt dans la ſuite aſſocié pluſieurs Dieux, à meſure que les hommes ont mérité cet honneur par leurs ſaintes actions. Ils admettent la tranſmigration des ames, & ils abhorrent l'effuſion du ſang. Ils puniſſent ſévérement l'adultere; mais ils n'attachent aucune peine, ni même aucun déshonneur à la ſimple fornication, & l'on aſſure qu'il y a parmi eux des familles entieres, où les filles ne font d'autre métier que de ſe proſtituer ouvertement. Leurs Dogmes & leurs Uſages religieux.

Les Gentives ont un fameux Temple

dans la ville de *Jagannat*, ſur le Golphe de Bengale, où ils célebrent tous les ans, pendant huit ou neuf jours, une fête ſolemnelle, en l'honneur d'une Idole, qui porte auſſi le nom de *Jagannat*. Il s'y raſſemble quelquefois plus de cent cinquante mille Gentives. On conſtruit une grande machine de bois, poſée ſur ſeize roues, & chargée d'une multitude d'idoles, entre leſquelles on diſtingue le Dieu Jagannat. Cinquante ou ſoixante perſonnes la font rouler, & promenent ces Dieux de Temple en Temple. Pendant que le charriot marche, pluſieurs miſérables ſe couchent ſur le chemin, ou ſe précipitent ſous les roues, pour faire à Jagannat un ſacrifice de leur vie. Les Prêtres entretiennent le peuple dans ces horribles ſuperſtitions, & ſe jouent en mille manieres de ſa crédulité. Voici une impoſture qui ſe renouvelle tous les ans, à l'occaſion de cette fête. Les Bramines choiſiſſent parmi les familles Gentives une jeune fille, d'une beauté diſtinguée, qu'ils deſtinent pour épouſe au Dieu Jagannat. Ils la laiſſent la nuit dans le Temple, où ils lui promettent que ce Dieu viendra la viſiter. Ils l'exhortent à demander à l'Idole, pendant cette entrevue

Fête en l'honneur du Dieu Jagannat.

Impoſture des Bramines de cette Secte.

Bernier *ubi ſuprà.*

intéreſſante, ſi l'année ſera fertile, & par quelles bonnes œuvres on peut obtenir une heureuſe moiſſon. Le dénouement de cette ſcene, eſt qu'un Bramine entre ſecrétement dans le Temple, à la faveur des ténebres, abuſe de cette fille innocente, & lui perſuade tout ce qu'il veut. Le lendemain on la tranſporte de ce Temple dans un autre, à côté de ſon époux Jagannat, & elle débite au peuple ce qu'elle croit avoir appris de ce Dieu.

Les *Molaks* & les *Theers* forment deux ſociétés fort obſcures, & généralement mépriſées. On aſſure que les premiers ont quelques fêtes qui ont beaucoup de rapport avec les anciennes Bacchanales; une entre autres, qu'ils célebrent une fois l'année, avec beaucoup de myſtere, & dans laquelle les hommes & les femmes s'aſſemblent pêle-mêle, boivent & mangent les uns avec les autres, & ſe retirent enſuite dans une ſalle obſcure, qui devient le théâtre d'une débauche honteuſe. Aurengzeb défendit ſous peine de la vie, ces aſſemblées infames; mais toute l'autorité des Empereurs n'a pu les abolir, ſur-tout dans les Provinces les plus éloignées de la capitale. Les Molaks. Salmon.

Les Theers. Les Sectaires que Mandeſlo appelle *Theers*, ne me paroiſſent point différer des *Pouliats* du Malabar, & des *Piriaves* de Golkonde. C'eſt une ſociété d'hommes vils & groſſiers, qui, dans tous les lieux, ne ſont employés qu'aux plus baſſes fonctions. Ils nettoyent les puits & les cloaques, ils écorchent les bêtes mortes, dont ils mangent la chair; ils exécutent les criminels. Ils ne ſont ni Payens, ni Mahométans, & on ne leur connoît aucune Religion. On les abhorre dans toutes les Sectes; on craint de les toucher; on ne leur permet point de demeurer dans les villes.

Juifs de l'Inde. J'ai parlé ailleurs des Juifs & des Chrétiens, que les Portugais trouverent ſur la côte de Malabar, & ſur celle de Coromandel, à leur arrivée dans l'Inde, & qui étoient établis dans ces quartiers depuis pluſieurs ſiecles. J'obſerverai ici que les Juifs, dont l'établiſſement paroît plus ancien, ont fort altéré la Religion de leurs peres; que pluſieurs ont mêlé à la Loi de Moyſe quelques pratiques de l'Alcoran; que d'autres ont adopté les ſuperſtitions Indiennes, en retenant néanmoins le précepte de la Circonciſion. *Ibid.*

A l'égard des anciens Chrétiens de

l'Inde, appellés *Chrétiens de Saint-Thomas*, parce qu'on croit que ce saint Apôtre prêcha l'Evangile à leurs peres, les premiers Miſſionnaires Portugais s'apperçurent que leur foi s'étoit auſſi altérée, & que le Neſtorianiſme s'étoit gliſſé parmi eux. Ils en convertirent un grand nombre, qui ſe laiſſerent ramener au bercail. D'autres furent moins dociles, & perſévérerent dans le ſchiſme. On trouve encore aujourd'hui à Madras & à San-Thomé pluſieurs de ces Chrétiens Hétérodoxes. Ils communient ſous les deux eſpeces; ils ne baptiſent leurs enfans que quarante jours après leur naiſſance, à moins qu'ils ne ſoient en danger de mort; ils n'honorent point d'autre image que celle de Jeſus-Chriſt; leurs Prêtres ſe marient; ils ne connoiſſent point l'Onction des malades; ils n'ont point l'uſage de la Confeſſion auriculaire; ils ne reconnoiſſent point l'autorité du Pontife de Rome. Leur Patriarche réſide à Bagdad.

Chrétiens de Saint-Thomas.

ARTICLE III.

Des Etudes, des Sciences, & des Livres ſacrés des Banians. Détails plus particuliers ſur leur Religion.

College des Banians.

REVENONS aux Banians, qui demandent une attention plus particuliere. *Benarès*, ou *Banarou*, ville ſituée ſur le Gange, eſt l'école la plus célebre des Savans de leur Secte. On y voit un fameux College, fondé par un Raja du pays, outre un grand nombre d'Académies particulieres, diſperſées dans la ville, principalement dans les jardins des fauxbourgs.

Il n'y a communément dans chaque école qu'un ſeul maître, qui ſe charge de l'inſtruction d'un petit nombre de diſciples. Leur cours d'études eſt de dix ou douze années. On ne monte point ici d'une claſſe à l'autre, diſtinction frivole, que nos Grammairiens modernes ont introduite dans les Colleges, & qui eſt fort éloignée de l'ancienne maniere d'enſeigner. Les Indiens étudient ſans contention, en mangeant leur *Kicheri*, qui eſt un mélange de légumes.

Bernier *ubi ſuprà.*

Ordre de leurs études.

Le *Hanſcrit*, langue des Savans,

tout-à-fait différente de l'idiome ordinaire, eſt la premiere étude de ceux qui s'appliquent aux Sciences. Hanſcrit ſignifie *langue pure.* Les Indiens ſe perſuadent que c'eſt dans cette langue que Dieu leur a communiqué, par le miniſtere de Brahma, les quatre Livres qu'ils appellent *Beths*, & qui contiennent l'Hiſtoire de leur Religion. Ils en ont un abrégé, appellé *Purane.* C'eſt le premier livre qu'on met dans les mains de ceux qui entendent le Hanſcrit. La plupart des Etudians ſe bornent à la lecture de cet abrégé, dont l'intelligence eſt plus facile. L'original eſt obſcur, & ſe communique d'ailleurs à peu de perſonnes, ſoit pour le rendre plus reſpectable par ſa rareté, ſoit pour empêcher qu'il ne tombe dans les mains des Mahométans, qui ont coutume de confiſquer & de jetter au feu toutes les Bibles Indiennes qu'ils rencontrent.

Sciences Indiennes.

L'étude des Livres Philoſophiques ſuccede à celle du Purane. La Philoſophie Indienne eſt partagée en pluſieurs Sectes, dont les dogmes, ſur les principes des choſes, ſont très-oppoſés. Les uns enſeignent que tout eſt compoſé de particules de matieres très-déliées,

que leur petiteſſe rend indiviſibles. D'autres reconnoiſſent pour premiers principes la matiere & la forme ; d'autres, les quatre élémens & le néant ; d'autres, la lumiere & les ténebres ; d'autres, certains êtres métaphyſiques, qu'ils appellent *accidens*, *privations*, &c. & qu'ils diſtinguent du néant. Tous les Philoſophes du pays s'accordent à croire que leurs principes ſont éternels, & que l'Univers n'a pu ſortir que d'une matiere préexiſtante.

Ibid. Opinion ſur l'origine des Animaux & des Plantes.

Leurs Savans ont une opinion aſſez particuliere ſur l'origine des animaux & des plantes. Ils prétendent que les ſemences des uns & des autres ne ſe renouvellent point par la génération, mais qu'elles exiſtent toutes depuis le commencement du monde ; qu'elles ſe trouvent diſperſées & mêlées par-tout ; qu'elles ſont de véritables plantes, de véritables animaux, entiers & parfaits, mais ſi petits, qu'on ne peut diſtinguer leurs parties ; qu'elles ne paroiſſent dans leur véritable forme, qu'au moment où elles commencent à ſe nourrir, à ſe développer, à s'étendre ; qu'ainſi les ſemences d'un pommier, d'un éléphant & d'un homme, ſont un petit pommier, un petit éléphant & un petit

homme, entiers & parfaits, avec toutes leurs parties eſſentielles, & auxquels il ne manque que le développement pour les faire paroître tels qu'ils ſont en effet.

Doctrine de l'Ame univerſelle.

Si l'on en croit Bernier, quelques Philoſophes modernes ont introduit ou renouvellé dans l'Inde la doctrine très-ancienne de l'Ame univerſelle. Ils prétendent « que l'Etre ſouverain qu'ils nomment *Achar*, & qu'ils croyent immuable, a tiré de ſa propre ſubſtance, non-ſeulement les Ames, mais tous les Etres matériels; qu'il a opéré cette production, non pas ſimplement en qualité de cauſe efficiente, mais comme cauſe phyſique & matérielle, comme une araignée, qui produit une toile, la tire de ſon propre corps, & la reprend quand elle veut; qu'ainſi la création n'eſt, à proprement parler, qu'une extraction & une extenſion que Dieu fait de ſa propre ſubſtance, par des eſpeces de rets qu'il tire de ſes entrailles, comme la deſtruction n'eſt qu'une repriſe de cette divine ſubſtance, & de ces mêmes rets. Ils concluent delà qu'il n'y a rien de réel & d'effectif dans tout ce qui frappe nos ſens, & que ce monde n'eſt qu'une eſpece de ſonge

& d'illuſion, parce que tout ce qui paroît à nos yeux n'eſt qu'une ſeule & même choſe, qui eſt Dieu même; comme les nombres dix, vingt, cent, mille, &c. ne ſont qu'une même unité répétée pluſieurs fois. ».

Les Indiens comptent quatre âges depuis la création du Monde. Ils appellent le premier, l'âge d'or; & ils prétendent qu'il a duré dix-ſept cens mille ans & plus. Brahma, qu'ils regardent comme leur premier ancêtre, naquit au commencement du ſecond âge, dont la durée comprend douze cens dix-neuf mille ans. Ce fut ſur la fin de cet âge que parurent les Rajas, qui ſuccéderent à la génération du premier âge. Les hommes commencerent alors à dégénérer: le péché s'introduiſit dans le monde, & la vie humaine, qui duroit quatre cens ans pendant l'âge d'or, fut bornée à l'étendue d'un ſiecle. Le troiſieme âge ſubſiſta pendant plus de huit millions d'années. Le quatrieme eſt celui qui court. Sa durée ne peut être longue, parce que l'iniquité des hommes étant arrivée à ſon dernier comble, il n'eſt pas à préſumer que les Dieux laiſſent ſubſiſter long-tems une race ſi coupable.

Salmon, *ubi ſuprà.*

Les Indiens ont une infinité de Livres de Médecine, qui ne contiennent guere que des méthodes & des recettes, & dont le principal eſt écrit en vers. Ils croyent que la diete eſt le plus ſouverain de tous les remedes ; qu'un malade, qui a la fievre, n'a pas beſoin de nourriture, & qu'il eſt très-dangereux de lui donner des bouillons de viande, parce que rien ne ſe corrompt plus facilement dans ſon eſtomac ; qu'on ne doit tirer du ſang que dans une néceſſité évidente, comme lorſqu'on craint un tranſport au cerveau, ou l'inflammation de quelque partie noble. Bernier obſerve, par occaſion, que les Médecins Mogols qui ſuivent tous la pratique d'Avicenne & d'Averroès, ſaignent une ou deux fois dans les mêmes cas, & *ce n'eſt pas*, dit-il, *de ces petites ſaignées de nouvelle invention ; ce ſont de ces ſaignées copieuſes des anciens, de dix-huit ou vingt onces de ſang, qui vont ſouvent juſqu'à la défaillance; mais qui ne manquent guere auſſi d'étrangler..... les maladies dans leur origine.* C'eſt un Médecin qui parle.

Médecine.

Bernier ; Salmon, *ubi ſuprà.*

Ils n'ont aucune connoiſſance de

l'Anatomie ; & ils ne ſont pas même à portée d'en acquérir, à cauſe des préjugés de leur Religion, qui défend de tuer les animaux, & de toucher les corps morts.

Maladies les plus communes.

Leurs maladies les plus communes ſont 1°. le *Mordechin*, eſpece de colique, qui regne ſur la côte de Bengale, & dans d'autres quartiers de l'Inde. Ils la guériſſent en appliquant ſur la plante des pieds un fer brûlant. Ils employent le feu dans pluſieurs autres maladies: 2°. Le *Sonipat*, genre de léthargie, qu'ils guériſſent auſſi par l'application des fers chauds, ou en inſinuant dans les yeux du poivre pulvériſé, qu'on a fait bouillir dans le vinaigre. 3o. Le *Pilhai*, genre d'obſtruction, pour lequel ils employent un remede particulier, qu'ils appellent *Joghis*, qui conſiſte à enfoncer dans les parties affligées une aiguille longue & déliée. C'eſt l'*Acupuncture* des Japonnois (*a*). 4°. La peſte, qui fait de terribles ravages dans pluſieurs quartiers de l'Inde méridionale, principalement depuis Surate juſqu'à la côte

(*a*) Voyez ſa deſcription dans le Tome II. de cette Hiſtoire, pag. 252. de la premiere Edition.

de Malabar, & dans toute la longueur du Golphe de Bengale, juſqu'à la frontiere de Golkonde.

Leurs Médecins font un grand uſage du ſoufre, du poivre, de l'encens, de la poudre de corne de cerf, de différentes huiles, & d'une infinité de racines. Ils prétendent guérir les fievres les plus invétérées avec de l'aconit, ſorte de plante venimeuſe, qu'ils infuſent dans de l'urine de vache; la ſurdité, cauſée par une humeur froide, avec quelques gouttes de ſuc de limon injectées dans l'oreille; les morſures venimeuſes, avec la pierre ſerpentine, ou avec le feu; les maux de tête, en faiſant reſpirer une eau imprégnée de ſel ammoniac & de chaux; les vertiges, avec des grains d'encens infuſés dans du vin; les coliques ordinaires, avec une décoction de poivre & de fenouil, ou en appliquant ſur le ventre un emplâtre d'ail & de gingembre, broyés enſemble. Dans les maladies déſeſpérées, on employe auſſi les conjurations, les pactes, les caracteres magiques, & d'autres prétendus ſecrets; mais ces ſuperſtitions ſont beaucoup moins communes dans l'Indoſtan, que dans les pays ſitués au delà du Gange.

Astronomie. Ils n'entendent rien à la Géométrie, à l'Algebre, ni aux autres parties ſpéculatives de Mathématiques; mais ils ont quelques méthodes paſſables pour la ſupputation des nombres, & pour les calculs Aſtronomiques. Ils annoncent les éclipſes avec aſſez de juſteſſe. Du reſte, ces foibles lumieres ſont offuſquées par les préjugés de la barbarie & de la ſuperſtition. Par exemple, ils attribuent les Eclipſes à la fureur d'un Dragon, qui ſaiſit la Lune & le Soleil, & qui infecte ces aſtres de ſon venin. Ils ſoutiennent que la Lune brille de ſa propre lumiere; qu'elle eſt plus de cinquante mille lieues au deſſus du Soleil; qu'il y a au milieu de la terre une montagne pyramidale, haute de pluſieurs mille lieues, derriere laquelle le Soleil ſe cache, lorſque la nuit arrive, & d'où il revient, lorſque le jour paroît; que la terre eſt plate; que ſa forme eſt triangulaire; qu'elle a ſept étages, dont chacun eſt entouré d'une mer, & renferme diverſes perfections, juſqu'au ſeptieme qui les contient toutes.

Théologie. Bernier eut l'occaſion de s'inſtruire de pluſieurs articles particuliers de la Théologie Indienne, dans les entretiens qu'il eut avec les *Pendet*, ou Doc-

teurs du pays. Il les queſtionna pluſieurs fois ſur la nature de leurs Idoles, & ſur les hommages qu'ils rendoient à ces étranges Divinités, témoignant qu'il étoit extrêmement ſurpris d'un tel culte, qui lui paroiſſoit indigne de leurs lumieres & de leur Philoſophie. Ils lui dirent qu'ils reconnoiſſoient trois ſortes de *Deutas*, ou de Génies, dont les uns étoient bons, les autres mauvais, & les autres indifférens, c'eſt-à-dire, ni bons ni mauvais; que les Théologiens étoient partagés ſur la nature de ces intelligences; que les uns les croyoient une portion de la Divinité; que d'autres les regardoient comme des Dieux; que quelques-uns ſoutenoient qu'elles étoient formées de feu; que les autres les croyoient de lumiere; que pluſieurs les tenoient pour incorruptibles.

Nature des Deutas.

Quant aux honneurs qu'on rendoit aux Idoles, les *Pendet* lui dirent qu'ils ne croyoient pas que ces ſtatues fuſſent, ou Brahma lui-même, ou quelqu'autre Dieu; qu'ils ne les regardoient que comme les images & les repréſentations de ces ſublimes intelligences, & qu'ils les honoroient ſous ce rapport. *Nous les plaçons dans nos Temples*, ajouterent-ils, *parce qu'il faut offrir à*

Véritable objet du culte des Indiens.

la piété des hommes quelque objet ſenſible. Quand nous prions, ce n'eſt pas la ſtatue que nous prions, mais celui qui eſt repréſenté par la ſtatue. Au reſte, nous reconnoiſſons que DIEU *eſt le ſeul maître abſolu, le ſeul Tout-puiſſant.*

L'Auteur que je viens de citer, en nous préſentant ſous ce point de vue la Religion Indienne, fait en quelque ſorte l'apologie de ſes Sectateurs; & quand on compare ſon récit avec celui de la plupart de nos Voyageurs, on eſt tenté de croire que ces derniers nous en impoſent, lorſqu'ils nous repréſentent les Indiens comme un peuple livré à la plus groſſiere idolâtrie. Il eſt certain que dans cette matiere il faut ſe défier des préventions ordinaires de nos Ecrivains, & ſur-tout des déclamations paſſionnées de certains Miſſionnaires.

Ce qu'il faut penſer d'un culte qu'on rend ici aux animaux.

Appliquons les mêmes obſervations au culte apparent que les Indiens rendent aux animaux, & à d'autres Idoles monſtrueuſes qu'ils placent dans leurs Temples. Ce culte, examiné avec quelqu'attention, & rapproché des principes de la Théologie Baniane, n'eſt pas auſſi groſſier ni auſſi abſurde qu'on ſe l'imagine d'abord. J'explique ma pen-

ſée. La Religion Indienne enſeigne la Métempſycoſe, ou la tranſmigration des ames humaines dans différens corps; dogme accrédité dans cette partie du monde depuis trois mille ans, adopté par quelques Philoſophes de la Grece, & porté juſqu'en Italie par le célebre Pythagore. Les Banians ſe perſuadent que leurs Deutas, ſoit pour purifier leur vertu, ſoit dans la vue de ſe rendre utiles à l'eſpece humaine, ont paru ſur la terre ſous diverſes figures d'hommes & d'animaux, & qu'ils ont été tantôt ſerpens, tantôt éléphans, quelquefois lions, bœufs, ou pourceaux, &c. Ils croyent que Viſnum lui-même, le premier & le plus puiſſant de leurs Dieux, s'eſt communiqué aux hommes par une voie ſemblable, & qu'inviſible & ſpirituel de ſa nature, il s'eſt montré dans le monde ſous pluſieurs formes matérielles & ſenſibles. On place ces mêmes figures dans les Temples, pour apprendre au peuple l'Hiſtoire de ſa Religion, pour échauffer ſon zele & ſa reconnoiſſance envers les Dieux. Ce n'eſt point le ſerpent ni l'éléphant qu'on adore, mais le grand Viſnum, qui, pour inſtruire les hom-

mes, & les rendre meilleurs, a daigné ſe faire éléphant & ſerpent.

Il en eſt de même de quelques autres repréſentations, qui nous paroiſſent bizarres, monſtrueuſes, effrayantes. Telle Idole offre l'aſſemblage étrange de pluſieurs animaux, une tête de bœuf, le corps d'un lion, & la queue d'un ſerpent. Telle autre a une tête d'animal ſur un corps humain. On en voit qui ont quinze ou vingt têtes, & trente ou quarante bras. Il ne faut pas croire que les Indiens éclairés adorent de tels monſtres. La plupart de ces prétendues Idoles ſont des emblêmes, ou des repréſentations hiéroglyphiques, qui ſervent de voile à quelques vérités morales, ou à quelques dogmes Théologiques. C'eſt ainſi qu'on repréſente ſouvent le Dieu Brahma avec quatre têtes, parce qu'on croit qu'il publia la loi du Viſnum, diſtribuée en quatre Livres. Quelques Bramines voulant donner à un Européen une haute idée de la ſageſſe & de la puiſſance de Dieu, lui dirent que Viſnum avoit mille yeux, mille mains & mille pieds.

Salmon.

Beths, ou Livres ſacrés

Les *Beths*, comme on l'a déja remarqué, ſont une eſpece de Bible In-

dienne, distribuée en quatre Livres. On les nomme Beths, c'est à dire, Sciences, parce qu'on prétend qu'ils renferment toute espece de connoissances. Le premier s'appelle *Atherbabed*; le second, *Zagerbed*; le troisieme, *Rekbed*, & le quatrieme, *Samabed*. Salmon réduit aux Articles suivans le précis de leurs dogmes Théologiques. Leur Doctrine.

I. Il y a un Dieu éternel, infini, souverainement parfait.

II. Ce Dieu a créé trois Etres très-parfaits. Il a donné au premier le pouvoir de créer, au second le pouvoir de conserver, au troisieme le pouvoir de détruire.

III. Brahma, en vertu de la puissance qu'il a reçue de Dieu, a créé ce monde visible, & plusieurs autres, au nombre de quatorze.

IV. Avant cette vie chacun en a mené une autre, & le bien ou le mal qu'il ressent est la récompense ou la punition de la maniere dont il s'est conduit dans la vie précédente.

V. On obtient le pardon de ses péchés en visitant les Pagodes situées à l'embouchure du Gange, & l'eau de ce fleuve a la vertu de purifier l'ame de toutes ses souillures.

VI. Il eſt défendu de tuer, de mentir, de violer, de faire tort à ſon prochain.

Bernier, *ibid.* La Loi des Beths commande encore à ſes ſectateurs de s'abſtenir de la chair des animaux & des liqueurs fortes; d'aimer les pauvres; de faire la priere trois fois le jour, le matin, à midi, & le ſoir; de ſe laver trois fois, ou du moins une, avant de prendre aucune nourriture, & dans une eau courante, plutôt que dans une eau tranquille.

Combien la politique a influé dans quelques dogmes Indiens.

Bernier paroît perſuadé que les Légiſlateurs Indiens, en ordonnant au Peuple ces fréquentes ablutions, ont eu principalement en vue de lui faire prendre une habitude très-utile à la ſanté. Il attribue auſſi à des conſidérations politiques la Loi qui preſcrit aux Banians un ſi grand reſpect pour les vaches. C'eſt un point capital de la Théologie Indienne, qui enſeigne que tous les hommes, au ſortir de cette vie, doivent traverſer un grand fleuve en ſe tenant à la queue d'un de ces animaux. Bernier croit que les Légiſlateurs ont peut-être pris la premiere idée de ce dernier dogme dans une coutume qui ſe pratique en Egypte, où les bergers, qui traverſent le Nil avec leurs troupeaux,

ſe tiennent à la queue d'un buffle ou d'un bœuf. Quant à l'eſprit de cette Loi, il paroît que ſes inſtituteurs n'ont eu d'autre vue que de veiller à la conſervation d'un animal très-utile au pays. L'Auteur obſerve qu'il n'en eſt pas de l'Inde comme de l'Europe; que la terre, deſſéchée pendant huit mois de l'année par un Soleil brûlant, n'y ſauroit nourrir une grande quantité de beſtiaux, & que s'il s'en tuoit ici la moitié de ce qui ſe tue en France & en Angleterre, l'Indoſtan en ſeroit bientôt dépourvu. Il ajoute que les Bramines firent valoir cette conſidération ſous les regnes de Jehan-Guir & d'Aureingzeb, pour obtenir qu'on défendît pendant un certain tems le maſſacre des bœufs & des buffles. Ils repréſenterent que les Laboureurs ſe plaignoient de la diſette des beſtiaux, & que ſi l'on n'arrêtoit ces meurtres, il faudroit bientôt renoncer à la culture des terres.

ARTICLE IV.

Des Bramines & des Fakirs.

Bramines. LA plupart de nos Voyageurs donnent en général le nom de *Bramines*, ou *Brahemers*, à tous les Prêtres idolâtres de l'Indoſtan, de quelque Secte qu'ils ſoient; mais ce nom ne convient proprement qu'aux Prêtres Banians, qui deſſervent les Pagodes du Dieu *Brahma*, & qu'on doit regarder comme les ſucceſſeurs des anciens *Bracmanes*. Ces Bramines ſont infiniment reſpectés dans le pays, ſoit à cauſe de l'ancienneté de leur caſte, ſoit par le crédit qu'ils ont dans toutes les Cours idolâtres. Pluſieurs ſe croyent deſcendus de race royale; & il eſt certain que leur Tribu a donné des Princes à quelques peuples de l'Inde. On les diſtingue des autres Banians à trois filets de petite ficelle, qu'ils portent en écharpe ſur la peau, depuis l'épaule juſqu'aux reins, & qu'ils n'ôtent jamais, tant ils ſont jaloux de cette marque de leur profeſſion. Ceux de Bengale paſſent dans leurs bras une grande robe de toile, lorſqu'ils ſortent de leurs maiſons

maiſons. Dans la plupart des autres quartiers, les Bramines ſont nuds juſqu'à la ceinture, qu'ils couvrent d'un morceau d'étoffe, qui deſcend juſqu'aux pieds, en forme de jupon. Leur tête eſt couverte d'une toile fine, qui fait quatre ou cinq tours, & qui enveloppe leurs cheveux, qu'ils ne coupent jamais. Leurs oreilles longues & pendantes ſont ornées d'anneaux & d'autres bijoux.

Les *Fakirs* ſont des Moines Indiens, qui font profeſſion de mépriſer les biens & les plaiſirs de la vie. Ils ne poſſedent rien en propre. Les uns vivent en communauté, ſous la diſcipline d'un Supérieur, auquel ils font vœu d'obéir. D'autres vivent ſeuls, dans les bois ou dans quelques maſures, où ils ſe nourriſſent de racines & de fruits ſauvages. Ils ſe croyent heureux lorſqu'ils peuvent mêler à ces alimens de la bouze de vache, qu'ils regardent comme une choſe ſacrée. La plupart ſont nuds, à l'exception des parties naturelles. Ils renoncent au commerce des femmes, & ils ſe font même un ſcrupule de les toucher. Ils n'exercent aucun métier. Ces Moines contemplatifs paſſent leur vie à prier, à méditer, Fakirs Indiens.

à mortifier leur corps. Ils font profeſſion de ne rien demander ; mais ils reçoivent ce qu'on leur offre, & le peuple s'empreſſe toujours de pourvoir à leurs beſoins. Ils laiſſent croître à une longueur démeſurée leurs cheveux & leur barbe, qu'ils ne peignent jamais, & ils paroiſſent couverts de poil comme des bêtes.

Leur auſtérité.

Ce qu'on raconte de leur auſtérité eſt preſque incroyable. Les uns couchent nuit & jour ſur la cendre, ou ſe veautrent dans la boue & dans les plus ſales immondices, ne craignant pas de ſe montrer en cet état à la porte des Temples, & dans d'autres lieux publics. On en voit qui ſe font une cruelle habitude de tenir les deux bras élevés & tendus perpétuellement au deſſus de la tête, en joignant les mains. L'effet de cette tenſion violente eſt de faire perdre aux nerfs leur ſoupleſſe & leur reſſort, & d'ôter aux bras la faculté de ſe baiſſer pour prendre la moindre choſe. De jeunes novices ſont chargés de ſervir ces Fakirs impotens, & s'acquittent de ce devoir avec un grand reſpect. Quelques-uns font vœu de ſe tenir ſept ou huit jours debout ſur leurs jambes, qui enflent extraordinaire-

Bernier, Salmon, *ubi ſupra.*

ment; ils s'appuyent ſeulement quelques heures de la nuit ſur une corde tendue. D'autres ont toujours les yeux tournés vers le ciel, ſans les abaiſſer ſur la terre, objet indigne de leurs regards. Pluſieurs entreprennent de longs pélerinages, chargés de groſſes chaînes de fer, ſemblables à celles qu'on met aux pieds des éléphans. D'autres abſolument nuds, ou n'ayant qu'une peau de tigre ſur l'épaule, avec une maſſue à la main, courent le pays comme des inſenſés, & traverſent effrontément les villes & les bourgades. Bernier vit à Dehli un fameux Fakir, qui alloit ainſi nud par les rues, malgré les défenſes réitérées de l'Empereur Aurengzeb, qui lui fit à la fin trancher la tête, n'ayant pu obtenir, ni par promeſſes ni par ménaces, qu'il ſe couvrît au moins la ceinture d'un morceau de toile.

Fakirs Mahométans.

Les Mogols & les autres Mahométans, établis dans l'Inde, ont auſſi leurs Fakirs ou Dervis. Ces Moines Muſulmans menent une vie errante, comme les Hermites Banians, & ne ſubſiſtent que des libéralités qu'on leur fait. Tavernier en rencontra un jour une bande nombreuſe. Leur Supérieur avoit été grand Ecuyer de

Tavernier, Tome IX. de ſes Voyages.

Jehan-Guir. S'étant dégoûté du monde, parce que son petit-fils avoit été étranglé par l'ordre de l'Empereur, il avoit embraſſé ce genre de vie. On voyoit dans la même troupe quatre autres Seigneurs, qui avoient exercé des emplois conſidérables à la Cour. Leur habillement, ainſi que celui du Supérieur, conſiſtoit dans une piece de toile de trois ou quatre aunes, dont ils ſe couvroient les reins & les cuiſſes. Ils avoient ſur les épaules une peau de tigre, attachée ſous le menton. Les autres Fakirs avoient pour ceinture une ſimple corde, avec un petit morceau d'étoffe, pour ſervir de voile à la pudeur. Leurs cheveux étoient relevés en treſſe autour de la tête, & formoient une eſpece de turban. Ils étoient tous armés, les uns d'arcs & de fleches, les autres de mouſquets ou de demi-piques. Quelques-uns avoient autour du cou un cercle de fer, large & tranchant, que l'Auteur compare au tour d'un baſſin, dont on auroit ôté le fond. Les Mogols en paſſent huit ou dix autour du cou, & les lancent avec beaucoup de force & d'adreſſe. Chacun de ces Hermites guerriers avoit auſſi une eſpece de petit cor-de-chaſſe, dont il

ſonnoit lorſque la troupe approchoit de quelque ville ou de quelque bourgade.

Ces Dervis ayant choiſi un terrein pour camper, commencerent par arroſer la place de quantité d'eau, & la raclerent ſoigneuſement avec une petite truelle. C'eſt un inſtrument que les Indiens portent toujours dans leurs voyages. Ils s'en ſervent, non-ſeulement pour nettoyer la terre, dans les lieux où ils veulent s'arrêter, mais pour ramaſſer la pouſſiere en monceau, afin d'être couchés plus mollement. Leur uſage, pendant leurs longs pélerinages, eſt d'envoyer quêter dans tous les lieux habités. Les vivres qu'on leur donne ſe diſtribuent avec égalité dans toute la troupe. Ce qu'ils ont de trop eſt abandonné aux pauvres, & jamais ils ne réſervent rien pour le lendemain.

Ils font vœu d'une pauvreté abſolue; mais on les accuſe d'être peu fideles à cet engagement. Aurengzeb, qui fut Viceroi de Decan avant que d'être Empereur, apprit que les Fakirs de ſon Gouvernement mettoient tout le pays à contribution, & cachoient ſous de mauvais haillons beaucoup d'or & Salmon.

de diamans. Il les assembla un jour dans la Capitale, sous prétexte de leur donner un grand festin. Quand on fut sorti de table, il fit apporter autant de robes qu'il y avoit de convives, & les présenta aux Dervis, disant qu'il étoit bien juste que des hommes, consacrés si particuliérement au service du grand Prophete, fussent au moins vêtus d'une maniere décente. Les Fakirs, qui avoient caché beaucoup de pierres fines & de pieces d'or dans les plis & dans les coutures de leurs mauvais vêtemens, alléguerent plusieurs prétextes pour ne point accepter les robes qu'on leur offroit. Mais le Viceroi ayant exigé qu'ils se dépouillassent, il fallut obéir, & l'hypocrisie de ces Cénobites avares fut démasquée.

ARTICLE V.

Pagodes, Idoles, Pélerinages, Charités singulieres.

Forme des Pagodes.

LEs Pagodes un peu distinguées ont assez généralement la forme d'une croix, dont les quatre branches sont égales. Au milieu s'éleve une tour assez haute, à plusieurs pans, qui finit

en pointe, & quelquefois chaque branche eſt terminée par un ſemblable édifice. Les différens étages de ces tours offrent des balcons ſaillans. Les dehors & les dedans ſont ornés de figures en relief, qui repréſentent communément des animaux. Au milieu de la Pagode eſt un Autel, en forme de table, de ſept à huit pieds de long, ſur cinq ou ſix de largeur. On y monte par des degrés, ſur leſquels on étend de riches tapis. L'Autel, qui eſt auſſi couvert magnifiquement, répond à la principale porte du Temple; de maniere que les femmes & les filles, & les gens d'une certaine Tribu, qui n'ont pas la liberté d'entrer dans la Pagode, le voyent en face, avec toutes les Idoles qu'il ſoutient. Devant la porte eſt une eſpece de veſtibule ou de porche, ſoutenu par des piliers. C'eſt-là que ſe tient un des principaux Bramines, aſſis près d'une grande cuve, remplie d'eau, dans laquelle on a délayé une matiere jaune. Tous les Banians viennent ſe proſterner à ſes pieds, & reçoivent l'empreinte de cette eau ſacrée ſur le front, ſur le nez, ſur les bras & ſur l'eſtomac. Quelques Sectes particulie-

res ont des onctions de différentes couleurs.

Les Temples s'ouvrent de grand matin, un peu avant le lever du Soleil, & les galeries qui les précedent sont toujours remplies d'un grand nombre d'adorateurs. Deux Bramines arrivent, font sonner trois fois une cloche, qu'ils tiennent dans leur main, & frappent avec un petit maillet contre la porte, qui s'ouvre à ce signal. Tous les Banians entrent alors, au bruit de plusieurs tambours & de quantité d'autres instrumens, ayant à la main une queue de paon, ou quelqu'autre éventail, pour écarter du Sanctuaire les mouches & les autres insectes.

Les Pagodes des grandes villes sont ordinairement bâties de pierre ou de brique. On en voit plusieurs qui peuvent passer pour des édifices très-somptueux, & qui sont décorées magnifiquement. Elles ont quelquefois trois ou quatre portes; mais on n'y voit point de fenêtres. Les Temples des petites villes & des bourgades n'ont qu'une porte. J'ai parlé ailleurs de la pauvreté de ces édifices, plus semblables à des fours, qu'à des lieux consacrés à l'exercice de la Religion. Leur

nombre eſt preſque infini dans l'Inde.

Les Idoles offrent une variété confuſe de repréſentations de toute eſpece. Les Autels de toutes les Pagodes en ſont chargés. Nous ne parlerons ici que de celles qui ont une forme humaine. Les unes ſont entiérement nues ; d'autres ne montrent que la tête & le cou : le reſte eſt couvert d'une longue robe, qui s'élargit par degrés vers le bas. Pluſieurs ont autour du cou une chaîne d'ambre ou de corail, & quelquefois d'or, de perles & de diamans. Il y en a d'une grandeur démeſurée, & qui ſont auſſi hautes que le Temple même où elles réſident. D'autres n'ont qu'un ou deux pieds de hauteur. La plupart ſont aſſiſes les jambes en croix, à la maniere du pays. Le marbre & la brique ſont la matiere la plus ordinaire de ces ſtatues : on en voit quelques-unes d'argent & d'or maſſif, avec des yeux de diamant, & un riche dais ſur la tête, ſoutenu de piliers d'or ou d'argent.

Les dévotions des Indiens dans leurs Temples conſiſtent dans des chants & des danſes en l'honneur des Dieux ; dans des ſacrifices de riz, de farine, d'huile, de laitage, & d'autres offran-

des, dont les Prêtres font leur profit; dans le ſoin d'orner les Autels, de laver les idoles, de chaſſer les mouches de leur viſage avec de grands éventails, de leur offrir de l'encens & des prieres. Une de leurs pratiques religieuſes eſt de jetter à un Prêtre des pieces de toile, des guirlandes de fruits & de fleurs, des chaînes d'ambre, de corail, ou d'autres grains, qui leur ſervent de chapelets pour dire leurs prieres. Le Prêtre fait toucher toutes ces choſes à l'Idole qu'ils lui déſignent, & les rend à ceux qui les ont préſentées.

Pélerinages. Leurs pélerinages ſont remarquables par la longueur des courſes, par la multitude des voyageurs, par la modeſtie qui regne dans ces pieuſes caravanes. Leur terme ordinaire eſt quelque Pagode ſituée vers la ſource du Gange. Il n'eſt pas rare de rencontrer dans les grandes routes des proceſſions de quatre ou cinq mille pélerins, qui entreprennent un voyage de pluſieurs mois. Ils menent avec eux un grand nombre d'Idoles, portées ſur des Palekis ornés de brocard ou de velours à franges d'or. Chaque voiture eſt environnée de pluſieurs hommes, dont les uns la ſoutiennent ſur leurs épaules,

Tavernier, Tome II.

tandis que les autres portent de grands paraſols, garnis de ſonnettes d'or & d'argent, pour garantir l'Idole des ardeurs du ſoleil, ou chaſſent les mouches de ſon viſage avec des éventails de quatre ou cinq pieds de diametre, compoſés de plumes d'autruche & de paons, dont le manche, long de cinq ou ſix pieds, eſt couvert de plaques d'argent. Dans tous les lieux où paſſent ces caravanes le peuple s'empreſſe de les aſſiſter. Les uns apportent du feu pour allumer les pipes des Pélerins, & leur donnent du tabac s'ils en manquent. D'autres leur préſentent du riz cuit, du kicheri, & de l'eau de feves. On aſſure que cette boiſſon eſt beaucoup plus ſaine que l'eau commune, & que les perſonnes les plus échauffées en peuvent boire ſans aucune crainte de pleuréſie. Au reſte, ces ſortes de charités ſont très-communes dans toute l'Inde, & ſe pratiquent aſſez généralement envers les voyageurs, de quelque Religion qu'ils ſoient. Quantité de femmes ſe conſacrent par état à ce pieux devoir, & paſſent leur vie ſur les grands chemins, pour ſoulager toutes les perſonnes qui ont beſoin d'aſſiſtance.

Charités des Indiens envers les Voyageurs.

ARTICLE VI.

Mariages, Funérailles, Uſages dans les repas. Portrait du peuple Indien.

Formalités des Mariages.

LE conſentement réciproque des parties n'eſt pas ici une condition eſſentielle des mariages. Les peres diſpoſent à cet égard du ſort de leurs enfans, & s'aſſurent de bonne heure de leur obéiſſance, en les fiançant dès l'âge de trois ou quatre ans. Tous les avantages de cette union ſont du côté du mari. Il a une autorité abſolue ſur ſa femme; il peut la répudier, ou la réduire au rang de ſes eſclaves.

Salmon.

Les Indiens ne ſe marient jamais qu'avec des perſonnes de leur ſecte, de leur tribu, & d'une condition à peu près égale à la leur. Les Rajas ſeuls dérogent quelquefois à cet ancien uſage, & ne font pas difficulté de donner leurs filles au Grand Mogol, aux Omras, & aux Vicerois Mahométans. Quelques femmes galantes ſe livrent auſſi ſans ſcrupule aux Etrangers, de quelque Religion qu'ils ſoient; mais elles cachent ſoigneuſement ces intrigues, pour ne pas encourir la cenſure

de leurs Prêtres, qui leur font un crime de toucher ſeulement l'habit d'un More ou d'un Chrétien.

Les mariages des perſonnes riches ſe célebrent avec beaucoup d'appareil. Les époux, vêtus magnifiquement, & portés dans des palekis ſéparés, parcourent les principaux quartiers de la ville. Leurs carroſſes ſont précédés de Muſiciens, & environnés d'une foule d'eſclaves, qui portent des paraſols, des éventails, & de longs bâtons qui ſoutiennent des banderolles. Les parens & les amis ferment le cortege. Après pluſieurs jours de promenades, de feſtins, & de réjouiſſances, on ſe rend à la maiſon de la mariée, où la cérémonie ſe termine. On fait aſſeoir les deux époux vis à-vis l'un de l'autre : ils ſe donnent la main : un Bramine leur couvre la tête avec des feuilles de palmier, ou avec un voile ; récite ſur eux quelques prieres, & met le dernier ſceau à leur union, en jettant ſur eux une eau parfumée, dont la teinture eſt jaune. Tous les aſſiſtans reçoivent la même onction ſur leurs habits, qui en ſont abſolument trempés.

Les femmes ſont ici d'une grande

Modeſtie des Dames Indiennes.

modeſtie, & menent une vie fort retirée. Celles du peuple ſortent le matin & le ſoir, pour aller chercher l'eau dont elles ſe ſervent dans leurs ablutions. Hors de ces occaſions, on ne les rencontre point dans les lieux publics. Les femmes de qualité ne ſortent jamais.

Maniere d'élever les enfans.

Quoique la ſtérilité ſoit regardée dans toute l'Inde comme un état très-humiliant, les femmes qui accouchent ne laiſſent pas de paſſer pour immondes pendant quarante jours; & perſonne, à la réſerve des ſages-femmes, n'oſe les toucher. On n'enveloppe point les enfans dans des langes, & ce qui juſtifie cette conduite, c'eſt que les Indiens ont en général la taille plus libre & plus dégagée que la plupart des Européens. Rien n'eſt plus rare que de trouver ici des corps eſtropiés ou difformes. Les meres allaitent elles-mêmes leurs enfans, & les couchent ſur des nattes, ou dans des berceaux de cannes, ſuſpendus au plafond de leur chambre. On les laiſſe nuds juſqu'à l'âge de ſept ans. Leur couleur, en venant au monde, tire ſur le rouge, & au bout de quelques années, ils deviennent tout-à-fait noirs. On leur donne un nom dix jours

après leur naiſſance. Douze jeunes garçons, choiſis, autant qu'il ſe peut, dans la famille des mariés, tiennent dans leurs mains un grand drap, dans lequel un Bramine jette quelques poignées de riz. On couche l'enfant ſur ces grains, & c'eſt alors que la ſœur du pere, ou, à ſon défaut, le pere & la mere lui donnent un nom. Un ou deux mois après, on le porte au Temple pour le faire initier dans la Religion Baniane. Un Bramine fait cette cérémonie, qui conſiſte à jetter ſur la tête de l'enfant une poudre odoriférante, compoſée de bois de ſandal, de camfre, de girofle, & de quelques autres plantes aromatiques.

Il paroît que l'uſage laiſſe indifféremment aux Indiens la liberté de brûler leurs morts, de les jetter dans l'eau, ou de les enſevelir dans la terre. Cependant ils préferent les deux premiers genres de ſépulture, parce qu'ils croyent que le feu & l'eau ſont plus propres à purifier l'ame. Ceux qui habitent dans le voiſinage du Gange, n'ont point d'autre tombeau que les eaux de ce fleuve, dont la ſainteté eſt révérée dans toute l'Inde. On leur met

Uſages dans les funérailles.

Salmon.

des poids aux pieds & au cou, afin que leurs corps ne ſurnagent point. Preſque par-tout les enfans ſont enterrés dans une foſſe, ſans aucune cérémonie. On en uſe de même à l'égard des pauvres, des peſtiférés, & de ceux qui meurent d'une maniere violente. Ils ſont enſevelis les jambes croiſées, dans la poſture où ils s'aſſeyent ordinairement. Dans les lieux éloignés du Gange, l'uſage le plus ordinaire eſt de brûler les morts dans le voiſinage d'une riviere, d'un étang, ou d'une citerne, où leurs cendres ſont enſuite jettées. Si c'eſt une perſonne de diſtinction, on la couvre de ſes plus beaux vêtemens, après avoir lavé & embaumé ſon corps. Le bûcher eſt compoſé de bois odoriférans & précieux, auxquels on ajoute quelques parfums.

Femmes qui ſe brûlent ſur le bûcher de leurs maris.

La Loi barbare, qui forçoit autrefois les femmes de ſe brûler ſur le bûcher de leurs maris, a été abolie dans preſque tous les quartiers de l'Inde. Mais celles qui veulent ſe ſacrifier volontairement obtiennent quelquefois cette permiſſion. On aſſure que ce cruel uſage ſubſiſte dans toute ſa force dans le Royaume de Canara, ſur les

confins du Malabar, & qu'une femme de cette contrée qui oſe ſurvivre à ſon mari eſt déshonorée pour jamais. On place le bûcher dans une foſſe large & profonde. Une groſſe piece de bois eſt ſuſpendue vers le bord à un cable qui la retient. La femme, qui doit s'immoler, s'avance vers le bûcher, prend congé de ſes amis & de ſes parens, auxquels elle diſtribue ſes bracelets & ſes bagues, fait trois ou quatre fois le tour de la foſſe, chantant & danſant au ſon des hautbois & des tambours, & ſe jette enfin au milieu des flammes. On lâche alors la corde qui ſoutient la piece de bois dont j'ai parlé, & le poids de cette machine précipite la femme au fond du braſier.

Pluſieurs de nos Voyageurs ont été témoins de ces horribles ſpectacles. Mandeſlo vit brûler à Cambaye une jeune veuve, dont le mari avoit été tué à la guerre. Comme l'Empereur & ſes Officiers n'épargnent rien pour abolir une coutume ſi barbare, on réſiſta longtems aux deſirs de cette femme; mais le Gouverneur voyant qu'elle redoubloit ſes inſtances, & que rien n'étoit capable d'ébranler ſon courage, lui permit enfin de ſe ſacrifier. « Mandeſlo Mandeſlo, *ubi ſuprà.*

la vit arriver au lieu de ſon ſupplice avec tant de conſtance & de gaieté, qu'il s'imagina qu'on lui avoit hébété les ſens avec une doſe extraordinaire d'opium. Son cortege formoit une longue proceſſion, qui étoit précédée de la muſique du pays, c'eſt-à-dire, de hautbois & de timbales. Quantité de filles & de femmes chantoient devant la victime, qui étoit parée de ſes plus beaux habits. Ses bras, ſes mains, & ſes jambes étoient chargés de bracelets, de bagues & de carcans. Une troupe d'hommes & d'enfans fermoit la marche. Le bûcher qui l'attendoit ſur la rive étoit de bois de cocotier, mêlé de ſandal & de canelle. Auſſi-tôt qu'elle put l'appercevoir, elle s'arrêta quelques momens pour le conſidérer. Ses regards témoignoient plus de mépris que d'émotion. En prenant congé de ſes parens & de ſes amis, elle leur diſtribua ſes bracelets & ſes bagues, & jetta un de ces bijoux à Mandeſlo, qui étoit à cheval auprès d'elle avec deux Marchands Anglois..... Lorſqu'elle fut montée ſur le bûcher, on y mit le feu. Elle ſe verſa ſur la tête un vaſe d'huile odoriférante, où la flamme ayant pris auſſi-tôt, elle fut étouffée

en un inſtant, ſans qu'on lui entendît faire aucune plainte. Il eſt vrai que les cris de l'aſſemblée auroient empêché d'entendre ceux de la veuve, quand elle auroit eu le tems d'en pouſſer dans le feu qui l'étouffa comme un éclair. »

Origine de cette coutume.

On attribue l'origine de cet uſage à la déteſtable coutume qu'avoient autrefois les femmes d'empoiſonner leurs maris, pour ſe livrer plus librement à la débauche. Ce déſordre s'étant répandu dans toutes les conditions, les Magiſtrats, pour couper le mal dans ſa racine, ordonnerent que toutes les femmes qui ſurvivroient à leurs époux, ſeroient brûlées avec eux ſur le même bûcher. La Religion vint au ſecours de la politique, & perſuada à ces malheureuſes victimes, que les Dieux leur tiendroient compte de ce ſacrifice, & qu'elles jouiroient dans l'autre vie d'un bonheur ſept fois plus grand que celui qu'elles avoient goûté ſur la terre. On éleve aujourd'hui les jeunes femmes dans les mêmes idées, afin de leur inſpirer de bonne heure un tendre attachement pour leurs époux; & il n'eſt pas étonnant, qu'un tel préjugé, inſpiré dès l'enfance, accrédité par les Prêtres, ſoutenu de tems en tems par

Artifices dont on ſe ſert pour la perpétuer.

d'illuſtres exemples, ait aſſez de force pour déterminer pluſieurs veuves à ces ſacrifices volontaires. On a ſoin de fortifier leur courage, en leur faiſant avaler de l'opium, ou d'autres breuvages qui engourdiſſent les ſens. Si une femme témoigne quelque foibleſſe aux approches du bûcher, les Bramines qui l'environnent, la forcent de conſommer le ſacrifice, & empêchent par leurs cris confus, que ſes plaintes ne pénetrent juſqu'aux oreilles des aſſiſtans. Il eſt certain que les Prêtres n'épargnent rien pour procurer au peuple ces édifians ſpectacles, & qu'ils ſouffrent fort impatiemment que les Mores entreprennent de proſcrire cet uſage dans tous les pays de leur domination. Dans le tems que Methold & d'autres Voyageurs Anglois étoient à Golkonde, ils apprirent qu'une femme âgée de vingt ans, devoit ſe brûler ſur le bûcher de ſon mari, aux environs de la capitale. Ils monterent auſſi-tôt à cheval, pour ſe rendre en diligence au lieu du ſupplice. Les Bramines, appercevant de loin ces cavaliers qui accouroient à toute bride, s'imaginerent que le Gouverneur les envoyoit pour empêcher la jeune veuve de ſe ſacrifier,

Methold, dans l'Hiſt. des Voyages, Tome IX.

ils preſſerent le dénouement de cette triſte ſcene, & la victime étoit enſevelie dans les flammes lorſque les Anglois arriverent. Un Bramine s'approcha en leur préſence de la foſſe, appella la femme par ſon nom, dit aux ſpectateurs qu'elle lui avoit répondu, & qu'elle avoit témoigné être très-contente de ſon ſort. On jetta beaucoup de terre ſur la foſſe, & toute l'aſſemblée donna des marques d'une joie ſenſible. Un jour que le Magiſtrat de la police étoit chez le même Methold, la femme d'un orfevre vint lui demander la permiſſion de ſe brûler. Il répondit qu'il examineroit ſa demande, & lui fit entrevoir qu'il auroit beaucoup de peine à y conſentir, lui offrant au reſte de prendre ſoin d'elle, & lui ſuggérant pluſieurs raiſons pour lui ôter cette funeſte penſée. Mais l'Indienne rejetta ſes offres, en diſant que s'il lui refuſoit la permiſſion d'expirer ſur un bûcher, elle trouveroit aiſément d'autres genres de mort. En effet, elle ſe pendit quelques jours après.

Le deuil des veuves conſiſte à ſe faire couper les cheveux, à renoncer au monde, & à paſſer leur vie dans une affreuſe ſolitude. Pluſieurs fem-

mes, pour ſe délivrer de cette contrainte, prennent la fuite. Si elles ne trouvent point de maris dans leur ſecte, elles ſe font Mahométanes ou Chrétiennes, ou elles embraſſent la profeſſion de Baladines, pour ſe livrer avec plus d'impunité à une vie licencieuſe.

Le deuil des hommes eſt moins auſtere. Il conſiſte à porter pendant quelque tems des habits d'une toile groſſiere, qu'ils ſe déchirent eux-mêmes ſur le corps. Ils ne font couper leurs cheveux que lorſqu'ils perdent leur pere ou leur Raja. Ils viſitent ſouvent les lieux où l'on a brûlé leurs morts, & ils y portent du riz, des noix de cocos, & d'autres alimens, pour ſervir de nourriture à l'ame des défunts. Les Indiens avoient autrefois coutume d'enſevelir dans un lieu particulier les os que la flamme n'avoit pas conſumés, & de jetter dans la même foſſe quantité de pieces d'or & d'argent : mais cet uſage a ceſſé, depuis qu'on s'eſt apperçu que les Chrétiens & les Mores exhumoient ces os, pour s'emparer des richeſſes qu'ils trouvoient dans les foſſes.

Uſages dans les repas.

Les Indiens prennent leur premier repas le matin, & l'autre le ſoir. Ils ne mangent point à midi, à cauſe de la

chaleur exceſſive qui regne alors. Ce tems eſt conſacré au ſommeil. Les Banians, qui s'abſtiennent de tout ce qui a eu vie, & de ce qui peut la donner, juſqu'à ſe priver de l'uſage des œufs, ne vivent que de riz, de racines, d'herbes & de fruits. Les Indiens des autres Sectes mangent de la chair de toutes ſortes d'animaux, ſi l'on excepte le bœuf, la vache, & quelques oiſeaux qui paſſent pour ſacrés. Le *Pileau* eſt le ragoût dont ils ſont le plus de cas. C'eſt du riz bouilli, cuit à un degré médiocre, & dont tous les grains ſe détachent facilement. On l'aſſaiſonne de diverſes épices, & l'on met deſſus une volaille bouillie. Ce mets n'eſt pas moins eſtimé des Mogols, & fait auſſi les délices des Perſans & des Turcs. Le *Cabob* eſt un autre ragoût Indien, compoſé de bœuf & de mouton, que l'on coupe en pluſieurs morceaux, ſur leſquels on jette du ſel & du poivre, & qu'on trempe dans de l'huile où l'on a broyé de l'ail. On les fait enſuite rôtir à la broche, en y ajoutant quelques herbes, trempées auſſi dans de l'huile mêlée d'ail.

Ovington, Salmon, Dellon.

Ragoûts Indiens.

Le peuple fait un grand uſage du riz cuit à l'eau. On le ſert preſque ſec,

& on l'assaisonne à table avec un coulis de poisson ou de viande. On y joint d'autres mélanges, tels que le *Soy*, le *Bamboes*, l'*Achar*, le *Mango*, &c. qui sont des plantes & des racines confites dans le sel. On met quelquefois autour du plat de petits morceaux de viande, taillés en dés. Le saffran, qu'ils appellent *Kurkuma*, entre dans la plupart des assaisonnemens.

Ils font avec le riz une espece de pâte, qui leur sert de pain. Chaque morceau est de la grosseur d'un œuf. Ils y mêlent de l'*Assa fœtida*, qu'ils appellent *Hin*. Cette drogue, que les Indiens croyent utile à la santé, donne au pain un goût très-fort, qui déplaît généralement aux Etrangers. On en fait une telle consommation à Surate, que l'air qu'on y respire en est quelquefois infecté.

L'eau est communément la seule boisson de leurs repas. On ne laisse pas de trouver dans le pays plusieurs liqueurs fortes, telles que le vin de palmier, l'arak, & l'eau-de-vie de sucre. Mais leur usage est sévérement interdit dans presque toutes les Sectes. Ovington raconte une plaisante naïveté d'un Indien, qui eut la curiosité de voir dîner

dîner les Anglois dans leur comptoir de Surate. Comme on ouvrit en ſa préſence une bouteille de bierre, il parut extrêmement ſurpris de voir ſortir la liqueur avec impétuoſité. Le Gouverneur lui ayant demandé le ſujet de ſon admiration : *Je ne m'étonne pas*, dit l'Indien, *de voir ainſi ſortir la liqueur ; mais je ne puis comprendre comment on a pu la faire entrer.* L'uſage du café eſt plus commun chez les Mogols que parmi les Indiens. On le tire directement de l'Arabie, qui eſt ſi voiſine de l'Inde.

Ils mangent aſſis ſur des nattes, ou ſur des carreaux, les jambes croiſées. Le couvert eſt à terre, ou ſur une table qui n'a guere que ſept ou huit pouces de hauteur. Ils ne connoiſſent point l'uſage des ſerviettes ni des nappes : ils n'ont ni fourchettes, ni couteaux, ni cuillers, ni rien qui ſupplée à ces inſtrumens. Leurs plats ſont de terre ou de cuivre : des feuilles de palmier leur ſervent d'aſſiettes. L'eſclave qui apporte les plats diſtribue à chaque convive une portion de riz & de viande ſur ces feuilles. Ils boivent ſans toucher des levres les bords du vaſe, avalant à chaque fois de grandes gorgées. C'eſt

Salmon qui rapporte ces particularités, en parlant d'un repas Indien auquel il assista. Dellon & d'autres Voyageurs François furent traités avec plus d'appareil, chez un Seigneur Mahométan. Après un Ballet, qui fut exécuté par les Danseuses du pays, & interrompu de tems en tems par des feux d'artifice, on conduisit les convives dans un sallon ouvert de toutes parts. On les fit asseoir sur des carreaux. Le couvert étoit à terre sur un tapis qui servoit de nappe, & qu'on couvrit d'une grande variété de viande. On y voyoit plusieurs vases de porcelaine pleins de limonade. Ceux qui vouloient boire, y puisoient avec des cueillers de bois, qui tenoient environ la mesure d'un petit verre. On donna de l'arak & d'autres liqueurs fortes à ceux qui en demanderent; mais les Mahométans n'en burent point par respect pour leur Loi. Quand les viandes eurent été desservies, on apporta quantité de fruits & de confitures. Les convives furent reconduits au son des instrumens, & le Seigneur Mogol leur envoya le lendemain de riches présens.

Maniere de se saluer.

Voici quelques autres usages. Le salut ordinaire consiste à porter une

main, ou toutes les deux, au front. Les perſonnes qui ſe piquent d'une plus grande politeſſe inclinent la tête & le corps. La révérence la plus reſpectueuſe eſt de s'incliner entiérement, & de toucher avec la main, premiérement la terre, enſuite la poitrine, & puis la tête. C'eſt ainſi qu'on aborde les Princes, en faiſant trois fois la même inclination. Quelquefois on ſe tient à genoux en leur préſence, juſqu'à ce qu'on reçoive l'ordre de ſe relever. Les paroles qui accompagnent le ſalut ſont celles-ci, *Salam Alakum*, Dieu vous donne la ſanté. La réponſe eſt, *Alakum Salam*, Dieu vous faſſe la même grace.

Uſages dans les viſites.

Les Indiens reçoivent aſſis les perſonnes qui les viſitent, & les placent à côté d'eux ſur la même natte, ou ſur le même ſopha. Ils leur font offrir du bétel & des noix d'arékier. Ils parlent peu, d'une voix baſſe, mais en articulant fort vîte les paroles. Quelquefois la viſite ſe paſſe à jouer aux échecs, ou à d'autres jeux.

Portrait des Indiens.

Ces Aſiatiques ont la taille médiocre, mais libre, dégagée, & exacte dans ſes proportions. Leur phyſionomie eſt douce & agréable. Les femmes ont de la vivacité, de l'eſprit, & des

graces naturelles ; qui leur concilient les hommages des naturels du pays, & quelquefois même l'amour des étrangers.

Ceux qui habitent la partie ſeptentrionale de l'Indoſtan, ont le teint plus jaune que noir. Ils ont pour habillement une chemiſe de coton, qui eſt toute ouverte pardevant, & qui deſcend un peu plus bas que les reins, autour deſquels on l'attache avec une ceinture. Ils y ajoutent pendant l'hiver une eſpece de manteau, qui leur couvre les épaules. Les femmes ont de plus une juppe de coton blanc, qui leur tombe ſur les genoux. Dans les parties méridionales, les hommes & les femmes ſont abſolument noirs, & vont preſque nuds.

Je n'ai qu'un mot à dire du caractere général de ce peuple, que j'ai déja fait connoître dans pluſieurs tableaux particuliers. Il eſt ſimple & réglé dans ſes mœurs ; grave & réſervé dans ſes manieres ; doux, modeſte, uni ; l'extérieur ſérieux & un peu froid ; circonſpect avec ſes égaux ; indulgent & facile avec ſes inférieurs ; ſouple, reſpectueux, & d'une fidélité inviolable envers ſes maîtres. Ce n'eſt point flatter l'Indien, que de dire qu'il n'eſt point de peuple plus compatiſſant & plus

humain. Les animaux & les plus petits insectes se ressentent de sa bienfaisance. L'habitude des vertus pacifiques lui inspire une espece de timidité qu'il a peine à vaincre, & qui le rend peu propre au métier des armes. Cependant les Rasboutes, les Marattes, & d'autres Montagnards de l'Inde sont très-belliqueux. Sa Religion le rend farouche & insociable avec l'Etranger. Un Banian, qui respecte ses Dieux, craint de toucher un Mahométan ou un Chrétien, comme nous craignons de toucher un pestiféré. Un Européen, pressé de la soif, s'adressa à un Indien. Celui-ci lui présenta de l'eau dans un vase de porcelaine, qu'il rompit un moment après, de peur de souiller sa bouche, s'il buvoit dans le même vase qu'un Chrétien. Dans quelques contrées les Banians font la garde autour des citernes & des sources publiques, pour empêcher qu'aucune main impure n'y vienne puiser. Ils croiroient ces eaux souillées, & ils s'en interdiroient l'usage, si des gens d'une autre Secte y avoient touché. Salmon.

Ce peuple est laborieux, actif, intelligent dans la culture des terres, industrieux dans plusieurs Arts méchani-

ques. On connoît la perfection de ſes manufactures de coton & de ſoie, ſi eſtimées pour la fineſſe des étoffes, & pour la beauté inimitable du coloris. Les Indiens ſont ſans contredit les plus habiles Tiſſerands de l'Univers. Les productions de leurs Artiſtes ſont recherchées des Chinois, des Japonnois, des Perſans, des Arabes, des Turcs, c'eſt-à-dire, des peuples les plus induſtrieux de l'Aſie. On les porte en Egypte, en Barbarie, en Guinée, & dans les régions les plus reculées de l'Afrique. Les Européens mêmes, ſi amoureux des inventions de leur pays, & ſi prévenus de leur prétendue ſupériorité ſur les autres peuples, vont chercher à ſix mille lieues les mêmes étoffes; aveu tacite de l'impuiſſance de leurs Artiſtes, & de l'excellence des manufactures Aſiatiques. Rien ne fait plus d'honneur aux Indiens, que ce tribut preſque général qu'on paye à leur induſtrie.

Fin du quatrieme Volume.

644997
BIBLIOTECA NAZIONALE V. E. III. NAPOLI

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Ouvrage intitulé : *Hiſtoire Moderne des Chinois, des Japonnois, &c.* Je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris, ce 15 Mars 1754.

DE GUIGNES.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers, qu'il appartiendra : SALUT. Nos amés JEAN DESAINT l'aîné, & CHARLES SAILLANT, Libraires à Paris, Nous ont fait expoſer qu'ils deſireroient faire imprimer & donner au Public un Livre qui a pour Titre : *Hiſtoire Moderne des Chinois, des Japonnois, &c.* par M. l'Abbé DE MARCY ; s'il Nous plaiſoit leur accorder nos Lettres de Privileges pour ce néceſſaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter les Expoſans, Nous leur avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Livre autant de fois que bon leur ſemblera ; & de le vendre, faire vendre &

débiter par tout notre Royaume pendant le tems de quinze années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire de réimpreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi de réimprimer ou faire réimprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Livre, ni d'en faire aucun extrait ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit deſdits Expoſans ou de ceux qui auront droit d'eux, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers auxdits Expoſans, ou à ceux qui auront droit d'eux, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles : que la réimpreſſion dudit Livre ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes ; que les Impétrans ſe conformeront en tout aux Réglemens de la Librairie ; & notamment à celui du 10 Avril mil ſept cent vingt-cinq ; qu'avant de l'expoſer en vente, l'imprimé qui aura ſervi de copie à la réimpreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France,

le Sieur de Lamoignon ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur de Maupeou, le tout à peine de nullité des Préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir leſdits Expoſans ou leurs ayant cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Compiegne, le onzieme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-quatre, & de notre Regne le quarante-neuvieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires &

Imprimeurs de Paris. N°. 282. Fol. 132. conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 21 Juillet mil sept cent soixante-quatre.

LE BRETON, Syndic.